



**HAL**  
open science

## André Gide au miroir de la critique: "Corydon" entre œuvre et manifeste

Chahira Abdallah El Sokati

► **To cite this version:**

Chahira Abdallah El Sokati. André Gide au miroir de la critique: "Corydon" entre œuvre et manifeste. Littératures. Université Paris-Est, 2011. Français. NNT: 2011PEST0004 . tel-00686013

**HAL Id: tel-00686013**

**<https://theses.hal.science/tel-00686013>**

Submitted on 6 Apr 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Université de Paris-Est-Créteil**

**École Doctorale Culture et Société  
Équipe d'accueil 4395 Lettres, Idées, Savoirs**

**Soutenance de Thèse pour le doctorat es Lettres de  
Madame Chahira Abdallah Elsokati**

***André Gide au miroir de la critique :  
« Corydon » entre œuvre et manifeste***

Directeur de thèse

François Dachet, Maître de Conférences HDR, Université de Paris-Est-Créteil.

Membres du jury

Assia Belhabib, Professeure à l'Université Ibn Tofaïl-Kenitra, Maroc.

Mustapha Bencheikh, Professeur à l'Université Ibn Tofaïl-Kenitra, Maroc.

Robert Smadja, Professeur émérite, l'Université d'Orléans.

Président du jury

Francis Claudon Professeur, Université de Paris-Est-Créteil.

**Le 19 mars 2011**



**André Gide au miroir de la critique : *Corydon* entre œuvre et manifeste**



**École Doctorale Culture et Société**

**Équipe d'accueil 4395 Lettres, Idées, Savoirs**



## Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de thèse Monsieur François DACHET envers qui j'éprouve un profond respect.

Je tiens aussi à exprimer ma profonde gratitude au Président du jury de cette thèse Monsieur le Professeur Francis CLAUDON, pour son accueil et pour son aide.

Je remercie également les membres du jury : Madame la Professeure Assia BELHABIB, Monsieur le Professeur Mustapha BENCHEIKH, et Monsieur le Professeur Robert SMADJA de m'avoir fait l'honneur d'évaluer mon travail.

Je ne saurais oublier tous ceux qui, de près ou de loin ont contribué à la réalisation de ce travail, les membres de l'équipe LIS, et plus particulièrement sa directrice Madame la Professeure Marie-Emmanuelle PLAGNOL ainsi que le directeur de l'école doctorale, Monsieur le Professeur Pierre CHIRON.

Merci aussi à mon mari pour son soutien qui s'est avéré déterminant pour mener ce travail à terme.

Je demande enfin à toutes les personnes que j'ai sollicitées dans le cadre de ce travail de trouver ici l'expression de ma profonde gratitude.



« Je gage qu'avant vingt ans, les mots : contre nature, antiphysique, etc., ne pourront plus se faire prendre au sérieux. Je n'admets qu'une chose au monde pour ne pas être naturelle : c'est l'œuvre d'art. »

André Gide, *Corydon*.

## Résumé de la thèse

*Corydon* est un essai dans lequel André Gide soutient une nouvelle théorie de l'amour "pédérastique normal". Il y défend sa position tout en esquissant son identité, et en s'efforçant de faire reconnaître celle-ci à travers son œuvre. Il répond ainsi à l'inquiétude de toute sa génération, ou au moins d'une élite de cette génération. Gide le dit : *Corydon* est un livre par lequel il veut « gêner ».

La thèse suit les transformations de la réception de *Corydon* depuis sa publication et étudie les différentes étapes de la lecture de cette œuvre. À la parution de *Corydon* en 1924 les critiques furent très violentes et portèrent dans la plupart des cas sur l'aspect moral du livre.

Les amis de Gide avaient essayé de le dissuader de publier *Corydon*. Mais malgré leurs tentatives Gide n'y renonça pas. Pourtant, il ne laissa paraître *Corydon* qu'en 1924, après deux publications clandestines et anonymes en 1911 et en 1920. Il expliqua ensuite ce délai en écrivant qu'il craignait de "contrister" sa femme.

Gide comptait sur l'Amérique pour faire sortir *Corydon* de dessous "le boisseau" où il était maintenu en France. Et c'est justement des États-Unis qu'il recevra la première proposition de publier *Corydon*, précisément le 8 novembre 1924. Mais l'édition américaine ne paraîtra qu'en 1949.

Les prises de positions vont varier selon les époques et selon les changements des mœurs qui les accompagnent. Certains critiquent le ton militant de Gide, d'autres encore lui reprochent la structure dialogique du texte qui lui permettait de se cacher derrière *Corydon* et son médecin au lieu de prendre la parole en son nom. On trouve aussi des critiques qui défendent *Corydon* soit par tolérance à l'égard de l'homosexualité, soit parce qu'ils apprécient le livre du point de vue humain et de la défense des droits universels de citoyenneté des homosexuels. D'autres valorisent l'audace et admirent le courage de Gide de s'engager à titre personnel.

En suivant l'évolution de la réception de *Corydon*, nous constaterons donc qu'il est impossible pour les critiques de séparer l'aspect littéraire de l'aspect moral de l'œuvre. Mais au fil des années, les critiques vont évoluer, parallèlement aux transformations éthiques et politiques de la société, puis en relation avec le développement des études gays et lesbiennes

et des théories queer. Ces critiques vont s'arrêter de plus en plus sur l'aspect littéraire du livre de Gide. Les questions relatives au genre et à l'homosexualité vont y être mises en relief comme thème littéraire, et seront aussi invoquées comme le motif de nécessaires transformations stylistiques.

Il y a une relation réciproque entre l'évolution des *cultural studies* et l'évolution des critiques de *Corydon*. Se développent des formes d'écriture subjectives, qui parlent de questions spécifiques. Les apparitions multiples de personnages homosexuels dans la littérature vont ouvrir la question de l'existence d'une littérature homosexuelle, gay ou lesbienne. De leur côté les réflexions sur le thème du mariage homosexuel amèneront nécessairement à repenser la relation nature-culture que Gide envisage dans *Corydon*.

À son époque Gide est l'écrivain qui fait entendre la mise en cause de la famille, devançant ainsi les théories plus récentes des *Gender studies*. « Familles, je vous hais ! Foyers clos ; portes refermées ; possessions jalouses du bonheur.<sup>1</sup> » À travers *Corydon*, Gide veut combattre les préjugés, le mensonge et faire reconnaître en chacun la particularité la plus authentique de sa nature. Il écrit à ce propos : « J'estime que mieux vaut encore être haï pour ce que l'on est, qu'aimé pour ce que l'on n'est pas. Ce dont j'ai le plus souffert durant ma vie, je crois bien que c'est le mensonge. Libre à certains de me blâmer si je n'ai pas su m'y complaire et en profiter. Certainement j'y eusse trouvé de confortables avantages. Je n'en veux point.<sup>2</sup> »

---

<sup>1</sup> GIDE André, *Les Nourritures Terrestres*, op. cit., livre IV, chapitre 1

<sup>2</sup> Projet de Préface à *Si le Grain ne meurt*, 1924.

## Les mots clés de la thèse

André Gide.

*Corydon.*

Critique.

Réception.

Evolution des mœurs.

Sexe et genre.

Argumentation.

Publication.

Enonciation.

Féminisme.

Marcel Proust.

Radcliffe Hall.

Monique Wittig.

Homosexualité.

Pédérastie « normale ».

Amour grec.

*French theory.*

*Gender studies.*

Études gays et lesbiennes.

Nature-Culture.

*Gide's bent.*

*Corydon Citoyen.*

## The keywords of the thesis

André Gide.

*Corydon.*

Critic

Reception.

Evolution of the customs.

Sex and gender.

Argumentation.

Publication.

Enonciation.

Feminism.

Marcel Proust.

Radcliffe Hall.

Monique Wittig.

Homosexuality.

Pederasty

The Greek love.

Social transformations.

*French theory.*

*Gender studies.*

Gays and lesbians studies.

Nature-Culture.

*Gide's bent.*

*Corydon citoyen*

## Table de matière

<b>Problématique de la thèse</b>	p. 12
<b>Introduction</b>	p. 15
<b>La première partie : Dans l'attente de <i>Corydon</i></b>	p. 25
Chapitre 1 : La stratégie de la publication	p. 26
Chapitre 2 : Les motifs qui ont poussé Gide à publier ce livre.	P. 35
Chapitre 3 : Ce que Gide voulait démontrer. ( <i>Corydon</i> , une invention de soi)	P. 54
Chapitre 4 : Gide bi ?	p. 68
Chapitre 5 : Une forme littéraire inhabituelle.	P. 83
a) D'abord, le choix de l'essai	p. 84
b) L'argument d'autorité	p. 85
c) Le dialogue philosophique	p. 86
d) La construction en abîme	p. 87
e) « Malheur à celui par qui le scandale arrive »	p. 90
Chapitre 6 : La théorie de <i>Corydon</i> en quatre dialogues.	P. 93
<b>La deuxième partie : Position de la critique à l'égard de <i>Corydon</i>.</b> (Réception de <i>Corydon</i> depuis 1924 jusqu'à nos jours.)	p. 116
Chapitre 1 : Une perversion de la jeunesse ? (1924-1930)	p. 117
Chapitre 2 : <i>Corydon</i> en attente. (1930-1970)	p. 146
Chapitre 3 : Gide précurseur ( 1970-1990)	p. 163
Chapitre 4 : Gide homophobe ? (1990-2010)	p. 184
a) Les <i>Cultural studies</i>	p. 185
b) L'Angleterre et le ghetto Gidien	p. 196
c) <i>Gide's bent</i>	p. 200
d) La <i>French Theory</i>	p. 208
e) <i>Corydon citoyen</i>	p. 212

<b>Conclusion</b>	p. 216
<b>Annexe</b> : Les trois préfaces de <i>Corydon</i>	p. 223
<b>Bibliographie</b>	p. 229

## Problématique de la thèse

*Corydon*, ce petit livre qui défend explicitement la pédérastie, a suscité depuis sa parution un débat à la fois littéraire et moral. C'est la raison pour laquelle nous l'avons choisi comme axe de notre travail.

*Corydon* soutient une nouvelle théorie de l'amour, "l'amour pédérastique normal." Mais la critique de *Corydon* restera-t-elle toujours à cheval entre une critique littéraire, portant sur le style et la forme de l'œuvre, et une critique morale portant sur le thème de la pédérastie, sur le contenu de *Corydon*. Cette thèse a pour objet de suivre le fil de l'évolution de la réception de *Corydon* en France depuis sa publication et d'étudier les différentes étapes de la lecture de cette œuvre. À la parution de *Corydon* en 1924 les critiques furent très violentes et portèrent, dans la plupart des cas, sur l'aspect moral de *Corydon*. Au fil des années, les critiques vont évoluer parallèlement aux transformations éthiques et politiques de la société puis en relation avec le développement des études gays et lesbiennes et des théories queer. D'abord presque exclusivement morales, elles vont s'arrêter de plus en plus sur l'aspect littéraire du livre de Gide.

Nous nous demanderons dans quelle mesure et jusqu'à quel point l'orientation sexuelle de Gide joua un rôle essentiel dans l'économie de son œuvre. C'est en se dévoilant et en s'inventant que Gide, en tant qu'écrivain refusant de cacher plus longtemps sa pédérastie, mit ce trait au centre de sa problématique d'écriture et de vie. Nous étudierons donc dans quelle mesure l'homosexualité a orienté l'écriture Gidienne et l'itinéraire de ses œuvres, dans leur forme comme dans leur contenu.

Nous envisagerons aussi la place qu'occupe l'écriture gidienne et le rôle que joue la forme littéraire dans la portée des arguments que développe *Corydon*. Pour Gide, l'important est d'écrire « la contre-partie subjective et personnelle de l'œuvre dont *Corydon* constitue la face théorique et propagandiste.<sup>3</sup> » Dans ce contexte, toute vérité reste relative. La représentation générale de la pédérastie qui ressort du livre de Gide s'inscrit en fait dans une véritable stratégie d'écriture, stratégie qui se veut justificatrice. Gide s'est imposé d'écrire *Corydon* différemment des ses œuvres antérieures ; il s'est efforcé de faire de *Corydon* un livre dont l'écriture pourrait contribuer à révéler d'autres vérités en rendant la pédérastie légitime et en combattant les préjugés à l'égard des pédérastes. Mais ce faisant, il va plus loin qu'affirmer,

---

<sup>3</sup> MASSON Pierre, et CLAUDE Jean, *André Gide et l'écriture de soi*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002. p. 138.



comme d'autres prédécesseurs illustres, le lien entre vérité et écriture. Gide entend aussi montrer que, par ses préjugés, son éducation morale et culturelle fut en réalité une déformation<sup>4</sup>, et qu'elle n'a cessé de différer l'éclosion de son être en contrariant sa nature profonde.

Nous verrons que *Corydon* est une œuvre dans laquelle Gide se justifie tout en s'esquissant une identité, s'efforçant que cette identité soit reconnue à travers son œuvre. C'est en écrivant que Gide s'oppose aux normes actuelles de la sexualité, pour que tout être quels que soient ses traits ait le droit d'y être reconnu.

En suivant l'évolution de la réception de *Corydon*, nous constaterons qu'il est impossible pour les critiques de séparer l'aspect littéraire de l'aspect moral de l'œuvre, simplement parce que la forme et le contenu constituent en fait une seule entité, ce qui empêche d'avoir une critique purement littéraire. Gide y a contribué en faisant de son orientation sexuelle le pivot de son identité, et en construisant celle-ci dans son écriture.

Il a d'ailleurs choisi une forme et un contenu polémiques qui étaient bien inactuels au moment de la parution de *Corydon*. Pour Gide, le fond et la forme sont liés l'un à l'autre par le fait d'être différents. Il a donc été amené plus tard à envisager une autre formule pour « un *Corydon* tout différent.<sup>5</sup> » En effet Gide assume à la fois la forme littéraire de *Corydon* et la forme de l'amour pédérastique. Bien que critiqué sur les deux plans, il voyait en *Corydon* la plus importante de ses œuvres et était persuadé qu'elle trouverait un jour ses lecteurs. « Que *Corydon* soit le plus important de mes livres c'est ce dont je reste convaincu, et convaincu de même qu'un jour viendra ou l'on s'apercevra de son importance. Je compte un peu sur l'Amérique pour le sortir de dessous le boisseau où on l'a maintenu en France, où je l'avais moi-même placé précautionneusement et par crainte d'un scandale inutile.<sup>6</sup> » Et on peut dire que l'intuition de Gide s'est avérée juste si l'on considère tant l'évolution des mœurs que le développement des études gays et lesbiennes et des théories queer, depuis l'écriture de *Corydon* jusqu'à nos jours.

De profondes transformations sociales et morales se sont en effet produites durant cette période qui ont en retour laissé leur empreinte sur la littérature. Car non seulement l'homosexualité a été mise en relief comme thème littéraire, mais elle a aussi été invoquée

---

<sup>4</sup> « Evolution de ma pensée ? Sans une première formation (ou déformation) chrétienne, il n'y aurait peut-être pas eu évolution de tout » GIDE André, *Journal, II, 1926-1950*, éd. établie, présentée et annotée par Martine Sagaert, Paris, Gallimard, 1997, Journal de 16 juin 1931, p. 280.

<sup>5</sup> Manuscrit γ 885, Bibliothèque Jacques Doucet, Paris. Cité dans, COUROUVE Claude, *Les Vicissitudes de Corydon* ou Folio 2235, février 1991. En ligne, [http://www.gidiana.net/DOSSIERS\\_CRITIQUES/CRIT\\_CORYDON/Courrouve\\_Corydon3.html](http://www.gidiana.net/DOSSIERS_CRITIQUES/CRIT_CORYDON/Courrouve_Corydon3.html)

<sup>6</sup> Cette préface, datée de mars 1949, a été publiée dans la première édition américaine de *Corydon*. Cité dans ; *fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, Alain Goulet p. 585.1984-1985

comme le motif de nécessaires transformations stylistiques. J'aborderai cette évolution dans ma thèse selon différents plans. J'examinerai d'abord le débat littéraire et moral suscité par *Corydon* tant dans son contexte littéraire et social que dans l'histoire même d'André Gide et de son œuvre, puis la question de sa forme littéraire et les protestations qu'elle a provoquées, ainsi enfin que les transformations de la réception de *Corydon* depuis sa publication.



## **Introduction**



Dans le train qui le mène de Rome à Naples, Lafcadio<sup>7</sup> laisse aller ses pensées.  
« Le curé de Covigliajo, si débonnaire, ne se montrait pas d'humeur à dépraver beaucoup l'enfant avec lequel il causait. Assurément, il en avait la garde. Volontiers j'en aurais fait mon camarade ; non du curé, parbleu ! mais du petit... Quels beaux yeux il levait vers moi ! qui cherchaient aussi inquiètement mon regard que mon regard cherchait le sien ; mais que je détournais aussitôt... Il n'avait pas cinq ans de moins que moi. Oui : quatorze à seize ans, pas plus... Qu'est-ce que j'étais à cet âge ? Un *stripling*<sup>8</sup> plein de convoitise, que j'aimerais rencontrer aujourd'hui ; je crois que je me serais beaucoup plu... Faby, les premiers temps, était confus de se sentir épris de moi ; il a bien fait de s'en confesser à ma mère : après quoi, son cœur s'est senti plus léger. Mais combien sa retenue m'agaçait !... Quand plus tard, dans l'Aurès, je lui ai raconté cela sous la tente, nous en avons bien ri... Volontiers, je le reverrais aujourd'hui ; c'est fâcheux qu'il soit mort. Passons.<sup>9</sup> »

Lisant ces lignes déjà antérieurement publiées dans la *Nouvelle revue française* en 1914, Claudel, qui a longtemps nourri l'espoir de convertir Gide à la religion catholique, lui adresse une lettre d'avertissement dans laquelle il écrit : « Au nom du ciel, Gide, comment avez-vous pu écrire le passage que je trouve à la page 478 du dernier n° de la  *NRF*  ? Ne savez-vous pas qu'après *Saül* et *L'immoraliste* vous n'avez plus une imprudence à commettre ? Faut-il décidément croire, ce que je n'ai jamais voulu faire, que vous êtes vous-même un participant de ces mœurs affreuses ? Répondez-moi, vous le devez. Si vous vous taisez, ou si vous n'êtes pas absolument net, je saurai à quoi m'en tenir. Si vous n'êtes pas un pédéraste, pourquoi cette étrange prédilection pour ce genre de sujets ? Et si vous en êtes un, malheureux, guérissez-vous et n'étalez pas ces abominations. Consultez Madame Gide ; consultez la meilleure part de votre cœur. Ne voyez-vous pas que vous vous perdez, vous et ceux qui vous entourent de plus près ? Ne vous rendez-vous pas compte de l'effet que peuvent avoir vos livres sur de malheureux jeunes gens ? Votre ami attristé P. Claudel<sup>10</sup> »

N'ayant guère plus de doute sur la pédérastie de Gide, Claudel lui écrit donc la lettre que l'on vient de lire. Cette lettre marque une crise dans un échange épistolaire qui a commencé en 1889. André Gide fut bouleversé par cette lettre, d'abord parce qu'il était alors en train d'écrire *Corydon*, qui défend directement la pédérastie, ensuite par crainte de "contrister" Madeleine, dont Gide redoutait la réaction si elle venait à connaître ses pratiques. À ce

---

<sup>7</sup> Personnage gidien des *Caves Du Vatican*.

<sup>8</sup> Jeune homme dont la figure n'est pas complètement achevée. Jouvenceau, adolescent.

<sup>9</sup> GIDE André, *Les Caves Du Vatican*, Gallimard, Folio, 1972. Paris. Extrait de la page 192.

<sup>10</sup> *André Gide - Claudel Paul, Correspondance, 1899-1926*, N.R.F. Gallimard 1949. Lettre de Claudel à André Gide, Hambourg, 2 mars 1914.

propos Gide écrit : « Ce que l'on a pris parfois pour une certaine timidité de pensée, n'était le plus souvent que la crainte de contrister ces quelques personnes ; de contrister une âme<sup>11</sup>, en particulier, qui de tout temps me fut chère entre toutes.<sup>12</sup> »

Dans son *Journal* du 28 mars 1914, Gide exprime son malaise par rapport à la lettre de Claudel « C'est à Florence que j'ai reçu la lettre comminatoire de Claudel que la page 478 des *Caves* a déclenchée. Puissé-je n'être pas devancé par les événements ! Est-il bien sage de s'en aller en voyage comme je projette de faire avec Mme Mayrisch et Ghéon, tandis que rien n'est prêt encore ni de *Corydon*, ni du reste ? ... »

Mais, toute ma vie et sans cesse, j'ai eu et retrouvé partout cette crainte de ne pas avoir le temps, et que le terrain ne manque soudain sous mes pas.<sup>13</sup> »

Gide ne tarde pas à répondre à Claudel, d'abord dans une lettre au ton aussi véhément que celle de son correspondant « De quel droit cette sommation ? Au nom de quoi ces questions ? Si c'est au nom de l'amitié, pouvez-vous supposer un instant que je m'y dérobe ?

Il m'est très pénible qu'il y ait méprise entre nous ; mais votre lettre est en train d'en créer une nouvelle, car de quelque manière que je m'y prenne, que j'y réponde ou que je n'y réponde pas, je pressens que vous allez me méjuger. (...) C'est à présent à l'ami que je parle, comme je parlerais au prêtre, dont le devoir strict serait de me garder le secret, devant Dieu.

Je n'ai jamais éprouvé de désirs devant la femme ; et la grande tristesse de ma vie, c'est que le plus constant amour, le plus prolongé, le plus vif, n'ait pu s'accompagner de rien de ce qui d'ordinaire le précède. Il semblait au contraire que l'amour empêchât chez moi le désir.<sup>14</sup> »

On peut considérer que la publication de *Corydon* sera une seconde réponse à Paul Claudel et à tous ceux qui, comme lui, jugent anormal le désir homosexuel, et qui pour Gide, encouragent ceux qui y sont sujets à vivre dans le mensonge. Gide écrit dans la même lettre à Claudel : « Pour le mal que vous dites que font mes livres, je n'y puis croire depuis que je connais le nombre de ceux que le mensonge des mœurs étouffe comme moi. Et ne voyez point dans cette phrase une approbation d'aucune mœurs, ni même d'aucuns désirs ; mais l'hypocrisie m'est odieuse et je sais qu'il en est qu'elle tue. Je ne puis croire que la religion laisse ceux-là qui sont pareils à moi de côté. Je ne puis croire qu'elle en laisse aucun de côté. Par quelle lâcheté, puisque Dieu m'appelle à parler, escamoterais-je cette question dans mes livres ? Je n'ai pas choisi d'être ainsi. Je puis lutter contre mes désirs ; je peux triompher d'eux, je ne puis ni choisir l'objet de ces désirs, ni m'en inventer d'autres, sur ordre ou par

---

<sup>11</sup> Madeleine.

<sup>12</sup> GIDE André, *Corydon*, Paris, Gallimard, 1924, préface.

<sup>13</sup> GIDE André, *Journal 1889-1939*, Gallimard, 1951, p. 399.

<sup>14</sup> André Gide-François Mauriac 1912-1950, *Correspondance*, op. cit., lettre d'André Gide à Paul Claudel, Florence, 7 mars 1914.

imitation.<sup>15</sup> »

On remarque pourtant que Gide ne laisse paraître *Corydon* qu'en 1924. Il expliqua ensuite ce délai en écrivant qu'il craignait de "contrister" sa femme. « Je vous supplie donc uniquement de considérer ceci : c'est que j'aime ma femme plus que ma vie, et que je ne pourrais vous pardonner tout geste de vous, toute parole qui porterait atteinte à son bonheur. Ceci dit, je puis vous affirmer qu'une conversation avec vous, je la souhaite ardemment depuis des mois, des années - encore que le ton de votre lettre me fasse désespérer de pouvoir recevoir aujourd'hui de vous quelque conseil. (...) Sur cet aveu, si vous préférez rompre avec moi, vous trouverez décent, je suppose, que je vous demande, au nom de ceux que vous aimez, de prendre n'importe quel prétexte, l'indécence de mon livre par exemple, et de ne point mettre en avant ce que je vous révèle ici. Seul, je ferais bon marché du mépris du monde ; mais je suis marié.<sup>16</sup> »

Malgré la demande formelle de Gide, Claudel n'aura pas su garder le secret et en aura fait part à trois personnes : Jacques Rivière, Francis Jammes, et l'abbé Fontaine<sup>17</sup> que Claudel recommande dans sa lettre à Gide comme confesseur. Gide ne croit pas que l'abbé Fontaine, dont Claudel lui a donné l'adresse puisse, par ses « exhortations, ses réprimandes et ses conseils<sup>18</sup> », obtenir plus qu'il n'a pu lui-même. Il sait bien qu'aucun prêtre ni docteur ne pourra supprimer cet élément si fondamental de sa personnalité qu'est sa pédérastie. En ce qui le concerne, il ne lui paraît pas que l'Eglise ait à voir dans ces questions.<sup>19</sup> Il note d'ailleurs dans son *Journal* : « Il est malséant de chercher à intéresser Dieu à des défaillances physiques dont une meilleure hygiène peut aussi bien venir à bout.<sup>20</sup> »

Dans une lettre à Rivière, Claudel écrit : « (...) Vous savez maintenant tout sur Gide. Comme il est providentiel que vous soyez maintenant un chrétien ! Vous pouvez lui faire beaucoup de bien. Pour moi, c'est simplement une nature ultra-nerveuse qui s'est affalée, s'est exagéré son

---

<sup>15</sup> Idem.

<sup>16</sup> *André Gide - Claudel Paul, Correspondance*, op. cit., Lettre de Gide à Claudel, Florence, 7 mars 1914.

<sup>17</sup> L'abbé Fontaine, très connu dans le monde littéraire. Il fut le dernier confesseur de Huysmans, qui, en mourant, lui a légué sa bibliothèque.

<sup>18</sup> QUINT Léon Pierre, *André Gide, L'homme sa vie-son œuvre. Entretiens avec Gide et ses contemporains*, Paris, Stock, 1952. p.228-229. Texte mis en ligne : <http://www.gidiana.net/quint.htm>

<sup>19</sup> Pour l'Eglise, seul est méritoire l'acte de chair avec l'épouse dans le but de la procréation. Il y a un demi-siècle, Mgr Bouvier écrivait : « Il n'est pas permis de refuser le devoir conjugal dans la crainte d'avoir un trop grand nombre d'enfants ; les époux doivent se confier à Dieu qui donne la nourriture aux animaux et à leurs petits lorsqu'ils l'invoquent... » Point de vue qui s'est considérablement assoupli aujourd'hui. Dans un recueil intitulé *Limitation des naissances et conscience chrétienne* (1950), les auteurs, considérant qu'un trop grand nombre d'enfants n'est pas nécessairement un bien pour la famille ni pour le pays, cherchent à indiquer, — (en plus de la pratique recommandable mais difficile de la continence dans le mariage), — des méthodes pour éviter la conception : « *méthode Ogino* », « *étreinte réservée* », sans recours aux artifices qui, selon l'Encyclique de 1930, « offensent la loi de Dieu et la loi naturelle ». Cité en note en bas de page (note 167) dans, QUINT Léon Pierre, *André Gide, L'homme sa vie- son œuvre*, Librairie stock, 1952.

<sup>20</sup> GIDE André, *Journal* 1916, op. cit., Cité par, QUINT Léon Pierre, *André Gide, L'homme sa vie- son œuvre*. Librairie stock. 1952, p.228-229.



cas, et s'est empoisonnée de médecine, de philosophie et de littérature. Comme il est heureux qu'il se soit enfin ouvert ! C'est naturellement un prêtre qui lui ferait le plus de bien. Sinon, il ferait bien de voir l'homme le plus compétent que je connaisse dans les maladies nerveuses, le Dr Bucher, de Strasbourg, qui est un homme vraiment extraordinaire. Conseillez-le à Gide. S'il ne réagit pas énergiquement, il est sur le chemin du *breakdown* le plus complet. Il faut le remonter et surtout ne pas le laisser tomber dans le désespoir. Mais vous jugerez de tout cela mieux que moi. C'est bien hasardeux de formuler un diagnostic par lettre. Et je n'ai jamais connu Gide autrement que par correspondance.<sup>21</sup> »

Ce n'est pas cette direction bien sûr que prendra Gide, comme le remarque Léon Pierre Quint : « Il est remarquable que, sans le secours ni d'un prêtre, ni d'un psychiatre, Gide se soit dégagé seul de cette forme d'obsession sexuelle. Il a aspiré du plus profond de lui à un amour et voici qu'en 1917, il rencontre, dans son propre milieu, l'adolescent si longtemps attendu. Il semble que son désir de le rencontrer l'ait fait apparaître. «... Un pareil calme, je ne l'avais plus connu depuis des mois, des années.<sup>22</sup> » Il éprouve « un rajeunissement, une sorte de puberté nouvelle, un élan tel qu'il est prêt à tout sacrifier à cet amour.<sup>23</sup> »

Furieux de la réaction de Claudel, Gide regrette l'inachèvement de *Corydon*, il sent le besoin de s'exprimer, de dire ce qu'il a à dire pour son public. Il note dans son *Journal* : « Par moments, lorsque je songe à l'importance de ce que j'ai à dire, à mon christianisme contre le Christ, à *Corydon* et même à mon livre sur Chopin, à mon roman, ou simplement à mon petit *Traité des Dioscures*, — je me dis que je suis fou de tarder et de temporiser ainsi. Je mourrais à présent que je ne laisserais de moi qu'une figure borgne, ou sans yeux.<sup>24</sup> »

De même, découvrant que Proust vient de publier *Sodome et Gomorrhe*, il confie à la Petite Dame : « [ ... ] je ne me console pas de ne pas avoir publié *Corydon* avant ; la question va être mal posée dans l'esprit du public [ ... ]. Même mis à part le fait de n'être pas le premier à aborder la question à quoi, je l'avoue, j'attache de l'importance. C'est bien embêtant d'avoir des amis qui se cramponnent à vos basques en disant : Ne saute pas tu vas te blesser. Et puis maintenant, je suis tourmenté par l'idée de récrire *Corydon*, de serrer plus la question, d'en faire chose d'une ligne plus nette, plus décisive ; peut-être aussi rejet à la fin du volume, ou en notes, certaines parties scientifiques.<sup>25</sup> » Cette hésitation de Gide à un moment de doute nous

---

<sup>21</sup> Extrait d'une lettre de Paul Claudel à Jaques Rivière, Hambourg, le 27 mars 1914, *Inquisition II*, par GARREAU Albert, Éditions du Cèdre, Paris, 1970

<sup>22</sup> QUINT Léon Pierre, *André Gide, L'homme sa vie-son œuvre, Entretiens avec Gide et ses contemporains*, Paris, Stock, 1952. p. 229.

<sup>23</sup> Idem.

<sup>24</sup> GIDE André, *Journal 1889-1939*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1951, 1379 pp. p.421.

<sup>25</sup> VAN RYSSELBERGHE Maria, *Les Cahiers de la Petite Dame, notes pour l'histoire authentique d'André Gide, I*, 1918- 1928, Paris, Gallimard, 1973. 17 août 1921, p. 95.

confirme dans l'idée que la réponse complète de Gide à Claudel va bien être la *publication* de *Corydon*, même si factuellement la première mention de *l'écriture* de celui-ci dans le *Journal* de Gide est antérieure de quatre années, puisqu'elle date du 12 juillet 1910 : « Sentiment de l'indispensable. Je ne l'ai jamais eu plus fort, depuis que j'écrivis *André Walter*, qu'à présent pour *Corydon*... [...]»<sup>26</sup>

Ce bref échange entre Gide et Claudel nous ouvre d'autant mieux la porte des débats que va susciter jusqu'à nos jours le *Corydon* d'André Gide qu'il est porté par deux des plus grands écrivains de la langue et de la littérature françaises de la première moitié du vingtième siècle, écrivains qui représentent chacun des traditions littéraires et humaines encore aujourd'hui actives et potentiellement divergentes.

Gide n'accepte aucune autorité. Selon Gérard Gautier « L'œuvre de Gide libère, ne cesse de libérer.<sup>27</sup> » Liberté à l'égard de la famille, liberté à l'égard des motivations de la conscience et aussi à l'égard des contraintes morales et des préjugés, toute son œuvre est un combat pour libérer sa conscience. « Il exige enfin qu'on démasque l'hypocrisie, qu'on fasse craquer les carapaces des conventions ; qu'on crochète les serrures de l'inconscient. Au bout du chemin se trouve la libre affirmation de la personnalité sur le ton de la ferveur ou de l'ironie, qui n'est que « ferveur retournée »<sup>28</sup> »

Selon Léon Pierre Quint « *Corydon*, quoique l'auteur y semble absent n'est encore qu'un essai de l'auteur sur lui-même ; il n'a pas non plus cherché à faire la peinture d'un milieu ; c'est lui avant tout qu'il a voulu libérer. Partant d'une nécessité intérieure, il a acquis peu à peu la conviction que cette forme d'amour, à travers les difficultés qui sont celles de tous les hommes pour maîtriser leurs passions, devait le conduire, et sans doute les meilleurs avec lui, à la lutte la plus « utile » contre l'hypocrisie.<sup>29</sup> »

Dans son texte, *Christ et Dieu dans l'œuvre d'André Gide*, Gérard Gautier avance que l'œuvre gidienne « n'est peut-être qu'un incessant débat moral, alors qu'au cours de sa vie il a dénoncé la morale traditionnelle et la lecture traditionnelle des Évangiles. L'éthique deviendra une des principales préoccupations de Gide : elle prend sa source dans le christianisme.<sup>30</sup> » Gide différencie son christianisme de la morale « Mais mon christianisme ne relève que du Christ. Entre lui et moi, je tiens Calvin ou Saint Paul pour deux écrans également néfastes. Ah ! Si le protestantisme avait aussitôt su rejeter Saint Paul ! Mais c'est à Saint Paul, non au

---

<sup>26</sup> GIDE André, *Journal*, op. cit., 12 juillet 1910, p. 306.

<sup>27</sup> GAUTIER Gérard, *Christ et Dieu dans l'œuvre d'André Gide*. Document theolib, paru in Théolib 25. Texte mis en ligne : <http://www.theolib.com/gide.html>

<sup>28</sup> Article Larousse, *André Gide*, <http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Gide/121373#401892>

<sup>29</sup> QUINT Léon Pierre, *André Gide, L'homme sa vie- son œuvre*, Librairie stock, 1952. p. 222.

<sup>30</sup> GAUTIER Gérard, *Christ et Dieu dans l'œuvre d'André Gide*. op. cit., <http://www.theolib.com/gide.html>

Christ, que précisément Calvin s'apparente.<sup>31</sup> » Le débat moral ne cesse pas de marquer l'œuvre et la vie d'André Gide. Pour lui le christianisme est certes consolateur, mais ce qu'il voulait, c'était vivre, obéir à ses désirs, distraire son âme. Il note dans son *Journal* : « Le christianisme, avant tout, console ; mais il y a des âmes naturellement heureuses et qui n'ont pas besoin d'être consolées. Alors, celles-ci, le christianisme commence par les rendre malheureuses, n'ayant sinon pas d'action sur elles.<sup>32</sup> »

Pour Gide, la voix de la conscience se fait sans cesse entendre. Un des aspects de sa pensée est l'examen de conscience « Certes il m'est impossible de concevoir la morale indépendamment de la psychologie, ainsi que tend à faire le calvinisme ; mais concevoir la psychologie comme une simple affaire de mécanisme, prétendre ne pas tenir compte de la qualité morale des actes ni de leur retentissement intime... Voilà qui nous conduit tout droit au picaresque.<sup>33</sup> » Sentant en lui ce débat entre morale et désir, et se trouvant tiré de façon contradictoire vers chacun des deux versants, Gide écarte Saint Paul et son *Epître aux Romains* et choisit de cesser de « résister<sup>34</sup> » à ses désirs en s'efforçant au contraire de les « suivre<sup>35</sup> ». Il note dans son *Journal* : « Je maintiens ce mot : satisfaire des forces ; c'était à présent ma morale. Et puis, je ne voulais plus de morales ; je voulais vivre puissamment.<sup>36</sup> » Son *Journal* témoigne de ses dialogues intérieurs. Gide s'y livre à la méditation, à l'introspection, au dialogue avec la conscience et avec Dieu. Gide confie dans son *Journal* : « Je tâche de réserver chaque soir et chaque matin, une demi-heure de méditation, de dépouillement, d'apaisement et d'attente... Demeurer simplement attentif à cette présence de Dieu, exposé à ses divins regards.<sup>37</sup> » Gide ne voulait pas être condamné pour son non-catholicisme : « Mais je ne puis reconnaître d'autre orthodoxie que l'orthodoxie romaine, et, si le protestantisme, calviniste ou luthérien, voulait m'imposer la sienne, c'est aussitôt vers la romaine que j'irais, comme à la seule.<sup>38</sup> »

Lorsque la correspondance entre Claudel et Gide est publiée en 1949, Mauriac exprime son indignation concernant l'attitude dont Claudel a fait preuve. Mauriac condamne chez Claudel qu'il admire, tant la réprobation de l'homosexualité de Gide que sa ferveur pour le convertir et enfin son renoncement devant les résistances de son ami pour la conversion. Le désaccord de Mauriac avec Claudel s'explique par la certitude de Mauriac que le retour à la foi ne peut se

---

<sup>31</sup> GIDE André, *Journal* 1889-1939, op. cit., p. 300.

<sup>32</sup> Ibid. p. 44.

<sup>33</sup> GIDE André, *Journal* 1889-1939, op. cit., pp. 298, 299.

<sup>34</sup> Ibid. p. 44.

<sup>35</sup> Ibid. p. 44.

<sup>36</sup> Ibid. p. 45.

<sup>37</sup> Idem.

<sup>38</sup> Ibid. p. 300.

faire qu'intérieurement, et qu'il est possible même au dernier moment de la vie humaine : « Je vous dis mon cher Gide, mon affection, ma confiance que vous trouverez Dieu *tout seul* et sans les pharisiens qui toute votre vie vous ont obsédé. — oui, que le Christ *que vous aimez*, à vous qui avez eu toutes les chances, accorde la suprême, celle de vous endormir sur son épaule, contre son cœur.<sup>39</sup> »

Contrairement à Claudel, Mauriac, qui soutient avec rigueur les idées de l'enseignement chrétien, se montre tolérant. Il tient compte du fait qu'on juge le christianisme sur ceux qui le pratiquent. Pour lui, l'hostilité de Gide envers la religion chrétienne s'explique par son éducation trop sévère, et aussi par la suffisance de certains chrétiens. C'est en séparant la personne de Gide des positions qu'il a prises que Mauriac se distingue de certains des catholiques contemporains. Le 5 février 1929, dans une lettre adressée à Gide, Mauriac écrit : « Vous demeurez pour moi, au sens le plus noble du mot, l'adversaire, celui qui aurait pu me vaincre, qui pourrait me vaincre.<sup>40</sup> » Mauriac reconnaît que Gide l'incite à faire retour sur soi pour prendre position et « sent en lui le conflit entre le désir charnel et la joie spirituelle. C'est de cette tension, qu'il se sent incapable de vaincre, que vient son sentiment de péché.<sup>41</sup> »

Contrairement à Henri Massis qui incrimine dans l'œuvre de Gide l'antagonisme de l'esthétique et de la morale, Mauriac soutient qu'un écrivain non-croyant peut servir au mieux la représentation des personnages qui, comme Lafcadio, agissent selon leurs propres lois. Ses romans, favorisant la connaissance de soi-même, servent plus et mieux que ceux des auteurs édifiants. « Tout homme qui nous éclaire sur nous-mêmes prépare en nous les voies de la grâce. La mission de Gide est de jeter des torches dans nos abîmes, de collaborer à notre examen de conscience.<sup>42</sup> »

Mauriac expose ses idées dans l'article intitulé « *Réponse à l'enquête sur l'homosexualité en littérature* », publié dans *Les Marges* en 1926, que l'on va exposer en détail dans la partie suivante.

Du point de vue moral, Mauriac ne juge pas nuisible les œuvres traitant de l'homosexualité. Selon lui, elles ne sont troublantes que pour ceux qui ont du penchant pour cette « maladie ». Mauriac pense que le sujet de l'homosexualité peut enrichir la littérature en révélant les secrets, jusqu'ici invouables, du cœur humain. Mauriac ajoute que ce n'est pas tant dans la littérature qu'il faut lutter contre cette anomalie sexuelle que dans la société. Mauriac se

---

<sup>39</sup> *André Gide-François Mauriac 1912-1950, Correspondance*, in, Cahiers André Gide 2, Paris, Gallimard, 1971. p.111.

<sup>40</sup> Ibid. p. 80.

<sup>41</sup> TRINGLI Zita, *Gide vu par Mauriac le chrétien*, Revue électronique internationale, Article publié en ligne le 8 janvier 2008. [http://www.sens-public.org/IMG/pdf/SensPublic\\_Presov\\_ZTringli.pdf](http://www.sens-public.org/IMG/pdf/SensPublic_Presov_ZTringli.pdf)

<sup>42</sup> MAURIAC François. : « *A propos d'André Gide, Réponse à M. Massis* », in *Correspondance André Gide - François Mauriac, 1912-1950, Les Cahiers d'André Gide*, Paris, Gallimard, 1971, p. 123

montre plus tolérant que certains catholiques de son temps. Pourtant il nuance son point de vue, en considérant l'homosexualité au même titre que les autres péchés « Or, dans une société qui est, qui se veut de moins en moins chrétienne, ce que saint Paul appelle "des passions d'ignominie" les condamnerons-nous au nom de la Nature ? Mais l'homme normal aussi pèche septante sept fois contre la Nature.<sup>43</sup> »

En refusant d'imposer les principes d'un catholique à un non-catholique, Mauriac était le catholique le plus tolérant vis-à-vis de la pédérastie de Gide. À l'époque, nombre de ses amis se convertissaient au catholicisme. Le 14 décembre 1923, Jacques Maritain<sup>44</sup> fait une démarche auprès d'André Gide pour tenter d'empêcher la publication de *Corydon*. Gide rapporte l'entrevue dans son *Journal* à la date du 21 décembre : « Jacques Maritain vint donc vendredi matin 14 décembre à la villa, sur le coup de 10 heures ainsi qu'il était convenu. J'avais préparé quelques phrases, mais aucune de celles-ci ne servit, car je compris aussitôt que je n'avais pas à jouer un personnage devant lui, mais au contraire à me livrer, et que c'était ma meilleure défense. L'aspect courbé, ployé, de son port de tête et de toute sa personne me déplaisait, et je ne sais quelle onction cléricale de son geste, de sa voix ; mais je passais outre et la feinte me parut indigne de nous deux. Il aborda tout aussitôt la question, me déclara sans ambages le but de sa visite, que je connaissais et qui était de me prier de surseoir à la publication de certain livre que François Le Grix lui avait dit devoir être imminente et dont il me priait de reconnaître avec lui le danger.<sup>45</sup> »

Pierre Lepape souligne que Gide s'amuse de ce combat singulier avec un philosophe qui avoue à Cocteau que « *l'intelligence est passé du côté du diable.*<sup>46</sup> » Il est plus diable que nature « — J'ai, lui dis-je, horreur du mensonge. C'est peut-être là que se réfugie mon protestantisme. Les catholiques ne peuvent comprendre cela. J'en ai connu beaucoup ; et même, à la seule exception de Jean Schlumberger, je n'ai que des catholiques pour amis. Les catholiques n'aiment pas la vérité. [ . . . ] Il me parla alors du salut de mon âme, et me dit qu'il priait souvent pour elle, ainsi que plusieurs de ses amis convaincus comme lui que j'étais désigné par Dieu pour des fins supérieures, auxquelles, en vain, je cherchais à me dérober.

---

<sup>43</sup> MAURIAC François. op. cit., pp. 132.

<sup>44</sup> Jacques Maritain (18 novembre 1882- 28 avril 1973) est un philosophe français. Il s'est converti au catholicisme, et la religion a profondément imprégné sa philosophie. Après une phase anti-moderniste, où Maritain était proche de l'Action Française, il s'en détacha et finit par accepter la démocratie et la laïcité (*Humanisme intégral*, 1936.) Son œuvre fut liée de près à l'éclosion de la Démocratie Chrétienne, malgré les réserves de Maritain lui-même à propos de son organisation concrète. Il fut également ambassadeur de France au Vatican de 1945 à 1948. Jacques Maritain fit une démarche pressante auprès de Gide pour le convaincre de renoncer à la publication de *Corydon*. Démarche vaine.

<sup>45</sup> GIDE André, *Journal* 1889-1939, op. cit., pp. 771-774.

<sup>46</sup> LEPAPE Pierre, *André Gide le messenger*, Paris, Seuil, 1997, p. 354. Lepape cite Jacques Maritain, *Réponse à Jean Cocteau*, Paris, Stock, 1926.

— Je crois volontiers, lui dis-je en souriant, que vous vous inquiétez du salut de mon âme beaucoup plus que je ne m'en inquiète moi-même.<sup>47</sup> »

Jacques Maritain le presse de promettre qu'il va prier et demander au Christ s'il doit ou non publier *Corydon* « Promettez-moi que, lorsque je serai parti, vous vous mettrez en prière et demanderez au Christ de vous faire connaître directement si vous avez raison ou tort de publier ce livre. Pouvez-vous me promettre cela ?<sup>48</sup> » Mais Gide lui oppose un « non » définitif « Comprenez-moi, Maritain. J'ai vécu trop longtemps, et trop intimement, vous le savez, dans la pensée du Christ, pour consentir à l'appeler aujourd'hui comme on appelle quelqu'un au téléphone. [...] Il m'a toujours paru indigne de rien réclamer de Dieu. J'ai toujours tout accepté de lui, avec reconnaissance. Non ; ne me demandez pas cela.<sup>49</sup> »

Tant attendu, tant redouté, *Corydon* paraît donc en mai 1924 en fonction d'une stratégie bien réfléchie. Gide craignait que « le livre tombe dans l'indifférence.<sup>50</sup> » Comme l'écrit joliment la Petite Dame « J'ai le sentiment que Gide a été volé du pathétique qu'il escomptait et auquel il avait préparé son âme.<sup>51</sup> » Jour après jour, Gide attend avec passion la réaction des critiques, qui ne vont pas tarder à manifester.

---

<sup>47</sup> Ibid. p. 355.

<sup>48</sup> GIDE André, *Journal 1889-1939*, op. cit., p. 774.

<sup>49</sup> Idem.

<sup>50</sup> LEPAPE Pierre, *André Gide le messenger*, op. cit., p. 355.

<sup>51</sup> VAN RYSSELBERGHE Maria, *Les Cahiers de la Petite Dame, notes pour l'histoire authentique d'André Gide*, I, 1918- 1928, Paris, Gallimard, 1973, 2 au 7 octobre 1924, p. 210. Cité par, LEPAPE Pierre, *André Gide le messenger*, p. 355.



**La première partie : Dans l'attente de *Corydon***





## **Chapitre 1 : Stratégie de la publication**



Dans la préface de *Corydon*, Gide souligne « Les considérations que j'exposais dans ce petit livre me paraissaient pourtant des plus importantes, et je tenais pour nécessaire de les présenter. Mais j'étais d'autre part très soucieux du bien public, et prêt à celer ma pensée dès que je croyais qu'elle put troubler le bon ordre. C'est bien aussi pourquoi, plutôt que par prudence personnelle, je serrai *Corydon* dans un tiroir et l'y étouffai si longtemps.<sup>52</sup> »

Gide avait prévu l'indignation que *Corydon* pourrait provoquer. C'est vers Bruges que Gide s'est dirigé, en mai 1911, pour une impression clandestine de *Corydon* aux presses Sainte Catherine d'Edouard Verbeke. Il en parle dans son *Journal* et raconte « Comment il y corrigea les épreuves, non seulement de la NRF et de la première mouture de *Corydon*, qu'il faisait imprimer à compte d'auteur en 12 exemplaires, mais également de *L'Otage* de Paul Claudel.<sup>53</sup> »

L'achevé d'imprimer concernant les 12 exemplaires date du 22 mai 1911, soit au moment de la présence de Gide à Bruges. Ces exemplaires paraissent sous le titre sibyllin de *C.R.D.N.* ne comprenant que les deux premiers dialogues et le tiers du troisième. Ce n'est pourtant qu'à la fin de mars 1920 que les 12 exemplaires de *Corydon* purent enfin être livrés, quinze mois après la commande faite par l'auteur. « Gide n'en voulut d'abord que trois exemplaires, invitant Verbeke à serrer les autres dans son coffre-fort.<sup>54</sup> » Concernant cette édition à tirage confidentiel, Monique Nemer pense qu'il s'agit d'une « stratégie très réfléchie : en la circonstance, et ce sera également le cas pour son *Journal*, loin d'être une manière de publier au moindre coût pour sa réputation en limitant au maximum la diffusion du livre, il s'agit au contraire de fixer le statut public du texte, et d'en empêcher d'éventuelles manipulations posthumes. « Je n'ai pas mes apaisements là-dessus », dit-il à Maria. Quant à ses prudences, elles s'expliquent par l'époque, qui reste menaçante pour ce type d'écrits, mais aussi par les inquiétudes que lui donne souvent, quels que soient son talent et sa générosité, son imprimeur Édouard Verbeke, avec sa fâcheuse tendance à s'emmêler dans les expéditions de jeux d'épreuves ou d'exemplaires imprimés.<sup>55</sup> »

Concernant la stratégie de publication de *Corydon*, Alain Goulet écrit « On voit que la stratégie de prudente audace qui a caractérisé la conception, la gestation et la rédaction de *Corydon* a été relayée par une réception timide et embarrassée, de sorte que ce manifeste, que

---

<sup>52</sup> GIDE André, *Corydon*, préface de la seconde édition 1920.

<sup>53</sup> VAN DEN ABEELE Andries, *André Gide*, Bruges et les Presses Sainte Catherine, 1890-1900. Ce texte fut prononcé à l'occasion de la remise des documents André Gide par la famille Verbeke de Bruges aux Archives et au Musée de la Littérature française (Bruxelles), le lundi 15 décembre 2003, au cours d'une réunion organisée dans les salons de la présidence de la Chambre des Représentants Belges, sous la présidence de M. Herman De Co, président de la Chambre. Texte mis en ligne sur : [http://www.andre-gide.fr/pdf/142\\_Van\\_Den\\_Abeele.pdf](http://www.andre-gide.fr/pdf/142_Van_Den_Abeele.pdf)

<sup>54</sup> VAN DEN ABEELE Andries, *André Gide*, Bruges et les Presses Sainte Catherine, op. cit.,

<sup>55</sup> NEMER Monique, *Corydon Citoyen, essai sur André Gide et l'homosexualité*, Paris, Gallimard NRF, 2006. p. 57, 58.

Gide jugeait capital pour la compréhension de sa personne comme de son œuvre, s'est trouvé longtemps marginalisé et maintenu sous le boisseau, tandis que les sarcasmes et les injures se manifestaient épisodiquement.<sup>56</sup> » La prudence qui a entouré la publication de *Corydon* fut donc la cause de son accueil assez réservé.

C'est ainsi que l'article d'André Rouveyre, "le contemporain capital : André Gide", publié dans les *Nouvelles littéraires* en 1924 et reproduit en 1927 dans *Le Reclus et le Retors*, comportait des passages provocateurs. Rouveyre y écrit « Il est un lierre dangereux pour le tronc social vermoulu contre lequel son destin l'a fait naître.<sup>57</sup> » Rouveyre insiste cependant sur le côté double ou équivoque de Gide « Il est deux aspects de Gide : celui qui entraîne à des écarts de la norme évangélique ; et un autre tour qui voudrait nous les dissimuler, ou si cela était impossible, qu'ils nous paraissent colorés d'une apparente orthodoxie : c'est à cette tromperie-ci où la naïveté des huguenots de sa suite a donné à plein.<sup>58</sup> »

Gide passa des exemplaires à ses amis les plus proches pour connaître leur réaction. Ceux-ci cherchèrent à le dissuader d'achever *Corydon*. Son meilleur ami, Jean Schlumberger, qui a toujours camouflé sa bisexualité, était ébloui du courage de Gide. Schlumberger écrit en 1922 : « Passé la journée à relire *Corydon*. [...] Très remué par le courage de ce livre. Retour sur ma prudence, mes camouflages...<sup>59</sup> » Schlumberger était presque le seul parmi les amis de Gide qui ne s'opposait pas fermement à la publication de *Corydon*. Il disait à Gide : « Je ne dis pas que je te le conseille, mais certainement, je ne t'arrêterai pas. Ce qui me gêne un peu, c'est la gratuité de ça, le pas motivé.<sup>60</sup> »

Il en passa un à Proust, en cachette « Je lui apporte *Corydon* dont il me promet de ne parler à personne.<sup>61</sup> » Proust lui conseillait de raconter tout mais sans dire "Je". Gide est convaincu de la phrase d'Ibsen qu'il cite dans la préface de *Corydon* ainsi que dans son Journal : « Les amis sont dangereux, non point tant par ce qu'ils vous font faire, que par ce qu'ils vous empêchent de faire.<sup>62</sup> »

Dorothy Bussy eut une réaction modérée, mais réalisant le risque que Gide pouvait encourir à la diffusion de ce livre, elle vit là une raison de publier *Corydon* « La seule idée me terrifie comme le scalpel d'un chirurgien. Car moi aussi, j'ai mes retraits et mes nausées et

---

<sup>56</sup> GIDE André, *Romans et récits* - Tome 2, Œuvres lyriques et dramatiques, Dirigé par MASSON Pierre, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2009, 1423 pages. Notices par Alain Goulet, 2009. p. 1182.

<sup>57</sup> ROUYEYRE André, *Le Reclus et le Retors, Gourmont et Gide*, Paris, Grès, 1927, pp.121-122. Cité par Eva Ahlstedt, *André Gide et le débat sur l'homosexualité*, Göteborg, Acta universitatis Gothoburgensis, 1994. p. 84.

<sup>58</sup> Ibid. p. 132. Cité par Eva Ahlstedt, *André Gide et le débat sur l'homosexualité*, p. 84.

<sup>59</sup> SCHLUMBERGER Jean, *Notes sur la vie littéraire*, présentée et annotée par Pascal Mercier, Paris, Gallimard, 1999, p. 134.

<sup>60</sup> VAN RYSSELBERGHE Maria, *Les Cahiers de la Petite Dame, notes pour l'histoire authentique d'André Gide*, I, 1918- 1928, Paris, Gallimard, 1973. p. 95, le 15 août 1921.

<sup>61</sup> GIDE André, *Journal*, op. cit., 1921, p. 692.

<sup>62</sup> Note dans, GIDE André, *Journal*, op. cit., 1922, p. 740.

mes dégoûts. Moi aussi, j'ai mes jalousies. Mais je crois, je suis sûre que ma confiance en vous est plus forte que tout cela. [...] Parce que je sens que, si vous parlez en courant un tel risque et à un prix que je peux vaguement deviner, vous devez avoir raison de parler, et nous d'écouter.<sup>63</sup> » Le 10 août 1920 Dorothy Bussy écrit : « J'ai lu *Corydon* — je l'ai lu avec toute ma tête. Malgré toute sa lucidité et son admirable ordonnance de faits et d'arguments, il est difficile à suivre de prime abord. Mais quel plaisir d'user ainsi son intelligence, d'être conduit si froidement et si doucement par un maître et de suivre irrésistiblement, pas à pas, consentant et curieux, à chaque tournant d'être amené avec un choc de surprise et de satisfaction plus près du cœur de la vérité. [...] L'argument "anti-naturel" m'a toujours paru dépourvu de signification. Mais je me demandais s'il n'existait pas un argument "anti-social". Votre chapitre sur les Grecs est, évidemment, une réponse irréfutable.<sup>64</sup> »

François Mauriac, qui avait eu un des rares exemplaires clandestins de *Corydon*, mesure ce que représente ce petit livre. Il éprouvait de la crainte et de l'affection à la fois « J'ai lu hier ce petit livre, sur un banc des Tuileries, songeant à tout ce qu'il représentait d'audaces, de reprises, de renoncements, de témérité, de douleurs. Être bon et faire le mal : ne savoir qu'aimer et donner la mort spirituelle ; comment échapper à ce dilemme ? Je parle pour moi ; en ce qui vous concerne, je m'empare avec joie du commandement : "Ne jugez pas" et je vous serre la main avec une respectueuse affection.<sup>65</sup> »

Martin du Gard conseilla aussi à Gide de renoncer à publier *Corydon* « Pourquoi jeter le masque dès maintenant ? D'abord parce que les temps pressent ; les livres de Proust, le mouvement des idées en Allemagne et en Italie où l'on proclame la liberté de l'amour, les théories de Freud, vont amener très vite un moment où l'on regardera d'un tout autre œil les écarts sexuels ; il n'y aura plus aucun courage à jeter le masque.<sup>66</sup> »

À ce propos Roger Martin Du Gard disait à Gide : « Je serais le dernier à vous retenir, si j'avais le moindre doute sur l'inutilité, la pathétique inutilité, de ce scandale. Car le scandale est inévitable. Il donnera des armes à vos ennemis, qui sont nombreux. Il écartera de vous les deux tiers de vos amis, — j'entends ceux qui acceptent votre vie privée tant que les apparences sont sauvées ; mais qui, le jour où vous vous serez affiché par un aveu cynique et public, devront prendre parti, et le prendront contre vous. Absurde... Vous allez créer autour de vous une atmosphère d'indignation, de méfiance, de calomnie. Je vous connais : vous en souffrirez cruellement. Et c'est ce qui me désespère : rien ne peut nuire davantage au

---

<sup>63</sup> André Gide- Dorothy Bussy, *Correspondance*, Cahier André Gide I, Gallimard, p. 171, 10 février 1920.

<sup>64</sup> *Ibid.* pp. 199, 200.

<sup>65</sup> André Gide-François Mauriac 1912-1950, *Correspondance*, in, Cahiers André Gide 2, Paris, Gallimard, 1971. Lettre de 28 juin 1924, p. 72.

<sup>66</sup> GIDE André, *Journal*, op. cit., p. 295-296, le 14 mars 1922.

bel épanouissement de votre maturité.<sup>67</sup> » Gide lui répond qu'il ne peut pas attendre « Il me faut obéir à une nécessité intérieure, plus impérieuse que tout ! Comprenez-moi. J'ai besoin, *besoin*, de dissiper enfin ce nuage de mensonges dans lequel je m'abrite depuis ma jeunesse, depuis mon enfance... J'y étouffe !<sup>68</sup> »

Maria Van Rysselberghe résume la situation en écrivant en octobre 1924 : « Certes, le silence fait autour de *Corydon* a dû le décevoir profondément ; ses ennemis le firent par tactique et ceux qui désapprouvaient sincèrement ce livre évitèrent le scandale d'en parler. J'ai l'impression que *Corydon* a déçu presque tout le monde, parmi ceux qui ne furent point choqués par le sujet ; les uns le trouvent indigne de son talent, d'autre trop brutal, ou encore hasardeux dans ses conclusions [...] Je crois aussi que ceux qui partagent ses mœurs trouvent son cas trop personnel, trop particulier, et se refusent à voir dans *Corydon* une défense assez générale de leur cause. Quoi qu'il en soit, j'ai le sentiment que Gide a été volé du pathétique qu'il escomptait et auquel il avait préparé son âme, encore que jamais, à aucun moment, il n'ait rien laissé paraître de tout cela.<sup>69</sup> »

Dans la préface de *Corydon* Gide répond à tous ceux qui le dissuadaient de publier ce livre « Mes amis me répètent que ce petit livre est de nature à me faire le plus grand tort. Je ne pense pas qu'il puisse me ravir aucune chose à quoi je tiens ; ou mieux : je ne crois tenir beaucoup à rien de ce qu'il m'enlèvera : applaudissements, décorations, honneurs, entrées dans les salons à la mode, je ne les ai jamais recherchés.<sup>70</sup> »

Parmi les écrivains anglais à qui Gide avait confié un exemplaire de *Corydon* et qui témoignent de la passion gidienne de la littérature anglaise, on trouve *Goldsworthy Lowes Dickinson*,<sup>71</sup> connu comme un auteur immensément populaire. Sa fascination pour Platon et pour la Grèce antique est illustrée dans son texte le plus célèbre, *The Greek Way of Life* (1896), ou *le Mode de vie grec* (1896), dans lequel il aborde délicatement l'homoerotisme. Il est particulièrement remarquable que Dickinson ait publié *Le mode de vie grec* un an seulement après qu'Oscar Wilde eut été envoyé en la prison pour ses liaisons homosexuelles. De plus, il insiste sur la signification de l'homoerotisme dans la pensée platonicienne et cite les traductions de Platon par Benjamin Jowett, qui éludent la dimension physique dans les dialogues érotiques de Platon.

---

<sup>67</sup> MARTIN DU GARD Roger, *Notes sur André Gide 1913-1951*, Paris, Gallimard, 1951, pp. 44-45. Martin Du Gard rapporte les paroles de Gide d'après les notes qu'il avait prises à l'occasion.

<sup>68</sup> Idem.

<sup>69</sup> VAN RYSSELBERGHE Maria, *Les Cahiers de la Petite Dame*, I. op. cit., pp. 209, 210, 2-7 octobre 1924.

<sup>70</sup> GIDE André, *Corydon*, Préface de l'édition de 1911.

<sup>71</sup> Goldsworthy Lowes Dickinson (6 août 1862 - 3 août 1932), est un historien et un militant politique britannique. Il passa toute sa vie à Cambridge.

En 1901, Dickinson avait lui-même utilisé la forme du dialogue socratique dans son *Sens du Bien, The Meaning of Good : A Dialogue (1901)*. Gide était tellement attiré par Dickinson, qu'il lui a confié un des rares exemplaires de l'édition clandestine de *Corydon* afin de savoir sa réaction. Après avoir passé un premier été en Angleterre avec Marc Allégret en 1918, Gide revint passer un deuxième été en Angleterre et au Pays de Galles en 1920 ; il souhaita tout particulièrement revoir Dickinson et organisa une rencontre avec lui à Londres, à la mi-septembre, pour lui confier un exemplaire de *Corydon*, publié cette année-là à compte d'auteur et en tirage très limité. Il lui demanda de le transmettre ensuite à Edwards Morgan Forster.<sup>72</sup> Dickinson lui fit part de sa réaction le 14 septembre 1920. Gide la qualifia d'« appréciation intéressante et si joliment exprimée.<sup>73</sup>»

Michael Tilby, aborde la relation entre Forster, Gide et Dickinson dans un article.<sup>74</sup> Selon lui, Forster et Gide ont partagé un certain nombre de préoccupations et de valeurs. En 1971 Cyril Connolly,<sup>75</sup> souligne en examinant le roman posthume de Forster, *Maurice* : « Forster est plus proche de Gide que ne le serait aucun autre auteur anglais.<sup>76</sup> » Dans son œuvre *Two Cheers for Democracy*, Forster publie deux courtes pièces à propos de Gide. La première est une version parlée intitulée, *Gide et George, Gide and George*. La deuxième est intitulée *Gide mort, Gide Death* ; elle a été initialement publiée en 1951 comme une lettre à l'auditeur. Selon Michael Tilby, Forster souligne que Gide « avait un esprit libre, et les esprits libres sont aussi rares que grands, et encore plus précieux à l'heure actuelle. Un tel esprit, fasciné par la complexité de la vie, a enseigné à des milliers de personnes à douter des façades, à nommer le bluff, à être courageux sans vantardise et contradictoire sans frivolité.

---

<sup>72</sup> FORSTER Edwards Morgan Forster, mieux connu sous le nom de E. M. Forster (né le 1<sup>er</sup> janvier 1879 à Londres, décédé le 7 juin 1970 à Coventry), était un romancier, nouvelliste et essayiste britannique. Les opinions de Forster, humaniste laïque, sont au cœur de son œuvre, dans laquelle souvent les principaux personnages tentent de se comprendre et de communiquer les uns avec les autres par-delà les barrières sociales (*only connect...*, selon les mots de sa fameuse épigraphe de *Howards End*.) Les deux plus célèbres œuvres de Forster, *Route des Indes* et *Howards End*, développent le thème du caractère infranchissable des différences sociales. *Maurice*, resté inédit jusqu'à sa mort, met l'accent sur la possibilité d'un effacement des différences de classe au travers d'une relation homosexuelle. Il a développé ses idées humanistes dans un essai *What I believe*. Sa devise était : « *tolerance, good tempere and sympathy* ». La sexualité est l'autre thème clé de son œuvre et on a pu affirmer que les écrits de Forster pouvaient être caractérisés comme une évolution de l'amour hétérosexuel vers l'amour homosexuel. Longtemps méconnus en France, les romans de Forster ont été popularisés par les adaptations cinématographiques qui en ont été réalisées.

<sup>73</sup> VAN RYSSELBERGHE Maria, *Les Cahiers de la Petite Dame*, I. op. cit., p. 46. Cité par David Steel, *Gide à Cambridge, 1918, BAAG*, n° 125, janvier 2000, pp. 11-74.

<sup>74</sup> TILBY Michael, *André Gide, E. M. Forster, and G. Lowes Dickinson, The Modern Language Review*, Vol. 80, No. 4 Oct., 1985, pp. 817-832.

<sup>75</sup> CONNOLLY Cyril Vernon, (10 septembre 1903 - 26 novembre 1974) est un écrivain et critique littéraire britannique. Connolly Cyril n'écrivit qu'un seul roman, *The Rock Pool* (1935), texte satirique qui reçut un accueil favorable. C'est sans doute en tant que critique littéraire que Connolly a le plus marqué son époque

<sup>76</sup> FORSTER E.M, *Corydon in Corydon*, Sunday time, 10 October 1971, reprinted in E.M.Forster: *The critical heritage*, edited by Philip Gardner, London and Boston, 1973, pp. 458-661.



D'un autre côté, Forster admettait bien quelques faiblesses concomitantes dans les habitudes intellectuelles de Gide. Dans *Gide et George*, il admet que si Gide est « subtil et insaisissable », « il est parfois gênant. » Ou comme il le dit dans sa pièce ultérieure, « glissant comme une truite.<sup>77</sup> »

Pourtant Gide ne renonça pas à son idée de publier *Corydon*. En 1920, après huit ans environ, Gide fit imprimer par Verbeke une deuxième édition clandestine de 21 exemplaires, mais en quatre dialogues cette fois.

Ce délai de huit ans a plusieurs raisons : les difficultés d'édition, la découverte d'une forme littéraire nouvelle, et surtout la crainte comme on l'a déjà indiqué de « contrister une âme, en particulier, qui de tout temps me fut chère entre toutes.<sup>78</sup> »

Concernant les précautions prises par Gide en publiant *Corydon*, Andries Van Den Abeele écrit : « Les textes de *Corydon* et de *Si le grain ne meurt* donnaient lieu à de multiples mises en garde et à des difficultés d'acheminement. Gide était terrifié à l'idée que ces textes puissent tomber entre des mains inamicales et était persuadé qu'elles pouvaient lui valoir des condamnations, voire l'emprisonnement.<sup>79</sup> » Alain Goulet souligne qu'il faut considérer « *Si le grain ne meurt* comme le livre jumeau de *Corydon*, Gide étant désireux d'y montrer comment cette pulsion homosexuelle a structuré son identité et son histoire à côté du traité visant à démontrer et à établir le droit de l'homosexualité à exister comme un fait de nature et de culture, le tout culminant dans l'établissement d'une morale.<sup>80</sup> »

*Corydon* ne fut publié pour le grand public que treize ans après la première édition confidentielle. En 1924 Gide fait paraître *Corydon* en 5000 exemplaires, portant le nom de l'auteur en justifiant le retard d'écriture et de publication de ce petit livre « Je voulais être sûr que ce que j'avais dans *Corydon*, et qui me paraît évident, je n'allais pas avoir bientôt à m'en dédire. Mais non : ma pensée n'a fait ici que s'affermir, et ce que je reproche à présent à mon livre, c'est sa réserve et sa timidité.<sup>81</sup> »

Il ajoute dans son *Journal* : « Le jour viendra bientôt où l'on trouvera mon *Corydon* bien timoré. L'on me saura peu gré du désir d'équité qui tempère sans cesse ma pensée. Et je m'en

---

<sup>77</sup> TILBY Michael, *André Gide, E. M. Forster, and G. Lowes Dickinson, The Modern Language Review*, Vol. 80, No. 4 Oct., 1985, pp. 817-832. "He had a free mind, and free minds are as rare as great, and even more valuable at the present moment." Such a mind, fascinated by life's complexity, "has taught thousands of people to mistrust façades, to call the bluff, to be brave without bounce and Inconsistent without frivolity". On the other hand, Forster was well aware of the concomitant weaknesses in Gide's intellectual habits. In "Gide and George" he concedes that if Gide is "subtle and elusive", he is "sometimes annoyingly so". Or, as he puts it in his Later piece, "as slippery as a trout".

<sup>78</sup> GIDE André, *Corydon*, préface de l'édition 1922.

<sup>79</sup> VAN DEN ABEELE Andries, *André Gide*, Bruges et les Presses Sainte Catherine, 1890-1900. [http://www.andre-gide.fr/pdf/142\\_Van\\_Den\\_Abeele.pdf](http://www.andre-gide.fr/pdf/142_Van_Den_Abeele.pdf)

<sup>80</sup> GIDE André, *Romans et récits - Tome 2*, op. cit., p. 1163, *Corydon- Notice*, par Alain Goulet.

<sup>81</sup> GIDE André, *Corydon*, préface de l'édition de 1911, p. 8.

sais peu gré moi-même. Tout me dit et me montre sans cesse que j'avais raison beaucoup plus encore que je ne croyais. Les exemples que j'ai sous les yeux m'apportent sans cesse de nouvelles preuves de ce que j'avançais craintivement.<sup>82</sup> »

*Corydon* a été traduit<sup>83</sup> en allemand en 1929 sans être publié, puis en anglais dans une édition américaine en 1950. Dans la préface de la première édition américaine Gide écrit : « Je compte un peu sur l'Amérique pour le sortir de dessous le boisseau où on l'a maintenu en France, où je l'avais moi-même placé précautionneusement et par crainte d'un scandale inutile.<sup>84</sup> »

C'est d'Amérique que Gide reçoit la première proposition de publier *Corydon*, précisément le 8 novembre 1924 « Llona me fait part d'une demande de publication de *Corydon* à New York. Très amusé de voir que c'est l'Amérique qui se déclare la première.<sup>85</sup> »

Plus tard, Gide regretta d'avoir publié *Corydon* en cachette, ainsi que le ton d'ironie qui s'y trouve. « On a dit que le désir du scandale m'avait poussé à l'écrire ; tout au contraire, le scandale que ce livre pouvait provoquer, j'ai tout fait pour l'atténuer ; et déjà dans sa forme même : si j'avais à le récrire aujourd'hui, ce serait sur un ton bien plus affirmatif et sans plus aucune ironie ; d'une part parce que ma voix a pris plus d'assurance, et parce que j'ai pu me rendre compte que j'avais raison bien plus que je n'osais croire d'abord. Et je ne le publiai d'abord que « sous le manteau », je veux dire : à un nombre restreint d'exemplaires, hors commerces ; et même l'édition vulgaire que j'en donnai plus tard sortit doucement, sans réclame ni battage, sans envoi aux journalistes et chroniqueurs. Je savais que le livre pouvait attendre. Son heure, en France du moins, n'est pas encore venue. Elle l'est peut-être en Amérique ?<sup>86</sup> » Gide a donc une forte intuition puisque c'est l'Amérique qui a pris l'initiative de publier *Corydon*.

Gide avait commencé l'écriture de *Corydon* en 1909-1910 et ne l'avait publié qu'après la guerre en 1924. Pourtant, il ne renonça pas à ses idées, ni changea l'orientation principale de ses pensées. À ce propos Gide écrit dans la préface de 1924 « depuis plus de dix ans qu'il est écrit, exemples, arguments nouveaux, témoignages, sont venus corroborer mes théories. Ce que je pensais avant la guerre, je le pense plus fort aujourd'hui.<sup>87</sup> » Que l'ouvrage fût

---

<sup>82</sup> GIDE André, *Journal 1889-1938*, op. cit., 17 novembre 1927, p.862.

<sup>83</sup> La première traduction de *Corydon* fut allemande, en 1929, puis en 1932. La première traduction anglaise fut l'édition américaine de 1950, et la traduction italienne date de 1952.

<sup>84</sup> GIDE André, *Corydon*, édition américaine, Préface, datée de mars 1949. Cité dans : GOULET Alain, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Lettres Modernes, 1986. p. 585.

<sup>85</sup> Ibid.

<sup>86</sup> Ibid.

<sup>87</sup> GIDE André, *Corydon*, Préface de l'édition 1911, p. 8.

« lourdement didactique, trop exclusivement démonstratif<sup>88</sup> », ces défauts étaient pour Gide des qualités. Dans le livre *André Gide par lui-même* parmi les textes réunis par Claude Martin, on trouve cet écrit de Gide : « C'est que je m'adresse et me veux adresser à la tête et non point au cœur ; c'est que je ne cherche point à remporter la sympathie qui risquerait d'avoisiner l'indulgence ; (...) Voir le procédé de l'avocat, qui tâche à faire passer pour passionnel le crime de son client. Je ne veux point de cela. Je prétends que ce livre soit écrit froidement, délibérément; qu'il y paraisse. La passion doit l'avoir précédé, tout au plus doit-on pouvoir l'y sous-entendre; surtout elle ne doit point le faire excuser. Je ne veux pas apitoyer avec ce livre ; je veux GÊNER.<sup>89</sup> »

Par *Corydon*, Gide ne veut pas apitoyer sur une faiblesse, mais faire reconnaître en chacun sa particularité la plus authentique, la différence de sa nature et proclamer son droit à la différence. Gide comptait donc répondre à l'inquiétude de toute sa génération, ou du moins à une élite de cette génération. Comme Gide le dit *Corydon* est un livre par lequel il veut « gêner ». *Corydon* finalement « ne véhicule pas une idée plus dangereuse que les autres, mais seulement. une idée plus urgente, *gênante*, comme toutes les idées qui s'imposent sans qu'on ait toujours le courage de les poser. Comme Gide le dit à la fin des Feuilletés de 1918, *Corydon* est un livre par lequel il veut « gêner ». Or gêner est tout ce qui concerne l'être dans son authenticité, dans le *sine qua non* de son existence, qui est à cette date pour Gide sa réalité charnelle.<sup>90</sup> » « Gêner » est donc tout ce qu'il ne faut pas évoquer afin de ne pas risquer de déranger l'être en ses fondements. Nous allons envisager, dans le chapitre suivant, les raisons qui ont joué un rôle essentiel dans sa décision de publier *Corydon*.

---

<sup>88</sup> MARTIN Claude, *André Gide par lui-même*, Seuil, coll. Écrivains de toujours, 1963. p. 137.

<sup>89</sup> Idem.

<sup>90</sup> MOUTOTE Daniel, « *Corydon* en 1918 », *BAAG*, n° 78-79, avril-juillet 1988, pp. 9-24.

## **Chapitre 2 : Les motifs qui ont poussé Gide à publier ce livre**



Le contexte dans lequel Gide a été amené à publier *Corydon* comprend un ensemble de motifs. Nombreuses sont les raisons qui ont joué un rôle dans sa mise en chantier.

### **Combattre les préjugés, le mensonge et l'hypocrisie :**

Dans la préface de *Corydon* Gide souligne « Ce que j'en dis ici, après tout, pensais-je, ne fais point que tout cela soit. Cela est. Je tâche d'expliquer ce qui est. Et puisque l'on ne veut point, à l'ordinaire, admettre que cela est, j'examine, je tâche d'examiner, s'il est vraiment aussi déplorable qu'on le dit – que cela soit.<sup>91</sup> » A travers *Corydon* Gide veut combattre les préjugés, il tente d'arracher cette inclination humaine aux préjugés qui l'accablent, à la condamnation sociale, morale et religieuse. Dès la première page de *Corydon*, Gide nous montre comment l'interlocuteur de Corydon le préjugeait « La déplorable réputation que ses mœurs commençaient de lui valoir me retint de le fréquenter.<sup>92</sup> » Ensuite il explique son attitude en pénétrant dans l'appartement de Corydon « Mes yeux cherchaient en vain, dans la pièce où il m'introduisit, ces marques d'efféminement que les spécialistes retrouvent à tout ce qui touche les invertis, et à quoi ils prétendent ne s'être jamais trompés.<sup>93</sup> » Ces remarques, que Gide tient à nous présenter dès les premières pages de *Corydon*, renvoient au poids des préjugés d'une société dominée par les normes de l'hétérosexualité, sur l'homosexuel. Mais Gide était clair dès le début, il ne défend ni l'inverti ni l'efféminé, et ne prend en charge que la pédérastie comme une virilité loin de tout trait d'efféminement. Selon Gide la pédérastie était une forme de pédagogie dont l'utilité sociale était avérée par la place éminente que lui donnèrent les civilisations antiques, et d'abord la Grèce. Dans son livre, *André Gide dans le labyrinthe de la mythotextualité*, Pamela Antonia Genova, explique que certains critiques ont cru pouvoir déceler dans la légende œdipienne une possible origine de l'homosexualité. Elle donne comme exemple Bernard Sergent qui suggère que le créateur de la pédérastie en Grèce n'est autre que Laios, le père d'Œdipe « [L]a vraie faute initiale de Laios, la faute qui, étant sexuelle et stérile quant à la génération, se transpose dans la vie conjugale du héros sous la forme d'un interdit des relations sexuelles et de la reproduction, cette faute est l'homosexualité dont Laios est le fondateur paradigmatique.<sup>94</sup> »

La préface de 1920 souligne qu'une exigence intellectuelle de vérité et une exigence morale de probité animaient l'auteur de *Corydon* « Ces derniers mois néanmoins je me persuadai

---

<sup>91</sup> GIDE André, *Corydon*, Préface de l'édition 1920, p. 11.

<sup>92</sup> GIDE André, *Corydon*, Paris, Gallimard, 1924. p.15.

<sup>93</sup> Ibid. p. 16.

<sup>94</sup> GENOVA Pamela Antonia, *André Gide dans le labyrinthe de la mythotextualité*, West Lafayette, Purdue University Press, 1995, 212 pages. P 122.

que ce petit livre, pour subversif qu'il fut en apparence, ne combattait après tout que le mensonge, et que rien n'est plus malsain au contraire, pour l'individu et pour la société, que le mensonge accrédité.<sup>95</sup> »

Gide refusait de vivre dans le mensonge. En écrivant *Corydon* il réalisait qu'il risquait d'être rejeté par son propre milieu, mais il précise courageusement dans sa préface « Je ne tiens qu'à l'estime de quelques rares esprits qui, je l'espère, comprendront que je ne l'ai jamais mieux méritée qu'en écrivant ce petit livre et qu'en osant aujourd'hui le publier.<sup>96</sup> » Cette estime, il préfère d'ailleurs la perdre que « la devoir au mensonge et au malentendu<sup>97</sup> »

On trouve dans *Corydon* beaucoup de traces de l'influence qu'exerça la littérature anglaise sur la pensée gidienne. L'œuvre de Samuel Butler, que Gide cite dans son *Journal* témoigne de cette influence : *The Way of All Flesh* ou *Le Chemin de toute chair* œuvre posthume de Butler, un roman semi-autobiographique qui attaque l'hypocrisie dans l'époque victorienne. Écrite entre 1873 et 1884, cette œuvre fut publiée en 1903. Elle retrace la vie de quatre générations de la famille Pontifex. Butler y présente un assouplissement de la conception religieuse d'une approche calviniste, approche dure selon Butler. Butler n'osait pas le publier de son vivant, mais quand il a été publié, il a été accepté dans le cadre de la répulsion générale contre le Victorianisme.

Dans son *Journal* Gide écrit : « Depuis *The Way of All Flesh*, j'ai beaucoup lu de Keats, repris *Marius the Epicurian*<sup>98</sup> au point où je l'avais laissé l'an passé.<sup>99</sup> » Admirant Butler, Gide résume sa doctrine religieuse, dont découle *Corydon*, en quelques phrases « Je rééprouve à neuf cette extraordinaire sérénité que Butler disait éprouver dans la contemplation des gros pachydermes ; que je goûte indistinctement dans ces lieux où l'activité humaine se consacre à l'étude des animaux et des plantes. Sans doute la manière de rejoindre dieu qui me satisfaisait le plus est-elle celle des naturalistes. (Je ne connais point celle des astronomes.) Il me semble que le divin qu'ils atteignent est le moins sujet à caution.<sup>100</sup> »

Dans la préface de l'édition américaine de *Corydon* Gide écrit « Je ne me dissimule pas l'insuffisance et les imperfections de ce livre. Mais tel qu'il est peut être (et je ne puis le récrire) je me tiendrai pour satisfait s'il contribue à dénoncer le camouflage de mensonge, de

---

<sup>95</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., Préface, p. 11.

<sup>96</sup> Ibid. p. 7.

<sup>97</sup> Ibid. p. 7.

<sup>98</sup> Le roman philosophique de Walter Pater 1885, situé dans la Rome des Antonins.

<sup>99</sup> GIDE André, *Journal 1889-1939*, op. cit., p. 388.

<sup>100</sup> GIDE André, *Feuillet, Journal 1889-1939*, op. cit., p.1305.

convention et d'hypocrisie qui obscurcit encore le plus harcelant problème humain. *Dia voluptas*, disait Lucrèce, *dux vitae* »<sup>101</sup>

Dans le quatrième dialogue on lit « Pour en venir au sujet qui nous occupe, persuadez-vous bien qu'il y a dans la société et parmi ceux qui vous entourent et que vous fréquentez le plus, nombre des gens que vous tenez en parfaite estime et qui sont aussi pédérastes qu'Epaminodas ou que moi. N'attendez pas que je ne nomme personne. Chacun d'eux a toujours les meilleures raisons du monde pour se cacher. Et, lorsque à l'égard de quelqu'un d'entre eux l'on soupçonne, préfère feindre d'ignorer, l'on se prête à ce jeu hypocrite.<sup>102</sup> » C'est ce que Gide refuse, il n'accepte pas qu'on contraigne l'uraniste, il l'incite à vivre et jouir de ses tendances sexuelles sans aucune contrainte.

*Corydon* est entièrement contre cette « hypocrisie des nations<sup>103</sup> » dénoncée par Balzac : « L'état de nos mœurs tend à faire du penchant homosexuel une école d'hypocrisie, de malice et de révolte contre les lois.<sup>104</sup> » Lorsque son visiteur lui pose la question directe « — Alors de quoi vous plaignez-vous. », Corydon répond « — De l'hypocrisie. Du mensonge. Du malentendu. De cette allure de contrebandier à quoi vous contraignez l'uraniste.<sup>105</sup> »

### ***Corydon... une réponse à Paul Gide***

Dans son œuvre, *La Condition de la femme dans l'Antiquité*, publiée en 1867, Paul Gide condamnait l'amour en Grèce et le jugeait comme un vice contre nature « Un amour sans nom, ou plutôt un vice infâme, était honoré dans toute la Grèce comme une vertu. [...] il me répugne de citer les textes et de m'arrêter sur un sujet si odieux. Il faut le dire à la honte de la Grèce : sa corruption était telle que les Romains, tout dégénérés qu'ils étaient eux-mêmes, en eurent horreur ; jamais, même au plus bas degré de leur décadence ils n'arrivèrent à méconnaître à ce point les sentiments de la nature ; s'ils s'abandonnèrent, eux aussi, au plus honteux des vices, du moins ce ne fut pas avec l'assentiment et les louanges de leurs philosophes et de leurs législateurs.<sup>106</sup> » A travers *Corydon* Gide souhaitait-il répondre à son père ?

Gide avait même envisagé une autre formule pour *Corydon* : un dialogue avec son père et non avec Corydon. C'est qu'en effet il aurait souhaité rectifier ce jugement formulé par son père.

---

<sup>101</sup> GIDE André, *Corydon*, Préface à la première édition américaine, 1949.

<sup>102</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., dialogue IV, p. 124.

<sup>103</sup> Ibid. p. 124

<sup>104</sup> Ibid. p. 123.

<sup>105</sup> Ibid. p. 124.

<sup>106</sup> GIDE Paul, *La Condition de la femme dans l'Antiquité*, 1867, réédité en 1885, chap. III, "Grèce", pp. 70-71 de l'éd. de 1885, paru par le BAAG, cité intégralement (avec les notes) dans *Les Flammes de Sodome*. Paul Gide était professeur de droit romain à la faculté de droit de Paris ; Panthéon.



Gide avait songé à « un *Corydon* tout différent (...) un dialogue avec mon père : Je citerai la page de son livre par où il me condamne, et lui dirai : "Condamnez-moi comme Saül fit Jonathan<sup>107</sup> après que son fils eut mangé contre sa défense ; de vous mon père j'accepte la condamnation ; mais je ne l'accepterai point de ceux-là qui m'offriront, en place de mon péché, adultère, séduction ou débauche.<sup>108</sup> »

Dans la préface Gide assure qu'il aurait écrit *Corydon* autrement tout en reprochant à *Corydon* sa timidité, au contraire des critiques qui y voient un essai très courageux « Ce n'est point que ce livre me satisfasse. J'aurais à le récrire, ce serait tout différemment. Mais tel il est, et je ne puis pas le récrire. Ce que je lui reproche d'abord, je l'ai dit, c'est sa timidité. La précaution que je crus de prendre de prêter à l'opposant adversaire les meilleurs arguments, me paraît aujourd'hui d'un détour un peu lâche ; et maladroit, car il ne peut tromper personne, et risque d'inviter à croire que je voulais tromper.<sup>109</sup> »

Les dernières pages de *Corydon* renferment de longues citations des *Vies* de Plutarque qui répondent au père Paul Gide et veulent montrer que la tolérance de l'amour masculin n'a pas pour conséquence obligatoire la faiblesse militaire. *Corydon* réalise donc une ambition d'André Gide « celle d'écrire un moderne *Dialogue sur l'amour*, que notre époque post-moderne ne sait pas apprécier.<sup>110</sup> »

### **Le procès d'Oscar Wilde**

En 1892, Oscar Wilde fait la rencontre de Lord Alfred Douglas, un jeune aristocrate qui sera sa plus grande passion, mais qui sera aussi à l'origine de sa chute. Le Marquis de Queensberry, père de Lord Alfred Douglas, avait demandé à Wilde de s'éloigner de son fils. Début 1895, il remet au portier du club Albermarle, l'un des clubs d'Oscar Wilde, sa carte de visite où il écrit :

« *For Oscar Wilde posing as Sodomite.*<sup>111</sup> »,

« *Pour Oscar Wilde, s'affichant comme Sodomite* ». Accusé de sodomie Wilde tient à se justifier en attaquant le Marquis de Queensberry. Il décide alors de lui intenter un procès pour diffamation qu'il perd. Le marquis se retourne contre Wilde. Le 25 mai 1895 Wilde est

---

<sup>107</sup> Voir, dans l'*Ancien Testament*, 1 et II Samuel. Allusion implicite à l'amitié passionnée entre David et Jonathan.

<sup>108</sup> Manuscrit γ 885, Bibliothèque Jacques Doucet, Paris. Cité par Drouin, 1918 dans *l'itinéraire d'André Gide*, Colloque de Paris, 18 mars 1988.

<sup>109</sup> GIDE André, *Corydon*, Préface de 1922..

<sup>110</sup> COUROUVE Claude, *Les Vicissitudes de Corydon* ou Folio 2235, février 1991. Texte en ligne, [http://www.gidiana.net/DOSSIERS\\_CRITIQUES/CRIT\\_CORYDON/Courrouve\\_Corydon3.html](http://www.gidiana.net/DOSSIERS_CRITIQUES/CRIT_CORYDON/Courrouve_Corydon3.html)

<sup>111</sup> Source Wikipedia : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Oscar\\_Wilde#Le\\_scandale\\_Queensberry](http://fr.wikipedia.org/wiki/Oscar_Wilde#Le_scandale_Queensberry)

reconnu coupable de "gross indecency"<sup>112</sup>, un événement qui fait la une des journaux de toute l'Europe. Il est condamné en vertu d'une loi datant de 1885 interdisant l'homosexualité, à la peine maximale de deux ans de travaux forcés. La tragique histoire d'Oscar Wilde marqua André Gide, sa prise de position à l'égard des préjugés envers la pédérastie et son besoin de jeter le masque furent renforcés par ce procès. Gide ressentit une forte culpabilité vis-à-vis de Wilde condamné pour sa sexualité.

Wilde eut une influence importante sur Gide. Gide évoque sa première rencontre avec Wilde l'esthète. Il est fasciné « C'est en 91 que je le rencontrai pour la première fois. Wilde avait alors ce que Thackeray appelle "le principal don des grands hommes" : le succès. Son geste, son regard triomphaient. Son succès était si certain qu'il semblait qu'il précédât Wilde et que lui n'eût qu'à s'avancer. Ses livres étonnaient, charmaient. Ses pièces allaient faire courir Londres. Il était riche ; il était grand ; il était beau ; gorgé de bonheurs et d'honneurs. Certains le comparaient à un Bacchus asiatique ; d'autres à Apollon lui-même – et le fait est qu'il rayonnait.<sup>113</sup> »

En effet, c'est l'homme, le brillant causeur et conteur, et non pas l'écrivain qui séduit Gide. Celui-ci n'avait encore rien lu de Wilde, dont la première traduction française de *Dorian Gray* ne paraîtra qu'en 1895, où on lit « Vivez ! Vivez la vie merveilleuse qui est en vous ! Ne laissez rien perdre. Recherchez inlassablement de nouvelles sensations. N'ayez peur de rien... Un nouvel hédonisme, voilà ce qu'il faut à notre siècle.<sup>114</sup> » Gide va retenir cette leçon wildienne. Cependant, la libération ne va pas sans déchirements pour Gide car son admiration pour Wilde n'est pas sans réserve. Il écrit à Valéry en décembre 1891 : « Wilde s'étudie pieusement à tuer ce qu'il me restait d'âme.<sup>115</sup> » Ainsi il note dans son *Journal* « Wilde ne m'a fait, je crois, que du mal. Avec lui, j'avais désappris de penser.<sup>116</sup> »

Ainsi, Wilde lui avait appris à franchir la barrière entre la vie et l'art. Richard Ellmann souligne dans sa remarquable biographie d'Oscar Wilde : « Ce que Wilde offrit à Gide, à un moment crucial de sa jeunesse, ce fut une issue à un esthétisme qui n'avait pas encore affronté l'amour, la religion ou la vie.<sup>117</sup> » Ainsi, la découverte de Wilde permet à Gide de découvrir la légitimité du plaisir, de dépasser la dissociation de l'âme et du corps et le sentiment de

---

<sup>112</sup> Outrage à la pudeur.

<sup>113</sup> Oscar Wilde «In memoriam», *Mercure de France*, quatrième édition, Paris, 1913, p. 14. Cet hommage parut d'abord dans *L'Ermitage* de juin 1902, repris dans *Essais critiques*, Gallimard, 1999, «Bibliothèque de la Pléiade», p. 836-854.

<sup>114</sup> WILD Oscar, *Le Portrait de Dorian Gray*, Gallimard, coll. folio, 1992, p. 76 et 82.

<sup>115</sup> André Gide-Paul Valéry, *Correspondance, 1890-1942*, Paris, Gallimard, 1973, p. 141.

<sup>116</sup> GIDE André, *Journal, I, 1887-1925*, éd. établie, présentée et annotée par Éric Marty et Martine Sagaert, Paris, Gallimard, 1996. Journal du 1<sup>er</sup> janvier 1892, p. 148.

<sup>117</sup> ELLMANN Richard, *Oscar Wilde*, 1984, traduit de l'anglais par Marie Tadié et Philippe Delamare, Paris, Gallimard, 1994, p. 394.

culpabilité lié à la sexualité. « *L'Immoraliste* montre que le désir homosexuel résiste à la morale puritaine qui assimile la chair au péché. Il ne s'agit plus de délivrer l'âme du poids du corps, l'esprit ne constitue plus un obstacle à la sensualité.<sup>118</sup> » Dans *Corydon*, l'homosexualité est un penchant normal et Gide parle du « pédéraste normal ». Wilde a donc joué un rôle considérable dans l'affranchissement de Gide, dans la reconnaissance de son homosexualité et la prise de conscience de sa nature particulière. Sa rencontre avec Wilde lui a permis de mieux accepter sa différence.

Les nuits algériennes organisées par Wilde font date dans la vie de Gide et elles ont une trace dans son œuvre. Gide évoquera longuement dans *Si le grain ne meurt*, la soirée inoubliable, du 30 janvier 1895 à Alger. Il accompagne alors Wilde dans un café arabe où apparaît un adolescent « merveilleux », Mohammed, joueur de flûte. Gide est enchanté par la beauté du garçon. Plus tard, dans la ruelle obscure, Wilde lui demande à voix basse : « *Dear*, vous voulez le petit musicien ?<sup>119</sup> » Et Gide se souviendra « Je crus que le cœur me manquait ; et quel raidissement de courage il fallut pour répondre : “oui”, et de quelle voix étranglée !<sup>120</sup> » Plaisir sans remords, "joie immense", "jubilation frémissante" – tels sont les termes évoquant l'intensité de sa volupté. Gide prend alors pleinement conscience de sa sexualité différente et l'accepte. Après sa tentative auprès de Mériem il écrit : « Cet effort de "normalisation" était resté sans lendemain, car il n'allait point dans mon sens ; à présent je trouvais enfin ma normale !<sup>121</sup> »

Pour Gide, Wilde est un martyr de l'homosexualité à qui il doit l'affirmation de ses goûts, même si ceux de Gide sont fort différents de l'homosexualité Wildienne. La volupté, pour Gide semble résider dans « la douceur des caresses.<sup>122</sup> » Il raconte dans *Si le grain ne meurt* « Pour moi, qui ne comprends le plaisir que face à face, réciproque et sans violence, et que souvent, pareil à Whitman, le plus furtif contact satisfait, j'étais horrifié tout à la fois par le jeu de Daniel, et de voir s'y prêter aussi complaisamment Mohammed.<sup>123</sup> »

En 1895 Oscar Wilde fut condamné à deux ans de travaux forcés. Il sort de prison le 19 mai 1897 et s'exile en France, sous le nom de Sébastien Melmoth, à Berneval, près de Dieppe. C'est un homme brisé et ruiné. En 1898, il publie *La ballade de la geôle de Reading*, un

---

<sup>118</sup> GUERIN Danielle, Oscar Wilde, *Bulletin Bimestriel de la Société*, Paris, Numéro 4, août/septembre 2006 [www.oscholars.com/.../Rue\\_des\\_Beaux\\_Arts\\_4.htm](http://www.oscholars.com/.../Rue_des_Beaux_Arts_4.htm)

<sup>119</sup> Idem.

<sup>120</sup> GIDE André, *Si le grain ne meurt*, Gallimard, 1955, coll. «folio», p. 339. Cité dans, Oscar Wilde, *Bulletin Bimestriel de la Société*, Paris, Numéro 4, août/septembre 2006.

<sup>121</sup> Ibid. p. 342 et 343.

<sup>122</sup> GUERIN Danielle, Oscar Wilde, *Bulletin Bimestriel de la Société*, op. cit.

<sup>123</sup> GIDE André, *Si le grain ne meurt*, Gallimard, 1955, op. cit., p. 346.

témoignage émouvant sur sa douleur de prisonnier, qu'il signe C.3.3, de son numéro de prisonnier. Sa femme, Constance Wilde, meurt, puis son frère Willie Wilde en 1899. Vivant misérablement, Oscar Wilde se laisse dériver vers la mort, dans la misère et la solitude. Il meurt, à l'hôtel d'Alsace, d'une otite qui s'était transformée en méningite cérébrale, le 30 novembre 1900, à l'âge de 46 ans. André Gide était à Biskra en décembre 1900 quand il apprend la mort de Wilde par les journaux. Après sa mort, Gide a rassemblé certaines de ses improvisations dans un livre de souvenirs, qui montre le tragique contraste entre « les dernières années, d'une douloureuse gravité, et la période mondaine, brillante et paradoxale.<sup>124</sup> »

Si Gide affiche ouvertement sa pédérastie dans *Corydon*, ceci est en partie dû au refus de Wilde d'assumer publiquement la sienne. Il faut noter que le séjour de Gide en Angleterre joue un rôle primordial dans la publication de *Corydon*. L'Angleterre était aussi connue comme le pays de la pédérastie. La réputation de Wilde renforçait cette image. « Si pour Gide l'Algérie et le reste de l'Afrique du Nord représentaient les lieux érotiques par excellence, l'Angleterre non plus n'était pas sans attrait érotique. En Angleterre s'ajoutait l'odeur de soufre produite par la croyance que c'était le pays de la pédérastie, opinion très répandue au XIXe siècle et particulièrement forte, paraît-il, après 1890.<sup>125</sup> » L'influence de l'Angleterre apparaît nettement dans *Corydon* où Gide mettra à contribution les écrits de Stevenson, Rutherford « Hale White », Darwin, Lester Ward, Rabindranath Tagore. Il n'ignore pas la réputation de Walt Whitman, de Fitzgerald (traducteur anglais d'Omar Khayyâm<sup>126</sup> et amant

---

<sup>124</sup> WILD Oscar, Biographie, Source : Données encyclopédiques, copyright © 2001 Hachette Multimédia. En ligne : [http://www.onelittleangel.com/sagesse/citations/oscar\\_wilde.asp](http://www.onelittleangel.com/sagesse/citations/oscar_wilde.asp)

<sup>125</sup> BROSMAN Catharine Savage, L'évasion anglaise, in *Le Désir à L'œuvre, André Gide à Cambridge 1918-1998*, Éditions Rodopi, January 2000. p. 51 ;

<sup>126</sup> L'écrivain et savant persan Ghiyath ed-din Abdoul Fath Omar Ibn Ibrahim al-Khayyām Nishabouri, plus connu sous le nom d'Omar Khayyām ou de Khayyām serait né le 18 mai 1048 à Nichapur en Perse (actuellement Iran) où il est mort le 4 décembre 1131

En marge de ses travaux scientifiques, il fut le maître du "roubaïyat", quatrain persan populaire d'origine très ancienne, dont il réhabilita l'usage. Il cisela ainsi une centaine de ces petits poèmes formés de deux vers à deux hémistiches.

Sous une forme parfaite, ils expriment la nostalgie du poète devant la brièveté de la vie, chantent la rose, le vin et les femmes, évoquent avec une aimable ironie son scepticisme devant la science des hommes, les croyances religieuses à la survie et à l'immortalité.

La découverte d'Omar Khayyām en Occident fait suite aux traductions d'Edward Fitzgerald. Ce fut sa traduction anglaise qui fit connaître au grand public, en 1859, l'œuvre poétique de Khayyām et qui servit de référence aux traductions dans beaucoup d'autres langues.

Des agnostiques occidentaux voient en lui un de leurs frères né trop tôt, tandis que certains musulmans perçoivent plutôt chez lui un symbolisme ésotérique, rattaché au soufisme.

En effet, si certains ont pu voir dans l'usage qu'il fait de la figure du vin, une sorte de manne céleste, un présage divin, d'autres réfutent cette interprétation (au premier rang desquels Sedagh Hedayat) et le considèrent comme un véritable matérialiste, chantre de la liberté individuelle et défenseur de l'individualité face au destin.

L'apologie de la jouissance encore une fois controversée dans certains de ses quatrains va dans ce sens.

d'un pêcheur, Joseph Fletcher surnommé « Posh», sur la côte du Suffolk), d'Oscar Wilde et de Lord Alfred Douglas. etc.

Pendant ce temps là en Angleterre comme en Allemagne l'homosexualité reste un crime.

L'article 175 du code pénal allemand qui a été adopté le 15 mai 1871, faisant des actes homosexuels entre les hommes un crime, existait toujours.

Les réformateurs sexuels ont lutté contre ce code pénal, mais leurs efforts ont échoué, des grands procès se succédèrent. Fritz Krupp, accablé par des accusations d'homosexualité, s'est suicidé en 1902, Le général MacDonald, s'est suicidé à Paris en 1903, en raison de la rumeur qui courrait sur ses aventures pédérastiques à Ceylan. En 1907 éclate l'affaire Eulenburg qui éclabousse tout l'entourage de Guillaume II. Notons qu'après la réunification allemande, exactement en 1994, à la fin de la période de la réconciliation des codes légaux des deux états allemands, et particulièrement en raison des changements sociaux qui s'étaient produits, le paragraphe 175 fut entièrement retiré du code pénal allemand. Corydon cite encore tous ces procès de mœurs. Jacques d'Adelsward de Fersen et Hamelin de Warren furent condamnés, en 1903, à six mois de prison et à cinquante francs d'amende. L'histoire se termine sur le décès du baron Jacques, mort d'une crise de folie à la prison de Fresnes. Ceci figure dans le premier dialogue entre *Corydon* et son interlocuteur hétérosexuel :

« — C'est une *Défense de la Pédérastie* que j'écris [...].

— Et vous osez publier cela ?

— Non ; je n'oserai pas, fit-il sur un ton plus grave

— Décidément vous êtes tous les mêmes, repris-je après un court silence ; vous crânez en chambre et parmi vos pairs ; mais en plein air et devant public votre courage s'évapore. Vous sentez parfaitement, au fond, la légitimité de la réprobation qui vous accable ; vous protestez éloquemment à voix basse ; mais à voix haute vous flanchez.

---

Ses quatrains furent traduits en français. La version la plus connue en français est l'édition de vers libres par Franz Toussaint (1879-1955) publiée en 1924. Cette traduction composée de 170 quatrains a été effectuée à partir du texte original persan, et non des traductions des travaux de Fitzgerald.

Depuis sa découverte en Occident, Omar Khayyâm a exercé une fascination récurrente sur des écrivains européens comme par exemple sur Marguerite Yourcenar, qui confessait "une autre figure historique (que celle de l'empereur Hadrien) m'a tentée avec une insistance presque égale : Omar Khayyam... Mais (sa) vie... est celle du contemplateur, et du contempteur pur" tout en ajoutant, avec une humilité qui fait défaut à beaucoup de "traducteurs", "D'ailleurs, je ne connais pas la Perse et n'en sais pas la langue". Carnets de notes de "Mémoires d'Hadrien", p.329, Folio/Gallimard, 2007.

André Gide le cite dans son Journal en 1896, en notant son admiration pour deux belles américaines : « L'une lisant Marlowe, l'autre les quatrains d'Omar Khayyâm » ( Journal 1896, Feuilles se Routes. p. 67.)

Exemples de quatrains : « S'il existait un enfer pour les amoureux et les buveurs le paradis serait désert. »

« Bois du vin, puisque tu ignores d'où tu es venu ; vis joyeux, puisque tu ignores où tu iras. »

« Avant notre venue, rien ne manquait au monde. Après notre départ, rien ne lui manquera »

« Boire du vin et étreindre la beauté Vaut mieux que l'hypocrisie du dévot. »

[ Omar Khayyâm ] - Roubāiyat".

- Il est vrai que la cause manque de martyrs.
- N’employez donc pas de grands mots
- J’emploie les mots qu’il faut. Nous avons eu Wilde, Krupp, Macdonald, Eulenburg...
- Si cela ne vous suffit pas !
- Oh ! des victimes ! des victimes tant qu’on en veut ! des martyrs, point. Tous ont nié ; tous nieront.<sup>127</sup> »

André Gide se sacrifie « jusqu’au martyr » pour *Corydon*, à ce propos il note : « Quelqu’un qui irait au-devant de l’attaque ; qui, sans forfanterie, sans bravade, supporterait la réprobation, l’insulte ; ou mieux, qui serait de valeur, de probité, de droiture si reconnues que la réprobation hésiterait d’abord...<sup>128</sup> »

Certains critiques considéraient « l’affaire Oscar Wilde » comme le point de départ principal du projet *Corydon*. D’autres trouvaient que l’affaire avait marqué l’esprit d’André Gide mais qu’elle n’avait pas déclenché l’idée de *Corydon*, comme le pense Ramon Fernandez : « Il est peu douteux que Gide ait été incité à écrire la première version de *Corydon*, comme le pense Charles du Bos, par la défaite et le silence d’Oscar Wilde. Bouc émissaire de la pédérastie, Wilde en pouvait être le héros [...] son renoncement à soutenir son rôle, bien plus, son acceptation morale, sinon physique, des principes qui le condamnaient, tout cela était bien propre à agir sur l’esprit de Gide.<sup>129</sup> »

### **Les lettres brûlées :**

En mai 1917, Gide a entamé une liaison avec Marc Allégret<sup>130</sup>. Dominique Fernandez souligne l’amour de Gide et de Marc Allégret, qui se révèle à travers leur Correspondance. Lorsque la liaison entre l’homme mûr et l’adolescent commença en 1917, Gide avait 48 ans et Marc Allégret n’avait que 17ans « Les âges idéals pour un rapport mi-érotique mi-pédagogique.<sup>131</sup> »

En 1917, Marc est « d’une beauté surprenante », et comme « revêtu du pollen des dieux.<sup>132</sup> » « En face de ce visage et de cette peau dont émane « une sorte de rayonnement blond », l’écrivain perd, à le contempler, « conscience de l’heure, des lieux, du bien, du mal, des convenances et de lui-même », doutant si jamais œuvre d’art a représenté rien de si parfait. Il

<sup>127</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 19.

<sup>128</sup> Ibid. p. 20.

<sup>129</sup> FERNANDEZ Ramon, *Gide ou le courage de s’engager*, Paris, Klincksieck, 1985. p. 66 .

<sup>130</sup> Marc Allégret est le quatrième des cinq fils du pasteur Elie Allégret qui fut le tuteur légal d’André Gide à la mort de son père en 1880.

<sup>131</sup> FERNANDEZ Dominique, Un amour d’André Gide, *Le nouvel Observateur*, Semaine du 04/05/06.

<sup>132</sup> Idem.

l'a choisi, comme à l'étalage, entre les quatre fils de son ami le pasteur Allégret, qui les lui a naïvement confiés, pour qu'il soit leur tuteur et leur mentor.<sup>133</sup> »

Pour la première fois, avec Marc, Gide découvre l'union totale de la chair et du cœur.

L'inespérée fusion qu'il croyait impossible lui révèle la splendeur d'un accomplissement sans réserve. Le passage suivant donne le ton de leurs échanges « Je m'inquiète beaucoup. Mais surtout ne te crois pas devoir m'écrire que tout va bien, si ça va mal. Tu sais du reste que le pire ne m'étonne jamais. Mais je voudrais pouvoir te porter jusqu'à ton examen sur mes épaules, et souffre à t'imaginer te galvaudant. Tu es né pour mieux que cela, tout de même ; ah, si du moins j'avais pu t'en convaincre ! Au revoir. Je t'embrasse bien fort.<sup>134</sup> » écrit Gide à Marc Allégret.

Le séjour de Gide avec Marc Allégret à Cambridge en 1918 marque un pas décisif dans la vie sexuelle d'André Gide ainsi qu'une étape définitive dans sa vie conjugale avec Madeleine qui lui brûle ses lettres suite à son voyage avec Marc.

C'est en 1918 qu'il achève *Corydon*, et qu'il décide de le publier. Gide accompagnait Marc Allégret, qui représentait pour lui le vrai désir sensuel. Il avait tant rêvé de partir en Angleterre avec Marc Allégret. Avant de partir, Gide se sentait coupable envers Madeleine, et crut bon de passer quelques semaines avec elle à Cuverville, avant son départ pour l'Angleterre. La veille de son départ, confia Gide plus tard à Martin du Gard, Madeleine lui fit part de ses soupçons, en lui demandant s'il partait seul. Mais, Gide répondant qu'il partait avec Marc, Madeleine lui coupe la parole :

« - Ne me dis plus jamais rien. Je préfère ton silence à ta dissimulation.<sup>135</sup> »

C'est par une lettre adressée à Gide et ouverte par erreur que Madeleine apprit par hasard la nature des relations entre son mari et Marc Allégret. Ce fut la raison pour laquelle Madeleine brûla les lettres que Gide lui avait écrites.

Dans son *Journal*, Gide note : « Il m'est odieux d'avoir à me cacher d'elle. Mais qu'y faire ?... Sa désapprobation m'est intolérable ; et je ne puis lui demander d'approuver ce que je sens que pourtant je dois faire. « J'ai l'indiscrétion en horreur », m'a-t'elle dit. — Et moi le mensonge plus en horreur encore. C'est pour pouvoir enfin parler un jour, que je me suis contraint toute ma vie.<sup>136</sup> »

A son retour à Cuverville, Gide apprend de Madeleine qu'elle a brûlé toutes les lettres qu'il

---

133 Idem.

<sup>134</sup> *André Gide- Marc Allégret, Correspondance 1917-1949*, Edition établie par Pierre Masson et Jean Claude, Paris, Editions Gallimard, collection des Cahiers André Gide, novembre 2005, 886 pages, no 19, Lettre de 17 septembre 1920.

<sup>135</sup> SCHLUMBERGER Jean, *Madeleine et André Gide*, Paris, Gallimard, 1956, p. 189.

<sup>136</sup> GIDE André, *Journal*, 1939-1949, op. cit., ET Nunc manet in te, 1<sup>er</sup> juin 1917, p. 1145.

lui avait écrites depuis leur adolescence. Il note dans son *Journal* : « Je souffre comme si elle avait tué notre enfant...<sup>137</sup> » « Je me sens ruiné tout d'un coup. Je n'ai plus goût à rien. Je me serais tué sans effort. Si cette perte encore était due à quelque accident, l'invasion, l'incendie... Mais qu'elle ait fait cela...<sup>138</sup> » André Gide, dont le narcissisme faisait de ses lettres à Madeleine le miroir de sa propre vertu, se sent déchiré « Tout le meilleur de moi, je l'avais confié à ces lettres. [...] Ce n'était point proprement des lettres d'amour ; je répugne aux effusions et elle n'eût point supporté qu'on la loue, de sorte que je lui cachais le plus souvent le sentiment dont mon cœur débordait. Mais ma vie s'y tissait devant elle, à mesure et au jour le jour.<sup>139</sup> »

Dans son *Journal* il écrit avec amertume : « Je quitte la France dans un état d'angoisse inexprimable. Il me semble que je dis adieu à tout mon passé.<sup>140</sup> » Gide écrit au printemps de 1919 « Protégeant en moi à la fois le meilleur et le pire, c'est en écartelé que j'ai vécu.<sup>141</sup> » Pierre Masson souligne qu'« Aux yeux de la postérité, Madeleine Gide risque d'apparaître comme la femme qui a brûlé les lettres de son mari.<sup>142</sup> » Dans *Les lettres brûlées ou Le chef-d'œuvre inconnu d'André Gide*, Pierre Masson souligne que ce qui l'aurait poussée à détruire ces lettres, selon Gide, c'est la honte de paraître associée à une entreprise qu'elle condamnait moralement, la honte, mais aussi la modestie qui la faisait s'écarter d'une œuvre dont elle reconnaissait ainsi implicitement l'importance et la célébrité. Le 24 novembre, Gide note : « Elle voudrait que son nom ne fût jamais et nulle part prononcé, sinon par quelques bouches amies [...] ; et surtout elle voudrait supprimer sa présence dans mes écrits.<sup>143</sup> »

Dans son livre *Madeleine et André Gide*, Jean Schlumberger note la souffrance de Gide « J'ai cru mourir. Mais il faut que vous sachiez ce qu'étaient ces lettres. [...] Ces lettres étaient le trésor de ma vie, le meilleur de moi : à coup sûr, le meilleur de mon œuvre. Toutes les fois qu'il m'arrivait de rouvrir ces paquets, je frémissais de joie, de fierté. Le plus pur de mon existence, le plus pur de mon cœur, était là ; jamais je n'avais rien écrit de plus élevé, de plus chaleureux, de plus chargé de suc, que ces lettres interminables, écrites au jour le jour et où se reflétaient minutieusement non seulement toutes mes pensées, tout mon travail, mais cet amour si précieux qui n'a cessé d'être en moi comme une lumière ! [...] <sup>144</sup>»

---

<sup>137</sup> Ibid. *Et nunc manet in te*, op.cit. p. 1146.

<sup>138</sup> Ibid. p. 1145.

<sup>139</sup> Ibid. p. 1145 et p. 1147.

<sup>140</sup> GIDE André, *Journal*, 1939- 1949 op. cit., 22 novembre 1918, p. 656.

<sup>141</sup> Idem, p. 777.

<sup>142</sup> MASSON Pierre, *Les lettres brûlées ou Le chef-d'œuvre inconnu d'André Gide*. BAAG, n° 78-79, avril-juillet 1988, pp. 71-86.

<sup>143</sup> GIDE André, *Journal*, 1939-1949, op. cit., *Et nunc manet in te*, p. 1145 et p. 1147. cité dans : BAAG, n° 78-79, avril-juillet 1988, pp. 71- 86.

<sup>144</sup> SCHLUMBERGER Jean, *Madeleine et André Gide*, Paris, Gallimard, 1956. pp. 191, 192.



Gide pleure le chef-d'œuvre perdu. Le 11 décembre 1918, il note dans son *Journal* : « Jours atroces. J'ai les reins cassés et ne peux plus soulever le fardeau de cette joie d'hier. Comment retrouver cette confiance en moi, qui m'aidait à vivre ? Je n'ai plus cœur à rien et tous les rayons de mon ciel sont éteints.<sup>145</sup> » Dans sa lettre à Dorothy Bussy il écrit : « Peut-être, si j'étais près de vous, votre patiente affection m'inviterait-elle à vous parler un peu de la catastrophe qui vient de bouleverser ma vie et d'enlever tous les rayons de mon ciel. J'ai le cœur brisé, les reins rompus, et si vous me revoyiez aujourd'hui, vous ne reconnaîtrez plus votre compagnon de Cambridge.<sup>146</sup> »

Gide était attristé par cet acte de Madeleine, il pensait qu'elle s'était vengée de lui, pour le faire souffrir le reste de sa vie comme elle souffrait, d'autant plus qu'elle les avait brûlées après son départ avec Marc Allégret pour l'Angleterre. « Madeleine a détruit toutes mes lettres. Elle vient de me faire cet aveu qui m'accable. Elle a fait cela, m'a-t-elle dit, sitôt après mon départ pour l'Angleterre. Oh ! je sais bien qu'elle a souffert atrocement de mon départ avec Marc ; mais devait-elle se venger sur le passé ? ... C'est le meilleur de moi qui disparaît et qui ne contre-balancera plus le pire. Durant plus de trente ans, je lui avais donné (et je lui donnais encore) le meilleur de moi, jour après jour, dès la plus courte absence. Je me sens ruiné tout d'un coup. Je n'ai plus cœur à rien. Je me serais tué sans effort.<sup>147</sup> » Gide insiste sur le fait que c'est le meilleur de lui qui a été brûlé, c'est l'amour innocent, spirituel de son âme sœur, qu'il lui a confié depuis son adolescence. C'est son chef-d'œuvre « Tout le meilleur de moi je l'avais confié à ces lettres, mon cœur, ma joie, et les changements de mon humeur l'occupation de mes journées... je souffre comme si elle avait tué notre enfant.<sup>148</sup> » écrivait Gide le jour anniversaire de sa naissance.

Cet événement marqua Gide pour le reste de sa vie. Après avoir pleuré le chef-d'œuvre perdu Gide évoque enfin la souffrance de Madeleine, « il en fait la conséquence presque fatale de son destin d'écrivain, celui qui le mène à *Corydon*, dont la préparation l'occupe alors, mais auquel il n'a nullement l'intention de renoncer.<sup>149</sup> » Gide écrit à ce propos : « J'ai été comme quelqu'un qui, au sein d'une félicité parfaite, se dit brusquement : J'ai fondé mon bonheur sur le malheur d'autrui, et comme un niais, un aveugle, je n'ai rien vu, rien soupçonné de l'horrible souffrance qui était à côté de moi, et j'ai profité de cette cécité.<sup>150</sup> »

---

<sup>145</sup> GIDE André, *Journal*, 1939 1949, Et nunc manet in te, Souvenirs, Gallimard, 1954, Bibl. de la Pléiade, p.1149.

<sup>146</sup> *André Gide- Dorothy Bussy, Correspondance*, Cahier André Gide, tome I, Gallimard, 1979, p.107.

<sup>147</sup> GIDE André, *Journal*, 1939 1949, Et nunc manet in te op.cit. p. 1145, 21 novembre 1918.

<sup>148</sup> GIDE André, *Journal*, I, op. cit., p. 1075.

<sup>149</sup> MASSON Pierre, *Les lettres brûlées ou Le chef-d'œuvre inconnu d'André Gide*, BAAG, n° 78-79, avril-juillet 1988, pp. 71-86. Texte mis en ligne sur Gidiana le 15 décembre 1999.

<sup>150</sup> *Les Cahiers de la Petite Dame*, I, op. cit., p. 10.

Il est vrai que Madeleine avait voulu le mariage blanc, mais selon Lacan « elle l'a voulu sur des fondements inconscients, qui se trouvaient les plus convenables à laisser l'impasse d'André en l'état.<sup>151</sup> » Ainsi, abandonnée par son mari, Madeleine s'est vengée en détruisant ses lettres qui lui étaient pourtant aussi précieuses qu'à Gide. Elle voulait supprimer sa présence de ses écrits, elle disait à Gide : « Après ton départ, lorsque je me suis retrouvée seule dans la grande maison que tu abandonnais, sans personne sur qui m'appuyer, sans plus savoir quoi faire, que devenir...j'ai cru d'abord qu'il ne me restait qu'à mourir. Oui, vraiment, j'ai cru que mon cœur cessait de battre, que je mourrais. J'ai tant souffert... J'ai brûlé tes lettres pour faire quelques chose. Avant de les détruire je les ai toutes relues, une à une...<sup>152</sup>» Et elle a ajouté : « C'était ce que j'avais de plus précieux au monde.<sup>153</sup> »

Dans la deuxième partie de *Si le grain ne meurt*, Gide écrivait : « En ce temps de ma vingtième année, je commençai de me persuader qu'il ne pouvait rien m'arriver que d'heureux ; je conservai jusqu'à ces derniers mois cette confiance, et je tiens pour un des plus importants de ma vie l'événement qui m'en fit douter brusquement.<sup>154</sup> »

Selon Alain Goulet, le drame des lettres brûlées par Madeleine détermine Gide à se lancer également dans les *Faux Monnayeurs* « roman où il projette d'évoquer une relation homosexuelle comme celle qu'il est en train de vivre avec Marc Allégret, qui conférerait donc un éclairage supplémentaire à cette question centrale dont *Corydon* présente l'apologie et *Si le grain ne meurt* l'histoire personnelle. Et alors qu'il avait composé toute son œuvre précédente pour sa femme, pour se dire à elle et la convaincre, c'est pour Marc qu'il écrira ses *Faux-monnayeurs*, pour l'éclairer et l'instruire. Car il se sent à son sujet « inquiet pour l'avenir » « *Corydon* finira par paraître, il sera compromis. Que fera-t-il? Les dons sont-ils suffisants? Il est fait pour le luxe ou la bohème ; peut-être plus encore la bohème. Supporterai-je de le voir là-dedans? Il m'occupe démesurément. [...] Nous sommes des aventuriers [...] » C'est donc à la fois un roman d'aventures et un roman pédagogique dans lequel il se lance, et s'il se place encore au centre de l'œuvre, c'est sous la figure distanciée d'Edouard qui lui sert de poste d'observation, tout en s'efforçant de l'écarter de lui.<sup>155</sup> »

L'influence de cet acte de Madeleine va se traduire sur le plan de l'écriture gidienne. Pierre Masson souligne que c'est l'éclatement de la structure narrative ancienne qui s'accomplit « Les récits gidiens s'affirmaient jusqu'alors comme cohérents et clos, permettant

---

<sup>151</sup> LACAN Jacques, *Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir*.

<sup>152</sup> GIDE André, *Journal, 1939-1949*, op. cit., p. 1146.

<sup>153</sup> Idem.

<sup>154</sup> Ibid. p. 549.

<sup>155</sup> GIDE André, *Les Faux-monnayeurs*, in *Romans et récits*, notices, Pléiades 2009, Tome II, p. 1203. Il cite *Les Cahiers de la petite Dame*, avril 1920, tome I, p. 42.

la liberté du seul narrateur, à la fois origine et fin d'un message conçu à son seul usage : les *Caves*, sur le mode ironique, et la *Symphonie* de manière dramatique, avaient indiqué les limites et la crise de ce procédé. Désormais, un nouveau type de communication s'établit ; privés de ce point de vue de Dieu, les héros doivent poser leurs actes comme autant de questions dont la réponse n'est pas connue d'avance.<sup>156</sup> » Masson donne comme exemple *Les Faux-monnayeurs*, dont « le système de la communication échappe complètement à ses usagers, condamnés à la solitude et à la responsabilité ; chacun lance sa bouteille à la mer, mais celui qui la saisit n'est jamais celui qui était visé : c'est Bernard qui interprète vraiment la lettre de Laura, qu'a lue distraitemment Édouard ; les lettres d'amour adressées au père Molinier sont interceptées par son fils, comme l'avait fait Bernard pour celles de sa mère ; la lettre d'Olivier à Bernard est en fait un message masqué pour Édouard ; la lettre de lady Griffith est lue avec indifférence par Édouard, et celle d'Alexandre, donnant des nouvelles de Vincent, n'est pas comprise par Olivier. Il n'y a plus de destinataire idéal, donc de possibilité de se tenir un discours rassurant.<sup>157</sup> » Ainsi, selon Masson, à travers ses lettres à Madeleine, « Gide se contemplait dans un miroir amoureux, donc truqué ; le Journal d'Édouard, ce miroir que partout il promène, est beaucoup plus impitoyable, puisque précisément c'est Bernard, et nous lecteurs avec lui, qui le découvrons ; comme le Pasteur, il ne peut plus noter que sa vie au jour le jour, sans espoir de la ressaisir, encore moins de la justifier après coup.<sup>158</sup> » Pierre Masson souligne qu'après la disparition de ces lettres, Gide n'est plus en mesure de faire « l'ange », et cette référence au « démon » nous paraît surtout comme une manière symbolique d'exprimer ce changement de stratégie « obligé de s'accepter comme la somme de ses actes, il renonce à les placer en perspective par rapport au point de fuite idéal, et consent à ne plus les découvrir que successivement.<sup>159</sup> » Pierre Lepape souligne la position de Madeleine « Détachée de [Gide] par la destruction sacrificielle de ses lettres, elle veut obtenir qu'il se détache d'elle.<sup>160</sup> » Et elle y parviendra, un moment « La partie était perdue ; je renonçais. Je la laisserais faire désormais ! Aussi bien je ne l'aimais plus ; ne voulais plus ; l'aimer me faisait trop souffrir. Tout cela que j'avais rêvé, tout ce que j'accrochais à elle, n'appartenait-il pas au passé déjà, à la tombe où tout cela finirait bien par aboutir ?<sup>161</sup> »

<sup>156</sup> MASSON Pierre, *Les lettres brûlées ou Le chef-d'œuvre inconnu d'André Gide*. BAAG, n° 78-79, avril-juillet 1988, pp. 71-86.

<sup>157</sup> Idem.

<sup>158</sup> Masson Pierre, *Les lettres brûlées ou Le chef-d'œuvre inconnu d'André Gide*. BAAG, n° 78-79, avril-juillet 1988, pp. 71-86.

<sup>159</sup> Ibid. pp. 71-86.

<sup>160</sup> LEPAPE Pierre, *André Gide le messenger*, op. cit., p. 313.

<sup>161</sup> GIDE André, *Journal, Et nunc manet in te*, op. cit., p. 1141.

Cet événement des lettres brûlées eut une conséquence importante sur le destin d'André Gide l'écrivain. Il le mena à achever *Corydon*. Avant, il craignait de contrister Madeleine, mais après qu'elle ait découvert sa liaison avec Marc Allégret, il s'est senti libéré, à présent rien ne l'empêche de vivre, de proclamer sa vérité homosexuelle, et de jeter son masque. Ce que Gide poursuit, c'est sa « délivrance. » Il ne craint rien pour la publication de *Corydon*, il note dans le journal du 24 novembre 1918 : « Du moins à présent rien ne me retient plus de publier durant ma vie et *Corydon* et *les Mémoires*.<sup>162</sup> »

### **Le procès Renard**

Selon Christian Gury, le procès Renard de 1909, est le procès qui a déclenché l'idée de *Corydon*. En 1909 le maître d'hôtel Pierre Renard fut accusé sans preuve de l'assassinat de son maître. La principale charge retenue contre lui fut son homosexualité que Renard eut le courage de ne jamais nier. Gide fut très attentif à ce procès qui voit un homme accusé de meurtre, moins en raison des charges qui pèsent contre lui que de ses mœurs "innommables". En effet, Christian Gury dans son livre *l'honneur piétiné d'un domestique homosexuel* considère qu'il s'agit de l'affaire Dreyfus de l'homosexualité : le domestique Renard est accusé du meurtre de son maître, par de faux témoignages, la Cour d'assises concluant à sa culpabilité en raison de son homosexualité et du vice qui en découlait, et condamné au bagne sur une « présomption de crime. » De la même façon que le capitaine Dreyfus n'était coupable que d'être juif, le maître d'hôtel Pierre Renard n'était coupable que d'être homosexuel. Dreyfus était le traître, forcément le traître, puisqu'il était juif ; Renard était l'assassin, forcément l'assassin, puisqu'il était homosexuel.

Christian Gury affirme que c'est cette affaire qui aurait donné à André Gide le déclic pour écrire une œuvre de défense de l'homosexualité. Selon lui la deuxième phrase dans *Corydon* désigne sans doute le procès Renard. Gide écrit « Dans les salons et les cafés, huit jours durant, on ne parla plus de rien d'autre.<sup>163</sup> » L'indication de « huit jours durant » ne peut viser, selon Christian Gury, que l'affaire d'assises, jugée à Paris du 4 au 10 février 1909 et à Versailles du 14 au 23 juin suivant.

Le procès Renard a fait couler beaucoup d'encre. A la suite du jugement paraît *Akadémos*<sup>164</sup>, en janvier 1909, première revue homosexuelle de langue française, fondé par Jacques

---

<sup>162</sup> Ibid. Journal de 24 novembre 1918.

<sup>163</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 15.

<sup>164</sup> *Akadémos* : « revue mensuelle d'art libre et de critiques créée par le baron Jacques d'Adelswärd-Fersen. Son fondateur avait pour but de créer une revue d'art, de philosophie, de littérature, dans laquelle, petit à petit pour ne pas faire d'avance un scandale, on réhabilite l'autre Amour. Malgré cela, dès le premier numéro, aucun marchand n'osa y faire paraître de publicité, ce qui compromit dès lors ses chances de survie. De plus, la revue

d'adelsward-fersen. Dans le premier numéro Guy Delrouze écrit un article, intitulé « Le préjugé contre les mœurs » où il est question des opinions figées et des préjugés vis à vis de l'homosexualité. Cependant la revue a vécu une seule année. Ce qui provoquait André Gide c'est que l'opinion publique se rangeait du côté des jurés et des magistrats. Que *Corydon* soit l'une des réponses au procès Renard se voit dans une note dans le quatrième dialogue de *Corydon* « A quels dénis de justice peut se laisser entraîner ici l'opinion, rien ne l'éclaire mieux sans doute que cet article du *Matin* (7 août 1909) à la suite de l'affaire Renard : « Depuis de longues années, aucun accusé n'avait eu autant de doute en sa faveur que Renard, lorsqu'il comparut devant la cour d'assise de la Seine. Cependant le jury n'hésita pas et l'envoya au bagne. (...) Pourquoi ? parce qu'il a été prouvé que Renard, *même en admettant qu'il n'eut pas tué*, était un monstre odieux et répugnant.<sup>165</sup> »

### **L'œuvre de Freud**

David Steel est l'auteur de deux études sur Gide et Freud dans lesquelles on apprend que Gide dit avoir rencontré l'œuvre de Freud pour la première fois au printemps de 1921 dans une lettre à André Lang citée par Steel. Gide explique la nature de sa relation avec le freudisme, dans cette lettre datée du 21 décembre 1921 « Permettez-moi d'apporter une petite rectification à l'une de vos dernières interviews. Monsieur Lenormand, après avoir parlé de Freud éloquemment et rendu au grand psychanalyste viennois l'hommage qu'il mérite, me fait l'honneur de citer mon nom, disant ou laissant entendre... que je suis le seul littérateur de France, jusqu'à présent, à avoir su tirer profit de ses nouvelles théories. Il est certain que, lisant *L'Introduction à la psychanalyse*, qui vient d'être traduite, je reconnais certaines idées qui me sont particulièrement chères et que je sais gré à Freud de préciser et formuler, souvent avec une netteté magistrale, ce qui n'était souvent en moi qu'ébauché ; mais il n'y a là qu'une rencontre. J'ai entendu parler de Freud, pour la première fois, au printemps dernier ; je ne lis pas l'allemand assez couramment pour avoir osé l'aborder dans le texte originel et ce n'est que grâce aux articles de lui, parus récemment dans *La Revue de Genève*, que j'ai pu prendre contact direct avec la pensée.<sup>166</sup> »

Mais Gide a très probablement entendu parler de Freud dès 1918 lors de son voyage en Angleterre. Le frère de son professeur de langue anglaise Dorothy Bussy n'est autre que

---

effrayait les homosexuels : Les abonnements sont d'une rareté dérisoire, et pour la raison simple que l'on considère dangereux de s'abonner... revue élitiste, chère et avant-gardiste. Colette et Renée Vivien y ont participé. Source : <http://caminare.free.fr/1900a1913.htm>

<sup>165</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., quatrième dialogue, note en bas de page 123.

<sup>166</sup> GIDE André, lettre à André Lang, 26 décembre 1921, cité par David Steel, "Gide et Freud", *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-février 1977, n°1, pp. 53-54.

James Strachey qui s'intéressa très tôt aux études de Freud avant d'entamer une cure avec le maître dans les années 20, de devenir psychanalyste et traducteur de ses œuvres vers l'anglais.

En effet, Dorothy Bussy, avec qui Gide a entretenu une longue correspondance publiée sous le titre *Cahiers de la Petite Dame*, est la sœur de James Strachey. Gide était fasciné par Freud et ses théories sur la sexualité. Dans une de ses lettres à Dorothy Bussy, Gide écrit : « Quel est le livre de Freud que traduit votre frère ? Je voudrais le faire prendre à la NRF.<sup>167</sup> » James Strachey facilita la démarche de Gide auprès de Freud, renforça son intérêt dans la psychanalyse et fut à l'origine des nombreuses traductions de Freud publiées par les éditions de la NRF. En effet, le premier livre de Freud édité par la N.R.F. fut *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, 1923, soit environ deux ans après cette lettre.

Dans ses lettres à Dorothy Bussy, Gide parle de son vif désir de rencontrer Freud. Gide aurait voulu que Freud lui préface *Corydon*, ce qui soulignerait l'importance de cet essai. La pensée de Freud ne cesse de préoccuper Gide, il en parle à Dorothy Bussy dans ses lettres. :

« J'achève la lecture (*dans la Revue de Genève*) d'un troisième article de Freud sur « l'Origine et le développement de la psychanalyse » – (je n'ai pas pu me procurer les deux premiers) [...]. C'est décidément très sérieux. A vrai dire il ne me dit rien (Freud) que je n'aie déjà pensé ; mais il met au net une série de pensées qui restaient en moi à l'état flottant – disons : « larvaire ». [...] Il faut absolument que j'entre en relation avec Freud. Votre frère le connaît n'est-ce pas, et ne refusera pas de m'introduire auprès de lui [...] Je rêve déjà d'une préface de lui à une traduction allemande de *Corydon*, qui pourrait bien peut-être précéder la publication française. [...] Cette préface de Freud pourrait souligner l'utilité et l'opportunité du livre.<sup>168</sup> »

Dorothy Bussy accepte d'aider Gide à faire la connaissance du psychanalyste viennois, mais la lettre dans laquelle James Strachey aurait répondu à la demande de Gide semble avoir été perdue. Gide ne reparle jamais plus de l'idée de préface, et aucune réponse de Freud n'a été retrouvée. Aucune des éditions de *Corydon* ne sera préfacée par Freud.

Toutefois, Gide admire le fait que Freud "gêne" à travers ses théories, et pense que Freud a contribué au recul de certains préjugés moraux « [J]e lis divers articles dans le numéro du *Disque vert*<sup>169</sup> consacré à Freud. Ah ! que Freud est gênant ! et qu'il me semble qu'on fût bien arrivé sans lui à découvrir son Amérique ! Il me semble que ce dont je lui doive être le plus

---

<sup>167</sup> Ibid. Lettre du 26 avril 1921. p. 259.

<sup>168</sup> *André Gide- Dorothy Bussy, Correspondance*, Cahier André Gide 9, op. cit., Lettre de 26 avril 1921. p. 253.

<sup>169</sup> le 1<sup>er</sup> mai 1921, Franz Hellens fonde la revue mensuelle *Signaux de France et de Belgique*, qui deviendra plus tard *Le disque vert* ; celui-ci jouera, de 1922 à 1925, un rôle capital dans l'histoire des lettres françaises.

reconnaissant, c'est d'avoir habitué les lecteurs à entendre traiter certains sujets sans avoir à se récrier ni à rougir. Ce qu'il nous apporte surtout c'est de l'audace; ou plus exactement, il écarte de nous certaine fausse et gênante pudeur.<sup>170</sup> »

A la fin de 1921 et au début de 1922, Gide participe aux soirées de la psychanalyste Eugenia Sokolnicka, où il se montre un élève curieux. Dans *Les Faux monnayeurs*, le plus psychanalytique de ses romans, on retrouve notamment Mme Sokolnicka devenue Mme Sophroniska en analyste du petit Boris. L'intérêt que Gide portait au freudisme s'accroissait donc de plus en plus, et on pourrait dire qu'il a été, entre autres, un des motifs qui ont poussé Gide à publier *Corydon* « Freud. Le freudisme... Depuis dix ans, quinze ans, j'en fais sans le savoir. Il est nombre de mes idées qui, l'une ou l'autre, exposée ou développée longuement dans un livre épais, eût fait fortune ; si seulement elle était l'unique enfant de mon cerveau. Je ne puis fournir à l'entretien et à l'établissement de chacune, ni d'aucune en particulier. « Voici qui va, je le crains, apporter de l'eau à ton moulin », me dit Rivière, l'autre jour, en parlant du petit livre de Freud sur le développement sexuel. Parbleu ! Il est grand temps de publier *Corydon* !<sup>171</sup> »

Tels sont les phénomènes principaux qui ont marqué la pensée de Gide à l'époque, et qui ont contribué à la prise de décision pour publier *Corydon*. Mais que souhaitait Gide par-dessus tout dans *Corydon* ? que voulait-il démontrer ? La réponse à cette question fera le sujet du chapitre suivant.

---

<sup>170</sup> GIDE André, *Journal*, I, op. cit., p.785.

<sup>171</sup> GIDE André, *Journal 1887-1925*, op. cit., Journal de 1922, p. 1171.

### **Chapitre 3 : Ce que Gide voulait démontrer.**





« Je gage qu'avant vingt ans, les mots : contre nature, antiphysique, etc., ne pourront plus se faire prendre au sérieux. Je n'admets qu'une chose au monde pour ne pas être naturelle : c'est l'œuvre d'art.<sup>172</sup> » ainsi s'exprime Corydon dans le premier dialogue.

Dans son livre, *André Gide par lui-même*, Claude Martin note que Gide entend démontrer : « 1. que l'homosexualité, d'ailleurs pratiquée par les animaux, n'est nullement contre nature et qu'elle n'est apparue telle que dans la mesure où notre civilisation latino-chrétienne, orientée à sens unique, l'a reniée; 2. que les effets de la pédérastie ne sont pas nuisibles au progrès moral ni à la vie sociale, mais qu'au contraire ils élèvent et ennoblissent, comme le prouvait en Grèce le bataillon sacré des Thébains qui, formé d'hommes amoureux les uns des autres, donnait l'exemple de l'héroïsme; 3. et qu'en particulier, enfin, l'amour grec, l'amoureuse prise en charge par un homme mûr d'un adolescent en plein devenir est pour celui-ci le plus profitable des systèmes d'éducation.<sup>173</sup> »

Ainsi à travers les « Quatre dialogues socratiques » imaginés par Gide, celui-ci essaye d'éclairer les sources de l'uranisme, et de déculpabiliser l'homosexualité. Surtout il démythifie la prédestination absolue, chez l'homme, à l'hétérosexualité. S'appuyant sur des exemples scientifiques, il retrace l'amour grec, se livre à une courageuse et minutieuse apologie de l'homosexualité masculine, condamne la domination de l'hétérosexualité « Dans nos mœurs tout prédestine un sexe vers l'autre, tout enseigne l'hétérosexualité.<sup>174</sup> »

Gide entend signifier clairement que l'homme garde une grande part de sexualité disponible en dehors même de l'acte procréateur. Il veut libérer la sensualité humaine en dépit des ordres sociaux, religieux, moraux. Ce que crie *Corydon*, avant tout « c'est que l'homosexualité ne saurait être souillure, ni péché au sens moral ou catholique, ni tare physiologique ; qu'elle existe partout dans la nature, dans l'élan des civilisations.<sup>175</sup> » Les exemples de Gide sont basés sur l'instinct, la spontanéité du comportement humain et animal, il cite des exemples d'animaux ayant des tendances homosexuelles : chiens, chats, canards, poulets, pigeons, béliers, boucs, etc.

A travers *Corydon* Gide veut aussi défendre l'amour grec et souligner le rôle civilisateur de la pédérastie « La décadence d'Athènes commença lorsque les Grecs cessèrent de fréquenter

---

<sup>172</sup> GIDE André, *Corydon*, p. 30.

<sup>173</sup> MARTIN Claude, *André Gide par lui-même*, Seuil, coll. Écrivains de toujours, 1963. p. 136.

<sup>174</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 38.

<sup>175</sup> *Corydon*, André Gide, Texte anonyme mis en ligne sur le site, Culture et questions qui font débats : <http://culture-et-debats.over-blog.com/article-28783944.html>

les gymnases et nous savons à présent ce qu'il faut entendre par-là. L'uranisme cède à l'hétérosexualité.<sup>176</sup> »

Il cherche à montrer que cette forme d'amour n'a rien que de très naturel « Il importe de comprendre que, là où vous dites "contre nature," le mot "contre coutume" suffirait.<sup>177</sup> » Il s'agit, pour lui, de donner une image positive et heureuse de la pédérastie, de la faire sortir de l'ombre coupable dans laquelle la confinent les mœurs et les lois de la société.

André Gide défend l'amour grec tout au long du quatrième dialogue « Reconnaissez aussi que les périodes uraniennes, si j'ose ainsi dire, ne sont nullement des périodes de décadence [...] Pour un peu j'irais jusqu'à dire que les seules périodes ou régions sans uranisme sont aussi bien les périodes ou régions sans art.<sup>178</sup> »

A travers *Corydon* Gide rappelle que lorsque Plutarque et Platon parlent d'amour, « c'est autant de l'homosexuel que de l'autre<sup>179</sup> » que « les Perses, à l'école des Grecs, ont appris à s'accoupler entre garçons<sup>180</sup> » et que Sophocle, selon Athénée, « aimait les jeunes garçons autant qu'Euripide les femmes.<sup>181</sup> »

Et concernant les spartiates « Encore une remarque au sujet des Spartiates : vous n'ignorez pas qu'à Lacédémone la pédérastie était non seulement admise, mais même, si j'ose dire approuvée. Vous n'ignorez point d'autre part que les Spartiates étaient la tribu éminemment guerrière.<sup>182</sup> » *Corydon*, dans son dialogue, nous rappelle aussi que la Grèce a toujours été vénérée en France « Dans nos classes et dans nos musées, les œuvres grecques occupent les places d'honneur ; on nous invite à les reconnaître pour ce qu'elles sont : d'humains miracles d'harmonie, d'équilibre, de sagesse et de sérénité ; on nous les propose en exemples.<sup>183</sup> »

Pour Gide l'amour le plus prestigieux et le plus civilisé reste l'amour grec : les sentiments éprouvés entre deux jeunes hommes, le plus âgé se faisant le guide et formateur du plus jeune, l'incitant par son exemple, et grâce à l'attachement amoureux qui les unit, au dépassement de soi et au courage civique. « Erigé au rang d'institution, le rapport entre l'éraсте (l'amant adulte) et l'éromène (l'aimé mineur, un jeune à peine pubère) constituait pour ce dernier un rite de passage à l'âge viril.<sup>184</sup> » Même si les liaisons n'étaient parfois pas dénuées de passion, elles avaient surtout valeur éducative. Ainsi, l'adulte prenait sous son aile un adolescent et le

---

<sup>176</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 119.

<sup>177</sup> Ibid. p. 37.

<sup>178</sup> Ibid. p. 120.

<sup>179</sup> Ibid. P :111,112

<sup>180</sup> Ibid. p. 119

<sup>181</sup> Idem.

<sup>182</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 115

<sup>183</sup> Ibid. pp. 109,110

<sup>184</sup> *Regards sur l'amour entre hommes*, chapitre 1, La pédérastie en Grèce antique. Texte de l'Association lambda éducation, se basant dans ce chapitre premier sur le texte de Platon, *Le Banquet*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1987. <http://www.lambda-education.ch/content/menus/histoire/antiquite.html>

formait à la vie sociale et politique ; cette liaison impliquait des pratiques sexuelles et érotiques avec l'adolescent sans que le plaisir prenne le dessus sur les valeurs intellectuelles et morales de la relation.

C'est donc de la pédérastie et non de l'homosexualité qu'il faut parler. « L'adulte était en théorie toujours actif et transmettait sa semence à l'adolescent qui devait rester passif dans la relation sexuelle.<sup>185</sup> »

*Corydon* s'exalte à l'idée que l'échange viril entre amant et aimé pût demeurer platonique. Gide voit dans cette sublimation du désir, portant à l'abnégation, au courage et à la maîtrise de soi, l'une des clefs du miracle grec.

*Corydon* répond à ceux qui prétendent que le modèle de l'amour grec était à la base de leur décadence en soulignant au contraire que la pédérastie jouait un rôle primordial dans la formation des guerriers les plus forts, et aidait à ce qu'il gagnent leurs batailles. « Il faut ranger l'amant près de l'aimé, car un bataillon formé d'hommes amoureux les uns des autres, il serait impossible de le dissiper et le rompre parce que ceux qui le composent affronteraient tous les dangers, les uns par attachement pour les objets de leur amour, les autres par la crainte de se déshonorer aux yeux de leurs amants.<sup>186</sup> » Ceci, selon *Corydon*, « fait entendre où reposait pour eux la notion du déshonneur.<sup>187</sup> »

Par rapport aux différentes formes de l'homosexualité, Gide tend à distinguer la pédérastie il défend ce qu'il appelle la "pédérastie normale". Gide voulait garantir à l'homosexuel son droit d'exercer sa citoyenneté, voire de se faire respecter par la société.

Autrement dit, Gide avait besoin d'être enfin pris pour ce qu'il était, d'ouvrir les yeux de ceux qui le connaissent sur sa véritable nature. Nous y reviendrons en détail plus loin, on verra que *Corydon* est né d'une exigence de sincérité, de se justifier, de donner droit de cité à la pédérastie et de créer un droit à l'expression de soi pour ceux qui étaient exclus.

Cela fait ressortir que le geste de Gide n'était pas d'écrire sur l'homosexualité, car d'autres l'avaient fait avant lui, mais de dire « JE ». Cette impression de découvrir en soi dès son enfance une singularité sexuelle éveillait chez lui le besoin de revendiquer la légitimité de sa prise de parole, et très tôt Gide s'est posé la question de son identité. Avec ce « JE » Gide souhaite nous amener à l'identifier avec *Corydon*.

*Corydon* est le premier texte littéraire à défendre la pédérastie, à montrer sa place dans la nature et dans la culture. Gide s'engage dans *Corydon* en faisant nommément l'apologie de la pédérastie. Les engagements de Gide ont, d'une façon ou d'une autre, contribué à sa

---

<sup>185</sup> *Regards sur l'amour entre hommes*, op. cit.,

<sup>186</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p.117. *Corydon* cite ici Montesquieu, *L'Esprit des lois*, IV, chapitre 8.

<sup>187</sup> *Ibid.* p.117.

renommé. La vraie gloire de Gide commença dès qu'il devint le représentant de son siècle, le « contemporain capital », comme l'appela Rouveyre en 1924. Gide était la référence pour toute la jeune génération de l'après-guerre, ou du moins son élite. Il fut un témoin de son temps, qui a assisté à un changement complet des mœurs, des traditions et des modes de vie. C'est en écrivant que Gide s'engage. Ses engagements sexuels, sociaux ou politiques sont appréhendés à travers l'écriture. clamant sa volonté d'assouvir ses désirs et de s'affranchir des préjugés, des servitudes sociales et religieuses, il écrit *l'immoraliste* et *Corydon*. S'engageant contre le colonialisme, il publie *Voyage au Congo* qui fut suivie d'un autre récit du même voyage, *Le Retour du Tchad*.

Durant l'hiver 1898, Gide commence à s'intéresser à l'affaire Dreyfus. Symbolisé par la lettre de Zola « J'accuse », paru en 1898 dans *L'Aurore*, l'affaire Dreyfus a suscité de très violentes polémiques antisémites et a profondément divisé les Français en deux camps opposés, dreyfusards et anti-dreyfusards. Gide signe la pétition de soutien de Zola « Son nom figure dans la neuvième liste de pétitionnaires, sans mention de qualité, entre un membre de l'Institut et un agrégé de l'Université. En tête des signataires, les deux plus célèbres d'entre eux, Zola et Anatole France.<sup>188</sup> »

Mais si la pétition dreyfusarde rassemble beaucoup d'universitaires et de journalistes, on retrouve aussi beaucoup de célébrités parmi les anti-dreyfusards, « signataires en octobre du manifeste de la Ligue de la Patrie Française initiée par Barrès.<sup>189</sup> » Ainsi Gide qui sympathise vivement avec les idées maîtresses du dreyfusisme, refuse de rompre le dialogue avec ceux qui, dans son entourage, prennent le parti inverse. Cependant Gide rejette Barrès. Le 17 janvier 1906, Barrès a été élu à l'Académie française. À l'occasion de la cérémonie de réception qui eut lieu le 17 janvier 1907, Gide écrit dans son *Journal* : « Réception de Barrès à l'Académie. (...) Que j'ai souffert des lâchetés, des flatteries, des hommages à l'opinion de l'assemblée, qui lui sont naturels peut-être, je veux dire pour lesquels il n'a point dû fausser sa pensée, mais qui cueillaient ici un applaudissement trop facile ; comme aussi son coup de dent contre Zola.<sup>190</sup> »

Le soutien aux Dreyfusards ne se manifeste pas de manière militante chez Gide. Selon Pierre Lepape « Les sentiments de Gide sont probablement moins patriotiques. Dans l'affaire Dreyfus, c'est la mauvaise foi des adversaires de la révision qui le choque, leur obstination à ne pas remettre en cause l'autorité de la chose jugée eût-elle été, d'évidence, mal jugée. Leur

---

<sup>188</sup> LEPAPE Pierre, *André Gide le messenger*, op. cit., p. 180.

<sup>189</sup> Ibid. p. 181.

<sup>190</sup> GIDE André, *Journal 1887-1925*, op. cit., 17 janvier 1907, pp. 555, 556.

immobilisme, leur enracinement dans la conviction lui semblent davantage condamnables que leur opinion.<sup>191</sup> »

Paul Valéry ne se range pas derrière Barrès mais se montre un adversaire des dreyfusards. Valéry craint les troubles « la dissolution de l'Etat républicain, l'anarchie.<sup>192</sup> ». Dans une lettre à Gide il écrit : « Voir un pays ainsi livré au hasard me dégoûte.<sup>193</sup> »

Selon Pierre Lepape « Il est prêt à sacrifier une victime, Dreyfus, pour en éviter des centaines.<sup>194</sup> » Gide répond à Valéry trois jours après « C'est heureux que je ne sois pas à Paris ; tu me prouverais probablement que je suis absurde de m'emballer pour la lettre de Zola, et cela me serait extrêmement désagréable ; d'ailleurs, l'exaspération que j'aurais de voir X ou Y de mon avis, m'empêcherait peut-être d'en être ; mon caractère ne me permet des opinions qu'en province, et c'est pourquoi je les crois erronées ; c'est même pour cela qu'elles intéressent, etc.<sup>195</sup> »

Si l'on suit Pierre Lepape, André Gide comprend les craintes de Valéry « il y a une part de lui-même qui, moitié spontanément, moitié par discipline, fait plus encore que comprendre l'autre ; elle se l'assimile, par sympathie, elle en fait un des possibles de son esprit. D'où l'importance de ses amis et de large clavier d'opinions, d'options morales et d'engagements métaphysiques qu'ils ne cesseront de présenter, et sur lequel il jouera en virtuose sa propre partition.<sup>196</sup> » Mais Lepape précise que si Gide apporte mille nuances privées à son engagement dans le camp dreyfusard, il choisit : « Il n'y a pas pour lui d'autre possibilité. Cet écrivain qui ne voyait hier encore dans la discussion politique qu'un intérêt psychologique — « Ne pas faire de politique et ne presque jamais lire les journaux ; mais ne pas perdre une occasion de causer politique avec n'importe qui ; cela n'apprend rien sur la chose publique, mais cela renseigne admirablement sur le caractère des gens » — estime ne pas pouvoir échapper à l'«engagement.<sup>197</sup>»

Pierre Lepape trouve que l'engagement de Gide dans le camp dreyfusard est versatile. Il justifie cette versatilité par le fait qu'à peine Gide a-t-il adhéré à la cause de Dreyfus « qu'il prend ses distances avec tous ceux, les plus nombreux, qui veulent se servir de la cause du prisonnier de l'île du Diable pour faire progresser leurs propres intérêts idéologiques.<sup>198</sup> »

---

<sup>191</sup> LEPAPE Pierre, *André Gide le messenger*, op. cit., p. 181.

<sup>192</sup> Ibid. p. 182.

<sup>193</sup> *André Gide- Paul Valéry, Correspondance, 1890-1942*, Paris, Gallimard, 1973, p. 302.

<sup>194</sup> Ibid. p. 182.

<sup>195</sup> Ibid. Le 15 janvier 1902. p. 310.

<sup>196</sup> LEPAPE Pierre, *André Gide le messenger*, op. cit., p. 182.

<sup>197</sup> Ibid. p. 183.

<sup>198</sup> André Gide, *In memoriam, Stéphane Mallarmé*, L'Ermitage, octobre 1898. Repris dans *Prétextes*, op. cit., p. 118.

Se retrouver, à propos de Dreyfus, du côté de Zola, d'Anatole France et des gros bataillons de l'Université militante l'amène, par marche contraire, à apporter son eau au moulin de la pure littérature.<sup>199</sup> » Ce qui rend la position de Gide versatile c'est que Gide pratiquait une démarche faite d'alternances qui lui permettait d'exprimer les inflexions de sa pensée. Ainsi sa réaction vis-à-vis de l'affaire Dreyfus était modérée, raisonnable et non pas militante. En décembre 1898, il donna à publier à la *Revue Blanche* une courte pièce d'esprit dreyfusard : *Philoctète*. En janvier 1899, il signa, avec Marcel Drouin, l'appel à l'union du journal *Le Temps* qui est une réplique de membres de l'establishment universitaire à la Ligue pour la Patrie française

Gide fréquente Paul Valéry et d'autres figures littéraires de l'époque. En 1909, Gide fonde la *NRF* avec Copeau et Schlumberger. Cette revue imposera peu à peu une école de la rigueur et du classicisme, avec des écrivains comme Gide lui-même, Proust, Alain-Fournier, Giraudoux, Martin du Gard, ou Valéry. Ce n'est qu'en mai 1911 que Paul Claudel incite André Gide et Jean Schlumberger à s'associer à Gaston Gallimard afin de créer un comptoir d'édition baptisé Éditions de la Nouvelle Revue (futurs Éditions Gallimard) où seraient publiées leurs œuvres. Quelques mois plus tard, après de nouvelles dissensions entre les fondateurs, la *NRF* devient propriété exclusive de son gérant, Gaston Gallimard.

En septembre 1935 la *NRF* publie un article autour de l'affaire Dreyfus intitulé « Regard sur le monde passé » signé Julien Benda.

Gide pense que pour l'affaire Dreyfus il n'y aura pas de troisième parti. « on devra être pour ou contre, malgré qu'on en ait.<sup>200</sup> »

Claude Martin a consacré à l'œuvre et à la figure de Gide, depuis plus de 35 ans, de nombreux livres et travaux critiques et biographiques dont le dernier en date, *André Gide ou la vocation du bonheur*, Fayard, 1998. Fondateur en 1968 de l'"Association des Amis d'André Gide" il écrit : « Dreyfusard, il lui importe d'abord de protester contre les trois raisons d'être révisionniste qu'a recensées Barrès et qui «ne sauraient nullement satisfaire» ceux qu'anime la seule passion de la justice - voire le simple sentiment que Gide exprimait à Jammes quelques mois plus tôt « Je n'aime pas assez les hommes (fussent-ils français) pour trouver bon que, sous prétexte de les protéger tous, on en opprime injustement un seul.<sup>201</sup> ». Il ajoute que Gide lui-même a pu hésiter, « dans les premiers temps de l'Affaire, à donner sa

---

<sup>199</sup> Idem. Cité par LEPAPE Pierre, *André Gide le messenger*, p.184.

<sup>200</sup> GIDE André, *Journal*, op. cit., 3 mars 1918, p. 648.

<sup>201</sup> MARTIN Claude, *La maturité d'André Gide, de Paludes à L'immoraliste*, Paris, Klincksieck, 1977, p. 341. Il cite la lettre d'Arco, s. d. [fin avril 1898], *Correspondance*, p. 139

caution à un parti dont les intentions pouvaient paraître impures ; mais les choses sont maintenant plus claires.<sup>202</sup> »

Selon Yaffa Wolfman, l'engagement dont témoigne Gide dans ses œuvres nous renvoie à son écriture. À ce propos Yaffa Wolfman écrit « Chaque fois que les droits de l'homme et du citoyen sont bafoués, Gide dégain sa plume et c'est aux responsables politiques contemporains qu'il adresse le message qu'il destine aux générations futures (...) Il s'adresse (...) à tous ceux qui détiennent l'autorité, en usent et abusent : autorité morale, intellectuelle, sociale ou politique.<sup>203</sup> » En effet, Gide refuse, dans l'affaire Dreyfus, que le respect de la chose jugée soit tellement exagéré qu'on refuse « de l'examiner à neuf.<sup>204</sup> » Le sénateur Ludovic Trarieux et le juriste catholique Paul Viollet fondèrent la *Ligue pour la défense des droits de l'homme* : la LDH, qui est enregistrée le 4 juin 1898, en défense du capitaine Dreyfus. La LDH des débuts ne s'intéressait pas aux droits sociaux. D'autres associations similaires existaient à l'époque, comme la *Société protectrice des citoyens contre les abus*, créée en 1881 par Victor Hugo et Georges Clemenceau.

Yaffa Wolfman estime que c'est l'engagement pour les droits de l'homme qui pousse Gide à signer la pétition d'Emile Zola « à œuvrer pour les réfugiés fuyant l'avance des troupes allemandes durant les deux guerres mondiales et à intervenir pour la libération de Jef Last,<sup>205</sup> lors de la guerre d'Espagne.<sup>206</sup> »

Gide établit une correspondance entre la guerre, le despotisme, et le conformisme, ce dernier, selon lui alimente les deux premiers. Dans son écriture ainsi que dans ses positions

---

<sup>202</sup> Ibid.

<sup>203</sup> WOLFMAN Yaffa, *Engagement et écriture chez André Gide*, Librairie A-G Nizet, 1996, p. 375.

<sup>204</sup> *Journal, II, 1926-1950*, éd. établie, présentée et annotée par Martine Sagaert, Paris, Gallimard, 1997, p 1188, Lausanne, 30 novembre 1933.

<sup>205</sup> Joseph Carel Franciscus Last est né en 1898 à La Haye d'un père officier dans la marine indienne, conservateur, hostile aux artistes, et d'une mère soumise, dont la seule occupation était l'organisation de réceptions et la gestion du personnel de maison. Lors d'une visite d'une usine avec son père, Jef Last qui a six ou sept ans voit un bel ouvrier blond. Plus que son homosexualité, c'est l'attraction vers le milieu ouvrier qu'il souligne en écrivant plus tard au sujet de cet épisode : "*Je pense que je suis devenu socialiste ce jour-là.*" Plus tard, Last étudie le Chinois. Officiellement, c'est pour devenir plus tard fonctionnaire aux Indes orientales néerlandaises. En secret, il traduit des poèmes et fréquente les cercles des Jeunes Travailleurs. Il abandonne ses études en 1919 pour devenir pêcheur de harengs puis marin dans la marine marchande.

Il épouse Ida, la fille d'un célèbre professeur de lettres, en 1923, avec qui il a une première fille la même année (deux autres suivront). Il quitte femme et enfant pendant neuf mois en 24 pour partir étudier le chinois à l'université Columbia de New-York mais exerce plutôt tout un tas de petits boulots pendant ce séjour.

Son épouse partage ses vues communistes. Elle est même beaucoup plus engagée que lui. Le couple va se radicalisant d'année en année. Jef Last commence à publier des recueils de poésie et des romans. Il écrit aussi pour des revues et c'est pour l'une d'entre elle qu'il part en URSS pour la première fois. Conservant son œil critique, il en est expulsé.

C'est donc au retour d'un second séjour qu'il rencontre Gide en 1934. Le vieux Gide a l'autorité morale et littéraire. Last lui apporte sa riche expérience du monde ouvrier, de la littérature prolétaire et de l'URSS. Mariés et homosexuels, ils ont en commun le questionnement intérieur sur cette double vie. Mise en ligne sur le site : <http://e-gide.blogspot.com/2008/10/jef-last-lami-hollandais.html>

<sup>206</sup> WOLFMAN Yaffa, *Engagement et écriture chez André Gide*, op. cit., p. 374.



politiques, « Gide combat les conventions figées qui ne suivent pas les changements permanents de l'environnement. Les conservateurs, les fervents catholiques, ainsi que les porte-étendard du communisme, placent leur foi au-dessus de tout, puis « arrangent et accommodent à leurs fins les textes (l'évangile ou les écrits de Marx et Lénine), et rendent ainsi la religion haïssable.<sup>207</sup> »

Dans le *Journal* Gide dénonce à l'époque de l'Allemagne nazie « les dangers du raisonnement des conservateurs catholiques et des communistes, dont le système de pensée est dans les deux cas une épée à double tranchant au service des dictateurs.<sup>208</sup> » Ajoute Yaffa Wolfman.

Dans ses œuvres Gide s'engagea pleinement dans les débats de son époque ; anticolonialisme, communisme, puis reconnaissance de l'homosexualité, lutte contre les tabous et les étroitesse de l'esprit. Après avoir voyagé au Congo en 1925-1926 il fait paraître son *Voyage au Congo* en juin 1927, assorti en octobre de la publication de "La Détresse de notre Afrique-Équatoriale", dans *La Revue de Paris*, où il dénonce l'exploitation des Africains par les compagnies concessionnaires.

Son antifascisme est une composante essentielle de son militantisme. Il soutient le "Comité de vigilance" antifasciste, créé par la *NRF* en 1934, et il souscrit au mouvement contre la guerre et contre le fascisme - il avait signé l'Appel inaugural lancé le 4 juin 1932 par Romain Rolland et Henri Barbusse - connu sous le nom de Comité Amsterdam-Pleyel.

Au début des années 1930, Gide s'intéresse au communisme, enthousiasmé pour l'expérience russe dans laquelle il voit un espoir, un laboratoire de l'homme nouveau, mais désillusionné par son voyage en URSS en 1936, il publie son témoignage la même année, *Retour de l'URSS* qui lui vaut les attaques haineuses des écrivains communistes. Il persiste cependant et s'engage dans le combat des intellectuels contre le fascisme. Il publie *Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »* en juin 1937 qui se veut une réponse aux critiques dont il a été victime suite la publication de *Retour de l'U.R.S.S.*

C'est cet engagement dans les luttes de son siècle qui allait faire de Gide le « contemporain capital ». Mauriac reprend ce qualificatif de « capital » pour l'appliquer à l'œuvre de Gide. Ce par quoi l'œuvre d'André Gide est capitale, c'est ce que Mauriac définit ainsi :

« Je veux lui dire que si nous continuons à l'aimer beaucoup et malgré tout, c'est que toute sa vie il a été quelqu'un d'offert. Il nous a servi à tous pour nous connaître nous-mêmes. On a l'impression que son œuvre a été pour notre génération une sorte de repère qui a permis à

---

<sup>207</sup> Ibid. p. 137. WOLFMAN cite GIDE André, *Journal 1889-1939*, 3/8/1935, pp. 1175-1176.

<sup>208</sup> Ibid. p. 137.

chacun de se situer.<sup>209</sup> » Les nombreuses divergences entre les deux écrivains n'empêchent jamais Mauriac de souligner les mérites de son adversaire.

Mauriac valorise ici l'aspect de la reconnaissance de soi que *Corydon* présente. Cet essai prend, d'une façon ou d'une autre, la forme d'une invention de soi, à travers laquelle Gide entend se libérer des contraintes morales et des préjugés, se créer, se construire soi même, et par suite libérer les homosexuels des déterminants familiaux et sociaux en donnant à chacun la liberté de se situer, se connaître et de se « bricoler » une identité de soi, comme le dit Serge Doubrovsky.

---

<sup>209</sup> Collectif, *André Gide et notre temps*, Bulletin de l'Union pour la vérité, Réédition Gallimard, 1935. p. 169.

## ***Corydon*, une invention de soi :**

Dans le dossier intitulé : Gide "le plus moderne des classiques" paru dans le *Magazine Littéraire* en mars 2009, sous le titre « *Il a annoncé le Nouveau Roman et l'autofiction* », Hugues Pradier écrit : « Peut-être a-t-on trop longtemps parlé du « contemporain capital ». Gide, aujourd'hui, est autre chose. Il faudrait lui reconnaître plus largement une qualité que le classicisme de son écriture a pu dissimuler : il est un écrivain extraordinairement audacieux, sur le plan formel, comme (c'est mieux connu) dans les domaines politiques et moraux. Il a joué avec les genres littéraires, a « inventé » l'autofiction et a devancé le Nouveau Roman.<sup>210</sup> »

Le jugement de Hugues Pradier me semble assez original. Selon lui l'œuvre de Gide comporte trois points : modernité, audace et autofiction. Je pense que *Corydon* implique les trois adjectifs qu'attribue Hugues Pradier à Gide dans son article. Gide considérait *Corydon* comme le plus important de ses livres « Que *Corydon* soit le plus important de mes livres c'est ce dont je reste convaincu ; et convaincu de même qu'un jour viendra où l'on s'apercevra de son importance. Je compte un peu sur l'Amérique pour le sortir de dessous le boisseau où on l'a maintenu en France, où je l'avais moi-même placé précautionneusement et par crainte d'un scandale inutile.<sup>211</sup> »

Dans la préface de l'édition américaine, venant de recevoir le prix Nobel, Gide s'exprima dans un interview sur l'ensemble de son œuvre. Le journaliste lui demanda s'il n'y avait aucun de ses livres qu'il regrettait d'avoir écrit ? Gide pensa que le journaliste parlait de *Corydon* : « Je répondis, sans aucun sourire, que j'aurais certainement renoncé au prix Nobel plutôt que de désavouer n'importe lequel de mes écrits. Aucun titre pourtant n'avait été prononcé ; mais lorsque l'interviewer me demanda, sitôt ensuite, quel était celui de mes livres que je considérais comme le plus important, c'est sans hésitation aucune que je nommai *Corydon*.<sup>212</sup> »

Alain Goulet souligne que *Corydon* est la preuve par excellence de la modernité de Gide : « sa modernité tient d'abord à un individualisme qui sait se perdre de vue pour "manifeste", jusqu'au martyre s'il le fallait, pour son *Corydon*.<sup>213</sup> » S'appuyant sur des exemples scientifiques, il retraçait l'amour grec, se livrait à une courageuse apologie de l'homosexualité

---

<sup>210</sup> PRADIER Hugues, *Gide le plus moderne des classiques*, le Magazine Littéraire, mars 2009.

<sup>211</sup> *Corydon*, Préface de l'édition américaine. Cette préface, datée de mars 1949, a été publiée dans la première édition américaine de *Corydon*. Cité dans ; *fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, Alain Goulet, p. 585.

<sup>212</sup> Ibid.

<sup>213</sup> GOULET Alain, *Inquiéter tel est mon rôle*, le Magazine Littéraire, mars 2009, N° 484. p. 74.

masculine, condamnait la domination de l'hétérosexualité « Dans nos mœurs tout prédestine un sexe vers l'autre, tout enseigne l'hétérosexualité, tout y provoque, théâtre, livre, journal.<sup>214</sup> »

Gide se sent engagé en ayant le courage de paraître selon sa vraie nature, de déclarer sa pédérastie et d'en être fier espérant que tout homosexuel puisse vivre sa pédérastie sans se cacher. Ce qui compte chez Gide c'est l'audace de l'aveu, de verser sa vie dans son écriture, d'écrire sur l'homosexualité en disant je dans les années 1920, et d'assumer sa pédérastie coûte que coûte « J'estime que mieux vaut encore être haï pour ce que l'on est, qu'aimé pour ce que l'on n'est pas. Ce dont j'ai le plus souffert durant ma vie, je crois bien que c'est le mensonge. Libre à certains de me blâmer si je n'ai pas su m'y complaire et en profiter. Certainement j'y eusse trouvé de confortables avantages. Je n'en veux point.<sup>215</sup> »

C'est cette prise de parole de Gide qui compte. Peut être est-ce qu'on parle plus du courage de l'engagement de Gide, en publiant *Corydon*, que de la forme littéraire ?

Par l'autofiction dans *Corydon*, Gide travaille à produire une image de soi à l'intérieur de son œuvre. Gide est donc persuadé que l'identité, ça se construit « on se fabrique une idée de soi, on est condamné à trouver le sens de notre vie. Face à la multiplicité des chemins possibles, il nous faut choisir.<sup>216</sup> » Ce que Gide exige c'est de se dire, s'exprimer librement, mais sans avoir recours au genre autobiographique. Cette interrogation de Gide a pu trouver un écho dans le terme « d'autofiction » : « Sans doute un besoin de mon esprit m'amène, pour tracer plus purement chaque trait, à simplifier tout à l'excès ; on ne dessine pas sans choisir ; mais le plus gênant c'est de devoir présenter comme successifs des états de simultanéité confuse. Je suis un être de dialogue ; tout en moi combat et se contredit. Les mémoires ne sont jamais qu'à demi sincères, si grand que soit le souci de vérité : tout est toujours plus compliqué qu'on ne le dit. Peut-être même approche-t-on de plus près la vérité dans le roman.<sup>217</sup> »

Ainsi, Gide ose dire et se dire à travers *Corydon*. Pour lui « oser », veut dire « oser être soi-même être lui-même, c'est à dire être pédéraste célébrant sa liberté, sa disponibilité, oser être différent d'autrui, différent de ce que les autres attendent de vous.<sup>218</sup> » Gide travaille donc à faire correspondre sa vie avec son œuvre . Lejeune trouve une belle formule pour caractériser

---

<sup>214</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 38.

<sup>215</sup> Projet de Préface à *Si le Grain ne meurt*, 1924.

<sup>216</sup> KAUFMAN Jean-Claude, « Devenir soi, ça se construit », *L'Express* du 23/02/2004, propos recueillis par Jacqueline Remy, Sociologue, auteur de *L'invention de soi*, édition, Armand Colin.

<sup>217</sup> GIDE André, *Si le Grain ne meurt*, Gallimard, coll. « Folio », 1955, p. 280.

<sup>218</sup> R. SCHEHR Lawrence, André Gide et les figures de l'homosexualité, dans SEGAL Naomi, André Gide, *le désir à l'œuvre*, 1918, 1998, Éditions Rodopi, January 2000. p. 339.

cette façon qu'avait Gide de construire son être à travers son écriture : « Tout se passe comme s'il n'avait pas à écrire qui il est, mais à l'être en écrivant.<sup>219</sup> »

*Corydon* répond chez Gide à une « nécessité intérieure<sup>220</sup> » profonde qu'il a déclarée lui-même en répondant à Roger Martin Du Gard comme on l'a déjà évoqué.

C'est donc une quête de soi et de la vérité. Cette vérité, question majeure de Gide, est plus évidente dans *Corydon*, ouvrage où l'autobiographie côtoie la fiction pour délivrer le moi le plus profond. Gide a choisi de se construire à travers *Corydon* en laissant apparaître l'image qu'il s'est choisie de soi-même. Il a créé son porte-parole *Corydon*, qui s'engage dans un dialogue socratique, qui est un outil précieux du « devenir-soi ». Pour Gide, il faut accepter l'amour « pédéraste » l'amour noble selon lui. Il faut être soi-même, être sincère et laisser tomber le masque. C'est ainsi que Gide a choisi une stratégie de narration complexe, l'acte de se cacher derrière le personnage de *Corydon* dévoile plus que l'autobiographie pure. Pour Gide, la création de soi s'accomplit donc à travers l'œuvre d'art.

Selon Pradier, la modernité de Gide s'incarne aussi dans le fait d'annoncer l'autofiction qui est un néologisme créé en 1977 par le romancier et le critique littéraire Serge Doubrovsky, pour désigner son roman *Fils*. Alain Goulet consacre tout un livre de 700 pages environ à la fiction dans l'œuvre gidienne intitulé *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, dans lequel il affirme dans la préface : « André Gide a vécu sa vie sur le mode de la fiction. Très tôt, il s'est voulu poète écrivain, porté par ses lectures et par son temps, mais plus encore par une exigence intime, par le sentiment de sa différence, par le sens d'une élection mystérieuse qui le persuada qu'il ne pourrait se réaliser que dans et par l'œuvre d'art. »<sup>221</sup>

En fait, le recours à la fiction fait émerger les idées d'une façon plus autonome et libre. De même la structure de la mise en abîme donne son caractère fictif à *Corydon* entre autres ouvrages. Cette défense de la pédérastie que l'interviewer reproche à *Corydon* est en fait confiée à un personnage en abîme, qui parle, non d'un livre, mais du projet d'un livre qu'il hésite encore à publier.

Cela veut dire que tout ce qu'il dit de lui-même se rapporte à un personnage qu'il construit et reconstruit sans cesse. « Ces œuvres autobiographiques peuvent elles-mêmes être considérées comme un cas particulier de fictions où il se trouve simplement que l'auteur, le narrateur et le

---

<sup>219</sup> LEJEUNE Philippe, *Gide et l'autobiographie in André Gide 4, Méthodes de lecture*, Paris, Minard, 1974. Texte reproduit sous le titre « Gide et l'espace autobiographique » in *Le Pacte autobiographique* (Paris : Seuil, [1975] 1996), pp.171

<sup>220</sup> MARTIN DU GARD Roger, *notes sur André Gide 1913-1951*. p. 45. Paris, Gallimard, 1951.

<sup>221</sup> GOULET Alain, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Lettres Modernes, 1986, 686 pp. Préface.

personnage renvoient à la même identité sociale.<sup>222</sup> » C'est ainsi que l'autofiction apparaît dans *Corydon* comme un détournement fictif de l'autobiographie où le « je » se dit de plus en plus. Dans tout roman écrit au nom du *Je*, on tente d'établir des similitudes entre les faits, les attitudes décrites et la vie de l'auteur. Dans ce contexte l'auteur a créé un personnage reflet de lui-même : Corydon, un médecin qui expose les thèses de Gide et ose se présenter comme un "pédéraste normal" (expression à laquelle Gide attache tant d'importance dans *Corydon* parce qu'elle désigne à ses yeux l'attachement érotique que seule, il voudrait nous voir considérer .) Les échanges entre Corydon et son interviewer sont commentés à la première personne. Selon Claude Courouve seule la préface de novembre 1922 laisse entendre, comme une des clés des dialogues, que Gide soutient les thèses du Dr Corydon. Cette distance est par ailleurs justifiée par le fait qu'à la date de la publication de *Corydon* Gide était marié et père d'une fille, conçue en juillet 1922 avec Élisabeth Van Rhysselberghe. « Difficile dans ces conditions de parler d'une « exigeante profération d'un "Je".<sup>223</sup> »

---

<sup>222</sup> Idem.

<sup>223</sup> COUROUVE Claude, *Les Vicissitudes de Corydon*, op. cit.,



## **Chapitre 4 : Gide bi ?**





## Gide bi ?

Selon Jean Delay, la genèse d'un artiste ramène à sa jeunesse comme à sa source principale. Dans son livre, *La jeunesse d'André Gide*, qui se présente comme une psychobiographie, Jean Delay entend prouver « qu'il est rare que le génie littéraire naisse par génération spontanée. En d'autres termes, il a une histoire, et souvent cette histoire n'est pas plaisante.<sup>224</sup> » Pour Delay celui qui fera œuvre originale a généralement connu dès son enfance des difficultés « A l'origine de chaque grande réforme morale, si nous cherchons bien, nous trouverons toujours un petit mystère psychologique, une satisfaction de la chair, une inquiétude, une anomalie.<sup>225</sup> » Delay étudie la genèse de Gide en analysant le caractère, la personnalité, et les problèmes qui se sont posés à André Gide dès son enfance.

Le milieu familial où Gide s'est formé, sous la double influence de "l'hérédité et de l'éducation" le marque d'une "empreinte infinie". Gide avait vingt trois ans lorsqu'il écrit : « Ceci me terrifie : de songer que le présent, qu'aujourd'hui nous vivons, sera le miroir où nous nous connaîtrons plus tard ; et que, dans ce que nous avons été, nous connaîtrons qui nous sommes.<sup>226</sup> »

Sous le titre *Hérédité*, André Gide publia en février 1920 dans la *Nouvelle Revue Française* une page d'un grand intérêt, reproduite dans ses *Morceaux choisis* et dans *Si le Grain ne meurt*. Après avoir rappelé qu'il passait ses vacances d'enfant en Normandie dans la famille de sa mère et à Uzès dans la famille de son père, il ajoute : « Rien de plus différent que ces deux familles ; rien de plus différent que ces deux provinces de France, qui conjuguent en moi leur contradictoires influences. Souvent je me suis persuadé que j'avais été contraint à l'œuvre d'art, parce que je ne pouvais réaliser que par elle l'accord de ces éléments trop divers, qui sinon seraient restés à se combattre, ou tout au moins, à dialoguer en moi.<sup>227</sup> »

De même dans une lettre à Francis Jammes, Gide écrit : « Tu me sais compliqué, né d'un croisement de races, assis à un carrefour de religions, sentant en moi toutes les directions de Normands vers le sud, de Méridionaux vers le Nord, portant en moi de si multiples raisons d'être, qu'une seule peut-être me demeure impossible : être simplement.<sup>228</sup> »

---

<sup>224</sup> DELAY Jean, *La jeunesse d'André Gide*, tome I, Gallimard 1956. p.14.

<sup>225</sup> Ibid. p. 14.

<sup>226</sup> Ibid. p. 12.

<sup>227</sup> GIDE André, *Si le Grain ne meurt*, op. cit., p. 22. Cité par Delay dans, *La jeunesse d'André Gide*, p. 120.

<sup>228</sup> *André Gide – Jammes, Correspondance*, in André Gide- Claudel Paul, *Correspondance, 1899-1926*, N.R.F. Gallimard 1949. Lettre d'André Gide à Francis Jammes, 6 août 1902, p.199.

Gide allait attribuer à cette double ascendance « la double postulation sensible.<sup>229</sup> » dans toute son œuvre . A propos de son père et de sa mère Juliette Rondeaux, il devait ajouter plus tard dans son *Journal* : « J'ai découvert par grand hasard et sans croire beaucoup à l'astrologie, que le 21 novembre précisément, jour de mon anniversaire, notre terre sort de l'influence du scorpion pour entrer dans celle du sagittaire. Est-ce ma faute à moi si votre Dieu prit si grand soin de me faire naître entre deux étoiles, fruit de deux sangs, de deux provinces et de deux confessions ?<sup>230</sup> »

Cette citation exprime bien la dualité que Gide ressent dans sa personnalité hésitante entre deux natures. Elle nous amène à l'idée que si Gide était né quelques jours plus tôt ou plus tard, en plein scorpion ou en plein sagittaire « Cette autre conjoncture astrale eut déterminé une autre nature et donné un être d'affirmation au lieu d'un être d'hésitation.<sup>231</sup> »

André Gide trouvait en lui-même un ensemble de traits plus ou moins caractéristiques de la mentalité du protestant français : la dévotion à la bible, considérée comme l'autorité religieuse suprême, et sa libre interprétation, le refus de la hiérarchie ecclésiastique, du culte de la vierge et des saints, de certains sacrements. À ce propos Jean Delay écrit : « l'histoire des deux familles montre bien que le parti catholique ayant été pratiquement décimé depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle le combat intérieur invoqué par Gide entre « sang catholique » et « sang protestant » ne peut avoir lieu faute de combattants. Ceci dit, son ambiguïté si elle ne saurait s'expliquer par un conflit de deux religions, ne pourrait-elle l'être, au moins en partie, par l'influence d'une seule ?<sup>232</sup> »

En tenant compte de l'opposition entre les deux familles, les Nordiques et les Méridionaux, on peut penser que Gide avait à concilier en lui les deux caractères à commencer par les deux langues : « Je comprends à la fois l'Oc et l'Oïl, l'épais jargon normand, le parler chantant du midi ... je garde à la fois le goût du vin et celui du cidre, l'amour des bois profonds, celui de la garrigue, du pommier blanc et du blanc amandier.<sup>233</sup> »

« Famille je vous hais », cette trop fameuse apostrophe par laquelle André Gide annonçait sa haine de la famille, et que j'aborderai en détail dans les chapitres suivants, condense pour le public le cri de révolte de Gide contre l'éducation puritaine imposée par ses parents : une révolte qui exprime son refus des normes, de l'enfermement familial, et sa haine du "croisement des races"<sup>234</sup> qui, selon lui, le marque de cette dualité. Ce cri représente enfin la

---

<sup>229</sup> DURAND André, *André Gide, Texte mis en ligne* [www.comptoir litteraire.com/docs/147-gide.doc](http://www.comptoir litteraire.com/docs/147-gide.doc)

<sup>230</sup> GIDE André, *Journal*, op. cit., 1929, p. 959.

<sup>231</sup> DELAY Jean, *La jeunesse d'André Gide*, tome I, Gallimard 1956. p.121.

<sup>232</sup> Ibid. p. 123.

<sup>233</sup> *La Normandie et le Bas Languedoc*, Prétextes, p.72.

<sup>234</sup> *André Gide – Jammes, Correspondance*, op. cit., Lettre d'André Gide à Francis Jammes, 6 août 1902, p.199.

première démarche de Gide vers la libération sexuelle, et sa décision de ne plus obéir qu'à ses désirs. « Une grande erreur ici se fait jour : les esprits habitués à vivre selon la règle ne reconnaissent plus, dès que l'on échappe à la règle, d'autre domination que celle du bon plaisir (...) Mais la forte éducation puritaine par quoi mes parents avaient façonné mon enfance, mais l'habitude et le besoin d'une discipline, me laissent entrevoir, échappée de la règle commune, tout autre chose qu'un simple abandon ; ce qui me permettait de hausser les épaules lorsque je m'entendais accuser de n'écouter plus désormais que l'incitation du plaisir.<sup>235</sup> »

Gide écrit avoir été influencé par le goût littéraire de son père « Ah ! C'est de lui, et non de ma mère que je tiens le goût des lettres.<sup>236</sup> » De fait les idées de Paul Gide sur l'éducation étaient très différentes de celles de sa femme. Ils n'étaient d'accord ni sur les lectures permises, ni sur le problème de l'obéissance. Les idées larges et tolérantes du père contredisaient celles de la mère, étroites et arrêtées « Des conflits en naissaient, qui m'aidaient à me persuader que je ne ressemblais qu'à mon père...<sup>237</sup> » Cette phrase exprime certes le désir de Gide d'être à l'image de son père. Cependant ce désir demeure incomplet. Ce père tendre mais lointain, charmant mais absent, doux mais distrait, reste pour son fils, selon Delay, un personnage un peu énigmatique qui appartient au domaine de la « seconde réalité », celle du rêve, plutôt qu'à l'immédiate réalité dont faisait partie avec évidence Mme Gide.

Concernant le caractère de Gide il faut aussi accorder toute son importance à la mort précoce de son père et à l'éducation puritaine qu'il reçut de sa mère. Un puritanisme qui selon Delay « ne se limite pas à une attitude vis-à-vis de la sexualité, il s'étend au plaisir sensible sous toutes ses formes, fussent-elles religieuses.<sup>238</sup> » Madame Gide, qui pratiquait un culte austère, censurait la lecture d'André, elle fermait la bibliothèque à clé et lui en interdisait l'accès : « Depuis la mort de mon père, ma mère ne m'y laissait plus pénétrer.<sup>239</sup> »

Diana-Adriana Lefter analyse dans son livre, *La relation mère-fils dans les œuvres fictionnelles et auto-fictionnelles d'André Gide*, les relations fils-mère dans quelques écrits gidiens afin de montrer en quoi la figure maternelle marque le développement ultérieur du fils. Elle souligne que souvent, pour les personnages gidiens, la famille est centrée autour de la figure maternelle, qui devient à la fois le modèle et un élément contraignant. « Parfois, l'influence de la mère sur son enfant s'avère castratrice, empêchant le jeune de chercher à

---

<sup>235</sup> GIDE André, Journal 1889-1939, op. cit., Feuillet, pp. 775, 776.

<sup>236</sup> DELAY Jean, *La jeunesse d'André Gide*, tome I, op. cit., p. 78.

<sup>237</sup> Ibid. p. 79.

<sup>238</sup> *La jeunesse d'André Gide*, Jean Delay, I, op. cit., p. 88.

<sup>239</sup> Ibid. p. 77.

l'âge mûre une femme désirable. Son attention se focalise plutôt sur des femmes qui lui rappellent la figure maternelle. Dans la maturité des personnages, la figure maternelle se projette et se prolonge dans celle de l'épouse, ce qui conduit à un rapport paradoxal parfois entre l'homme et sa femme.<sup>240</sup> »

Perdre de vue l'exigence maternelle, c'était perdre l'amour et la protection, c'était perdre son « dispositif de sécurité » ; et d'autre part, renoncer, à son indépendance, à sa sexualité, c'était sacrifier le plaisir et la liberté aux exigences de la morale que sa mère incarnait. Gide était donc placé dans une situation duelle : « Il ne pouvait donc que la satisfaire ou se satisfaire et aussi il ne pouvait que la haïr ou se haïr.<sup>241</sup> »

Aussi vivait-il dans un compromis de satisfactions clandestines empoisonnées par le sentiment de culpabilité et de soumissions hypocrites irritées par le sentiment de frustration. Sa vie durant, Gide ne parvint pas à choisir entre plaisir et sécurité, ; partagé entre nature et moralité, entre l'obéissance et la révolte, Gide était écartelé entre les désirs du « petit garçon » et les ordres du « pasteur protestant ». Selon Delay, il ne pouvait renoncer à ceux-là sans regret ni désobéir à ceux-ci sans remords « Cette rivalité entre deux forces antagonistes, dont l'une tend à la concentration, à l'organisation, à l'intégration du moi, et l'autre à sa dispersion, à sa désorganisation, à sa dissolution, jouera chez Gide un rôle essentiel.<sup>242</sup> » ajoute Delay.

La mère de Gide qui avait ardemment adopté la doctrine calviniste "rabrouait" chez André selon Delay, non seulement toute manifestation de vanité mais aussi d'amour-propre « Elle balayait de son mieux tout ce qui a mes propres yeux pouvait souffler mon importance.<sup>243</sup> » De là, de perpétuelles discussions entre eux jusqu'à ce qu'il se taise et obéisse. Ces scènes familiales ont frappé tous ceux qui connurent André Gide dans son enfance. Ainsi peut-on conjecturer que commençait sous des formes enfantines le combat qui fut une part décisive de la jeunesse d'André Gide : un effort, timide d'abord, puis de plus en plus impatient, pour secouer le joug de l'autorité maternelle « Je crois que l'on eut pu dire de ma mère que les qualités qu'elle aimait n'étaient point celles que possédaient en fait les personnes sur qui pesait sa tyrannie, mais bien celles qu'elle leur souhaitait de voir acquérir. Du moins je tâche de m'expliquer ainsi ce continuel travail auquel elle se livrait sur autrui ; sur moi

---

<sup>240</sup> Lefter Diana-Adriana, *La relation mère-fils dans les œuvres fictionnelles et auto-fictionnelles d'André Gide*, in Par Murielle Lucie Clément, Sabine van Wesemael, *Relations familiales dans les littératures française et francophones du XX<sup>ème</sup> et XXI<sup>ème</sup> siècles*, Paris, L'Harmattan 2008. p. 66.

<sup>241</sup> Idem.

<sup>242</sup> Ibid. p. 276.

<sup>243</sup> Ibid. p. 89.

particulièrement ; et j'en étais à ce point excédé que je ne sais plus trop si mon exaspération n'avait pas à la fin délabré tout l'amour que j'avais pour elle. Elle avait une façon de m'aimer qui parfois m'eut fait la haïr et me mettait les nerfs à vif. Imaginez, vous que j'indigne, imaginez ce que peut devenir une sollicitude sans cesse aux aguets, un conseil ininterrompu, harcelant, portant sur vos actes, sur vos pensées, sur vos dépenses, sur le choix d'une étoffe, d'une lecture, sur le titre d'un livre<sup>244</sup> ... »

Selon Delay, elle était aussi ardemment patriote que protestante. Si elle s'était trouvée dans des situations l'appelant à manifester courageusement ses convictions religieuses ou patriotiques, il est très vraisemblable qu'elle eut fait son devoir jusqu'au bout. Tel est le portrait de la mère d'André Gide « Elle apparaît comme une incarnation de la vertu sans grâce, de la morale sans complaisance, et de la religion sans amour. C'est la mère romaine des Anciens, la mère cornélienne des classiques, la mère virile des psychanalystes, qui donnera par réaction à son fils l'horreur des vertus romaines, de Corneille et de l'autorité. D'un mot, elle est la puritaine<sup>245</sup>. »

Mais Gide a fait aussi des allusions à la tendresse maternelle et paternelle. Certes il aimait sa mère, il l'aimait parce qu'elle le défendait et qu'il se sentait faible ; mais il la détestait pour ce qu'elle lui défendait et dont il se sentait avide : le plaisir et la liberté. Chez lui l'image maternelle s'identifia à une religion, à une morale et une classe sociale : « Se soumettre à sa mère représentait donc pour Gide le gain de la sécurité et la perte de l'indépendance ; se révolter contre elle représentait la perte de sa sécurité et le gain de l'indépendance.<sup>246</sup> »

Delay insiste sur le fait que « Le conflit qui s'étendait à toutes les sollicitations de la nature avait un aspect sexuel prédominant, du fait de son précoce éveil et des prohibitions particulièrement strictes apportées en ce domaine par le puritanisme maternel.<sup>247</sup> »

Ce qui semble avoir caractérisé les attitudes affectives d'André Gide vis-à-vis de sa mère, ce n'est ni l'amour ni la haine, c'est « le mélange de haine et d'amour, c'est l'ambivalence.<sup>248</sup> »

Il s'agit, selon Freud, d'une simultanéité de sentiments opposés dont résultent des attitudes contradictoires et déconcertantes. « Plus précisément il implique une sorte d'équivalence entre une tendance positive et une tendance négative, par exemple la pulsion et la répulsion, l'amour et la haine, ou, dans l'exercice de chaque tendance, entre le jeu d'une composante

---

<sup>244</sup> *Si le Grain ne meurt*, II, p. 363.

<sup>245</sup> DELAY Jean, *La jeunesse d'André Gide*, tome 1, op. cit., p. 92.

<sup>246</sup> Ibid. p.273.

<sup>247</sup> Ibid. p.273.

<sup>248</sup> Ibid. p.268.

positive et celui d'une composante négative qui entretiennent un double jeu, sinon un double Je.<sup>249</sup> »

Freud montre dans *Totem et Tabou* qu'il existe une ambivalence chez les humains par rapport à leur désirs au niveau social, cette ambivalence est réglée par le tabou. Le tabou appelle à renoncer à certains désirs. Selon Freud « Sont "tabou" toutes les personnes, toutes les localités, tous les objets et tous les états passagers qui possèdent cette mystérieuse propriété ou en sont la source. Est encore "tabou" au sens littéral du mot, tout ce qui est à la fois sacré, dépassant la nature des choses ordinaires, et dangereux, impur, mystérieux. <sup>250</sup>»

Pour Gide la disparition du père fut terrifiante car elle lui enleva la protection paternelle et menaçait son accès à l'autonomie. Les interdictions qui lui étaient faites par sa mère étaient reçues avec ce sentiment d'ambivalence qui caractérisait son attitude envers elle.

L'ambivalence a caractérisé, non seulement le côté moral mais aussi le côté religieux chez Gide. Il se sentait partagé entre l'obéissance à ses désirs et l'obéissance à son christianisme. Dans son *Journal* il dénonçait Saint Paul et son épître « Ah ! si le protestantisme avait su aussitôt rejeter Saint Paul !<sup>251</sup> » écrit-il le 30 mai 1910. Gérard Gautier met en relief un chapitre du *Journal*, selon lui trop ignoré où Gide écrit : « Je m'étonne que le protestantisme, en repoussant les hiérarchies de l'église, n'ait pas repoussé du même coup les oppressantes institutions de Saint Paul, le dogmatisme de ses épîtres.<sup>252</sup> »

Le 11 novembre 1912, Gide consignait : « De jour en jour, je diffère et reporte un peu plus loin ma prière : vienne le temps où mon âme enfin délivrée ne s'occupera plus que de Dieu.<sup>253</sup> »

Pour Delay l'attitude puritaine, qui condamne sévèrement les péchés pour mieux exalter les aspirations idéales de l'âme « contient en germe l'écartèlement entre deux natures humaines, animale et angélique.<sup>254</sup> » Dans *les Faux-monnayeurs* on lit : « Tu ne sais ce que peut faire de nous une première éducation puritaine. Elle vous laisse au cœur un ressentiment dont on ne peut plus jamais se guérir...si j'en juge par moi.<sup>255</sup> »

Partagé entre ses désirs d'une part et les contraintes religieuses d'une autre part Gide sentait en lui des sentiments ambivalents qui dirigeaient son attitude non seulement envers Dieu mais aussi envers sa mère. Gide disait de sa mère : « Elle avait une façon de m'aimer qui parfois

---

<sup>249</sup> Ibid. p. 268.

<sup>250</sup> FREUD Sigmund, *Totem et Tabou*, op. cit., p. 40.

<sup>251</sup> GIDE André, *Journal*, op. cit., 30 mai 1910

<sup>252</sup> Ibid, *Morale chrétienne* 1916, cité par Gérard Gautier, *Christ et Dieu dans l'œuvre d'André Gide*.

<sup>253</sup> Ibid, le 11 novembre 1912

<sup>254</sup> Ibid. p. 256.

<sup>255</sup> GIDE André, *Les Faux-monnayeurs*, op. cit., p. 474, cité dans , *La jeunesse d'André Gide*, tome I, p. 256.

m'eut fait la haïr.<sup>256</sup> » Mais il disait aussi : « J'admiraïs ce constant effort qu'avait été sa vie pour se rapprocher un peu plus de tout ce qui méritait d'être aimé.<sup>257</sup> » Il était donc partagé entre l'amour et la haine, le désir de sa vigilance et la crainte de sa surveillance : « Il la vénérât comme une sainte austère et la détestait comme un maître sévère. Comblé de soins moraux et frustré de tendresses charnelles, il était pris entre sentiment et ressentiment.<sup>258</sup> » Cette mère puritaine ne savait pas distinguer entre la vanité et l'attention portée à soi-même, elle ne pouvait supporter chez son fils une manifestation de vanité, de complaisance ou même d'amour-propre.

Dans *l'Homme aux rats* de 1909 puis dans une note ajoutée en 1923 Freud indique : « Mais la coexistence chronique de l'amour et de la haine envers une même personne, et la très grande intensité de ces deux sentiments, voilà qui a de quoi surprendre. En effet, cette coexistence de sentiments contraires n'est possible que dans certaines conditions psychologiques particulières et grâce à leur caractère inconscient. L'amour n'a pas éteint la haine, il n'a pu que la refouler dans l'inconscient et là, assuré contre la destruction de l'action du conscient, elle peut subsister et même croître.<sup>259</sup> »

Ainsi les réactions enfantines d'André Gide vis-à-vis de la morale qui lui était enseignée ne furent que la transposition de ses réactions affectives vis-à-vis de la mère qui lui imposait cette morale. Dans les manifestations instinctives de ces premières années, Jean Delay a cherché les signes d'une homosexualité future et c'est à elle qu'il a rapporté le cri pathétique « je ne suis pas pareil aux autres.<sup>260</sup> »

À ce propos Delay ajoute « Quoiqu'il en soit l'enfance d'André Gide n'annonce pas l'allo-érotisme mais elle révèle un auto-érotisme plein d'ambivalence, qui deviendra le narcissisme d'André Walter, amour et haine de soi-même.<sup>261</sup> » Dans les *Faux-Monnayeurs* André Gide a transposé dans le personnage du petit Boris le conflit sexuel précoce qui marqua sa propre enfance. Boris depuis l'âge de neuf ans se livrait à l'onanisme et appelait son vice solitaire « faire de la magie.<sup>262</sup> »

La poussée des instincts accentua le sentiment de culpabilité et lui donna sa forme adulte. Celui-ci fut d'autant plus intense que sévissait plus rigoureusement la conscience morale formée par une éducation puritaine. Selon Delay, il n'est pas rare que des enfants nerveux et religieux croient que leur « *péché mortel* » les rend responsables des morts temporelles qui en

---

<sup>256</sup> GIDE André, *Si le Grain ne meurt*, II, op. cit., p. 367.

<sup>257</sup> Idem.

<sup>258</sup> DELAY Jean, *La jeunesse d'André Gide*, tome I, Gallimard 1956. p.268.

<sup>259</sup> FREUD Sigmund, *L'Homme aux rats*, Journal d'une analyse (1909), Puf, Bibliothèque De Psychanalyse, 200.

<sup>260</sup> DELAY Jean, *La jeunesse d'André Gide*, tome I, op. cit., p.252.

<sup>261</sup> Idem.

<sup>262</sup> Idem. p 253.



représenteraient la punition. Ils interprètent les événements malheureux qui surviennent dans leur entourage, comme une sorte de châtement entraîné par leur faute individuelle. Ainsi Gide était en plein sentiment de culpabilité au moment de ses premières crises d'angoisse. C'est par rapport à la mort de son père que Gide a situé deux événements étranges qui devaient, selon Delay, se répéter souvent durant sa jeunesse. « Le premier me reporte loin en arrière ; je voudrais préciser l'année, mais tout ce que je puis dire, c'est que mon père vivait encore. Nous étions à table ; Anna déjeunait avec nous. Mes parents étaient tristes parce qu'ils avaient appris dans la matinée la mort d'un petit enfant de quatre ans, fils de nos cousins Widmer.<sup>263</sup> »

Quant au second événement, il semble plus bizarre encore « c'était quelques années plus tard, peu après la mort de mon père ; c'est-à-dire que je devais avoir onze ans. La scène de nouveau se passa à table, pendant un repas du matin ; mais, cette fois, ma mère et moi nous étions seuls. J'avais été en classe ce matin là. Que s'était-il passé ? Rien, peut-être... Alors pourquoi tout à coup me décomposai-je et, tombant entre les bras de maman, sanglotant, convulsé, sentis-je à nouveau cette angoisse inexprimable, la même exactement que lors de la mort de mon petit cousin. (...) mais comment expliquer ça à ma mère qui ne distinguait, à travers mes sanglots, que ces confuses paroles que je répétais avec désespoir : je ne suis pas pareil aux autres ! je ne suis pas pareil aux autres !<sup>264</sup> »

Dans les *Faux-Monnayeurs* André Gide a représenté son « alter ego <sup>265</sup> ». Il y présentait le petit Boris terrifié par l'idée que son vice le rendait responsable de la mort de son père, ce qui nourrissait son sentiment de culpabilité. Delay a signalé le mélange d'angoisse et de volupté que procuraient à l'enfant de *Si le Grain ne meurt* les troubles phantasmes liés à l'idée de châtement, de destruction, de morcellement, de dissolution, et de métamorphose.

Gide distingue par rapport à ce qui précède deux natures, *la nature* au sens universel et une seconde nature qui est *sa nature* privée, les penchants sexuels qui lui sont naturels et qui expriment sa nature sexuelle. Delay refuse de voir dans la dualité gidienne une opposition entre "un être français ou latin" et un « être normand ou teuton » comme le disait Schreiber. Delay insiste sur le fait que ces différences entre les deux familles « ne suffisent pas à expliquer la complexité du caractère d'André Gide et que la division de celui-ci est due à une « cohabitation de sentiments contradictoires. <sup>266</sup> »

---

<sup>263</sup> DELAY Jean, *La jeunesse d'André Gide*, tome I, tome I, P. 171 et 172.

<sup>264</sup> Ibid. p.173.

<sup>265</sup> DELAY Jean, *La jeunesse d'André Gide*, tome I, op. cit., p. 554.

<sup>266</sup> Ibid. p.126.

Selon Jean Delay : « La faiblesse innée d'André Gide le rendait à priori peu apte à surmonter les difficultés et les obstacles qu'il rencontra "au début de sa course". Le cri épouvanté "je ne suis pas pareil aux autres" est le cri d'alarme d'un moi en danger. Faible et divisé, divisé parce que faible, et faible parce que divisé, il ne se sent pas capable de faire face aux ennemis qui l'assiègent du dehors et du dedans.<sup>267</sup> »

Comme on vient de le mentionner, Gide avait mis beaucoup de lui dans *les Faux-monnayeurs*, *les Cahiers d'André Walter* et *Si le grain ne meurt*, qui représente son autobiographie « Il suffit d'ouvrir au hasard *le Journal* d'André Gide pour y trouver la description des sentiments d'incomplétude, d'étrangeté, de dédoublement, d'irréalité du réel, des états de doute et d'ambiguïté, des contraintes obsédantes et compulsives, patiemment analysées par Janet. Il y a ici une rencontre entre le point de vue de l'auto-observation littéraire et le point de vue scientifique de l'observation objective dont l'œuvre de Gide offre bien d'autres exemples. Cette rencontre est d'autant plus remarquable que l'écrivain — j'ai pris soin de m'en assurer — ne connaissait pas, au moins directement, les travaux du psychologue. Mais ce qu'il importe ici de noter ce sont, dès l'enfance, les signes de la faiblesse nerveuse élective que Gide appelait sa « déficience » et qu'il sut analyser plus tard avec une admirable lucidité.<sup>268</sup> » La jeunesse d'André Gide contient-elle toutes les situations et tous les personnages du drame dont son œuvre sera le dénouement ? Delay l'a soutenu en soulignant que ces personnages et ces situations contribuent à leur tour à former un aspect de la personnalité de Gide qui devint manifeste dans sa vieillesse. En d'autres termes, le tableau de la jeunesse d'André Gide prouverait comment « L'enfant est le père de l'homme.<sup>269</sup> »

La dualité gidienne s'étend aussi non seulement jusqu'à sa nature sexuelle, mais aussi jusqu'à ses pratiques sexuelles. André Gide, après *Corydon*, peut passer pour certains lecteurs pour un militant, or Gide n'est pas strictement un militant homosexuel. Non seulement parce qu'il a défendu la pédérastie au sens grec, et qu'il a condamné les formes sodomite, inverti et efféminé de l'homosexualité.<sup>270</sup> Mais aussi parce que Gide avait une double nature. Cette

---

<sup>267</sup> DELAY Jean, *La jeunesse d'André Gide*, tome I, op. cit., p. 281.

<sup>268</sup> Ibid. p. 239 et 240.

<sup>269</sup> Ibid. p. 215.

<sup>270</sup> « J'appelle pédéraste celui qui, comme le mot l'indique, prend des jeunes garçons. J'appelle sodomite (...) celui dont le désir s'adresse aux hommes faits. J'appelle inverti celui qui, dans la comédie de l'amour, assume le rôle d'une femme et désire être possédé. Ces trois sortes d'homosexuels ne sont point toujours nettement tranchées ; il y a des glissements possibles de l'une à l'autre ; mais le plus souvent, la différence entre eux est telle qu'ils éprouvent un profond dégoût les uns pour les autres ; dégoût accompagné d'une réprobation qui ne le cède parfois en rien à celle que vous (hétérosexuels) manifestez âprement pour les trois. » André Gide, *Journal*, I, p. 671.

« Les pédérastes, dont je suis (pourquoi ne puis-je dire cela tout simplement, sans qu'aussitôt vous prétendiez voir, dans mon aveu, forfanterie ?) sont beaucoup plus rares, les sodomites beaucoup plus nombreux, que je ne pouvais croire d'abord. J'en parle d'après les confidences que j'ai reçues, et veux bien croire qu'en un autre temps et dans un autre pays il n'en eût pas été de même. Quant aux invertis, que j'ai fort peu fréquentés, il m'a

double nature fait que Gide, qui refuse les normes de la nature, et qui dénonce l'hétérosexualité ainsi que sa fin de procréation, avait des expériences hétérosexuelles, parmi les quelles une expérience « en vue de procréation », ce qui paraît paradoxal.

André Gide n'apparaît pas strictement un homosexuel. On peut même affirmer sa bisexualité durant des périodes différentes de sa vie. Il avait eu quelques expériences hétérosexuelles antérieures et postérieures au mariage. L'année 1893 est une année cruciale dans la vie d'André Gide, durant laquelle il connaît une crise majeure due au tiraillement intérieur entre son éducation austère et puritaine et ses pulsions homosexuelles. Durant son séjour en Afrique du Nord il va connaître sa première expérience homosexuelle. Essayant de contrarier ce penchant, il avait eu une initiation hétérosexuelle avec Mériem ben Atala à Biskra. En faisant la différence entre "les pensées" qui viennent de Dieu, qu'il voit "surmontables", et "les tentations" ou les désirs, qu'il trouve "insupprimable", Gide souligne : « Ce sont des désirs naturels, et lorsque l'âme jeune y aura résisté assez longtemps pour y prendre des droits de fierté, son soin doit être de les faire taire, ou d'en profiter, car il y a profit aux désirs, et profit au rassasiement de désirs par une trop longue résistance ; car l'âme en est très dérangée <sup>271</sup>»

Entre les « deux âmes » en guerre d'André Gide, il y avait toujours eu un dialogue. Mais André Gide rompt avec son puritanisme. Il partage, avec Paul-Albert Laurens, "les faveurs d'une jeune Ouled Naïl". Désormais, Gide décide de n'obéir qu'à ses désirs « Voilà du moins ce que je pense aujourd'hui. Il faut à tout prix obtenir la délivrance de son âme. <sup>272</sup> »

Le deuxième exemple d'activité hétérosexuelle pour Gide fut à Cambridge. Gide, regrettant ne pas avoir son propre enfant, entame une relation sexuelle avec Elisabeth van Rysselberghe, au cours de l'été de 1922, afin d'avoir un enfant. Elisabeth accepte par dévotion pour Gide, lequel lui écrivait déjà en 1916 : « Je n'aimerai jamais qu'une seule femme, et je ne puis avoir de vrais désirs que pour les jeunes garçons. Mais je me résigne mal à te voir sans enfants et à n'en avoir pas moi-même. <sup>273</sup> »

Catherine Gide raconte pour la première fois en 2002 que c'est Marc Allégret qui était présumé être le père de cet enfant : Catherine. Elle disait : « Alors, André propose à Marc Allégret, son amour et amant d'être le géniteur de cet enfant. Marc rencontre Elisabeth et ils

---

toujours paru qu'eux seuls méritaient ce reproche de déformation morale ou intellectuelle et tombaient sous le coup de certaines accusations que l'on adresse communément à tous les homosexuels. *Feuillets II*, entre 1918 et 1919.

<sup>271</sup> GIDE André, *Journal, I, 1887-1925*, op. cit., Journal de 1894, p.53.

<sup>272</sup> Idem.

<sup>273</sup> Cette déclaration fut écrite sur un morceau de papier, dans le train de Calais à Paris, un soir de novembre 1916. Cité dans : *Le triomphe de l'art moderne, Les années folles, 1918-1939*, Jean Jacques l'évêque. ACR édition. p.216

vont tomber amoureux. Ironie ou non du sort, Marc et Elisabeth n'arrivent pas à avoir d'enfant.<sup>274</sup>»

Catherine Gide ajoute à ce propos : « On ne me l'a jamais dit parce que je crois qu'on attendait toujours que je pose une question. Mais c'est mal connaître les gosses. Pour rien au monde, je n'aurais posé de questions. Je me disais que si on ne me disait rien, c'était parce qu'il y avait quelque chose de mystérieux.<sup>275</sup> »

En 1918, Gide entame une relation sexuelle avec Marc Allégret à Cambridge comme on l'a déjà souligné. Pour Gide, partir avec Marc c'était trahir l'engagement spirituel qui le liait de longue date à son épouse. Gide avait eu de nombreuses aventures homosexuelles auparavant, mais la plupart étaient restées sans lendemain. Ainsi, le profond lien émotionnel qui l'attachait à Marc entachait leur relation d'un certain sentiment de culpabilité. Madeleine qui avait bien des soupçons, une fois certaine brûla les lettres que Gide lui avait écrites, comme on l'a déjà mentionné.

Dans *L'Immoraliste* Michel noue une tendre amitié avec Marceline, en sentant son désir pour Moktir. Edouard note dans son *Journal* son attirance pour Olivier et son échec à aimer Laura. Gide lui-même gardait Madeleine pour son plaisir spirituel, et Marc pour son plaisir sexuel. Il éprouve un dualisme marqué par le désir du corps du même sexe et l'amour pour l'âme de l'autre sexe, rappelle l'exemple, tant critiqué en occident, de Si El Sayed. Si El Sayed est l'un des célèbres personnages de la *Trilogie du Caire*<sup>276</sup> de l'écrivain égyptien Naguib Mahfouz<sup>277</sup>, qui représente l'homme égyptien de l'époque, personnage entouré de respect et de gloire, alors que cet homme était un libertin qui entretenait des relations sexuelles avec des prostitués. Pourtant, en tant que mari, il était autoritaire et redoutable avec sa femme obéissante et pure. Au nom du plaisir sexuel, il se permet de trahir sa femme, qu'il gardait au foyer. Malgré l'extrême différence entre Si Elssayed qui présente la société patriarcale et Gide qui présente la figure et marginale, tous les deux sacrifient leur amour spirituel pour leur désir sexuel. Si Elssayed mène une double vie : chez lui, celle d'un despote domestique exigeant

---

<sup>274</sup> GIDE Catherine, *Entretiens 2002-2003*, Paris, Gallimard, 2009, p. 160.

<sup>275</sup> Idem.

<sup>276</sup> *La Trilogie du Caire*, l'œuvre la plus importante de Naguib Mahfouz, énorme saga familiale et historique de 1500 pages qui fut divisée en trois romans. Chaque roman porte le nom des rues où Mahfouz a passé sa jeunesse *Impasse des deux palais, Le Palais du désir, Le Jardin du passé*. Il y décrit la vie d'un patriarche et de sa famille au Caire pendant une période qui va de la Première Guerre mondiale jusqu'au renversement du roi Farouk. Par le nombre de ses personnages et la richesse de l'étude sociale, Mahfouz rappelle des prédécesseurs dans le genre romanesque : Balzac, Dickens, Tolstoï, Galsworthy. Il termine cet ouvrage juste avant le coup d'État de Gamal Abdel Nasser et dès 1952, il délaisse l'écriture romanesque pour le scénario – forme d'écriture moins noble mais mieux rémunérée.

<sup>277</sup> Lauréat du prix Nobel de littérature en 1988, Naguib Mahfouz est né au Caire le 11 décembre 1911 dans le quartier populaire de Gamaliyya à Khân al-Khalili, et mort le 30 août 2006. C'était un écrivain égyptien de langue arabe et l'intellectuel le plus célèbre d'Égypte,

une obéissance aveugle et une sujétion indiscutable de la part des siens, et au dehors, celle d'un noceur bambochant des nuits entières en galante compagnie. Gide lui a sacrifié sa femme aimée à l'adolescent adoré, en affirmant que l'amour de Marc ne lui a rien volé.

Durant sa relation sexuelle avec Marc et celle avec Elisabeth afin d'avoir un enfant, Gide avait presque achevé *Corydon*, qui pourtant condamne l'hétérosexualité et les normes sexuelles mises au service de « la procréation ».

A travers les exemples qu'on vient de citer, nous pouvons constater que Gide n'est pas un militant homosexuel au sens strict. Sa bisexualité s'affirme à travers cette dualité sexuelle qui s'explique autant dans sa vie privée en tant que Gide, que dans ses romans en tant qu'écrivain. À ce propos François Cusset, dans son livre *Queer Critics* écrit : « Il n'y a pas, chez Gide, d'homosexualité au sens d'une préférence et de sa logique libidinale, mais seulement ces deux formes cruciales que constitue son "ascétisme" sexuel (plus spartiate qu'athénien), renoncement aux normes bourgeoises bien plus qu'option pour l'orgie sodomitique...<sup>278</sup> »

Ainsi Cusset pense que *Corydon* se lit « Comme une ode idéaliste à un amour du même très puritain (...), beaucoup plus que comme ce *Habeas corpus* des droits homos qu'en ont fait ses lecteurs militants. Il faut y voir, pour les gidiens queer, un appel à toutes les formes de dilution du moi plutôt qu'une réhabilitation des invertis.<sup>279</sup> »

Ce qui prévaut dans l'œuvre de Gide, c'est sa vision subjective. À cause de cette position toute subjective, Gide demeure "le Contemporain capital", le représentant de son époque.

Pour Yaffa Wolfman Gide est « personnel dans son style en accentuant le "moi" de l'écrivain.<sup>280</sup> » Dans son livre *Engagement et écriture chez André Gide*, Yaffa Wolfman s'interroge « Comment un écrivain dont la position est toute subjective, particulière et personnelle, peut-il être le représentant d'une époque et d'un peuple, et son approche correspondre au caractère universel de son œuvre ?<sup>281</sup> »

Dans ses écritures, Gide se livre à « une analyse très serrée pour tenter d'éclairer les recoins obscurs de la psychologie de ses contemporains comme des générations passées; il va jusqu'à émettre des hypothèses sur les problèmes que devra affronter l'homme de demain. Il invite ses lecteurs à le suivre, par la bouche d'un narrateur ou d'un héros fictif, qui, tout en incarnant diverses tendances prétendent à l'objectivité. Gide range chacun de ses écrits dans le genre littéraire qui lui est propre.<sup>282</sup> »

---

<sup>278</sup> CUSSET François, *Queer Critics, la littérature française déshabillée par ses homo-lecteurs*, PUF, 2002. p.155.

<sup>279</sup> Idem.

<sup>280</sup> WOLFMAN Yaffa, *Engagement et écriture chez André Gide*, Librairie A-G Nizet, 1996. p. 45.

<sup>281</sup> Idem.

<sup>282</sup> Ibid. p. 369.

L'œuvre littéraire gidienne parcourt l'essentiel de la vie humaine, des problèmes qu'affrontent et la majorité et la minorité de la société. « Son œuvre fictionnelle est en fait une recherche de formes et de contenus pas encore utilisés par ses pairs, ou qui l'ont été d'une manière tout autre que la sienne. <sup>283</sup> » A travers la fiction Gide tente d'aborder des problèmes encore inexplorés, de pousser ses lecteurs à affronter plusieurs situations en rejetant les préjugés et les conventions. Mais Gide ne se contente pas de rejeter les conventions, ce qui caractérise n'importe quel écrivain, mais « il propose des structures, des idées et des formes d'expression de rechange. <sup>284</sup> »

Ainsi dans ses œuvres, Gide emmène ses lecteurs en voyage « chacun de ses livres en est une des étapes, qui s'additionnent en une exploration dans les abysses de l'âme humaine, de la vie elle-même, de la création et des mystères de notre existence. <sup>285</sup> » A travers son œuvre Gide veut que son lecteur affronte ses problèmes plutôt que de rester attaché aux idées préalablement figées. Yaffa Wolfman insiste sur le côté subjectif de ce fait, en soulignant que la motivation de Gide « est toujours intérieure et personnelle, comme il en témoigne lui-même, et comme l'ont confirmé de nombreux critiques. <sup>286</sup> »

L'œuvre d'art se présente pour Gide comme le moyen par lequel il peut concilier ses propres contradictions « La volonté de concilier ses propres contradictions le renvoie à la fois à lui-même, saisi en tant que microcosme, et à la société en tant que macrocosme. <sup>287</sup> »

Chez Gide la littérature est « une littérature de fiction fourmillant de jeux d'écriture, sans être pour autant simple divertissement : elle demande au lecteur un effort intellectuel et une sensibilité aiguë pour reconsidérer les valeurs culturelles occidentales, reconnaître les injustices et les erreurs qui ont fait de l'Europe ce qu'elle est : un champ de bataille où s'affrontent et se succèdent les dictateurs. <sup>288</sup> »

Gide fait front face aux processus "historiques destructeurs et à la nature bestiale de l'homme"<sup>289</sup> Il refuse la soumission aveugle à l'autorité et essaye à travers son écriture de devenir le guide "spirituel" des jeunes. L'écriture de Gide est l'expression « d'une attitude a-historique dans l'affrontement avec l'histoire ; car Gide refuse l'histoire et aspire à la « corriger » en lui substituant des modèles d'inspiration utopique. Aux hydres qui menacent tous

---

<sup>283</sup> Ibid. p. 369.

<sup>284</sup> Ibid. p. 370.

<sup>285</sup> Ibid. p. 369.

<sup>286</sup> Ibid. p. 371

<sup>287</sup> Ibid. p.371

<sup>288</sup> WOLFMAN Yaffa, *Engagement et écriture chez André Gide*, op. cit., p. 374.

<sup>289</sup> Idem.

les progrès et acquis de l'humanité, il oppose les forces de l'esprit et des valeurs morales, armes des rebelles et des individualistes.<sup>290</sup> »

L'attitude ambivalente a caractérisé la vie réelle de Gide, et s'étend d'une certaine manière, à son écriture. *Corydon* représente la volonté gidienne de réhabilitation morale de la pédérastie, par un discours balançant d'ailleurs entre une défense de l'homosexualité perçue comme normalité et la singularité de cette condition.

Dans son article *Note sur l'ambivalence des sentiments d'après Freud*, J.-C. Grenier écrit :« En France, André Gide représente le type même d'une sensibilité « ambivalente ». Et il a clairement analysé l'idée que noyait Dostoïevski dans son *clair-obscur*. « Les extrêmes me touchent. "Mon âme est à la fois séduite et refusée". "Il y a dans tout homme deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan... Je n'ai jamais rien su renoncer; et protégeant en moi, à la fois le meilleur et le pire, c'est en écartelé que j'ai vécu..."Et enfin "Pas d'œuvre d'art sans la collaboration du démon ». Tout l'œuvre romanesque de Gide est une illustration de cette doctrine." <sup>291</sup>»

---

<sup>290</sup> Idem.

<sup>291</sup> GRENIER J.-C. Note sur l'ambivalence des sentiments d'après Freud, *le Disque vert*, 2ème année, 3ème Série, N°1. 1924, p. 147. <http://homepage.mac.com/emmapeel/disquevert/freud/grenier.html>

## **Chapitre 5 : Une forme littéraire inhabituelle.**





### **Une forme littéraire inhabituelle :**

« Je n'écris pas pour amuser et prétends décevoir dès le seuil ceux qui chercheront ici du plaisir, de l'art, de l'esprit ou quoi que ce soit d'autre enfin que l'expression la plus simple d'une pensée très sérieuse.<sup>292</sup> » écrit Gide dans la préface de *Corydon*.

Très tôt Gide s'est interrogé sur la forme littéraire qu'il pourrait adopter pour *Corydon* et qui permettrait à sa pensée de couler facilement dans les lettres. L'auteur, dans son désir de toucher le lecteur, doit recourir à toutes les possibilités expressives du langage. On verra dans les lignes qui suivent que c'est exactement ce que Gide fait. Il a défini sa stratégie dès le début. Une stratégie qui s'adapte au lecteur auquel il s'adresse : la forme, la tonalité et le registre de langue.

Dans quelle mesure la forme littéraire choisie par Gide a-t-elle rendu son argumentation plus convaincante ? en adoptant une stratégie d'argumentation directe, en choisissant l'essai comme genre littéraire et en s'exprimant sous forme de dialogues socratiques, Gide nous le montre. Pour lui « L'important n'est pas de convaincre, mais de donner à réfléchir. <sup>293</sup>» L'essai, l'argumentation d'autorité, les dialogues socratiques, cette concentration d'effets compose la forme littéraire singulière à travers laquelle Gide veut pousser ses lecteurs à la réflexion.

#### **a) D'abord, le choix de l'essai :**

Ce genre littéraire assez commode, aux formes multiples, qui propose une réflexion et confronte des opinions, paraît idéal pour ce que Gide veut présenter dans *Corydon*. Le choix de « l'essai » comme forme littéraire propose un enseignement ou un partage de connaissances rassemblant en un discours structuré des sujets divers : art, culture, société. L'essai est le plus souvent une écriture personnelle à travers laquelle l'auteur livre une réflexion, voire ses impressions. *Corydon* s'approche au plus près de cette forme. C'est un essai qui reflète les impressions de Gide, ses réflexions personnelles et ses tendances sexuelles tout en présentant les arguments nécessaires afin d'amener le lecteur à admettre la pédérastie.

Cette forme littéraire est particulièrement bien adaptée à l'expression d'une délibération. Gide donne à sa délibération la forme d'une discussion philosophique qui lui permet de se confronter à ses propres objections ou à celles des autres, avant de se construire sa propre opinion, en mettant en jeu cette étape nécessaire de la réflexion personnelle. Gide amène donc

---

<sup>292</sup> GIDE André, *Corydon*, préface, p. 9.

<sup>293</sup> Bernard Werber, *Le père de nos pères*, livre de Poche, 2000.

le lecteur à considérer les différents avis en confrontant des diverses positions avant de prendre une décision.

#### **b) L'argument d'autorité :**

Dans *Corydon*, Gide mobilise aussi les moyens de la rhétorique. L'argument d'autorité est présent dans *Corydon* : il s'agit de la citation d'auteurs ou d'hommes célèbres qui ont déjà abordé le sujet dont il est question et l'ont déjà approuvé.

Gide s'appuie sur Montaigne et sur Pascal, les citant pour orienter la discussion vers « le rôle civilisateur » de la pédérastie.

Gide accorde beaucoup d'importance à Montaigne qui pour lui est toujours actuel. Il s'y réfère à maintes reprises dans son *Journal* ainsi que dans *Corydon* « Il a écrit la préface au tome 1 des *Essais*, ainsi qu'un *Essai sur Montaigne* malheureusement épuisé aujourd'hui.<sup>294</sup> ». Pour Gide, Montaigne reste le compagnon de tous les instants. Il décrit dans son *Journal* une matinée délicieuse : « J'avais un petit *Montaigne* avec moi, mais n'en lisais que par instant, en marchant et juste ce qu'il faut pour entretenir l'exaltation joyeuse de ma pensée.<sup>295</sup> »

Dans son *Essai sur Montaigne* de 1929, Gide met l'accent sur la théorie de l'acte gratuit, sur la dialectique amoureuse et les contradictions du soi. Montaigne écrit : « Je ne peins pas l'être, je peins le passage<sup>296</sup> » L'acte gratuit s'oppose au calvinisme et à la prédestination, car il correspond à la liberté retrouvée dans l'adhésion de l'être tout entier à l'instant, sans passé, ni projets, ni regrets, ni scrupules.

« Quand je danse, je danse ; quand je dors, je dors, et quand je me promène solitairement en un beau verger, si mes pensées se sont entretenues d'objets étrangers quelque partie du temps, je les ramène à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude et à moi<sup>297</sup> » écrit Montaigne. Un tel personnage peut-il exister hors de la fiction ?

Dans *Corydon* on lit : « j'avoue que je prends quelques précautions oratoires. Avant d'aborder la question, je cite Pascal et Montaigne.<sup>298</sup> »

En ce sens, *Corydon* ne cesse pas de pousser à réfléchir et à persuader. A travers le dialogue et l'argumentation, Gide essaye de convaincre, en faisant appel à la raison et aux sentiments à

---

<sup>294</sup> ROTHEVAL Rodrigues Hugette, André Gide lecteur de Montaigne, *Revista da Faculdade de Letras : Línguas e Literaturas*, série II, vol. 05, n° 2, 1988, pages. 549-554. p. 549. texte mis en ligne : <http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/2580.pdf>

<sup>295</sup> GIDE André, *Journal 1889-1939*, op. cit., p. 183.

<sup>296</sup> MONTAIGNE Michel, *Essais*, édition établie par Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien Simonin, Paris, Gallimard, Collection de la Pléiade 2007. III, 13, *L'art de vivre*.

<sup>297</sup> Ibid.

<sup>298</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p.36.

la fois. D'où la mise en place d'une démarche rhétorique. Gide s'adresse à l'intelligence et vise à faire reconnaître le caractère véridique de son idée ou de son point de vue « exemple des animaux »

Gide essaye aussi de persuader, et persuader fait appel à l'adhésion affective d'un destinataire pour lui faire croire que l'idée ou l'opinion est vraie. C'est ce que fait *Corydon* avec son intervieweur, à travers les quatre dialogues socratiques. Il cherche aussi à séduire son destinataire et à attirer le lecteur dans son camp. Gide vise à multiplier ses chances de convaincre. On peut ainsi parler d'un véritable traité didactique, sorte de « défense et illustration » du non-conformisme.

C'est par le dialogue que Gide entend plaider et convaincre. Pour lui, le dialogue offre une palette de procédés et de stratégies assurant l'efficacité de son argumentation. C'est à travers le dialogue que deux points de vue, deux pensées se mettent en contact et essaient de progresser pour arriver à un accord.

Mais tout d'abord au seuil du dialogue il faut accepter certains termes. *Corydon* essaye de fonder son dialogue sur des connaissances communes en montrant d'abord que l'homosexualité est inscrite dans la nature. S'il affirme que l'homosexualité n'est pas un fait contre nature, son interlocuteur sera prêt à dialoguer et à coopérer. Gide est convaincu de la nécessité de l'existence d'une forme de relation entre les deux interlocuteurs par laquelle les deux admettent de ne pas vouloir piéger l'autre. Ainsi *Corydon* dans son dialogue discute non pas pour avoir une supériorité sur son interlocuteur mais pour une même recherche commune. Ce qu'il vise selon son point de vue, c'est la vérité et non la supériorité.

### **c) Le dialogue philosophique :**

Alain Goulet souligne que le sous-titre précisant qu'il s'agit de "Quatre dialogues socratiques" « renvoie à la fois à l'art de la maïeutique, à l'ironie socratique, et à la personnalité même de Socrate, modèle de sagesse, habité par son « démon » et condamné pour avoir « tenté de corrompre la jeunesse.<sup>299</sup> » Le dialogue philosophique est hérité de l'Antiquité, celui que Socrate utilise avec ses élèves et ses adversaires. Ce type de dialogue suppose deux interlocuteurs qui font avancer la conversation de manière à exposer une thèse. Chez Socrate, il ne s'agit pas de débattre, mais de pratiquer l'art de la conversation à travers le dialogue où les interrogations croisées conduisent à faire émerger une réponse. « Le meilleur moyen de persuader consiste à ne pas persuader.<sup>300</sup> »

---

<sup>299</sup> GIDE André, *Romans et récits*, Tome 1, op. cit., *Corydon*, Notices, p. 1163.

<sup>300</sup> LAUTRÉAMONT, *Les chants de Maldoror*, 1869, dans *Œuvres complètes*, éditions Gallimard, collection Poésie/Gallimard, 1973, II, 9.

Le dialogue philosophique, utilisé par un maître habile, sert à transmettre un savoir. Cette forme dialoguée, qui fait appel à la raison, satisfaisait le goût de Gide. Elle se trouve illustrée par Platon dans *Le Banquet* et fut souvent adoptée pour traiter les sujets délicats ou qui prêtent à polémiques, lorsque l'on a le souci de l'objectivité. C'est Corydon qui conduit le dialogue en discutant de la pédérastie avec son visiteur.

Parmi les caractéristiques du dialogue socratique que Gide utilise, on trouve d'abord l'analogie, procédé très souvent employé par Socrate. Pour démontrer que l'homosexualité appartient à l'ordre de la nature comme à celui de la culture, *Corydon* compare les similitudes de rapports entre les humains et les animaux. Il s'efforce de montrer que ces derniers ont des tendances homosexuelles, ce qui va à l'encontre de l'idée que l'homosexualité est contre nature et tend à « l'exonérer des accusations d'immoralité et de vice qui pèsent sur elle. <sup>301</sup>» Dans les dialogues, l'interlocuteur répond non pas ce qu'il pense mais ce que pensent les autres. Cela renvoie aux préjugés des gens qui jugent les homosexuels comme anormaux et immoralistes. Il ne faut donc accepter que ce qui a été reconnu dans le cadre du dialogue. Corydon est donc un personnage gidien qui possède l'art de l'argumentation afin de pouvoir persuader son interlocuteur et dissiper les illusions et les préjugés qui brouillent, selon lui, l'image de l'homosexualité pour réaliser son but et prouver « la normalité de la pédérastie ».

#### **d) La construction en abîme :**

Le procédé narratif de mise en abîme a été introduit par André Gide dans son *Journal* en 1893 : « J'aime assez qu'en une œuvre d'art, on retrouve ainsi transposé, à l'échelle des personnages, le sujet même de cette œuvre. Rien ne l'éclaire mieux et n'établit plus sûrement toutes les proportions de l'ensemble. Ainsi, dans tels tableaux de Memling ou de Quentin Metsys, un petit miroir convexe<sup>302</sup> et sombre reflète, à son tour, l'intérieur de la pièce où se joue la scène peinte. En littérature, dans *Hamlet*, la scène de la comédie ; et ailleurs dans bien d'autres pièces. Dans *Wilhelm Meister*, les scènes de marionnettes ou de fête au château. Dans la chute de la maison Usher, la lecture que l'on fait à Roderick, etc. Aucun de ces exemples n'est absolument juste. Ce qui le serait beaucoup plus, ce qui dirait mieux ce que

---

<sup>301</sup> Goulet Alain, in GIDE André, *Romans et récits*, Tome II, op. cit., *Corydon*, Notices, p. 1163.

<sup>302</sup> Gide mentionne les peintures de Memling et de Quentin Metsys, dans lesquelles «un petit miroir convexe et sombre reflète (sic), à son tour, l'intérieur de la pièce où se joue la scène peinte» Puisque le miroir convexe défigure toujours l'objet reflété, on constate que la *mise en abîme* ne répète pas simplement ce qu'elle renvoie. Gide, qui a fait observer cet aspect important de la *différence* entre l'objet et son reflet se lamente : «Aucun de ces exemples n'est absolument juste. »

Dans sa définition de la *mise en abîme*, Dällenbach en 1977 confirme que Gide dit concernant la réflexion : « est *mise en abîme* tout miroir interne réfléchissant l'ensemble du récit par reduplication simple, répétée ou spéculaire. » Dällenbach Lucien, *Le récit spéculaire, Essai sur la mise en abîme*, Paris, Seuil, 1977

j'ai voulu dans mes *Cahiers*, dans mon *Narcisse* et dans la *Tentative*, c'est la comparaison avec ce procédé du blason qui consiste, dans le premier, à en mettre un second « en abîme.<sup>303</sup>» La mise en abîme, selon Gide, reproduit au sein de l'œuvre le sujet même de cette œuvre. Ainsi, dans *les Faux-monnayeurs*, Edouard, le héros, projette-t-il d'écrire un roman que nous sommes en train de lire. Dans *Paludes*, le héros rédige un journal dont le titre est *Paludes*. Dans *Corydon*, le héros entreprend l'écriture d'un essai sur l'homosexualité intitulé *Corydon*. « La mise en abîme gidienne vise donc avant tout à « mettre en évidence la construction mutuelle de l'écrivain et de l'écrit.<sup>304</sup> » Ainsi la mise en abîme chez Gide est chargée de réfléchir à la fois l'œuvre et le sujet de l'œuvre qui l'introduit. Gide mentionne comme exemple du procédé décrit par lui le livre dans le livre ou le théâtre dans le théâtre. C'est un jeu de miroir, technique qui sera fort utilisée dans le nouveau roman, notamment chez Butor et Robbe-Grillet, sous diverses formes. Les deux ont subi l'influence du cinéma ; ils multiplient les jeux de caméra, les effets d'optique et la création de reflets. Cette tendance de Robbe-Grillet à chercher des duplications à l'intérieur d'une œuvre atteint l'apogée dans son film *L'Année dernière à Marienbad*, où toute l'histoire se répète, pour ainsi dire, à presque chaque moment : ce qui s'est passé l'année dernière, semble-t-il, c'est ce qui se passe ici, maintenant, ou jamais. On trouve chez Michel Butor encore, aussi bien que les journaux-miroirs de *Degrés*, des représentations intérieures du sujet de l'œuvre. Chez Gide, il s'agit d'insérer à l'intérieur du roman l'histoire d'un romancier en train d'écrire un autre roman. La mise en abîme constitue un autre moyen par lequel Gide prend ses distances à travers la polyphonie qu'elle produit, et le caractère fictif qu'elle donne à *Corydon* et derrière lequel Gide s'abrite.

Par cette technique, on entend plusieurs voix dans *Corydon*. Le texte apparaît comme un véritable carrefour intertextuel où la parole de l'énonciateur est constamment habitée par d'autres paroles. Genette réserve le terme d'intertextualité à « la co-présence de deux ou plusieurs textes<sup>305</sup> » autrement dit, c'est la présence effective d'un ou de plusieurs textes dans un autre texte. Cette intertextualité est due donc à la technique de la mise en abîme, ce qui crée une sorte de dédoublement narratif puisque chaque roman a son propre narrateur, ce qui aboutit à une multiplicité de voix : la polyphonie. Chez Gide l'abîme est créé par la présence d'un autre romancier en train d'écrire un roman qui se conçoit, se fait, se réalise ou ne se réalise pas. L'auteur est donc invité à lire, non pas un roman déjà fait, mais un roman en train de se faire. On rencontre souvent ce procédé chez Gide. C'est le cas des *Faux-monnayeurs*, un

<sup>303</sup> GIDE André, *Journal, 1889-1939*, op. cit., *Journal de 1893*, p. 41.

<sup>304</sup> FEVRY Sébastien, *La mise en abîme filmique, essai de typologie*, Liège, CEFAL, 2000. p. 23.

<sup>305</sup> MAINGUENEAU Dominique, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Dunod, 1990.

texte dans l'autre, voire un roman dans un autre roman, celui d'Edouard, l'auteur du *Journal des Faux-monnayeurs*, et celui de Gide. *Corydon* est une œuvre dans l'œuvre, celle de Corydon qui veut publier une défense de la pédérastie et celle d'André Gide.

Gide ne cherche plus à faire croire au lecteur la véracité de ce qu'il raconte, c'est la recherche d'une vérité qui, peut-être, ne sera jamais captée : « Croyez ceux qui cherchent la vérité, doutez de ceux qui la trouvent ; doutez de tout, mais ne doutez pas de vous-même. <sup>306</sup> »

Gide s'interroge avant tout sur la responsabilité de l'écrivain, qui doit toujours traquer la vérité. Cette difficulté à croire au réel va créer chez Gide une sorte de dédoublement en acteur et spectateur à travers la mise en abîme : ce qu'il n'ose réaliser ouvertement, les opinions qu'il ne peut révéler dans la certitude, il va charger quelqu'un d'autre de les argumenter, de les soutenir et d'assumer leur échec ou leur réussite.

En s'abritant derrière cette mise en abîme, Gide se ménage une espace de liberté tout en se protégeant contre toute critique sur le thème traité. Ainsi, étant donnée l'œuvre dans l'œuvre, tout ce qu'on pourrait reprocher à Gide dans sa défense de la pédérastie est en fait confié à Corydon, un personnage « en abîme ».

Grâce à la forme littéraire qu'il utilise, Gide vise à libérer la question homosexuelle des préjugés, et à l'écarter également d'une approche purement littéraire, en présentant une démarche de forme scientifique et philosophique, mais dans une écriture littéraire. A travers cette forme littéraire, Gide cherche à trouver les justes passerelles pour projeter ce qui habite son cœur et rejoindre son lecteur. Il nous montre dans quelle mesure la forme littéraire peut rendre une argumentation plus efficace en s'exprimant dans un essai, sous forme de dialogue socratique, pour contribuer à la conviction et à la persuasion d'autrui.

Dans le genre de dialogue auquel recourt Gide il a été précédé par d'illustres devanciers, Platon dans *Le Banquet*, Lucien de Samosate, etc.

Pourtant, il faut noter que le choix de cette forme littéraire a provoqué de vives protestations que nous envisagerons plus loin. En 1946 Gide en arriva à considérer *Corydon* comme le plus utile de ses livres, mais pas le plus réussi. Il n'était lui-même pas très satisfait de cette forme. Dès 1938 il écrit : « Mon *Corydon* n'est pas ce qu'il aurait pu être, et si je pouvais le récrire, ce serait tout différemment. J'ai voulu raffiner, ruser. <sup>307</sup> » Vingt deux ans après la publication Gide s'est donc critiqué lui-même ; il écrit dans son *Journal* : « Sa forme même ne me satisfait plus guère aujourd'hui, ni cette façon d'esquiver le scandale et d'attaquer le problème

---

<sup>306</sup> FERRÉ Jean-Luc, Une œuvre foisonnante, in Dossier *Les clés* n° 428, du 15 au 21 février 2001. p. 3.

<sup>307</sup> GIDE André, *Journal II*, op. cit., 12 mars 1938, p. 608.

par feinte procuration. C'est aussi que, dans ce temps, je n'étais pas assez sûr de moi-même : je savais que j'avais raison ; mais je ne savais pas à quel point.<sup>308</sup> »

**e) « Malheur à celui par qui le scandale arrive » :**

Cette forme littéraire ainsi que la stratégie de publication choisie pour *Corydon* faisaient partie des précautions que Gide avait prises pour éviter le scandale. En effet, les amis à qui Gide avait soumis l'ébauche du traité avant la publication définitive, comme Roger Martin du Gard, ne cessaient pas de lui conseiller d'y renoncer et étaient effrayés par le scandale et le rejaillissement qu'il pourrait avoir sur sa vie publique et privée. Paul Claudel lui demanda de s'expliquer avant de rompre définitivement avec lui. Comme on l'a déjà cité, Gide ne fait d'abord imprimer que les deux premiers chapitres, anonymement et en douze exemplaires seulement, sous le titre *C.R.D.N.*, en 1911.

A propos du choix de ce titre lacunaire, Monique Nemer pense que Gide ne voulait pas citer le nom complet de Corydon, qui rappelle au fur et à mesure au lecteur le berger Corydon des *Eglogues* de Virgile. Il craignait « que le seul nom de *Corydon* convoque immédiatement le *Formosum pastor Corydon ardebat Alexim* de Virgile - et dévoile ainsi l'objet du livre.<sup>309</sup> » Gide complète son œuvre en 1917-1918, et la fait paraître anonymement à nouveau en 1920, en vingt exemplaires distribués à des amis. Gide ne voulait donc pas dévoiler le thème qu'il traite dans *Corydon* avant sa publication définitive par crainte, entre autres, des préjugés et des critiques.

Il décide ensuite d'assumer cette œuvre, la plus importante à ses yeux, et d'engager son nom et sa réputation dans la défense de sa conception de l'homosexualité. *Corydon* est alors publié en 1924. Gide savait le scandale était inévitable et voulait qu'il arrive de son fait. Pour lui tout devait être manifesté, même les plus funestes choses. Ainsi écrivait-il dans le *Traité du Narcisse* : « Malheur à celui par qui le scandale arrive », mais « Il faut que le scandale arrive.<sup>310</sup> »

Cette nécessité de se dévoiler le poussait donc à écrire puis à publier *Corydon*. Nous pourrions dire que Gide essayait de s'abriter derrière le caractère fictif du livre, puisque la défense de la pédérastie qu'on reprochait à *Corydon* était en fait confiée à un personnage fictif. Ce n'est pas pour rien que Gide prenait ces précautions. Il craignait, comme on l'a déjà mentionné, les réactions des critiques vis-à-vis de *Corydon*. Sa correspondance avec Dorothy Bussy

---

<sup>308</sup> Ibid. janvier 1946, p. 1017.

<sup>309</sup> NEMER Monique, *Corydon Citoyen, essai sur André Gide et l'homosexualité*, Paris, Gallimard NRF, 2006. p. 55, 56.

<sup>310</sup> GIDE André, *Traité du Narcisse*, Romans, Bibliothèque de la Pléiade, P-9. Gide cite l'Évangile selon Luc (Luc 17, 1).



témoigne de cette inquiétude : « (...) C'est avec Domi (Drouin) que je rentre à Cuverville ; à la fois très heureux de le sentir près de moi, près de nous, et craignant un peu pour mon travail... *Corydon* va paraître.<sup>311</sup> » La remarque indiquait une décision qui inquiéta Dorothy Bussy ; elle répondit à Gide : « (...) *Corydon* va paraître : c'est comme si vous m'aviez dit que vous allez être opéré de l'appendicite. Une grande confiance que tout se passera bien, mais terrifiée quand même.<sup>312</sup> »

Le 26 décembre 1923, soit six mois avant la sortie définitive de *Corydon* pour le public, Gide écrivit à Bussy : « (...) Pour *Corydon*, je me compare à cette caricature d'Abel Faivre qui montre un homme couché en travers de la voie, la tête sur le rail, attendant le train qui va la lui trancher ; il tire sa montre et dit « Sapristi ! ce que le rapide a du retard.<sup>313</sup> »

Mais cette inquiétude n'empêcha pas Gide de publier *Corydon*, même après dix ans d'attente. Sa pensée d'avant guerre n'avait pas changé après la guerre : « Dix ans ont passé ; j'ai pris plus d'assurance. Exemples, arguments nouveaux, témoignages tout est venu corroborer mes théories. Ce que je pensais hier, je le pense plus fort aujourd'hui, et l'indignation que ce petit livre pourra provoquer (qu'y puis-je ?) ne me retiendra pas de croire que les choses que j'y dis méritent d'être dites. Non pas que j'estime que tout ce que l'on pense doit être dit et publié ; mais bien ceci précisément, et qu'il faut l'oser dire aujourd'hui.<sup>314</sup> »

*Corydon* n'a été mis en vente que le 20 juin 1924. Inquiet, Gide suivait, voire attendait avec inquiétude les critiques. Dans une lettre datée de 25 juin 1924 à Dorothy Bussy, Gide exprimait son inquiétude et les précautions qu'il avait prises pour que *Corydon* se répande entre les mains du public assez lentement : « *Corydon* est sorti de sa cage vendredi dernier. Encore aucun écho ; mais je sais qu'il se trouve en vente ; non seulement je n'ai fait aucun envoi ; mais même les libraires ne recevront le livre que sur demande de sorte que la divulgation ne se pourra faire qu'assez lentement<sup>315</sup> »

Quelques mois après la publication de *Corydon*, Gide écrivit à Bussy : « (...) Aucun article.. ; quelques allusions malveillantes de ci de là et un livre, l'*Anti-Corydon*, paru vingt jours après le mien, par un ami de Béraud tout à fait stupide, méchant et ordurier.<sup>316</sup> »

Gide évoqua une deuxième fois la critique de l'auteur de l'*Anti-Corydon* (François Nazier) dans son *Journal* du 11 novembre 1924. Dans l'attente d'autres critiques pour *Corydon* « Le

---

<sup>311</sup> André Gide- Dorothy Bussy, *Correspondance*, Cahier André Gide 9, Gallimard, 1979, p. 243, lettre de 20 novembre 1923.

<sup>312</sup> Ibid. p. 244.

<sup>313</sup> Ibid. p. 248.

<sup>314</sup> GIDE André, *Journal*, op. cit., Journal du 13 août 1922. p. 740.

<sup>315</sup> André Gide- Dorothy Bussy, *Correspondance*, op. cit., Lettre 265 à Bussy, 25 juin 1924.

<sup>316</sup> Ibid. lettre 270. p. 478.

docteur X., ami de Henri Béraud a, paraît-il écrit son *Anti-Corydon* en trois jours. Que n'a t-il employé ce temps à mieux lire mon livre ! Il n'aurait plus songé à écrire le sien. <sup>317</sup>»

Gide s'attendait donc à des attaques. Il savait que publier *Corydon*, c'était jeter de l'huile sur le feu, et que le débat allait s'enflammer lors de sa publication. Mais, avant de parler de l'accueil de *Corydon* et de l'évolution de la critique que ce petit livre a subi dès sa sortie jusqu'à nos jours, essayons d'abord d'explorer l'écriture homosexuelle de Gide et en quoi serait-elle homosexuelle ! Comment participe-t-elle, avec la part de l'homosexualité de Gide, à faire de *Corydon* un manifeste ?

---

<sup>317</sup> GIDE André, *Journal*, op. cit., 11 novembre 1924, p. 792.



## **Chapitre 6 : La théorie de Corydon en quatre dialogues.**



## La théorie de Corydon en quatre dialogues :

Dans son *Journal*, Gide écrit : « On médite pendant des mois ; une idée, en vous, se fait chair ; elle palpite ; elle vit ; on la caresse ; on l'épouse ; on connaît ses contours, ses limites, ses déficiences, ses reliefs, ses retraits, à la fois sa généalogie et sa descendance (?). Que l'on vienne à présenter en public quelque exposé de cette méditation prolongée, aussitôt se lève un critique pour déclarer péremptoirement que vous n'y entendez rien, et cela au nom du bon sens, c'est-à-dire de l'opinion la plus générale, c'est-à-dire la plus conventionnelle, dont précisément votre effort était de vous dégager.<sup>318</sup> »

Pour Gide, *Corydon* est une méditation prolongée sur le plaisir sexuel. Gide veut faire reconnaître une nouvelle théorie de l'amour : celle d'un aîné pour un adolescent, c'est à dire la pédérastie telle qu'elle était pratiquée en Grèce Antique comme étant une pédérastie normale.

C'est l'expression d'une relation complète et complexe entre un aîné et un novice, qui dépasse et de loin la simple relation sexuelle. Selon la conception de Gide, l'homosexualité doit être considérée comme un art et une forme philosophique. Pour Gide « La décadence d'Athènes commença lorsque les Grecs cessèrent de fréquenter les gymnases.<sup>319</sup> »

D'un point de vue contemporain *Corydon* ne défend qu'une seule forme bien précise de l'homosexualité : la pédérastie, tout en éliminant et condamnant ouvertement les cas d'inversion, d'efféminement, de sodomie.

À ce propos, Gide nous appelle à discuter avant de nous indigner : « Si seulement, au lieu de s'indigner, on cherchait à savoir de quoi l'on parle. Avant de discuter, l'on devrait toujours définir. La plupart des querelles développent un malentendu.

J'appelle pédéraste celui qui, comme le mot l'indique, prend des jeunes garçons. J'appelle sodomite(...) celui dont le désir s'adresse aux hommes faits. J'appelle inverti celui qui, dans la comédie de l'amour, assume le rôle d'une femme et désire être possédé.

Ces trois sortes d'homosexuels ne sont point toujours nettement tranchées; il y a des glissements possibles de l'une à l'autre; mais le plus souvent, la différence entre eux est telle qu'ils éprouvent un profond dégoût les uns pour les autres; dégoût accompagné d'une réprobation qui ne le cède parfois en rien à celle que vous (hétérosexuels) manifestez âprement pour les trois.<sup>320</sup> »

---

<sup>318</sup> GIDE André, *Journal 1889-1939*, op. cit., p. 670, 671.

<sup>319</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p.119.

<sup>320</sup> GIDE André, *Journal I*, op. cit., p. 671.

Ensuite Gide déclare sa pédérastie et son appartenance à la première catégorie des homosexuels « Les pédérastes, dont je suis (pourquoi ne puis-je dire cela tout simplement, sans qu'aussitôt vous prétendiez voir, dans mon aveu, forfanterie ?), sont beaucoup plus rares, les sodomites beaucoup plus nombreux, que je ne pouvais croire d'abord. J'en parle d'après les confidences que j'ai reçues, et veux bien croire qu'en un autre temps et dans un autre pays il n'en eût pas été de même. Quant aux invertis, que j'ai fort peu fréquentés, il m'a toujours paru qu'eux seuls méritaient ce reproche de déformation morale ou intellectuelle et tombaient sous le coup de certaines accusations que l'on adresse communément à tous les homosexuels.

J'ajoute ceci, qui pourra paraître spécieux, mais que je crois parfaitement exact : c'est que nombre d'hétérosexuels, soit par timidité, soit par demi-impuissance, se comportent en face de l'autre sexe comme des femmes et, dans une conjugaison en apparence normale, jouent le rôle de véritables invertis.<sup>321</sup> »

Gide commence par affirmer que l'homosexualité est aussi naturelle que l'hétérosexualité et n'est donc pas, comme certains veulent le faire croire, un acte contre-nature. Selon lui, l'homosexualité peut donc être contre-coutume mais pas contre nature. Pour Corydon, l'amour est une construction humaine, la nature n'organise pas la rencontre sexuelle : le fameux instinct qui précipiterait irrésistiblement un sexe vers l'autre n'existe pas. « Ce n'est pas la fécondation que cherche l'animal, c'est simplement la volupté. Il cherche la volupté – et trouve la fécondation par raccroc.<sup>322</sup> » Ce que Gide avance dans *Corydon* anticipe sur ce que les *Gender studies* nous présentent aujourd'hui. En effet d'après les *Gender studies* et les études gays et lesbiennes l'amour, comme tout autre sentiment, est une construction sociale. Le « genre », ainsi que les émotions qui sont généralement vues comme étant d'origine physiologique, sont construites socialement.

En d'autres termes, l'homme, comme l'animal, est en constante recherche de la jouissance. Il peut trouver cette jouissance auprès des deux sexes, rien ne l'oblige donc à se tourner vers l'hétérosexualité. Il résulte de tout cela que la pédérastie est naturelle et que « la Nature doit user d'expédients et d'adjuvants pour assurer la perpétuation de la race.<sup>323</sup> »

Dans cette perspective, le penchant à se satisfaire entre hommes résulterait d'une certaine liberté, d'une santé qui ménagerait un compagnonnage sans arrière-pensées, d'une beauté sans artifice alors que l'attrait féminin emprunte, lui, de plus en plus, aux cosmétiques destinés à

---

<sup>321</sup> Ibid. p. 671.

<sup>322</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p.48.

<sup>323</sup> De Gourmont Jean, *Mercure de France*, 1er octobre 1924, pp. 170-6. Repris dans le BAAG, n° 55, janvier 1982, pp. 409-14.

arranger la nature pour entretenir un appétit pourtant dit « instinctuel » et à un sentimentalisme devenant vite outrancier.

Pour exposer cette théorie, André Gide engage son porte-parole Corydon à dialoguer avec son visiteur pour éclairer ses jugements sur l'homosexualité. D'un côté, en prenant le rôle de Corydon, Gide prend la défense de la pédérastie par la voix de son personnage à la première personne, puis il abandonne ce procédé en prenant le rôle de l'homme normal qui fait à l'homosexuel des objections, voire le raille parfois. Les premières pages de Corydon renvoient aux préjugés de la société dominée par les normes de l'hétérosexualité. Le visiteur de Corydon a décidé d'aller le voir pour éclairer son jugement sur la question de l'uranisme. Il voulait lui parler des "penchants dénaturés" et savoir « ce qu'il trouvait à dire pour les excuser.<sup>324</sup> »

### **Premier dialogue**

Le premier dialogue se divise en trois parties que nous allons lire successivement.

Dès la première partie du premier dialogue Gide nous invite à composer un jugement équitable et à ne pas nous laisser guider par nos préjugés sur l'homosexualité. Gide tient à nous décrire Corydon comme « un garçon plein de flamme, doux et fier à la fois, généreux, serviable, dont le regard déjà forçait l'estime.<sup>325</sup> » Dans l'édition de 1911 « Corydon est doux, spirituel, obligeant, généreux, bien né ; parfois il me prend des regrets d'avoir dû rompre avec lui, mais qu'y faire ? Corydon a de mauvaises mœurs. Sur ce point je ne peux ni ne veux rien entendre. J'ai l'esprit large, on le sait; on m'a vu serrer la main et parler à d'avérés filous [... ] avec ceux-ci je peux enfin m'entendre avec les pédérastes, point ; il n'y a plus auprès d'eux estime ou amitié qui tienne ; à la première insinuation que le monde hasarda contre Corydon, je ne cherchai pas à le défendre : je rompis.<sup>326</sup> »

Gide garantit la compétence de Corydon dans le domaine médical « Ses études de médecine avaient été des plus brillantes et ses premiers travaux remporté l'applaudissement des gens de métier.<sup>327</sup> » Faire de Corydon un médecin, c'est comme le souligne Alain Goulet « lui donner l'autorité de s'opposer au discours médical de l'époque, qui stigmatise et condamne.<sup>328</sup> »

---

<sup>324</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., préface du premier dialogue. p.15.

<sup>325</sup> Idem.

<sup>326</sup> GIDE André, *Corydon*, texte de 1911, cité par Patrick Pollard, dans GOULET Alain, *André Gide, Corydon, Si le grain ne meurt, les Faux-monnayeurs, regards intertextuels*, op. cit., p. 64.

<sup>327</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 15.

<sup>328</sup> GIDE André, *Romans et récits*, Tome 1, op. cit., *Corydon*, Notices, 2009. p. 1163.



En pénétrant dans l'appartement du Dr Corydon, le visiteur commence à chercher partout mais « en vain <sup>329</sup> » des « Marques d'efféminement<sup>330</sup> » certainement parce que la pédérastie, est selon Gide loin de tout trait d'efféminement.

Le visiteur constate le goût spécifique de Corydon pour l'Art en observant dans son bureau une reproduction du tableau de Michel-Ange *La création d'Adam*. Cette fresque a plusieurs interprétations, son choix par Gide est très significatif. D'abord en évoquant Michel Ange, l'artiste italien dont les penchants sexuels sont proches de ceux de *Corydon*. Ensuite, Gide évoque la Renaissance. C'est à partir de la Renaissance que l'amour des garçons retrouva une place de choix dans la littérature, la peinture et la sculpture. Cette Renaissance, qui se fit sur la base des textes antiques, gagna l'ensemble de l'Europe au XVIe siècle et eut comme origine la Renaissance italienne : une Pré-Renaissance qui se produisit dans plusieurs villes d'Italie dès le XIVe siècle, et se propagea au XVe siècle dans la plus grande partie de l'Italie. Dans la peinture Michel Ange, amoureux du corps masculin, brilla. Ses sculptures (*David* 1500), peintures et dessins tout comme ses poèmes scandèrent avec une puissance divine la force du désir. L'homoérotisme qui présente l'exaltation de la beauté masculine, le désir du même sexe sans le passage à l'acte sexuel se retrouve au sein de l'art. L'orientation homoérotique est révélée, entre autres, par le moyen du rattachement à de célèbres mythes culturels. L'exemple le plus fréquent est certainement le rapt de Ganymède<sup>331</sup> par Zeus<sup>332</sup>, représenté par d'innombrables artistes parmi lesquels Michel-Ange. Il est fait mention de Ganymède, plus haut, qui servait aussi à désigner l'amant plus jeune dans une relation pédérastique, référent homosexuel chez William Shakespeare (1564-1616) et Christopher Marlowe (1564-1593). Michel Ange, dans son œuvre, ne cessa pas de montrer l'exaltation et la glorification du corps masculin.

On peut ensuite attribuer une deuxième signification à la fresque de *La création d'Adam* « La création de l'élément mâle a été le premier jeu, le premier sport de la nature.<sup>333</sup> » C'est la théorie du Gynécocentrisme de Lester Ward, dont Corydon parle dans le deuxième dialogue. C'est l'une des plus célèbres fresques du monde ; elle représente Dieu insufflant la vie à Adam, le premier homme sur terre, entièrement nu. Elle rappelle toute l'histoire de la création du monde, celle de l'homme, de la femme, leur faute et leur expulsion du paradis terrestre. Le choix de la fresque est commenté par le visiteur de Corydon « Corydon professe un certain

---

<sup>329</sup> Idem.

<sup>330</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., préface du premier dialogue. p. 16.

<sup>331</sup> Dans la mythologie grecque, Ganymède est l'amant de Zeus et l'échanson des dieux.

<sup>332</sup> Zeus roi des dieux, règne sur le ciel et a pour symboles l'aigle et le trait de foudre. Fils de Cronos et de Rhéa, il est marié à sa sœur Héra. Il est le père de plusieurs dieux et de très nombreux héros.

<sup>333</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., dialogue I, p.47.

goût pour l'œuvre d'art, derrière lequel il eut pu s'abriter si j'avais été m'étonner du choix du sujet spécial. <sup>334</sup> (sic) »

Le visiteur cherchant un "prétexte" pour engager l'entretien avec Corydon, aperçoit le portrait de Walt Whitman, qui figure sur la traduction qu'en donne Léon Bazalgette<sup>335</sup>.

Bazalgette tire Walt Whitman qui est un pédéraste selon Corydon vers l'hétérosexualité.

En effet André Gide s'indignait de la traduction des *Feuilles d'herbe* de Walt Whitman faite par Léon Bazalgette, qui effaçait toute allusion homosexuelle à la vie de Whitman. Gide avait convaincu Jean Schlumberger de proposer avec lui une nouvelle traduction plus fidèle « Pour Whitman, il me semble que ce qui me choque dans cette publication, c'est l'idée qu'en de tels temps nous pourrions[...] prendre attitude de manifestants en faveur d'une cause qui nous semble vitale à nous personnellement mais qui ne peut être en ce moments-ci qu'une raison de désarroi pour le pays. Il va s'agir de reconstruire la France ; (...) il y a quelques chose d'indécent, au moment où chacun donne si libéralement sa vie, où tant de pauvres garçons vont se trouver mutilés, défigurés, privés à jamais de toute joie amoureuse, il me semble, dis-je, indécent que nous reformions aussitôt notre cohorte pour la défense de nos propres intérêts sentimentaux. <sup>336</sup>»

Tout ce que Corydon soutient dans l'œuvre de Gide est en opposition avec le travail de Bazalgette : « — Je prépare un article sur Whitman, une réponse à l'argumentation de Bazalgette.<sup>337</sup> » Corydon présente son syllogisme « — Whitman peut être pris comme type de l'homme normal. Or Whitman était pédéraste. — Donc la pédérastie est un penchant normal.<sup>338</sup> »

Nous arrivons à la deuxième partie qui aborde l'histoire d'Alexis B. et de Corydon son aimé.

Le personnage de Corydon provient des *Eglogues*<sup>339</sup> du poète romain Virgile. Alain Goulet s'exprime sur le choix du nom de Corydon « Comme pour *Philoctète* ou *Amyntas*, le titre de *Corydon* témoigne de la manière dont Gide vit avec sa culture classique aussi bien que

---

<sup>334</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., dialogue I, p. 16.

<sup>335</sup> Léon Balzagette (1873-1928). Ce poète américain est celui qui facilite à tous l'accès à l'esprit et aux œuvres de Walt Whitman. En 1908, il publie *Whitmann, l'homme et l'œuvre*, puis en 1909, la traduction des *Feuilles d'herbe* de Walt Whitman. « C'est à Bazalgette que nous devons d'aimer Whitmann » confiera Duhamel dans *Propos critiques*, Figuière, 1912.

<sup>336</sup> *André Gide- Schlumberger, Correspondance*, Paris, Gallimard, 1993. pp. 604, 605, Lettre de Gide, 6 juin 1916.

<sup>337</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 18.

<sup>338</sup> Ibid. p. 17.

<sup>339</sup> Le terme faisait référence à l'origine à des suites de poèmes courts de genre indifférent, odes, épîtres, satires, épigrammes, bucoliques, etc., à des extraits de recueils d'auteur. Les Anciens appelaient « églogues » les poèmes du recueil de Virgile intitulé les *Bucoliques* et les poètes latins postérieurs à Virgile prirent l'habitude d'appeler leurs propres poèmes bucoliques « églogue », par référence au célèbre poète d'Auguste et Mécène. De là serait venu l'emploi du mot églogue dans le sens de poème pastoral, et l'identification de ce mot avec celui de « bucolique ».

biblique, du latiniste qui se promenait avec son Virgile en poche, lisant en latin la deuxième églogue des *Bucoliques*, à laquelle il a déjà emprunté l'épigraphe du *Traité du Narcisse* et qui présente le berger Corydon soupirant pour le bel Alexis, jetant ses plaintes aux monts et aux forêts « Ô cruel Alexis, tu dédaignes mes chants : point de pitié pour moi. Tu veux donc que je meure ? » Dans ces poésies pastorales apparaissent Ménalque, Mœlibée, Tityre, autant de noms qui parcourent l'œuvre de Gide. Quant au bel Alexis, on le retrouve dans la confession de son Corydon. Signalons que, déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle, le nom de Corydon était couramment associé à l'homosexualité, ce que montre par exemple une épigramme de Voltaire visant l'abbé Desfontaines, traducteur de Virgile et condamné pour sodomie.<sup>340</sup> » Mais contrairement à la version de Virgile, Gide effectue quelques transformations. D'abord, dans la deuxième Eglogue, il s'agit d'une plainte "monologique" : Corydon, qui brûle de désir pour Alexis, décrit sa passion malheureuse. Corydon conclut que son amour pour Alexis est naturel et inévitable, comme il l'est chez les animaux. Dans la réécriture gidienne c'est Alexis qui aime Corydon, le fiancé de sa sœur, l'homosexualité se met à exister au sein de la famille. Ayant peur d'une consommation « d'impur<sup>341</sup> » entre eux, Corydon est sévère avec Alexis. « Alexis, pensant qu'il fut rejeté à cause de ses habitudes et de sa nature « monstrueuse<sup>342</sup> » se suicida par désespoir d'amour.<sup>343</sup> » Ce processus aboutit à une destruction de la future famille, en l'occurrence la séparation du frère et de la sœur avec Corydon. Corydon est convaincu par ce que l'abbé Gallieni disait : « L'important, écrivait-il à Mme d'Epinay, — l'important n'est pas de guérir, mais de vivre avec ses maux.<sup>344</sup> » Pourtant Corydon regrette ne pas guérir cet enfant, mais à sa manière :

« — Averti, qu'auriez-vous donc fait ?  
— Je crois que j'aurais guéri cet enfant.  
— Vous disiez tout à l'heure qu'on ne guérissait pas de cela ; vous citiez le mot de l'abbé : « l'important n'est pas de guérir...  
— Eh ! Laissez donc ! J'aurais pu le guérir comme je me suis guéri moi-même.  
C'est à dire ?  
— En le persuadant qu'il n'était pas malade.  
— Dites tout de suite que la perversion de son instinct était naturelle.  
— En le persuadant que la déviation de son instinct n'avait rien que de naturel.<sup>345</sup> »

<sup>340</sup> GIDE André, *Romans et récits*, Tome 1, op. cit., *Corydon*, Notices, 2009. p. 1163.

<sup>341</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 25.

<sup>342</sup> Idem.

<sup>343</sup> Claude Courouve souligne dans *les vicissitudes de Corydon*, que ce drame a été inspiré par des faits réels, et par un petit récit, non publié, de l'ami Henri Ghéon, *L'Adolescent*, texte que Gide avait pu lire en 1907.

<sup>344</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 24.

Ainsi, Corydon insiste sur le caractère naturel de ces penchants et termine cette partie du dialogue en émettant un souhait « ...j'ai souhaité guérir d'autres victimes, souffrant du même malentendu : les guérir à la manière que j'ai dit.<sup>346</sup> »

Pour Gide, l'homosexualité n'est pas une maladie. Dans une lettre à son ami Rouart, il affirme combien l'homosexualité participe de l'épanouissement de son être « [...] je ne suis pas du tout misérable. Je me sens au contraire, sans cesse, plus joyeux que les autres hommes, et j'ai la prétention malgré tout d'avoir une vie en laquelle, plus tard, en m'y penchant pour m'y voir, je puisse me trouver beau. [...] Je ne veux *pas avoir honte*. Mais, je le sens à présent mon ami, il va nous falloir de bien robustes épaules, et des *convictions*, car tu le sais : je ne veux pas d'hypocrisie ; elle est un suicide — et montre que nous ignorons notre valeur.<sup>347</sup> »

Corydon entend donc «guérir d'autres victimes, souffrant du même malentendu<sup>348</sup> » que celui dont Alexis souffrait en les persuadant de la naturalité de leurs habitudes et de leur nature.

Chez Virgile Alexis vivait ; chez Gide, il se suicide. À ce propos Lawrence R. Schehr souligne : « *Corydon* tout entier dépend de la mort de l'autre et de l'impossibilité de dialoguer avec l'être aimé, avec le fait que l'autre a toujours écrit. Car Alexis laisse derrière lui une lettre que l'on a lue mais qui ne sera pas relue ; c'est à dire, ni le narrateur ni le lecteur de *Corydon* n'y aura accès. (sic) Alexis ne donnera de compte rendu ni de sa vie ni de sa mort et ne pourra jamais justifier son amour. Sa lettre devient un objet à voir, pas un objet à lire ; son écriture devient image (et pas texte) et rejoint par la d'autres textes illisibles devenus Images : l'œuvre de Wilde, honnie, ou celle de Whitman.<sup>349</sup> »

Pour Lawrence R. Schehr, dans *Corydon*, la lettre d'Alexis le remplace, et ce n'est pas par hasard que la lettre se trouve au chevet du lit de Corydon : « Voici la lettre qu'au chevet de mon lit je trouvai. » Lawrence R. Schehr ajoute : « Par son écriture (par sa main), Alexis mort (par sa main), sera en quelque sorte capable de poursuivre au niveau imaginaire les rapports qu'il souhaitait avoir avec Corydon. Le travail de deuil chez Corydon, la guérison d'Alexis qui n'aura pas lieu, sera la réponse de celui qui reste à celui qui est mort : le discours de Corydon sera la traduction de son amour pour le défunt. En outre, Gide rappelle Virgile en forçant la syntaxe du texte français.<sup>350</sup> » Chez Gide l'écriture se substitue au corps du mort « Gide écrit pour indiquer que le corps vivant n'est plus présent ; mieux vaut-il avoir de

---

<sup>345</sup> Ibid. p. 27.

<sup>346</sup> Ibid. p. 28.

<sup>347</sup> *André Gide-Rouart, Correspondance*, septembre 1894, I, septembre 1894, p. 187.

<sup>348</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 28.

<sup>349</sup> Lawrence R. Schehr, *André Gide et les figures de l'homosexualité*, dans SEGAL Naomi, *Le Désir à L'œuvre, André Gide à Cambridge 1918*, op. cit., p.338.

<sup>350</sup> Idem.

l'écriture morte qu'un cadavre.<sup>351</sup> » Faut-il envisager que le suicide est au fond de l'œuvre gidienne ? Dans *Corydon*, Gide cite Fritz Krupp<sup>352</sup> qui s'est suicidé en 1902, le général MacDonald, qui s'est suicidé à Paris en 1903, en raison de la rumeur qui courait sur ses aventures pédérastiques à Ceylan. Gide parle aussi de l'affaire Eulenburg qui éclate en 1907 et élabousse tout l'entourage de Guillaume II.

On trouve dans l'œuvre d'André Gide, toute une typologie des formes possibles du suicide. Il y a d'abord le suicide d'Alexis qui pense qu'il a été rejeté à cause de ses habitudes et de sa nature « monstrueuse » : « Tu ne m'as pas compris, ou ce qui est bien pis, tu m'as compris et tu me méprises ; je vois que je deviens pour toi un objet d'horreur ; je le deviens du même coup pour moi-même. Si je ne puis rien changer à ma monstrueuse nature, je puis du moins la supprimer...<sup>353</sup> » Le suicide d'Olivier ensuite est celui de l'éclatement dernier du corps dans l'excès de sa joie, cela veut dire que l'on est monté à un tel sommet qu'après on ne pourrait plus que redescendre, si on continuait à vivre. Il faut donc mourir dans cet instant de bonheur et de sa révélation même. Il y a aussi le suicide qui est le fruit du dégoût de soi-même, le point final d'une désespérance : c'est le suicide d'Armand. Il y a le suicide raté du vieux La Pérouse, qui veut se tuer mais qui n'y arrive pas, car il est toujours difficile d'apprendre à mourir, fruit pourri qui se refuse à tomber de la branche. Il y a encore le suicide involontaire du petit Boris, suicide par personne interposée ; pas délibéré, offert ; abandon à la mort par défi de la mort. Cet épisode est inspiré à Gide par un fait divers tiré du *Journal de Rouen* relatant le suicide du lycéen Armand Nény.<sup>354</sup> Le jeune Nény élève de troisième au lycée de Clermont-Ferrand s'est suicidé en classe devant les yeux de ses camarades. Selon Alain Goulet cet épisode a été à la naissance des *Faux-monnayeurs*. Gide dira qu'il était lui-même « "de nature à hanter la mémoire", ajoutant "C'est de cette hantise qu'est né mon roman." Manifestement, ce suicide a réactivé la mémoire profonde de l'écrivain et rouvert en lui

---

<sup>351</sup> Idem.

<sup>352</sup> Friedrich Alfred a été appelé «Fritz» toute sa vie, il était un homme d'affaires qualifié. Il épousa Magda, et ils eurent deux filles : Bertha (1886-1957) et Barbara (1887-1972). En 1902, Krupp et le peintre Christian Wilhelm Allers ont été pris dans un scandale de pédérastie. Fritz fut transporté à l'hôtel Bristol à Berlin

<sup>353</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 26, 27.

<sup>354</sup> Armand Nény est un élève de 14 ans qui s'est suicidé. Dans *Le Temps*, 27 mai 1909 et sous le titre de « Suicide d'un lycéen » On lisait les phrases suivantes : On nous écrit de Clermont-Ferrand qu'hier, à trois heures et demie, les élèves de la troisième classe A du lycée Blaise-Pascal composaient en thème latin, lorsque tout-à-coup le jeune Armand Nény, âgé de quatorze ans, quitta son pupitre, alla s'appuyer contre le mur le plus proche et se tira un coup de revolver à bout portant dans la tempe droite. Le malheureux garçon tomba comme une masse sous les yeux de ses camarades atterrés. À la place qu'il occupait, on trouva un billet ainsi conçu : « Ave, amici, moriturus vos salutat » Nény préméditait son acte depuis longtemps. Il avait à maintes reprises manifesté l'intention d'en finir avec la vie, mais jamais personne n'avait pris son désespoir au sérieux. À deux heures, au commencement de la composition latine, il avait dit à son voisin : « Ce n'est pas la peine de t'appliquer pour faire ton thème, car tu ne le finiras pas. » Et en effet, on comprend qu'après ce pénible incident la composition fut suspendue. Le jeune désespéré était demi-pensionnaire. Il se rendait tous les soirs aux Martres-de-Veyre, où son père est instituteur.

certaines blessures, notamment le suicide d'Emile Ambresin, dont Armand Vedel sera un nouvel avatar<sup>355</sup>» Avec la parution des *Caves Du Vatican* (en 1914), l'« acte gratuit », devient un outil littéraire. Plusieurs écrivains, s'inspireront librement du personnage de Lafcadio, perçu comme le héros, ou disons plutôt l'anti-héros, et l'un des symboles de l'après-guerre. Éliane Tonnet-Lacroix définit l'acte gratuit « c'est l'acte totalement « sincère », libéré des pesanteurs sociales, logiques ou morales. Détaché des motivations ou des fins qui commandent habituellement l'action, l'acte gratuit est à la fois désintéressé et absurde, libre de toute considération d'intérêt et de toute considération rationnelle. <sup>356</sup>»

L'acte gratuit, le suicide deviennent des préoccupations littéraires à cette époque de l'Entre-deux guerres. Paul Morand publie en 1932 dans *la Revue de Paris*, à l'occasion du *Centenaire du Romantisme*, une réflexion sur « Le suicide en littérature<sup>357</sup> » Morand rappelle les influences proprement littéraires des *Caves Du Vatican* et introduit la notion d'acte gratuit et de suicide. Morand écrit : « C'est la guerre, et surtout l'après-guerre, qui nous apporta la désespérance métaphysique exprimée par l'*acte gratuit*, dont le crime en général, et en particulier le crime contre soi-même, est le prototype.<sup>358</sup> »

Parmi les critiques de Gide, Alain Grandbois. Il n'a publié qu'un seul texte sur Gide, au printemps 1951, lors de la parution d'un numéro spécial de *la Nouvelle Revue canadienne* qui soulignait la disparition de Gide (décédé, à Paris, le 19 février 1951).

Alain Grandbois explique l'influence des œuvres gidiennes dans une lettre écrite à Gide.

Bernard Chasse fait la transcription ainsi que la lecture du brouillon<sup>359</sup> de lettre de Grandbois à André Gide :

« Monsieur,

Votre éducation rigide, l'importance de votre œuvre, son influence, et ces lumières que vous jetâtes sur divers mécanismes obscurs de notre pauvre nature m'ont longtemps rempli d'effroi, d'admiration et — dois-je vous l'avouer? — d'étonnement. Quelques milliers de

---

<sup>355</sup> GIDE André, *Les Faux-Monnayeurs* notices, Romans et Récits, op. cit., p. 1202.

<sup>356</sup> TONNET-Lacroix Éliane, *Après-guerre et sensibilités littéraires (1919-1924)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991. 374 pp. p. 176.

<sup>357</sup> Repris dans *L'Art de mourir* avec les *Lettres de Sénèque sur la mort et le suicide*, Bordeaux-Le Bouscat, L'Esprit du temps, coll. «Contrastes», 1992 [1934], 111 pp. L'essentiel de ce texte s'oriente vers une conception bien précise de la littérature de l'après-guerre, qui serait, selon Morand, indissolublement liée à la vie. L'art, et la littérature en particulier, influence notre façon de vivre et, réciproquement, la vie inspire le discours littéraire. «Nouveaux Dorian Gray, conclut Morand, nous ressemblons de plus en plus à ces préfigurations que sont les héros de romans ; et, à son tour, le roman emprunte à la réalité ses personnages. » (*Ibid.*, p. 68-69.) Cité par Bernard Chassé, « Lecture d'un brouillon de lettre à André Gide », *Études françaises*, vol. 30, n° 2, 1994, p. 65-72.

<sup>358</sup> *Ibid.* p. 30.

<sup>359</sup> Selon Bernard Chassé, ce brouillon de lettre constitue l'unique trace d'une possible correspondance entre les deux auteurs ; la mise au propre n'a pas été retrouvée dans l'ensemble des archives gidiennes et aucune lettre de Gide n'a été répertoriée dans le fonds Grandbois de la Bibliothèque nationale du Québec.

jeunes âmes se sont nourris [*sic*] de votre subtil enseignement. Moins désintéressée, toute une génération de non moins jeunes écrivains en mal d'inquiétude, d'ambitions et d'argent s'est âprement disputée [*sic*], comme loups furieux, les reliefs de vos festins. Enfin, de fort jolis petits suicides très bien tournés ont ajouté à votre gloire la consécration définitive. Vous êtes immortel. Ceci étant dit, je suis à l'aise pour formuler certaines réserves à l'auteur de *Si le grain* [*sic*]. Monsieur, ne voyez-vous donc pas la bizarrerie, je dirais même l'inconvenance de votre invite? Et vous est-il donc impossible d'en prévoir les tristes et fatales conséquences si toutefois j'avais la folie de l'accepter ! // M. Gide, M. Gide, vous l'apôtre, le contempteur du geste gratuit, de l'acte à l'état pur.<sup>360</sup> »

Il faut souligner qu'à la suite de la publication de *Si le Grain ne meurt* et de *Corydon*, un pamphlet anonyme traite Gide de « *malfaiteur* ». Il s'agit là de la réédition d'une lettre intitulée : « Accusation publique d'assassinat d'âme contre André Gide », parue pour la première fois en 1924, sans nom d'auteur ni d'éditeur. C'est la lettre d'un père de famille qui accuse Gide d'être responsable de la mort de son jeune fils, qui se suicida après avoir lu les *Nourritures terrestres*. Selon Bernard Chasse, Gide avait en quelque sorte répondu d'avance à cette accusation, dans « De l'influence en littérature », affirmant sans détours : « Ceux que la littérature a tués, je pense qu'ils portaient déjà la mort en eux ; ceux qui se sont faits chrétiens étaient admirablement prêts pour l'être ; l'influence, disais-je, ne crée rien: elle éveille<sup>361</sup> » Gide répondait également à l'accusation qui était portée contre lui de « pervertir la jeunesse » en déclarant : « Sur les jeunes qui sont venus à moi, mon influence a toujours été utile et salubre. Oui, ce n'est pas un paradoxe : mon rôle a toujours été moralisateur.<sup>362</sup> »

Alain Goulet voit dans *Corydon* et *Si le grain ne meurt* en particulier un besoin d'avouer autant que de justifier. Il considère ce besoin d'avouer comme « un fait protestant qui supplée l'absence du dogme du péché originel et de la pratique de la confession privée des catholiques.<sup>363</sup> »

Goulet prend l'exemple de *Si le grain ne meurt* et montre que Gide oscille entre deux ordres d'explication sur l'origine de sa vocation littéraire « D'une part, elle serait due à une élection divine qui lui fut révélée un matin de janvier : c'est la face claire de l'explication du protestant qui se considère comme un élu. D'autre part, aspect plus mystérieux qui rencontre le sens obscur d'une culpabilité, elle serait le produit d'un drame dans lequel le diable a sa part, d'une

<sup>360</sup> CHASSE Bernard, Lecture d'un brouillon de lettre à André Gide, *Études françaises*, vol. 30, n° 2, 1994. Texte en ligne, <http://www.erudit.org/revue/ETUDFR/1994/v30/n2/035944ar.pdf> p. 65-72.

<sup>361</sup> GIDE André, *Prétextes. Réflexions sur quelques points de littérature et de morale*, Paris, Mercure de France, 1947, p. 28.

<sup>362</sup> MARTIN DU GARD Roger, *Notes sur André Gide, 1913-1951*, Paris, Gallimard, 1951. p. 97, 30 juillet 1931.

<sup>363</sup> GOULET Alain, *André Gide, Corydon, Si le grain ne meurt, les Faux-monnayeurs, regards intertextuels*, Actes du colloque, op. cit., p. 49.

possession qui doue son œuvre de son aspect trouble et troublant. Cette possession démoniaque serait liée à la nature de Gide autant qu'à son histoire, et à la croisée des deux se trouve peut-être un autre « péché originel » qu'il convient de mettre au jour.<sup>364</sup> »

Corydon éprouve le besoin de justifier son discours avec son interlocuteur par une sorte de « confession » : l'aveu explicite d'une culpabilité qui a orienté sa carrière et déterminé sa vocation et son histoire avec Alexis, le jeune frère de sa fiancée. En effet, Corydon, « effrayé, refoule alors ses propres penchants et rabroue ses avances avec sévérité.<sup>365</sup> »

Le résultat est que l'enfant se suicide après avoir laissé à Corydon une lettre qui explique son geste. Cette tragédie fait que Corydon décide d'accepter sa propre homosexualité et de renoncer au mariage, tout en décidant d'avoir comme vocation de sauver d'autres victimes de l'homosexualité, en les persuadant du caractère naturel de leur tendance sexuelle.

Alain Goulet décèle un certain nombre de traits communs à ce récit et à la propre histoire de Gide « Comme Corydon, Gide a aimé Madeleine d'un amour mystique, dépourvu de désir sensuel. Comme lui, il a connu une jeunesse chaste tout en se sachant « *capable de volupté* », en sombrant, sitôt seul, dans l'onanisme (...) Comme lui enfin, il acceptera tardivement son homosexualité, et mettra un jour toute son obstination à sortir l'inversion du ghetto social et moral dans lequel elle est enfermée, en dépit de tous les obstacles qui se sont dressés sur sa route, afin de triompher de tous les ostracismes.<sup>366</sup> »

Alain Goulet, s'interrogeant sur la personne qui a pu jouer le rôle du jeune Alexis B. auprès de Gide, pense savoir que c'est Armand Bavretel, l'un de ses camarades de jeunesse, dont il évoque le destin dans *Si le grain ne meurt*. Goulet souligne que Gide ne nous dit rien des sentiments qui le liaient à Armand, qu'il peint comme « un enfant d'aspect plutôt frêle, aux traits délicats, fins, presque jolis.<sup>367</sup> » C'est-à-dire un enfant assez semblable à ce que sera le Boris de Gide. Goulet note « Tout ce que nous sachions, c'est que Gide « *y allait [...] de toute [son] affection (Sic)* ». Tout se passe donc comme si le récit était sur ce point troué, lacunaire, et comme si l'abondance de la matière concernant Lionel venait oblitérer et recouvrir cette absence.<sup>368</sup> »

Toujours selon Goulet, Gide a continué à fréquenter Armand à Paris au cours des années suivantes, et « il insiste particulièrement sur le cynisme qu'affectait son ami avec les siens,

---

<sup>364</sup> Idem.

<sup>365</sup> Idem.

<sup>366</sup> Ibid. p. 50.

<sup>367</sup> Ibid. p. 51.

<sup>368</sup> Idem.



surtout à l'égard de sa jeune sœur qu'il « adorait », comme si « son obscur démon se plaisait à détériorer son amour.<sup>369</sup> »

André Gide pense se souvenir que son ami lui demanda brusquement ce qu'il pensait du suicide, et qu'alors, le regardant dans les yeux, il répondit que « dans certains cas, le suicide me paraissait louable ». Puis il ajoute « À quelques années de là ( ...) j'appris qu'Armand s'était jeté dans la Seine.<sup>370</sup> » Le 30 juillet 1891, Gide note dans son *Journal* : « Ce même soir, j'apprends la mort d'Émile A ... Il s'est suicidé, j'en suis sûr<sup>371</sup> » Alain Goulet indique qu'à travers les brouillons de *Si le grain ne meurt*, on sait que le nom d'Armand Bavretel renvoie en réalité à Émile Ambresin, l'ami de Gide. Gide s'est-il réellement senti coupable de la mort de son malheureux ami ? Ce qu'on peut remarquer c'est que chez Gide comme chez Corydon le suicide a une fonction réparatrice de la culpabilité. L'aveu de culpabilité de Gide et celui de Corydon repose sur un fait similaire « Corydon, comme Gide, tous deux âgés d'une vingtaine d'années et fiancés à une jeune fille qu'ils aiment d'un amour platonique, tous deux en proie à des tourments dus à une sexualité qu'ils se refusent encore à accepter, se sont sentis responsables du suicide d'un ami par manque de compréhension pour leur désarroi et leurs angoisses.<sup>372</sup> »

La mort d'Armand Bavretel a été rachetée par *Corydon* et *Si le grain ne meurt*. Le suicide de son ami suscitait en lui un remords, Gide s'est senti en partie responsable de ce suicide « Je me dis aujourd'hui que je n'aurais pas dû l'abandonner dans cet état ; que du moins j'aurais dû lui parler davantage; [ ... ] il me semble bien me souvenir qu'il me demanda brusquement ce que je pensais du suicide, et qu'alors, le regardant dans les yeux, je répondis que, dans certains cas, le suicide me paraissait louable - avec un cynisme dont en ce temps j'étais bien capable - mais je ne suis pas certain de n'avoir pas imaginé tout cela par la suite, à force de remuer dans ma tête ce dernier entretien et de l'apprêter pour le livre où je me proposais de faire figurer également le pasteur<sup>373</sup> » Gide se sent l'obligation intime de jeter la lumière sur la naturalité de l'homosexualité. C'est donc de ce suicide que date « le premier germe d'où naîtra *Corydon*.<sup>374</sup> » Gide laisse paraître que la culpabilité est moins liée à la faute, qu'à la recherche à tout prix de la culpabilité. En supposant que la culpabilité n'est réelle que rapportée à des fautes qui ont réellement causé du tort au prochain, Gide recherche la faute réelle qui le rendait responsable, à titre d'exemple, du suicide de son cousin ou de la mort de son père.

---

<sup>369</sup> Idem.

<sup>370</sup> GIDE André, *Journal II*, 1939-1949. 1954, p. 477.

<sup>371</sup> GIDE André, *Journal 1889- 1939*, op. cit., p. 23.

<sup>372</sup> GOULET Alain, *André Gide, Corydon, Si le grain ne meurt, les Faux-monnayeurs, regards intertextuels*, Actes du colloque, op. cit., p. 52.

<sup>373</sup> GIDE André, *Si le grain ne meurt*, op. cit., p. 201.

<sup>374</sup> GIDE André, *Romans et récits, II*, op. cit., p. 1166.

Dans la troisième partie du dialogue il commence à faire une comparaison entre l'homosexualité et l'hétérosexualité, en montrant que les deux comprennent des différents degrés : « L'homosexualité, tout comme l'hétérosexualité, comporte tous les degrés, toutes les nuances : du platonisme à la salacité, de l'abnégation au sadisme, de la santé joyeuse à la morosité, de la simple expansion à tous les raffinements du vice. L'inversion n'en est qu'une annexe. De plus tous les intermédiaires existent entre l'exclusive homosexualité et l'hétérosexualité exclusive.<sup>375</sup> »

Corydon commence par cette comparaison afin d'introduire son terme de "La pédérastie normale" sur lequel se base sa théorie. Corydon ne cesse de faire la comparaison entre l'homosexualité et l'hétérosexualité, autant au niveau de la vertu qu'à celui du vice « L'homosexualité, tout de même que l'hétérosexualité, a ses dégénérés, ses viciés et ses malades...<sup>376</sup> » Pourtant sa théorie centrale est que l'uranisme n'est pas, en soi, une maladie, qu'il existe des « pédérastes normaux » expression contestée par son visiteur, qui ne sont pas ceux que voient les médecins « Les médecins qui d'ordinaire traitent de ces matières n'ont affaire qu'à des uranistes honteux ; qu'à des piteux, qu'à des plaintifs, qu'à des invertis, des malades.<sup>377</sup> »

## Deuxième dialogue

L'histoire naturelle occupera ce second dialogue. C'est en naturaliste que Corydon va s'adresser à son visiteur. Ce dialogue a suscité beaucoup de critiques à cause de ses préoccupations zoologiques. Gide écrit à ce propos : « Certains amis à qui d'abord j'avais soumis ce livre, estiment que je m'y occupe trop des questions d'histoire naturelle - encore que je n'aie point tort, sans doute, de leur accorder tant d'importance ; mais, disent-ils, ces questions fatigueront et rebuteront, les lecteurs.<sup>378</sup> » Le dialogue se divise en sept parties : Dans la première partie Corydon retourne à la distinction entre *Nature* et *Culture*. Pour lui l'uniformité n'existe pas dans la *Nature*, quand à la culture, il dit que les pressions de la société sont variables d'un pays à l'autre. Corydon commence par remplacer le mot « contre-nature » par « contre-coutume » en renvoyant les normes hétérosexuelles à une simple affaire de coutume. Il commence par citer Pascal : « J'ai grand-peur que cette nature ne soit-elle même qu'une première coutume comme la coutume est une seconde nature.<sup>379</sup> » Ensuite il

---

<sup>375</sup> Ibid. p. 30.

<sup>376</sup> Ibid. p. 30.

<sup>377</sup> Ibid. p. 28.

<sup>378</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., préface de l'édition 1924.

<sup>379</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 36.

cite Montaigne : « Les lois de la conscience, que nous disons naître de la nature, naissent de la coutume. <sup>380</sup> »

Corydon commence par essayer d'établir la base commune du dialogue avec son visiteur en se mettant d'accord avec lui sur la notion de « contre-coutume » au lieu de « contre-nature ».

Corydon cite de nouveau Pascal : « Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est la coutume qui fait donc cela, car elle contraint la nature ; et quelquefois la nature la surmonte, et retient l'homme dans son instinct, malgré toute coutume, bonne ou mauvaise. <sup>381</sup> »

Corydon souligne que nous vivons dans une ancienne théorie de l'amour et qu'il va formuler une nouvelle théorie d'amour « Il me faut tout d'abord, non point seulement constater et reconnaître l'homosexualité pour naturelle, mais bien encore tenter de l'expliquer et de comprendre sa raison d'être. [...] Ce que je m'appête à formuler n'est rien de moins qu'une théorie nouvelle de l'amour. <sup>382</sup> »

Le *Banquet* de Platon est évoqué, mais non le commentaire qu'en fit Jean Racine « Apologie de l'amour des garçons (...) Amour des jeunes gens : pour engendrer de beaux discours. <sup>383</sup> »

Dans la deuxième partie du dialogue Corydon rappelle l'orientation philosophique des dialogues « On a beaucoup écrit sur l'amour ; mais les théoriciens de l'amour sont rares. En vérité, depuis Platon et les convives du *Banquet*, je n'en reconnais point d'autre que Schopenhauer. <sup>384</sup> »

Claude Courouve note : « Se considérant en quelque sorte hors du temps quant à la validité et à la réception de ses arguments, il était convaincu que *the book could wait*, pouvait attendre ses lecteurs qualifiés <sup>385</sup> »

Puis il expose sa théorie tirée de l'histoire naturelle « La voici donc : c'est que l'amour est une invention toute humaine ; c'est que l'amour, dans la nature, n'existe pas. <sup>386</sup> »

Ce que l'humanité appelle "instinct sexuel" n'existe pas. La fécondation n'est pas nécessairement liée avec le plaisir. Il se livre ensuite à une discussion de la pertinence de la notion d'instinct sexuel et conclut « La volupté dès lors est recherchée pour elle-même, sans souci de la fécondation. Ce n'est pas la fécondation que cherche l'animal, c'est simplement la volupté. Il cherche la volupté – et trouve la fécondation par raccroc. <sup>387</sup> » Il attire ensuite notre attention sur le fait que Schopenhauer et Platon ont compris qu'ils devaient tenir compte de

---

<sup>380</sup> Ibid. p. 37.

<sup>381</sup> Idem.

<sup>382</sup> Ibid. p. 41.

<sup>383</sup> Racine, *Prose*, Paris : Gallimard, 1966, collection Pléiade, pp. 898-899.

<sup>384</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 42.

<sup>385</sup> COUROUVE Claude, *Les Vicissitudes de Corydon*, op. cit.,

<sup>386</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 42.

<sup>387</sup> Ibid. p. 45.

l'uranisme dans leurs théories. « Ils ne pouvaient faire autrement ; Platon lui fait même la part si belle que je comprends que vous en soyez alarmé ; quant à Schopenhauer, de qui la théorie prévaut, il ne le considère que comme une manière d'exception à la règle.<sup>388</sup> »

Dans la troisième partie de ce dialogue jusqu'à la fin de celui-ci, Corydon va essayer de montrer que l'homosexualité n'est pas contre-nature il donne l'exemple de l'existence d'une homosexualité animale, et que ces « jeux homosexuels continuent même en présence de beaucoup de femelles.<sup>389</sup> » Cette homosexualité animale était selon lui parfois reconnue, parfois contestée, déjà dans l'Antiquité.

La troisième partie du dialogue est essentiellement basée sur la théorie du *Gynécocentrisme* de Lester Ward en opposition à celle de *L'androcentrisme*. *L'androcentrisme* consiste à considérer le mâle comme le représentant type de chaque espèce animale et à ne faire passer la femelle qu'en second. Or Lester Ward affirme que « la Nature pouvait se passer du mâle<sup>390</sup> » et que seule la femelle est indispensable. L'élément mâle, écrit Lester Ward « fut ajouté à un certain stade... dans le seul but d'assurer le croisement des germes héréditaires. La création de l'élément mâle a été le premier jeu, le premier sport de la nature.<sup>391</sup> » Les mâles sont ainsi un luxe ; l'élément mâle représente, selon Ward « le véhicule par lequel de nouvelles variations sont ajoutées.<sup>392</sup> » Ainsi Ward veut conclure par la supériorité de l'élément femelle, ce qui sera contesté par Corydon.

En prenant appui sur Darwin, Corydon montre l'hermaphrodisme des ordres inférieurs « La plupart des cirripèdes sont hermaphrodites, mais pourtant, d'après Darwin, il existe dans quelques genres de ceux-ci des mâles nains, extraordinairement simplifiés jusqu'à n'être plus que juste ce qu'il faut pour leur fonction ; porte-semence sans plus de bouche ni d'appareil digestif, on en trouve deux, trois ou quatre sur chaque femelle. Darwin les appelle : mâles complémentaires. Ils sont également fréquents chez certains genres de crustacés parasites.<sup>393</sup> » Dans la quatrième partie du dialogue, Corydon continue l'explication du dimorphisme sexuel, comme clef de la supériorité du mâle. Il explique que d'après Bergson la distinction entre le mâle et la femme doit être faite : « anagénétique le rôle de la femme ! catagénétique le rôle du mâle.<sup>394</sup> » L'argument, parfois considéré comme misogynne, « fait du mâle un être de parade, de chant, d'art, de sport ou d'intelligence.<sup>395</sup> » Selon Bergson, la castration, en faisant

---

<sup>388</sup> Ibid. p. 45.

<sup>389</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 71.

<sup>390</sup> Ibid. p. 47.

<sup>391</sup> Idem.

<sup>392</sup> Ibid. p. 48.

<sup>393</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 49.

<sup>394</sup> Ibid. p. 53.

<sup>395</sup> Ibid. p. 52.

trionpher chez le mâle une force anagénétique sans emploi, montre combien « la dépense gratuite lui est naturelle.<sup>396</sup> »

Dans la cinquième partie, Corydon revient aux causes de ce qu'il a décrit dans la troisième partie du dialogue. La prodigalité dans la production d'œufs est expliquée par un manque de précision dans l'élément sexuel. Pour obtenir la volupté, la conjonction entre mâle et femelle n'est pas indispensable « Le mâle est nécessaire pour féconder la femelle ; mais la femelle n'est pas indispensable pour donner contentement au mâle.<sup>397</sup>

Si l'acte sexuel dépend du plaisir cet arrangement est précaire. Il n'y a aucune intention dans la Nature, conclut Corydon. S'il y a intention elle n'appartient qu'à Dieu ; « il n'y a pas d'intention dans la volupté<sup>398</sup> »

Dans la 6<sup>ème</sup> partie du dialogue, Corydon continue à présenter son argumentation en partant de Darwin, il explique que les animaux sont attirés par l'odeur des femelles. Cette explication physiologique est rejetée par Corydon. Il applique alors ces observations aux exemples de comportement homosexuel entre des animaux (des chiens, des pigeons. etc.) Pour lui si la chienne n'excite le chien qu'à travers cette odeur, un chien peut être donc excité par cette odeur indépendamment de la chienne. Corydon ajoute une remarque, à propos des deux chiens qu'il vit s'accoupler dans la rue. Selon lui le chien laissa la femelle et se dirigea vers le mâle « C'est le mâle et le mâle seul que le chien voulait chevaucher ; il laissait délibérément la femelle.<sup>399</sup> »

Corydon, en citant la parole de Rabelais relative à un passage de *Pantagruel*, laisse des espaces en blancs pour le lecteur. L'a-t-il fait volontairement ? Claude Courouve établit lui une relation avec l'écriture énigmatique du titre *C. R. D. N.* de la première édition de *Corydon* inachevé « comme pour demander la participation active du lecteur dans l'acte de se reporter au texte de Rabelais.<sup>400</sup> »

La septième partie du dialogue, est la partie où Corydon tire des conclusions : Le comportement homosexuel se trouve chez la plupart des animaux. L'instinct sexuel est indéterminé, pour les mâles et les femelles, et les deux groupes cherchent le plaisir et la volupté. C'est ainsi que dans le second dialogue, Corydon soutient, à travers des références à l'histoire naturelle et à la physiologie de son époque, que l'amour pédérastique est naturel et

---

<sup>396</sup> Ibid. p. 53.

<sup>397</sup> Ibid. p. 60.

<sup>398</sup> Ibid. p. 61.

<sup>399</sup> Ibid. p. 69.

<sup>400</sup> COUROUVE Claude, *Les Vicissitudes de Corydon*, op. cit.,

normal, et qu'il entend combattre la répression des lois et la réprobation des mœurs à l'encontre de la pédérastie.

### Troisième dialogue

Ce dialogue se divise lui en quatre parties. Dans la première partie Corydon commence à examiner la question de l'homosexualité d'un point de vue humain. Il fait remarquer à son interlocuteur que l'odorat ne joue pratiquement aucun rôle chez l'homme « La femme disons-nous, n'a plus pour attirer l'homme l'odeur périodique des menstrues. (...) La femme désirée est désirable en tout temps.<sup>401</sup> »

Il rappelle ensuite dans la deuxième partie l'absence, chez les animaux, de la beauté des mâles ; quant au couple humain, il vient, tout à coup, renverser cette hiérarchie. Corydon ajoute : « les raisons que l'on a pu fournir de ce subit retournement demeurent ou mystiques ou impertinentes – au point que certains sceptiques se sont demandé si la beauté de la femme ne résidait pas principalement dans le désir de l'homme.<sup>402</sup> »

Corydon passe ensuite à la beauté féminine. Il pense que c'est une beauté artificielle qu'il considère comme un attrait « postiche ». Il cite Montaigne à ce propos : « Ce n'est pas tant pudeur, qu'art et prudence, qui rend nos dames si circonspectes à nous refuser l'entrée de leurs cabinets avant qu'elles soient peintes et parées pour la montre publique.<sup>403</sup> »

Il rappelle la phrase de Rémy de Gourmont qu'il conteste : « C'est la femme qui représente la beauté. Toute opinion divergente sera éternellement tenue pour un paradoxe ou pour le produit de la plus fâcheuse des aberrations sexuelles.<sup>404</sup> »

Dans la troisième partie du dialogue Corydon affirme sa vision de la beauté de la femme en s'interrogeant sur la sculpture grecque qui présente les hommes nus alors que le voile est nécessaire pour les femmes « Et c'est un sentiment particulier peut-être qui me montre dans la statuaire grecque, à quoi il nous faut bien revenir chaque fois que nous parlons de beauté, l'homme nu et la femme voilée ?<sup>405</sup> » Puis Corydon répond : « oui, dans cette prédilection quasi constante de l'art grec pour le corps de l'adolescent, du jeune homme, dans cette obstination à voiler le corps de la femme plutôt que d'y reconnaître des raisons purement esthétiques...<sup>406</sup> » Il souligne que l'uranisme, dans ses rapports aux arts plastiques, ne se voit pas aux périodes de décadence, mais au contraire aux époques glorieuses de l'épanouissement

---

<sup>401</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 84.

<sup>402</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 86.

<sup>403</sup> Ibid. p. 89.

<sup>404</sup> Ibid. p. 90.

<sup>405</sup> Ibid. p. 92.

<sup>406</sup> Ibid. p. 92.

de l'art, tandis que, souvent « l'exaltation de la femme dans les arts plastiques, est l'indice de la décadence.<sup>407</sup> »

Dans la quatrième partie du dialogue, Corydon, à la différence de la beauté artificielle de la femme, mentionne que l'homosexualité masculine est « plus spontanée, plus naïve que l'hétérosexualité.<sup>408</sup> » et que la pédérastie est « comme un instinct très naïf et primesautier.<sup>409</sup> »

Dans la dernière partie de ce dialogue, le Dr Corydon conclut : « J'observais que l'artifice souvent, et la dissimulation (dont la forme noble est pudeur), que l'ornement et le voile subviennent à l'insuffisance d'attrait ... Est-ce à dire que certains hommes ne seraient pas attirés irrésistiblement vers la femme (ou vers telle femme en particulier) quand bien même dénuée de parure ? Non certes ! comme nous en voyons d'autres qui, malgré toutes les sollicitations du beau sexe, les injonctions, les prescriptions, le péril, demeurent irrésistiblement attirés par les garçons. Mais je prétends que, dans la plupart des cas, l'appétit qui se réveille en l'adolescent n'est pas d'une bien précise exigence ; que la volupté lui sourit, de quelque sexe que soit la créature qui la dispense, et qu'il est redevable de ses mœurs plutôt à la leçon du dehors, qu'à la décision du désir ; ou, si vous préférez, je dis qu'il est rare que le désir se précise de lui-même et sans l'appui de l'expérience. Il est rare que les données des premières expériences soient dictées uniquement par le désir, soient celles-là même que le désir eût choisies. Il n'est pas de vocation plus facile à fausser que la sensuelle, et ...<sup>410</sup> »

#### **Quatrième dialogue**

Le quatrième dialogue est différent des précédents, il n'est pas divisé en parties. Il traite de l'homosexualité en relation avec la société moderne. Le dialogue commence par une attaque sur Léon Blum et son traité *Du mariage*, en montrant que les conséquences du programme de Blum sont la prostitution et l'adultère.

Corydon parle dans ce dialogue de la pédérastie en Grèce antique et de son rapport direct avec l'art, la littérature et la philosophie. Il examine l'utilité sociale de la pédérastie en relation avec le mal de la prostitution. Corydon se montre aussi en faveur du mariage et de la chasteté.

Gide fait ressortir l'idée d'ascèse, il cherche à tendre vers la perfection du pédéraste. Pour lui les pédérastes sont aussi capables de chasteté que des hétérosexuels. Il cite Malthus :

---

<sup>407</sup> Ibid. p. 93.

<sup>408</sup> Ibid. P 95.

<sup>409</sup> Ibid. P 98.

<sup>410</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 103, 104.

« La chasteté n'est pas, comme quelques personnes le supposent, une vertu forcée [...] elle a son fondement dans la nature et dans la raison ; en effet cette vertu est le seul moyen légitime d'éviter les vices et le malheur que la loi de la population engendre.<sup>411</sup> »

Patrick Pollard commente le mot que Gide prête à son Edouard : « Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant. » et il poursuit : « Gide a voulu établir les normes de la Nature avant d'aborder ceux de la culture (sic). Or, la Nature, selon son propre argument, fait appel à la jouissance et au désir ; la culture, nous dit-il, propose dans l'amour et dans l'amitié un modèle de la chasteté. C'est ainsi que nous suivrons notre pente, en montant.<sup>412</sup> »

Corydon explique alors à son visiteur l'influence culturelle de la Grèce : « Depuis votre plus tendre enfance on vous instruisit comme moi ; on vous apprit à vénérer la Grèce, dont nous sommes les héritiers. Dans nos classes et dans nos musées, les œuvres grecques occupent les places d'honneur ; on nous invite à les reconnaître pour ce qu'elles sont : d'humains miracles d'harmonie, d'équilibre, de sagesse et de sérénité ; on nous les propose en exemples.<sup>413</sup> »

On peut supposer que Gide trouve dans ce dialogue une réponse à son père Paul Gide qui comme on l'a déjà indiqué avait condamné les pédérastes dans son œuvre, *La Condition de la femme dans l'Antiquité*.

Ainsi *Corydon* montre que la tolérance pour l'amour entre hommes n'a pas pour conséquence obligatoire la faiblesse militaire ; il essaie de convaincre son visiteur que la pédérastie est un signe de force et non de faiblesse et de décadence et qu'une harmonie d'Art doit être identifiée avec l'harmonie de morale.

Corydon montre que l'hétérosexualité est liée avec la misogynie dans l'art, tandis que la pédérastie est profondément liée au respect pour les femmes et enfin que « la décadence d'Athènes commença lorsque les Grecs cessèrent de fréquenter les gymnases<sup>414</sup> » et que « L'uranisme cède à l'hétérosexualité.<sup>415</sup> »

Gide exprime à nouveau son hostilité foncière au mensonge et à l'hypocrisie à travers son personnage :

« — Oui...l'on peut remarquer parfois certains défauts de caractères dont je fais uniquement l'état de nos mœurs responsable. Car il en va toujours de même chaque fois qu'un appétit naturel est systématiquement contrarié. Oui, l'état de nos mœurs tend à faire du penchant homosexuel une école d'hypocrisie, de malice et de révolte contre les lois.

---

<sup>411</sup> Ibid. p. 108.

<sup>412</sup> Patrick Pollard, dans GOULET Alain, *André Gide, Corydon, Si le grain ne meurt, les Faux-monnayeurs, regards intertextuels*, Actes du colloque, op. cit., p. 80.

<sup>413</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p.109,110.

<sup>414</sup> Ibid. p. 119.

<sup>415</sup> Idem.



— Osez dire : de crime.

— Évidemment, si vous faites de la chose même un crime.<sup>416</sup> »

Gide insiste pour ne pas prendre la défense de tous les homosexuels comme il l'a déjà noté dans son *Journal*. Corydon ne défend pas les invertis mais soutient la pédérastie normale

« — Si vous le voulez bien, nous laisserons de côté les invertis<sup>417</sup> »

« Je leur tiens à grief ceci, que les gens mal renseignés confondent les homosexuels normaux avec eux.<sup>418</sup> »

À ce propos Coralia Costas écrit : « Gide, adepte d'une pédérastie plutôt virile et engagée contre les clichés de l'époque, plus précisément de ceux qui font de l'homosexualité une forme d'inversion, d'effémination ou de déviance.<sup>419</sup> »

Corydon tire une première conclusion de ses dialogues : « — Je n'oppose point l'uranisme à la chasteté, mais bien une convoitise, satisfaite ou non, à une autre. Et précisément je soutiens que la paix du ménage, l'honneur de la femme, la respectabilité du foyer, la santé des époux étaient plus sûrement préservés avec les mœurs grecques qu'avec les nôtres ; et de même, la chasteté, la vertu, plus noblement enseignée, plus naturellement atteinte. Pensez-vous que saint Augustin eut plus de mal à s'élever à Dieu, pour avoir donné son cœur d'abord à un ami, qu'il aimait autant que jamais une femme ? Estimez-vous vraiment que la formation uranienne des enfants de l'Antiquité les disposât à la débauche plus que la formation hétérosexuelle de nos écoliers d'aujourd'hui ? Je crois qu'un ami, même au sens le plus grec du mot, est de meilleur conseil pour un adolescent, qu'une amante. Je crois que l'éducation amoureuse qu'une Madame de Warens, par exemple, sut donner au jeune Jean-Jacques fut autrement néfaste pour celui-ci que ne l'eût été n'importe quelle éducation spartiate ou thébaine.<sup>420</sup> »

La deuxième conclusion brève de ce dialogue et du livre dans son ensemble est l'attitude de l'interlocuteur. Celui-ci ne nous communique pas son opinion, il garde le silence en estimant que le silence est le meilleur commentaire de ce qui a été dit.

Gide nous laisse deviner que l'interlocuteur de Corydon penche de plus en plus vers l'opinion de ce dernier et s'imprègne de plus en plus de ses arguments. Ceci est révélé par l'attitude de l'interlocuteur tout au long des dialogues, marquant un avancement compréhensif. Gide tient

---

<sup>416</sup> Ibid. 123.

<sup>417</sup> Ibid. p. 122.

<sup>418</sup> Ibid. p. 122,123.

<sup>419</sup> COSTAS Coralia, "*Interdépendances : autobiographie et fiction*", Jean-Michel Wittmann commente *Si le grain ne meurt d'André Gide*, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2005, 224 p, *Acta Fabula*, Été 2005 (Volume 6 numéro 2), <http://www.fabula.org/revue/document905.php>

<sup>420</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 125.

bien à l'exprimer à travers les différentes réactions de l'interlocuteur dès le premier dialogue jusqu'au quatrième.

Afin de suivre l'influence du dialogue sur l'évolution de l'attitude du visiteur, on peut décrire les réactions de celui-ci dans leur ordre chronologique :

D'abord il exprime son indignation : « — N'avez-vous donc point vu que j'employais ces mots par moquerie ? <sup>421</sup> »

« — Prétendez-vous que l'hétérosexualité soit simple affaire de coutume. <sup>422</sup> »

Ensuite, pendant qu'il suit le discours de Corydon attentivement, une écoute de plus en plus compréhensive se fait jour :

« — Je commence à mieux vous comprendre. <sup>423</sup> »

« — De mieux en mieux ! Je vous écoute... <sup>424</sup> »

« — Je vous suis. <sup>425</sup> »

« — C'est le point qui reste à démontrer. <sup>426</sup> »

« — Si les faits que vous rapportez sont exacts — et je consens à les accepter comme tels... <sup>427</sup> »

« — J'ai compris. <sup>428</sup> »

« — Suivez l'ordre qu'il vous plaira. J'accorde que vous différiez le plus possible les questions qui vous peuvent embarrasser, pourvu que vous arriviez à la fin... <sup>429</sup> »

Enfin, après que Corydon ait terminé son discours, son interlocuteur ne proteste pas et préfère garder le silence, comme meilleure réponse à ce qui a été dit :

« — Après qu'il eut fini, il demeura quelque temps dans l'attente d'une protestation de ma part. Mais, sans rien ajouter qu'un adieu, je pris mon chapeau et sortis, bien assuré qu'à de certaines affirmations un bon silence répond mieux que tout ce qu'on peut trouver à dire. <sup>430</sup> »

La fin est strictement gidienne ; Gide laisse entendre deux voix, Corydon et son interlocuteur et évite de donner la voix à une conclusion morale identifiable. L'attitude de l'interlocuteur est considérée comme un acte gratuit, nous sommes toujours libres de choisir.

---

<sup>421</sup> Ibid. p. 30.

<sup>422</sup> Ibid. p. 37.

<sup>423</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p.40.

<sup>424</sup> Ibid. p.46.

<sup>425</sup> Ibid. P. 60

<sup>426</sup> Idem.

<sup>427</sup> Ibid. p.66.

<sup>428</sup> Ibid. p.76.

<sup>429</sup> Ibid. p.83.

<sup>430</sup> Ibid..p. 128.

L'attitude de Corydon aussi suit un changement progressif en exposant son point de vue. Au début il parle d'un ton bas, voilé de tristesse, et ne fait que se défendre contre les accusations de son interlocuteur, mais à la fin du livre, il expose sa théorie, et défend la cause « le front haut »

Gide présente *Corydon* comme une œuvre littéraire rationaliste et critique, dénuée de toute préoccupation politique ou religieuse ; il n'y est faite aucune mention des interdits bibliques et en particulier des condamnations pauliniennes. Gide veut que l'on porte sur son œuvre des jugements littéraires, et non pas religieux ou politiques.

*Corydon* ne s'adresse pas uniquement aux homosexuels, mais aussi aux hétérosexuels. A travers l'attitude du visiteur de *Corydon*, Gide nous invite à ne pas juger de façon précipitée et tranchante. Il nous amène à réfléchir sans nous imposer une direction. Cette réserve de *Corydon* rencontre à sa façon celle de la société envers le thème de l'uranisme, à propos duquel chacun préfère souvent garder le silence.

**La deuxième partie : Position de la critique à l'égard de *Corydon*.**  
**(Réception de *Corydon* depuis 1924 jusqu'aujourd'hui)**



## **Chapitre 1 : pervertisseur de la jeunesse ? (1924-1930).**



Ainsi qu'on l'a déjà mentionné, en 1924, après de longues hésitations Gide laisse paraître *Corydon* pour la première fois sous son nom. Publication qui va susciter des réactions très vives. Gide les avait tellement prévues qu'il écrit d'abord dans la préface de *Corydon* : « L'indignation que *Corydon* pourra provoquer, ne m'empêchera pas de croire que les choses que je dis ici doivent être dites. Non que j'estime que tout ce que l'on pense doit être dit, et dit n'importe quand ; mais bien ceci précisément, et qu'il le faut dire aujourd'hui.<sup>431</sup> »

Ensuite, il note dans son *Journal* de 1931 : « Pour la question sexuelle j'admire qu'ils crient, comme Souday "la mesure est comble", alors qu'elle commence seulement à se remplir craintivement. Ceux-ci font indirectement l'apologie de l'hypocrisie et du rassurant camouflage pratiqué par un si grand nombre de littérateurs, et des plus illustres, à commencer par Proust.<sup>432</sup> »

Gide exprime son mépris pour « le camouflage » à maintes reprises : « Pour moi je crains que ce constant sacrifice à la convention, consenti par plus d'un poète ou d'un romancier, parfois célèbre, ne fausse un peu la psychologie et n'égare grandement l'opinion.<sup>433</sup> » Il ne croit pas non plus que « ces goûts puissent si facilement s'acquérir », ni « que les mœurs qu'ils entraînent portent nécessairement préjudice soit à l'individu, soit à la société, soit à l'État.<sup>434</sup> »

Gide a reproché à Proust de masquer son uranisme au point que *Sodome et Gomorrhe* peut apparaître comme une stigmatisation de l'homosexualité : « J'ai relu les dernières pages de Proust [...] avec, d'abord, un sursaut d'indignation. Connaissant ce qu'il pense, ce qu'il est, il m'est difficile de voir là autre chose qu'une feinte, qu'un désir de se protéger, qu'un camouflage, on ne peut plus habile, car il ne peut être de l'avantage de personne de le dénoncer. Bien plus : cette offense à la vérité risque de plaire à tous ; aux hétérosexuels dont elle justifie les préventions et flatte les répugnances ; aux autres qui profiteront de l'alibi et de leur peu de ressemblance avec ceux-là qu'il portaiture. Bref, la lâcheté générale aidant, je ne connais aucun écrit qui, plus que le *Sodome* de Proust, soit capable d'enfoncer l'opinion dans l'erreur.<sup>435</sup> »

---

<sup>431</sup> GIDE André, *Corydon*, Préface de 1922.

<sup>432</sup> GIDE André, *Journal*, 31 octobre 1931, p. 1087.

<sup>433</sup> La lettre de janvier 1928 est reproduite dans *La NRF* du premier janvier 1929, 16<sup>e</sup> année, n°184, p. 64.

<sup>434</sup> Ibid. p. 64.

<sup>435</sup> LEPAPE Pierre, *André Gide le messenger*, Paris, Seuil, 1997, note n° 4, page 352.



Dans la préface de *Corydon*, Gide précise qu'il n'a écrit ce traité que pour « corriger l'image déplorable donnée par Proust, car l'amour grec n'a rien à voir avec l'inversion.<sup>436</sup> » Il ajoute : « ce que j'en dis ici, après tout, pensais-je, ne fait point que tout cela soit. Cela est. Je tâche d'expliquer ce qui est. Et puisque l'on ne veut point, à l'ordinaire, admettre que cela est, j'examine, je tâche d'examiner, s'il est vraiment aussi déplorable qu'on le dit que cela soit.<sup>437</sup> »

En effet, avec la publication en 1924 de *Corydon*, suivie par celle de *Si le Grain ne meurt* en 1926, Gide est le premier grand écrivain européen à faire ce que l'on n'appelait pas encore un *Coming-out*. Le fait que *Corydon* soit suivi par l'autobiographie de Gide dans *Si le Grain ne meurt* ne laisse aux contemporains aucun doute des penchants de Gide. Différemment de ceux qui l'ont précédé, Gide, lui, choisit de dire et de se dire et d'utiliser la première personne. Dans la citation qui précède de la préface de *Corydon* Gide dit "Je" à plusieurs reprises : « Ma pensée n'a fait ici que s'affermir. (...) Ce que je pensais avant la guerre, je le pense plus fort aujourd'hui.<sup>438</sup> »

Avec *Corydon*, Gide avance une théorie de l'amour, "l'amour pédérastique normal", en utilisant une forme littéraire bien particulière, "le dialogue socratique".

Le scandale provoqué par *Corydon* est dû à la présentation du thème de la "pédérastie normale" dans un essai littéraire. Ce qui va lier d'une façon constitutive l'aspect littéraire et l'aspect moral de l'œuvre.

En adoptant un style et un contenu qui prêtent au débat, Gide vise à démontrer que, sur le plan culturel, l'homosexualité en tant qu'objet d'étude ou en tant que thème littéraire n'est en aucune façon marginale.

La morale reste donc une partie indétachable de l'œuvre, et contribue même au choix de la forme de *Corydon*. Gide emploie une forme littéraire tout à fait inhabituelle pour ses contemporains. L'homosexualité a été abordée dans beaucoup d'œuvres littéraires, mais Gide nous donne l'impression que c'est un thème nouveau surtout qu'il ne cite pas les études précédentes : « Goethe est "convoqué"; mais David Hume, Voltaire, Diderot et Verlaine sont absents, non dépourvus pourtant de titres leur permettant d'être cités dans *Corydon*.<sup>439</sup> » Ainsi le fond et la forme de l'œuvre fusionnent en un seul corps.

Gide choisit la forme des dialogues socratiques, la mise en abîme et la libre énonciation par la voix de ses personnages pour produire une forme littéraire qui va prêter à controverse par

---

<sup>436</sup> GIDE André, Préface, *Corydon*, 1920.

<sup>437</sup> Idem.

<sup>438</sup> GIDE André, *Corydon*, préface, 1922, p. 8.

<sup>439</sup> COUROUVE Claude, *Les Vicissitudes de Corydon*, op. cit.,

rapport à ses lecteurs. Ainsi Gide se dote d'une forme littéraire spécifique qui convient à ce qu'il va divulguer à son public.

Ce qui fait, comme Gide l'avait anticipé, que la critique de *Corydon* reste à cheval entre une critique littéraire, portant sur le style et la forme de l'œuvre, et une critique morale, portant sur le thème de la pédérastie.

Cependant cette forme littéraire que Gide adopte pour *Corydon* va aussi provoquer de vives protestations. Roger Martin du Gard, en 1921, juge l'œuvre déplorablement artificielle. Gide lui-même regrettera plus tard cette forme, bien qu'il considère *Corydon* comme son livre le plus utile : « Le plus utile...je ne dis pas : le plus réussi. Sa forme même ne me satisfait plus guère aujourd'hui, ni cette façon d'esquiver le scandale et d'attaquer le problème par feinte procuration. C'est aussi que, dans ce temps, je n'étais pas assez sûr de moi-même : je savais que j'avais raison ; mais je ne savais pas à quel point...<sup>440</sup> »

Parmi les critiques il y a ceux qui explorent la portée et les enjeux de la prise de parole gidiennne sur l'homosexualité. C'est le cas de Monique Nemer dans son essai *Corydon citoyen*. Ramon Fernandez établit lui des relations entre le style et l'œuvre de l'écrivain. Il souligne aussi l'importance du « penchant naturel » de Gide et son rôle dans la formation de sa pensée et de son œuvre.

On trouve ceux qui défendent Gide parce qu'ils tolèrent l'homosexualité, et ceux qui apprécient *Corydon* du point de vue humain et en raison des droits de citoyenneté de l'homosexuel. D'autres apprécient l'audace et admirent le courage de Gide de s'engager à titre personnel. Quant à ceux qui se présentent franchement contre Gide, on trouve d'abord ceux qui s'attaquent à la forme littéraire qu'il adopte pour *Corydon*, et contestent l'introduction d'un thème pareil dans la littérature. D'autres trouvent le livre scandaleux, dégoûtant et attaquent le fait de traiter la pédérastie comme "normale." D'autres encore sont contre le ton apparemment militant de Gide, surtout que *Corydon* élimine inversion, efféminement et sodomie. Ils soulignent que Gide n'est pas un vrai militant homosexuel, qu'il défend ses penchants sexuels sans prendre en compte l'ensemble des homosexuels, qu'il aurait pu défendre tous sans distinction. En plus, ils constatent que la pédérastie n'est pas au cœur de la question homosexuelle entre les deux guerres, ce qui fait que le livre paraît à contre-temps en 1924.

D'autres reprochent à Gide de se cacher derrière *Corydon* et son médecin au lieu de prendre la parole pour son propre compte. Et finalement, ceux qui ne cherchent dans ce livre ni scandale,

---

<sup>440</sup> GIDE André, *Journal 1926-1950*, janvier 1946, p. 1017.

ni l'appui d'une théorie, sont un peu déçus de la forme littéraire et du style qu'ils trouvent "médiocres".

Les réactions varient entre les défenseurs de *Corydon* et les *Anti-Corydon*.

Nous allons présenter les critiques de *Corydon* reparties en quatre périodes. A l'intérieur de chaque période il y a une palette de critiques, mais qui se modifie de l'une à l'autre.

La première période va de la parution de *Corydon* en 1924 jusqu'au début des années trente.

Dans celle-ci, certains critiques louent l'audace de Gide d'avoir publié *Corydon*, mais la plupart des interprétations considèrent *Corydon* comme une apologie de la pédérastie et vont identifier Gide comme "pervertisseur" des jeunes.

Les prises de positions sont variées. Nous allons suivre dans ce chapitre le fil de la réception de Gide dans cette période en partant des critiques les plus violentes contre *Corydon* jusqu'aux jugements les plus tolérants qui défendent Gide et son *Corydon*. Ceci révélera à son tour que le ton de la critique s'est transformé suite aux transformations sociales et morales qui se sont produites depuis la parution de *Corydon*.

Léon Pierre-Quint est le premier à écrire un compte rendu sur *Corydon* dans le Journal littéraire du 12 juillet 1924. Il attaque *Corydon* du côté littéraire et ne cache pas qu'il admire plus l'œuvre de Marcel Proust que celle d'André Gide, tout en reprochant à Gide son "attitude" : « C'est encore à Marcel Proust qu'il faut retourner si nous désirons nous placer à notre époque et nous trouver en présence d'un moraliste appliquant son merveilleux sens critique à l'étude de ses contemporains. <sup>441</sup> »

Le docteur François Nazier dans son œuvre *l'Anti-Corydon*, paru quelques jours après *Corydon*, reproche le manque d'originalité et surtout le ton militant : « Ce n'est pas assez d'éliminer les malades, les invertis, et de déclarer que sont normaux les philopèdes virils, sains et bien portants ; il faudrait nous dire le genre de rapports que l'on admet entre les pédérastes dits normaux. <sup>442</sup> »

Dans son livre le docteur François Nazier répond d'abord à l'affirmation de Gide que "tous les animaux sont pédérastes" et que la pédérastie est une chose "naturelle" en notant que « Ce qui pousse le mâle vers le mâle, ce n'est pas le désir de jouir de ce mâle comme il jouirait d'une femelle, mais d'exonérer ses glandes sexuelles de la façon la plus commode, faute de femelle ; cela, si les mots ont un sens, c'est de la masturbation. <sup>443</sup> »

---

<sup>441</sup> QUINT Léon Pierre, « sur *Corydon* par André Gide », *Journal littéraire*, 12 juillet 1924, N°12. Cité dans le livre de AHLSTEDT Eva, *André Gide et le débat sur l'homosexualité*, Göteborg, Acta universitatis Gothoburgensis, 1994. Page 74.

<sup>442</sup> NAZIER François, *L'Anti-Corydon, Essai sur l'inversion sexuelle*, Paris, édition du siècle, 1924, p. 126, cité dans, DE GOURMONT Jean, *Mercure de France*, 1er octobre 1924, pp. 170-6

<sup>443</sup> Ibid.

Michel Raymond écrit à ce propos : « Chez la couleuvre jarretière à flancs rouges, ou le serpent jarretière, l'orientation homosexuelle est associée à l'existence de jeunes mâles possédant certaines caractéristiques femelles. (...) Ces mâles d'apparence femelle attirent les autres mâles qui les courtisent et tentent de s'accoupler avec eux. Néanmoins cette ambiguïté sexuelle ne constitue qu'une étape transitoire, mais très probablement obligatoire, du développement des mâles même si sa durée varie d'un mâle à l'autre.<sup>444</sup> »

Afin de mieux comprendre l'homosexualité animale il faut distinguer les comportements homosexuels des préférences. Selon Michel Raymond un comportement homosexuel n'indique pas nécessairement une préférence et « la préférence homosexuelle ne peut être établie que dans une situation où un choix individuel est possible. (sic) Actuellement, l'existence d'une préférence homosexuelle exclusive n'a été formellement démontrée chez aucun animal non humain.<sup>445</sup> »

Élie Richard considère lui aussi *Corydon* comme une apologie de la pédérastie et pense que Gide a eu tort de publier *Corydon*. Dans *Images de Paris* d'août 1924, Elie Richard note que : « *Corydon*, c'est, en quatre dialogues, la défense et illustration de la pédérastie. André Gide est un écrivain de premier ordre, un homme intelligent comme il en est peu. On est tout surpris de voir l'ingéniosité qu'il met à se tromper soi-même.<sup>446</sup> » Plus loin, Elie Richard, partant de l'argumentation de Gide concernant la pratique de l'amour entre les animaux du même sexe, souligne contrairement à lui : « Que les animaux pratiquent l'homosexualité n'est pas une preuve parfaite du naturel de cette action. (Il y a des femelles qui mangent leurs mâles...) *Corydon* demeure un curieux document et, surtout, un recueil de bonnes pages, où l'intelligence lutte désespérément avec des idées hardies, belles souvent, et que l'uranisme ne parvient pas à me gêner.<sup>447</sup> »

Quant à André Germain, il trouve que *Corydon*, étant publié après la guerre, a paru au mauvais moment, et qu'André Gide aurait dû se préoccuper des grands problèmes que la France affrontait en ce moment là, au lieu de nous livrer un livre sur l'amour grec. Dans *La Revue européenne*, août 1924, il écrit : « Avouerais-je que c'est avec une certaine mauvaise humeur que j'aborde ce *Corydon*, apparu en un moment où les bouleversements politiques, financiers, économiques de notre globe nous préoccupent plus que ses tremblements de terre sexuels ? Chaque chose doit venir à son heure. Les élections du quatre et du onze mai, la crise du fascisme, la situation du franc nous angoissent et nous hallucinent tellement que nous

---

<sup>444</sup> RAYMOND Michel & CEZILLY Frank, *L'homosexualité chez les animaux*.

[http://www.evolutionhumaine.fr/michel/publis/pdf/raymond\\_2009\\_animaux\\_homo.pdf](http://www.evolutionhumaine.fr/michel/publis/pdf/raymond_2009_animaux_homo.pdf)

<sup>445</sup> Idem.

<sup>446</sup> RICHARD Élie, *Images de Paris*, août 1924. Repris dans le *BAAG*, n° 46, avril 1980.

<sup>447</sup> Ibid.

n'avons plus qu'un regard négligent vers les problèmes psychologiques, éthiques et zoologiques que M. Gide tente de soulever. S'il avait eu le sens civique, qui décidément lui fait défaut, il nous eût donné, au lieu d'un appendice au *Banquet*, un essai sur l'une de ces trop actuelles questions.<sup>448</sup> »

Concernant la forme des dialogues socratiques, André Germain trouve que tout au long des quatre dialogues on n'entend que la voix d'André Gide, puisqu'il incarne les deux personnages. Pour lui on reste enfermé dans un dialogue tout à fait gidien « Mais nous n'entendrons pas s'élever au cours de l'œuvre "socratique" une voix nette, affirmative, virile. Nous assisterons, en quatre chapitres, au dialogue des deux êtres que recèle M. Gide et que pour une fois il a fortement projetés et mis aux prises l'un avec l'autre. Tous deux sont essentiellement gidien.<sup>449</sup> »

Quant aux références zoologiques et historiques qui encombrant *Corydon*, Germain n'essaye même pas de les discuter, et il souligne qu'elles sont très compliquées et sollicitent un savant érudit afin de les expliquer.

Louis Le Sidaner, qui pense lui aussi que *Corydon* est une défense de la pédérastie, écrit dans *La Revue de l'Université* en 1924 : « Imaginez, cher lecteur, que c'est une défense et même un éloge de la pédérastie. Aussi brutalement résumée, la tentative de M. Gide paraît absurde, tout au moins paradoxale. Nous ne tenterons point de démontrer le contraire. *Corydon* est un de ces livres longuement médités, étudiés et rédigés avec soin, où chaque mot a sa raison et sa valeur et qu'il serait dangereux d'analyser en quelques lignes. Même l'admirateur le plus ardent des civilisés de M. Farrère serait probablement choqué de lire sans argumentation préalable le résumé brutal des conclusions de *Corydon*.<sup>450</sup> »

Pour Le Sidaner *Corydon* est un livre condensé. Il conclut en soulignant : « Livre profond, d'une grande simplicité (quoique par instants un peu affectée ou énervée) et que ne vient jamais salir la vulgarité pornographique ou le désir "d'épater les bourgeois", *Corydon* marquera une étape dans l'histoire littéraire des phénomènes sexuels et peut-être même de toute la philosophie.<sup>451</sup> »

Léon Bazalgette commente le fait qu'André Gide commande tous les fils des dialogues en échangeant les rôles entre les deux personnages qui les tiennent. En faisant allusion à la technique de la mise en abîme dont Gide se sert dans *Corydon*, Bazalgette trouve que cette technique permet à Gide d'exposer sa thèse librement en prêtant la parole à Corydon. À ce

---

<sup>448</sup> GERMAIN André, Les Essais : *Incidences, Corydon*, par André Gide, *La Revue européenne*, août 1924. Repris dans le *BAAG*, n° 47, juillet 1980, pp. 421-4.

<sup>449</sup> Idem.

<sup>450</sup> LE SIDANER Louis, *La Revue de l'Université*, 15 août 1924, n° 74-75, p. 63.

<sup>451</sup> Idem.

propos Bazalgette souligne : « Désireux d'éclairer son jugement sur un sujet délicieusement irritant, M. André Gide s'en est donc allé consulter un spécialiste : son ancien condisciple, le Dr Corydon, qui prépare un ouvrage sur "l'uranisme bien portant" ou "la pédérastie normale". L'auteur y soutiendra cette thèse que l'homosexualité est tout aussi naturelle que les relations entre mâle et femelle, et que l'épithète d'antiphysique appliquée à cette pratique honnie est tout bonnement absurde.<sup>452</sup> »

Marcel Arland salue le courage de l'engagement chez Gide, et voit dans la publication de *Corydon* un acte audacieux. En plus, il le tient comme le plus honnête des livres de Gide, même si le récit renferme des actes considérés comme immoraux pour certains. Il constate que Gide se cache derrière Corydon sans assumer les actes de celui-ci. Le fait d'élire Corydon comme porte-parole paraît à Arland une technique d'écriture : « C'est cette audace qui d'abord me plut dans la préface du livre (...) je voudrais pourtant signaler avec quelle franchise la question est abordée et traitée. [...] Je le tiens pour plus honnête et plus moral qu'un roman de M. Marcel Prévost. On va m'objecter qu'il renferme quelques faux-fuyants, et que, par exemple, M. Gide feint de ne point prendre position dans le problème qu'il expose. Mais c'est là un procédé courant de M. Gide ; c'est un masque qu'il met exprès pour être plus sincère.<sup>453</sup> » Cependant sur le plan du style Arland est un peu déçu de retrouver « à peine la forme harmonieuse<sup>454</sup> » à laquelle Gide avait accoutumé ses lecteurs. Mais il conclut qu'avec la publication de ce livre: « André Gide est loin de sortir abaissé.<sup>455</sup> »

Parmi les attaques les plus remarquables contre *Corydon*, on souligne celle de Jean de Gourmont. Il considère lui aussi que *Corydon* est un manifeste personnel de défense de la pédérastie. Pour Jean de Gourmont, Gide a publié *Corydon* pour parler de lui-même et pour défendre ses penchants pédérastiques : « Pour faire parler de lui, Alcibiade coupa la queue de son chien et André Gide écrivit *Corydon*, apologie de la pédérastie. Ce petit essai un peu tortueux et fuyant s'appuie sur des intuitions personnelles et sur des imprécisions scientifiques et historiques. [...] Gide prétend n'avoir en vue que les pédérastes normaux. Ce n'est pas assez, écrit le Dr François Nazier, dans son *Anti-Corydon*, d'éliminer les malades, les invertis, et de déclarer que sont normaux les philopèdes virils, sains et bien portants ; il faudrait nous

---

<sup>452</sup> BAZALGETTE Léon, *Europe*, n° 20, 15 août 1924, pp. 490-4. Texte en ligne, [http://www.gidiana.net/Comptes\\_rendus/Presse\\_Corydon/CR\\_Bazalgette\\_Corydon.html](http://www.gidiana.net/Comptes_rendus/Presse_Corydon/CR_Bazalgette_Corydon.html)

<sup>453</sup> ARLAND Marcel, *Les Feuilles libres*, septembre-octobre 1924, n° 46, pp. 237-9.

<sup>454</sup> Idem.

<sup>455</sup> Idem.

dire le genre de rapports que l'on admet entre les pédérastes dits normaux. Cela, M. Gide ne nous le dit pas, peut-être par simple pudeur.<sup>456</sup> »

Jean de Gourmont souligne que Gide vise à travers *Corydon* à ne plus admettre comme normale que la pédérastie. Il interprète le message de Gide dans *Corydon* en faisant un petit résumé de sa doctrine : « D'abord, la pédérastie est une chose naturelle à l'homme, mais dans notre société, vraiment singulière, "tout enseigne l'hétérosexualité, tout y invite, tout y provoque, théâtre, livre, journal, exemple affiché des aînés, parade des salons, de la rue". N'est-ce pas une "complicité" révoltante, contre nature, presque ? Mais si, malgré cette contrainte, la vocation homosexuelle se manifeste, il faut bien avouer que cet appétit (!) est bien "enfoncé dans la chair", bien naturel pour ne pas consentir à disparaître.<sup>457</sup> »

Jean de Gourmont ajoute : « D'ailleurs on a vécu trop longtemps sur une vieille théorie de l'amour qui a faussé notre jugement, parce qu'elle prenait pour base l'hétérosexualité. Ce n'est vraiment pas sérieux. M. André Gide va nous montrer que l'amour se confond avec la pédérastie.<sup>458</sup> »

Sur la question de la séduction des femmes, Jean de Gourmont rappelle la citation de Darwin dans *Corydon*. En fait Gide cite cette phrase de Darwin où il décrit la splendeur des indigènes « J'avoue que les femmes m'ont quelque peu déçu ; elles sont loin d'être aussi belles que les hommes... ; elles gagneraient beaucoup à porter quelque vêtement.<sup>459</sup> »

Jean de Gourmont souligne que Darwin a prononcé la phrase précédente à l'occasion d'un voyage à Tahiti, et qu'en généralisant cette observation locale de Darwin on aboutit à cette évidence que : « L'homme est plus beau que la femme et supporte mieux le nu.<sup>460</sup> » Jean de Gourmont conclut en reprochant à Gide de ne considérer et de ne défendre qu'un seul aspect de l'homosexualité. Jean de Gourmont, dans sa critique, fait allusion à la question que pose le Dr Nazier dans son *Anti-Corydon*, et souligne que Gide ne soutient qu'un seul aspect de l'homosexualité, la pédérastie : « Tout, dans le livre de M. André Gide, tend à justifier et expliquer les rapports sexuels d'homme à homme. Alors pourquoi prétend-il éliminer de cette République pédérastique les malades, les invertis, etc. ? On ne comprend pas.<sup>461</sup> »

Dans un article paru dans le journal *Accords* d'octobre-novembre 1924, André Desson et André Harlaire qui soutiennent l'acte de la publication de *Corydon* écrivent : « Voici encore ce qui nous plaît dans *Corydon*. Ce récit du premier dialogue (Corydon fait, grâce à Alexis B.,

---

<sup>456</sup> DE GOURMONT Jean, *Mercure de France*, 1er octobre 1924. Repris dans le BAAG, n° 55, janvier 1982, pp. 409-14.

<sup>457</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 38.

<sup>458</sup> DE GOURMONT Jean, *Mercure de France*, op. cit., pp. 409-14.

<sup>459</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 90.

<sup>460</sup> DE GOURMONT Jean, *Mercure de France*, op. cit., pp. 409-14.

<sup>461</sup> Idem.

la découverte de sa vraie nature), si frais, si émouvant, qui rappelle la pure histoire d'Isabelle, Gide en eût pu faire un livre (...) Et la première partie du premier dialogue (la dissertation sur "contre coutume" et "contre nature") n'est-elle pas admirable ? <sup>462</sup> »

*Corydon* n'a pas échappé à la critique médicale. Lionel Landry souligne, dans *La Gazette médicale du Centre*, ce que *Corydon* a laissé échapper dans sa théorie sur l'amour : « Il ne connaissait pas bien sans doute, à ce moment, la théorie du docteur Hirschfeld, un aveu redoutable : il a reconnu que son goût pour les hommes provenait d'un manque de goût pour les femmes, lequel a toujours existé plus ou moins, mais s'est révélé nettement au moment de ses fiançailles, c'est-à-dire au moment où l'uranisme perdrait tout mérite comme solution transitoire et ne devrait plus subsister que chez les prédestinés. *Corydon* se range donc, de lui-même, dans la catégorie des invertis de naissance, physiologiquement anormaux et incurables. <sup>463</sup> »

Parmi les critiques littéraires qui n'ont pas vu d'intérêt à *Corydon* on cite le nom de Georges Petit qui en rend compte dans *La Revue Nouvelle* dont il est secrétaire. Il reproche à Gide d'essayer, tout au long de son livre, de prouver que l'homosexualité est antérieure à l'hétérosexualité, et considère *Corydon* comme une œuvre « mince d'intérêt » par rapport à *La Symphonie pastorale*. Il écrit : « Toutefois j'estime que quand on a écrit un livre tel que *La Symphonie pastorale*, dont certaines pages comptent parmi les plus magnifiques dont puisse s'enorgueillir la littérature française, on a mieux à faire ensuite que de traiter des futilités comme celles dont nous entretient M. Gide tout au long de son *Corydon*. Quant à l'indignation, je ne crois pas que ce livre en ait provoqué chez ses lecteurs, mais bien plutôt quelques haussements d'épaules. <sup>464</sup> »

Une autre critique de *Corydon* mais du point de vue médical, est celle du Dr Jean Vinchon. Dans *Le Progrès médical* du 10 janvier 1925, dans l'article intitulé « *Corydon* devant ses confrères », Vinchon écrit : « Sa démonstration de la "normalité" de l'homosexuel longe continuellement la frontière de la maladie. Nous admettons avec lui que des cas d'inversion sont possibles chez les animaux, mais ils sont certainement moins nombreux qu'il ne le pense. De là à déduire que ce qui est naturel peut passer facilement dans le plan social, il y a un bien grand pas à franchir et lui-même nous offre les meilleures objections contre cette tentative au deuxième de ses dialogues. Les affections animales diffèrent de celles des hommes. L'instinct de meurtre, la cruauté, le sadisme peuvent se réclamer de coutumes animales. Ses arguments

---

<sup>462</sup> DESSON André et HARLAIRE André, *Accords*, octobre-novembre 1924, n° 46, pp. 236-7.

<sup>463</sup> LANDRY Lionel, De L'Uranisme, *La Gazette médicale du Centre*, 15 décembre 1924, n° 53, pp. 123-7.

<sup>464</sup> PETIT George, *La Revue nouvelle*, n° 1, 15 décembre 1924, p.30. Repris dans le *BAAG*, n° 46, avril, 1980, p. 240. [http://www.gidiana.net/Comptes\\_rendus/Presse\\_Corydon/CR\\_Petit\\_Corydon.html](http://www.gidiana.net/Comptes_rendus/Presse_Corydon/CR_Petit_Corydon.html)



empruntés à l'histoire des civilisations, à la sociologie, à la morale même, restent spécieux et n'emportent pas la conviction.<sup>465</sup> »

Vinchon conteste la façon dont Gide envisage l'uranisme en éliminant les cas d'inversion, d'efféminement, de sodomie. D'autre part, concernant la stratégie de la publication de *Corydon* et le temps que Gide a mis pour présenter l'ouvrage au public, Vinchon note : « Au moment de son initiation, Corydon, pendant ses études, a traversé une crise de mélancolie, d'inquiétude mortelles. Il a préparé son livre pour se guérir ou plutôt pour "vivre avec cette maladie" ». Cette première crise représente le premier choc entre la passion et la chasteté; pouvons-nous admettre facilement qu'elle ait été la seule ? C'est peu probable : pendant dix ans il a cherché des exemples, des arguments nouveaux, en réalité le calme qui manquait à son esprit.<sup>466</sup> »

Un des articles les plus violents contre *Corydon* fut celui de Paul Souday, paru dans *Le Temps* du 4 février 1926. Souday critique l'introduction de l'homosexualité dans des œuvres littéraires, et l'évocation des mœurs des grecs comme vertu. Il résume le sentiment général qui selon lui règne après *Corydon* d'André Gide et le personnage de Charlus de Marcel Proust : « Oh ! il n'y a point ici de crudité dans les termes. Tout cela est discret, enveloppé, et un lecteur très innocent pourrait à la rigueur ne pas comprendre de quoi il s'agit. Cependant ce n'est que trop clair. Vraiment, cela devient insupportable, surtout avec ce sérieux et cette fade sentimentalité. De ce biais, c'est ridicule. Qu'on ne parle pas des Anciens ! Les mœurs ont changé. Le progrès se fait par la différenciation, comme l'a dit Spencer. [...] Et puis en voilà assez, et la mesure est comble.<sup>467</sup> »

Cet article déclencha une enquête devenue célèbre sur « L'homosexualité en littérature » dans la revue *Les Marges*. La revue adressa à un certain nombre d'écrivains une lettre comprenant un questionnaire : « Avez-vous remarqué que la préoccupation homosexuelle se soit développée en littérature depuis la guerre ? « La mesure est-elle comble ? selon l'expression de M. Souday. A quelle causes attribuez-vous le développement de cette préoccupation ?<sup>468</sup> » Cette enquête dont les résultats furent publiés le 15 mars 1926, a démontré l'accord de la plupart des auteurs sur le développement de la littérature homosexuelle depuis la guerre. La plupart des critiques et des commentaires se référaient à *Corydon*. Leur critique portait sur la forme et sur le fond de *Corydon*. Citons à titre d'exemple, Henri Bachelin qui s'est montré violemment anti-*Corydon* : « où est la norme ? où est la règle ? Pour la majorité des êtres

---

<sup>465</sup> DR VINCHON Jean, *Le Progrès médical*, 10 janvier 1925, n° 47, pp. 57-8.

<sup>466</sup> Idem.

<sup>467</sup> SOUDAY Paul, *Le Temps*, 4 février 1926.

<sup>468</sup> CARDON Patrick et UZANNE Octave, Enquête sur l'homosexualité en littérature, *Les Marges*, N°19, mars-avril 1926. p. 19.

prétendus humains, seules les relations de sexe à sexe ont de l'attrait ; pour une minorité, mais où l'on retrouve, en assez grand nombre, des individus non méprisables, l'homosexualité seule importe.<sup>469</sup> »

Henri Barbusse voit dans le développement de la littérature homosexuelle une preuve de : « la profonde décadence sociale et morale d'une certaine partie de la société actuelle<sup>470</sup> »

D'autres écrivains, comme Gérard Bauer estiment considérable l'influence de l'homosexualité sur les mœurs. Il souligne aussi que l'influence des œuvres littéraires homosexuelles est comme un « poison » pour la jeunesse et conclut par une question : « n'est-il pas plus simple d'ignorer Charlus ou Corydon ?<sup>471</sup> » André Billy met en cause : « l'épuisement nerveux consécutif à la guerre, les sports, l'extrême cérébralité de tout l'art contemporain.<sup>472</sup> » Charles Derenne va jusqu'à condamner les invertis « au fouet et au hard-labour. »

Pour sa part François Mauriac reste prudent, et explique qu'on n'a ni à condamner ni à tolérer l'homosexualité. En fait, "le danger" apparaît fort mineur aux yeux de quelques-uns et majeurs à l'inverse pour les autres. Certains écrivains pensent qu'il faut laisser les gens écrire sur l'homosexualité, d'autres se moquent de tout livre qui en parle. Certains sont décidés à supprimer ce qu'ils considèrent comme un fléau comme Charles Derenne qui affirme : « Je n'ai pu remarquer le développement de l'homosexualité en littérature, parce que tout livre où il est question de ça est, par moi, immédiatement détruit.<sup>473</sup> »

Parmi les écrivains qui ont participé à l'enquête de la revue *Les Marges* on cite le nom de Robert Randau qui entend qu'on empêche les invertis d'épandre autour d'eux « le microbe de leur littérature spéciale.<sup>474</sup> »

En 1926, Camille Mauclair<sup>475</sup> mena une campagne dans la presse de province contre la littérature homosexuelle. Il attaque *Corydon* et les *Faux monnayeurs* dans sa réponse à l'enquête de la revue *Les Marges*. Il pense entre autre qu'il faut combattre la nouvelle tendance littéraire activement : « La littérature ne nous a pas été donnée pour tripoter la boue. Il va sans dire que la tendance littéraire homosexuelle doit être combattue. La tolérer au nom de la liberté et du droit de tout dire, c'est faire naïvement le jeu d'auteurs auxquels j'avoue préférer les simples pornographes, lesquels se donnent franchement pour ce qu'ils sont et non

---

<sup>469</sup> Idem. p. 20.

<sup>470</sup> Idem.

<sup>471</sup> Ibid. p. 21.

<sup>472</sup> Ibid. p. 25.

<sup>473</sup> Ibid. p. 31.

<sup>474</sup> Ibid. p. 14.

<sup>475</sup> Séverin Faust, dit Camille Mauclair, né le 29 décembre 1872 à Paris où il est mort le 23 avril 1945, est un poète, romancier, historien d'art et critique littéraire français.

pour des "maîtres à penser."<sup>476</sup> » Camille Mauclair souligne dans la même revue : « Imaginez ce que sont les pratiques sexuelles entre deux hommes et essayez de ne pas vomir !<sup>477</sup> »

D'autres en appellent au retour à l'ordre, à la régénérescence nationale, comme Georges Maurevert : « Quand la France sera redevenue ce qu'elle doit être — à l'aide d'un homme et d'une trique — ces mauvaises mœurs disparaîtront d'elles-mêmes.<sup>478</sup> »

Le premier avril 1926, la revue satirique *Fantasio* publie un compte rendu de l'enquête et souligne, à juste titre, la nouveauté du débat. La condamnation reste néanmoins sans appel : « Nous en avons assez de la littérature des pédérastes. »

Pierre Lœwel semble être de ceux qui se sont décidés à se procurer le livre de *Corydon*. A propos de la discrétion qui entoure la publication de *Corydon* il écrit dans *L'Avenir* du 8 décembre 1926 : « De même qu'il n'avait dispensé à la critique la réédition populaire de son *Corydon*, M. André Gide s'est privé de lui offrir celle de *Si le grain ne meurt*, qui vient de paraître à la N.R.F. Quelque raison explique sans doute cette discrétion anormale et qui n'est pas pleinement obligeante. Mais on en peut trouver une vague justification dans le fait que les trois petits livres qui composent cet ouvrage ne sortent du tirage confidentiel dans lequel ils s'abritaient jusqu'à présent que pour un tirage, sinon restreint, du moins limité à 5.500 exemplaires.<sup>479</sup> »

Notons bien que Gide a prévu ces critiques, même plus comme on l'a déjà vu. Dans la préface de la seconde édition Gide écrit : « C'est bien aussi pourquoi, plutôt que par prudence personnelle, je serrai *Corydon* dans un tiroir et l'y étouffai si longtemps.<sup>480</sup> »

Cependant, deux ans après la publication de *Corydon*, précisément en octobre 1926 Gide confesse son homosexualité en publiant *Si le Grain ne meurt*. Dans une lettre à Edmund Gosse, justifiant son attitude, Gide écrit : « Cher ami j'ai le mensonge en horreur. Je ne puis prendre mon parti de ce camouflage conventionnel qui travestit systématiquement l'œuvre de x..., de y... et de tant d'autres. J'ai écrit le livre pour "créer un précédent," donner un exemple de franchise, éclairer quelques-uns, en rassurer d'autres, forcer l'opinion de tenir compte de ce que l'on ignore ou que l'on affecte d'ignorer au grand dam de la psychologie, de la morale, de l'art [...] et de la société. J'ai écrit ce livre parce que je préfère être haï, qu'aimé pour ce que je ne suis pas.<sup>481</sup> »

---

<sup>476</sup> CARDON Patrick et UZANNE Octave, *Enquête sur l'homosexualité en littérature*, op. cit. p. 44.

<sup>477</sup> Ibid. p.14.

<sup>478</sup> Ibid. p. 46

<sup>479</sup> LOEWEL Pierre, *Si le grain ne meurt par André Gide*, *L'Avenir*, 8 décembre 1926, p. 2. Cité dans AHLSTEDT Eva, *André Gide et le débat sur l'homosexualité*, op. cit., p. 133.

<sup>480</sup> GIDE André, *Corydon*, Préface de l'édition 1922.

<sup>481</sup> GIDE André, *Journal*, op. cit., Journal du 16 janvier 1927. Cité par AHLSTEDT Eva, *André Gide et le débat sur l'homosexualité*, op. cit., p. 132.

Par sa prise de conscience homosexuelle, et en traçant son identité à travers son œuvre, Gide a choqué le lecteur et a provoqué les critiques. Ses amis lui reprochent cette franchise qui lui coûte sa réputation. Paul Souday lui reproche d'étaler sa vie privée dans ses œuvres.

Après la publication de *Corydon* en 1924, et de *Si le Grain ne meurt* en 1926, le débat sur l'homosexualité en littérature se centre de plus en plus sur l'œuvre d'André Gide. Ce débat qui commence à peine à prendre un ton modéré s'enflamme de nouveau. Les attaques contre *Corydon* reprennent après la parution du livre du François Porché, *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*, en 1927. Dans ce livre Porché exprime sa position sur la question de l'homosexualité. Il donne son point de vue sur ce que les contemporains pensent selon lui de l'homosexualité en tant que sujet littéraire. Il paraît aux lecteurs et aux critiques contemporains plus modéré que Gide dans sa façon de traiter la question de l'homosexualité. Cependant son livre provoque un débat violent autour de *Corydon*.

François Porché considère le pas franchi par Gide en passant de la fiction littéraire à la stratégie de l'aveu : « [...] Nul n'eût osé croire, il y a encore quelques années, quand triompha insolemment *Sodome et Gomorrhe*, qu'un homosexuel, non pas cette fois-ci sous le voile de la fiction, mais à découvert et parlant en son nom personnel, entreprendrait l'apologie de son penchant.<sup>482</sup> »

Dans la préface de *L'Amour qui n'ose pas dire son nom* Porché exprime comment, malgré le désir qu'il en avait, il n'avait pas osé aborder les rapports entre l'homosexualité et la littérature : « Cette barrière de convention, de convenances, contre laquelle je butais, je m'aperçus vite qu'elle n'était pas tout extérieure, qu'elle existait aussi en moi. Bref, la pudeur me limitait de toutes parts : quand je m'interrogeais, une timidité personnelle qui me semblait insurmontable ; quand je regardais au dehors, le sentiment d'une interdiction grosse de menaces, l'appréhension du blâme que je risquerais d'encourir si j'enfreignais cette défense.<sup>483</sup> » François Porché s'étonne du chemin parcouru dans le premier tiers du XXème siècle : « À la répulsion visant l'anomalie en elle-même, se joignait, aux environs de 1895, un interdit d'ordre littéraire : il eût paru absolument inconcevable, et la pudeur publique alors n'aurait pas supporté, qu'un auteur s'avisât de décrire de telles aberrations ou d'en analyser le processus psychologique ouvertement.<sup>484</sup> »

Porché s'arrête sur le caractère apparemment objectif de l'argumentation d'André Gide, mais pour lui l'objectivité n'est qu'apparente : « A bannir du *Corydon* (extérieurement) tout

---

<sup>482</sup> PORCHÉ François, *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*, Paris, Grasset, 1927, 242 pp. Chapitre XIV : Gide audacieux, examen du *Corydon*, p. 172.

<sup>483</sup> Ibid. p. 7.

<sup>484</sup> Ibid. p. 15.

subjectivisme, Gide trouvait un autre bénéfice : la portée du message, pensait-il, en serait accrue [...] Loin qu'il s'agit alors de confession, l'œuvre se présentait comme détachée de toute préoccupation personnelle. La stricte objectivité scientifique était sa loi apparente.<sup>485</sup> » Mais cette stratégie d'argumentation irrite Porché. Pour lui Gide dans *Corydon* se cache toujours derrière "un masque d'hypocrisie". La polémique que Porché alimente porte sur la forme littéraire et sur le contenu de *Corydon*. Cette forme de dialogue où un homosexuel s'évertue à démontrer scientifiquement la légitimité de son instinct à un hétérosexuel est bien sûr l'idéal pour exposer sa thèse. Des deux personnages, c'est Gide qui dit : "Je". Cette façon d'exposer sa thèse puis de la critiquer en cédant la parole au personnage hétérosexuel, qui s'exprime également à la première personne, laisse entendre que Gide est tout à fait objectif dans sa position. Cette forme, selon Porché, trompe le lecteur. Plus Gide se présente avec objectivité, plus il impressionne et convainc son lecteur. C'est ce que Porché appelle l'art de la propagande : « La finesse, dans l'art de la propagande, c'est, en effet, que plus l'auteur paraît dégagé de son propos plus il a chance de convaincre. Il faut qu'il ait l'air d'exposer simplement des faits, en laissant à chacun la liberté de conclure.<sup>486</sup> »

Porché voit donc en *Corydon* "un tract". Mais Gide refutera ce jugement en exprimant la conscience de sa singularité et en refusant de donner ou de se donner une règle ou une norme à suivre : « On a toujours tort de se croire représentatif du normal et même de ce que l'on appelle l'anormal. Ainsi moi je me rends très bien compte que dans la pédérastie, je suis un cas particulier et que ce que je dis pour moi ne compte pas pour tous.<sup>487</sup> »

Porché considère qu'à travers la forme dialoguée, Gide manipule les deux personnages. Il nous présente le personnage hétérosexuel comme s'opposant à Corydon et à sa thèse, mais en réalité il serait un complice. À ce propos François Porché écrit : « J'entends bien que l'imposteur, ce n'est pas Gide à proprement parler, mais le faux personnage dont il s'est cru obligé d'assumer le rôle. Gide, ainsi, nous trompe dans la forme, mais il ne ment pas sur le fond, et cela pour une bonne raison, c'est que le vrai Gide, c'est l'autre, c'est "Corydon". Le Gide supposé n'interrompt le Gide authentique et ne le contredit que pour lui permettre de mieux triompher. Et s'il ne cesse de se moquer, ce n'est que pour dissimuler la complaisance qu'il met à raisonner si faiblement. C'est un compère.<sup>488</sup> »

Ce qui reste préoccupant aux yeux de Porché, c'est que « L'auteur semble n'avoir pris la plume que pour protester contre les exclusives dont est victime, dans nos mœurs,

---

<sup>485</sup> Ibid. p. 188.

<sup>486</sup> Idem.

<sup>487</sup> VAN RYSSELBERGHE Maria, *Les Cahiers de la Petite Dame, notes pour l'histoire authentique d'André Gide*, II, 1929-1937, Paris, Gallimard, 1974, p. 182, 2 novembre 1931.

<sup>488</sup> PORCHÉ François, *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*, op.cit. p.191.

l'homosexuel congénital, celui qui, organiquement, ne peut connaître le désir ni concevoir l'amour en dehors de son propre sexe. Mais, à la fin du volume, il n'est plus question de cela, et c'est alors, si l'on a gardé son libre jugement, qu'on s'aperçoit avec stupeur où le diable nous a conduit par des voies détournées.<sup>489</sup> »

En critiquant la forme littéraire de *Corydon*, Porché souligne aussi que cette œuvre est pernicieuse pour la jeunesse ; puisqu'elle s'adresse à tous les jeunes même aux hétérosexuels qui sans la lecture d'une œuvre comme *Corydon*, n'auraient jamais pensé à chercher le plaisir hors de leur penchant "naturel". Gide leur présente la pédérastie comme le seul penchant sexuel normal : « *Corydon* s'adresse, pour conclure, à tous les jeunes gens, quels qu'ils soient, à tous, vous m'entendez bien, non seulement aux homosexuels de naissance ou d'occasion, mais aux hétérosexuels eux-mêmes, à ceux que leur instinct porte naturellement vers les femmes, et qui, sans l'exemple d'un camarade, sans quelque invite sournoisement glissée à l'oreille, ou la lecture de Gide lui-même, n'eussent jamais eu la curiosité d'un plaisir contraire à leur penchant, plaisir donc moralement pervers, physiologiquement vicieux en ce qui le concerne. Bref, "Corydon", qui s'était d'abord posé en simple défenseur d'une classe de parias peu nombreuse et, à ce titre, avait su nous intéresser à sa cause, se montre finalement sous les traits d'un propagandiste effréné.<sup>490</sup> » Porché ajoute : « Si Gide était resté "*l'immoraliste*" d'antan, romancier ou esthéticien uniquement, la théorie de l'art pour l'art le couvrirait encore. Mais il a dédaigné cet abri. Il s'est posé en moraliste, et cela dans le même temps qu'il se confessait à nous. La situation est paradoxale. Gide, qui a le sens de l'humour, devrait en être frappé tout le premier. D'où vient donc qu'il ne le voit point ? De ce que sa confession n'est pas pénitente. Ses actes les plus troubles, il ne nous les donne pas comme des fautes, ni même comme des faiblesses, ce sont pour lui des victoires, autant de grades qu'il a pris avant de nous endoctriner.<sup>491</sup> »

Gide répond<sup>492</sup> tout de suite à ce livre en s'adressant directement à Porché. Il commence par louer la tentative courageuse de l'auteur de traiter le sujet de l'homosexualité avec objectivité, mais il se plaint aussi de la manière dont il est traité dans le livre : « Il me paraît que dans le portrait que vous tracez de moi, certains traits sont un peu grossis, d'autres un peu faussés (sans du reste aucune intention malveillante) et que, pour vous donner plus de raisons de la combattre, parfois vous outrez un peu ma pensée. Enfin cette évolution, cette courbe que vous découvrez dans mon œuvre et dans mon

---

<sup>489</sup> Ibid. p. 188.

<sup>490</sup> Ibid. p. 202-203

<sup>491</sup> Ibid. pp. 220-222.

<sup>492</sup> Lettre de janvier 1928, reproduite dans *La NRF* du premier janvier 1929, 16<sup>e</sup> année, n°184, pp. 59-65.

caractère, et que les titres mêmes de vos derniers chapitres dénoncent, cet enhardissement progressif, c'est vous qui l'inventez.<sup>493</sup> »

Le livre de Porché connaît un grand succès et donne lieu à plusieurs critiques favorables à ses idées. Ce qui ranime, comme on l'a déjà mentionné, les attaques contre André Gide.

Pierre Lièvre consacre à Gide un article violent qui paraît dans *Le Divan* de juillet-août 1927 :

« Enseigne- moi à différer, dit quelque part une héroïne de M. Gide. Et il est bien vrai qu'on y gagne toujours.<sup>494</sup> » Afin de porter un jugement sur l'œuvre gidienne, Lièvre emprunte à

Alissa, personnage principal de *la porte étroite*, cette phrase qu'elle écrit dans son journal intime, en découvrant son bonheur : « O Seigneur ! Gardez-moi d'un bonheur que je pourrais trop vite atteindre ! Enseignez-moi à différer, à reculer jusqu'à vous mon bonheur.<sup>495</sup> » Lièvre

trouve que les œuvres de Gide se succèdent sans qu'aucune n'ajoute beaucoup à l'impression que les précédentes avaient produite : « Toutes semblaient peser dans la même empreinte.<sup>496</sup> »

Pierre Lièvre aurait voulu juger *Corydon*, ainsi que *Si le Grain ne meurt*, du point de vue littéraire, puisqu'il n'est pas dans les habitudes du monde littéraire contemporain de faire état de ce que l'on sait de la vie privée d'un écrivain que l'on étudie. Mais il explique qu'il sera impossible pour n'importe quel critique de séparer l'œuvre de Gide de sa vie personnelle, simplement parce que sa personne demeure inséparable de ses œuvres : « C'est lui-même qui nous renseigne sur lui-même, qui nous fournit des renseignements et qui nous met en état de les utiliser.<sup>497</sup> » Lièvre reproche à Gide, non seulement d'exposer des secrets honteux dans ses œuvres, mais de nous les confier avec orgueil sans reconnaître quant à lui sa

singularité : « En sorte que nous rangeons l'œuvre d'André Gide parmi ces choses que leur fin corrompt en leur entier et jusque dans leur source. C'est une boisson où l'on ne veut plus goûter parce que sa dernière gorgée laisse une saveur horrible, c'est le souper romantique au terme duquel l'avertissement criminel fait oublier tous les préalables plaisirs qu'il procure : vous êtes empoisonnés, Messieurs.<sup>498</sup> » L'œuvre de Gide constitue donc le témoignage de sa vie, autrement dit sa vie et son œuvre se confondent. Citons *Les Nourritures terrestres* où il exalte la disponibilité de l'être en la conciliant avec la ferveur, *L'Immoraliste* où ses pensées de la liberté individuelle contre la morale conventionnelle se précisent, et *Les Caves du Vatican* où il pose le problème de l'acte gratuit sans motif, etc. Gide invite ses lecteurs, par sa

---

<sup>493</sup> Ibid. p. 60.

<sup>494</sup> LIÈVRE Pierre, André Gide, *Le Divan*, juillet-août 1927.

<sup>495</sup> GIDE André, *La Porte étroite* dans GIDE André, *Romans et récits, Œuvres complètes*, op. cit., p. 219.

<sup>496</sup> LIÈVRE Pierre, André Gide, *Le Divan*, juillet-août 1927.

<sup>497</sup> Idem.

<sup>498</sup> Idem.

vie comme par son œuvre, à une critique sans compromission contre toute discipline et toute convention préétablies qui entravent l'épanouissement des êtres humains.

Selon Pierre Lièvre, la question est pour Gide de savoir si lui il avait droit de cité dans la littérature et si son livre était vraiment une matière littéraire. Mais pour Lièvre : « En littérature comme en histoire, le droit compte peu devant les faits et le fait c'est qu'il a pris une place où il s'étale. La vraie question serait plutôt de savoir ce qu'il vaut comme matière littéraire.<sup>499</sup> »

Concernant la méthode à laquelle Gide a recours dans *Corydon*, Lièvre trouve un peu comme Porché qu'« il emploie la méthode la moins propre à lui gagner notre consentement, prenant l'attitude singulièrement défavorisée de l'homme qui avoue puis qui plaide pour se justifier.<sup>500</sup> » Pour Lièvre *Corydon* comme *L'immoraliste* est un plaidoyer, mais sans accusation et sans un tort réel : « La forme de ces ouvrages contient donc un implicite aveu. Mais, par ailleurs, comme la contradiction est la constante de l'esprit de M. Gide, nous allons en retrouver la marque ici en voyant qu'il parle de cette chose pour laquelle il faut plaider, avec vanité, peut-être même orgueilleusement, — et le front si redressé.<sup>501</sup> »

Dans son article intitulé *André Gide*, Lièvre évoque aussi cette idée qui tourmente Gide, celle de l'acte gratuit qu'il a exposée théoriquement et d'une manière un peu abstraite dans *Le Prométhée mal enchaîné*<sup>502</sup> : un acte qui échappe au nécessaire, à la causalité ; un acte sans cause, sans motif.

Mais Pierre Lièvre conçoit l'acte gratuit comme : « Démoralisant, l'acte gratuit démoralise.<sup>503</sup> » Il se demande : « Faut-il donc supposer que M. Gide se complaise à démoraliser ? Le plaisir du débauché, dit-il quelque part, est de débaucher. Homme que ses écrits font paraître d'une extrême perversité, son plaisir pourrait bien être de pervertir.<sup>504</sup> »

Lièvre compare l'œuvre de Gide à l'acte gratuit tel que Gide l'avait défini : « M. Gide nous apparaît donc comme l'auteur d'une œuvre aussi peu gratuite que possible.<sup>505</sup> »

---

<sup>499</sup> Idem.

<sup>500</sup> Idem

<sup>501</sup> Idem.

<sup>502</sup> *Le Prométhée mal enchaîné* est une œuvre d'André Gide. En forme d'apologue, mais transposé dans le siècle d'André Gide, ce récit est une parodie de la légende antique : *le Prométhée enchaîné*.

Prométhée n'est plus enchaîné à son rocher du Caucase, mais attablé avec Damoclès et Coclès dans un café des Boulevards. Son aigle ne l'a pas abandonné pour autant et revient périodiquement lui mordiller le foie. Ses deux compagnons entretiennent des relations ambiguës avec un banquier du nom de Zeus qui fait de l'acte gratuit une règle de vie.

<sup>503</sup> LIÈVRE Pierre, André Gide, *Le Divan*, juillet -août 1927.

<sup>504</sup> Idem.

<sup>505</sup> Idem.



Pour conclure Lièvre évoque l'image de "l'imperfection" que Gide nous donne, et clôt son article en reprenant l'une des répliques de L'immoraliste : « Je l'aurais trouvé beau s'il n'avait été borgne.<sup>506</sup> »

On peut montrer à partir des critiques successives d'André Gide qu'il y a un avant et un après *Corydon* dans la vie de Gide. André Rouveyre publie en 1924, juste avant la sortie publique de *Corydon*, dans les *Nouvelles littéraires* des mois d'octobre et de novembre une série d'articles sous le titre devenu fameux "Le contemporain capital : André Gide". Mais après *Corydon*, Rouveyre écrit dans son livre *Le Reclus et le Retors*, paru en 1927, une étude sur André Gide d'un ton bien différent. Cette étude comporte des passages provocateurs, comme le dit Eva Ahlstedt, qui ont donné lieu entre les deux écrivains à une correspondance qui faillit mettre fin à leurs relations jusque là amicales. Mais Gide finit par reconnaître la franchise de son ami et par accepter ses critiques.

Quant à Rouveyre, il devient de plus en plus réservé au fur et à mesure qu'il développe son propos. Il laisse entendre que Gide est courageux mais qu'il aurait pu l'être plus s'il avait abordé le sujet de l'homosexualité sans distinction et en ne se centrant pas seulement sur la pédérastie : « Dans son récent *Corydon*, M. André Gide nous a présenté, avec une pusillanimité surprenante, et en rougissant presque, ses propositions uraniques, qui claquent assez bien sur sa théorie principale de dispersion perpétuel de soi : que l'homme doit chercher d'accomplir toutes ses fantaisies.<sup>507</sup> »

Albert Thibaudet écrit dans *The London Mercury* paru en 1927 un compte rendu de *Si le Grain ne meurt*, sous le titre "Une lettre de France," où il fait allusion à *Corydon* : « *Corydon*, livre célèbre mais par ailleurs fort peu intéressant et parfaitement ennuyeux, le seul livre ennuyeux que [Gide] ait écrit.<sup>508</sup> »

Après sa première critique de *Corydon* en octobre 1924, Jean de Gourmont attaque *Corydon* pour la deuxième fois le premier mars 1927 dans un article du *Mercure de France* : « Dans sa confession homo-sexuelle, M. Gide nous apporte un document humain d'une très rare importance, par cette tentative orgueilleuse de vouloir faire de sa tout de même anomalie la norme de l'humanité.<sup>509</sup> » Marcel Réja<sup>510</sup> écrit en mars 1928 "La Révolte des hannetons",

---

<sup>506</sup> Idem.

<sup>507</sup> ROUYEYRE André, *Le Reclus et le Retors, Gourmont et Gide*, Paris, Grès, 1927. p. 163.

<sup>508</sup> THIBAUDET Albert, *The London Mercury*, 1927.

<sup>509</sup> DE GOURMONT Jean, *Mercure de France*, mars, 1927. texte mis en ligne : [http://www.gidiana.net/Comptes\\_rendus/Presse\\_SGM/CR\\_Gourmont\\_SGM.html](http://www.gidiana.net/Comptes_rendus/Presse_SGM/CR_Gourmont_SGM.html) « Cela après une tentative de « normalisation » avec une petite fille de Biskra, tentative qui ne fut victorieuse que parce que cette Myriem ressemblait à un éphèbe, et grâce aussi à l'évocation cérébrale d'un petit bonhomme contemplé la veille. Une nouvelle tentative échoua, la partenaire offerte se différenciant trop ostensiblement du sexe masculin. »

dans le *Mercur de France*. Réja utilise le mot hannetons pour faire allusion à l'amour entre hommes. Selon Marcel Réja les "hannetons" rompant avec leurs habitudes bien connues de discrétion, viennent de déclencher une offensive de grand style contre l'opinion publique. Ils en ont assez d'être considérés comme des créatures monstrueuses. Ils en ont assez même de n'être pas considérés du tout, et grâce à quelques écrivains de talent ils prétendent réviser leur procès.<sup>511</sup> » Réja considère donc qu'avec la publication de *Corydon*, l'homosexualité cesse d'être une chose antinaturelle et qu'André Gide a donné le signal de la révolte des hannetons : « *Corydon* ou plutôt André Gide, ayant au mépris de toute pudeur déclaré que l'homosexualité, loin d'être une monstruosité, un vice, était la chose la plus normale, la plus recommandable du monde, et ayant essayé de nous le prouver par la raison démonstrative, c'est André Gide que nous combattons d'une façon courtoise, mais implacable.<sup>512</sup> »

Lucien Farnoux-Reynaud, journaliste, rendant compte du livre du François Porché, écrit dans *Le Crapouillot* sous le titre de "Corydon et sa muse" : « Chacun reste absolument libre dans sa vie privée comme il le veut, ou plus exactement comme il le peut. Mais on est en droit de discuter l'attitude publique d'un écrivain, de le rendre responsable de l'influence qu'il se flatte d'exercer. Personne ne niera qu'avec une ténacité de termite, M. Gide sape la famille, dissout lentement dans tout jeune esprit les notions les plus fondamentales, même de sa propre dignité, et se complait dans tous les avilissements.<sup>513</sup> »

Farnoux se demande pourquoi il faudrait tenir compte des œuvres de Gide qui montrent un souci de justification, voire une normalisation de l'homosexualité. Il n'admire même pas le courage de son engagement : « Son apologie de l'homosexualité n'est même pas un acte de courage... elle arrive trop tard pour cela. Elle viserait plutôt de devenir le *Nouveau Testament* des rites uraniens.<sup>514</sup> »

Dans la Gazette médicale de France, du 15 septembre 1928, sous le titre "Parmi les ténèbres de la sexualité", Pierre Mauriac aborde le sujet de *Corydon*. Pour lui les arguments scientifiques proposés par Gide sont d'une faiblesse incontestable. Il accuse Gide de justifier ses penchants homosexuels au nom de la science. À ce propos il dit : « Subitement, il s'accorde le droit de se révéler tout entier. Au nom de la science, au nom du bon sens ou de la raison, M. Gide "veut reconquérir son assurance" et sans fausse honte, justifier ses goûts.

---

<sup>510</sup> Marcel Réja est le nom de plume du psychiatre Paul Meunier. Marcel Réja (1873-1957) est le découvreur de « l'art des fous ». Réja était le nom de plume dont il signait des poèmes d'inspiration symboliste, ainsi que des essais de critique littéraire et artistique, au *Mercur de France*.

<sup>511</sup> REJA Marcel, "La Révolte des hannetons." *Mercur de France*, 1 mars 1928. p. 337

<sup>512</sup> Idem.

<sup>513</sup> FARNOUX- REYNAUD Lucien, *Corydon et sa muse, Le Crapouillot*, avril 1928. p. 13.

<sup>514</sup> Idem.

"C'est une défense de la pédérastie qu'il écrit," et son livre éclate dans un grand fracas de chaînes brisées qui annonce la délivrance des homosexuels.<sup>515</sup> »

Pierre Mauriac, qui estime bien l'œuvre de François Porché, adopte son point de vue concernant la fausse subjectivité de Gide dans *Corydon* et justifie son opinion par le fait que Gide s'est basé sur la science comme argument et s'est caché derrière un masque d'hypocrisie. Pierre Mauriac pense que ce masque gidien doit lui être arraché « C'est bien de ce paradis des homosexuels dont M. Gide se fait l'ange gardien à la plume flamboyante. Mais ni son talent, ni son audace ne nous peuvent éblouir, ni nous faire voir dans ses discours « autre chose que la couverture de leur vilénie infâme sans amour et contre nature.<sup>516</sup> »

Pour lui il faut oter le masque gidien plaqué sur l'homosexualité : « C'est à cette coutume contagieuse et à ceux qui l'essaient, comme ils feraient d'un microbe, que doivent aller les mots durs, et non aux vrais invertis qui n'ont d'autres refuges dans notre société que l'ombre et l'immolation.<sup>517</sup> » Pour Pierre Mauriac, Gide ne défend que son penchant sexuel puisqu'il ne prend en charge que les pédérastes : « Au contraire André Gide détourne la tête de ces infirmes. Il ne prêche que "l'amour grec," la pédérastie qui ne comporte aucun efféminement. C'est pour lui seul qu'il a fait le geste libérateur. Et il le juge assez haut, assez grand, assez pur, pour l'imposer sinon à l'adhésion, du moins au respect de tous.<sup>518</sup> »

Il faut aussi citer le célèbre *dialogue avec André Gide*, paru en 1929, dans lequel Charles Du Bos consacre une étude intitulée "Labyrinthe de Claire-voie" à *Si le Grain ne meurt* et à *Corydon*. Il s'agit d'un livre accusateur où Du Bos lutte contre l'inclination affectueuse d'une vieille et solide amitié. Dès *Corydon*, Du Bos espérait que *Si le Grain ne meurt* ne parût pas du vivant du Gide. Mais sa publication amène Du Bos à ne pas cacher sa réaction. Il décide de réagir malgré son amitié pour Gide : « Après la publication de *Corydon* et de *Si le Grain ne meurt*, écrire sur Gide et sur son œuvre en laissant de côté la pédérastie équivaut à écrire sur Byron, depuis la publication d'Astarté, en laissant de côté l'inceste, il s'agit bien ici d'un impératif catégorique, — et qui même ici est deux fois tel, ressortissant d'une part au sujet, de l'autre à la question morale aujourd'hui inéluctable que le sujet soulève et pose.<sup>519</sup> »

Ce qui paraît vraiment inquiétant pour Du Bos, c'est que Gide ne veuille pas seulement excuser, mais bien légitimer la pédérastie.

---

<sup>515</sup> MAURIAC Pierre, Parmi les ténèbres de la sexualité, *Gazette Médicale de France*, supplément littéraire, 15 septembre 1928, p. 527.

<sup>516</sup> Ibid. p. 529.

<sup>517</sup> Ibid. p. 530.

<sup>518</sup> Ibid.

<sup>519</sup> DU BOS Charles, *Le Dialogue avec André Gide*, 1929, à Paris, au Sans pareil, 17, rue Froidevaux, p. 194.

À cet égard Du Bos cite Gide dans un passage de *Si le Grain ne meurt* : « Car il ne me suffisait pas de m'émanciper de la règle ; je prétendais légitimer mon délire, donner raison à ma folie. <sup>520</sup> »

D'autre part, l'expression de "pédéraste normal", à laquelle Gide tient dans *Corydon*, irrite Du Bos, parce qu'elle désigne à ses yeux l'élite que seule il voudrait nous voir considérer. Pour Du Bos cette expression « n'a de portée qu'à l'intérieur du cercle (signification dantesque du terme) de la pédérastie normal, le pédéraste ne l'est, ne peut l'être que par rapport à l'inverti hors de ce cercle — c'est-à-dire envisagé cette fois en fonction de l'ensemble de la nature — il ne peut plus prétendre à quelque norme que ce soit, parce que cette nature, s'il est un sens où il lui appartient, il en est un autre où irrémédiablement, il la contredit. <sup>521</sup> »

Ce que Charles Du Bos conteste, c'est que Gide ne se soit pas contenté de présenter la pédérastie comme phénomène naturel mais qu'il aille jusqu'au fait de vouloir prouver que c'est « le naturel lui-même. <sup>522</sup> » Pour Du Bos Gide tend à obtenir pour l'anomalie les bénéfices de la norme : « *Corydon* ne vise à rien de moins qu'à nous induire à reconnaître dans la pédérastie non point seulement (ce que — je l'ai déjà dit — nous sommes prêts à faire) un phénomène naturel, mais le naturel lui-même, à obtenir pour l'anomalie les bénéfices de la norme, et même, vis-à-vis de celle-ci, eu égard à certains avantages éducatifs, un traitement de faveur. <sup>523</sup> »

Du Bos pense que « Avec *Corydon*, (...) nous redescendons dans une plaine non moins "morne" que celle de Waterloo, toute démunie de sa grandeur, non moins susceptible toutefois d'abriter, elle aussi, pour mineur que soit l'enjeu, un désastre : la plaine (usons du titre adopté par *Corydon*) de la Défense de la Pédérastie. <sup>524</sup> »

Bien que la relation amicale de Gide et Du Bos n'ait pas été interrompue par la publication du *Dialogue*, Gide fut profondément blessé en le lisant.

Gide lui dit à propos de leur désaccord sur le modèle idéal : « Au fond, l'essentielle différence entre vous et moi, c'est que vous croyez à la nécessité d'un but et surtout d'un modèle idéal pour pouvoir rejoindre ou simplement approcher la perfection; moi, je voudrais montrer dans mon Bernard une nature haute et noble, et qui, cependant, avance dans la vie sans but, chez qui le but ne soit que l'acte même de vivre. <sup>525</sup> »

---

<sup>520</sup> *Si le Grain ne meurt*, p.316. Cité par Charles Du Bos, Ibid. p. 229.

<sup>521</sup> DU BOS Charles, *Le Dialogue avec André Gide*, 1929, op. cit., p. 194.

<sup>522</sup> Ibid. p. 233.

<sup>523</sup> Ibid. p. 233.

<sup>524</sup> Ibid. p. 232.

<sup>525</sup> Ibid. p. 337.

A propos de la divergence des points de vue des deux écrivains, Du Bos dit : « Plus d'une fois nous avons eu l'occasion de constater notre désaccord sur cette question du modèle idéal (...) voici parvenus, je crois, cher ami, au nœud de la chaîne que constituent nos divergences.

Vous sentez bien, j'espère, que Maritain et moi ne sommes pas ici ces "orthodoxes" dont vous parlez dans *Prétextes* et à qui vous faites dire "sa folie finale condamne son système", nous disons : "son système est fou *parce qu'il a voulu, pour vivre, mieux que la vérité*"<sup>526</sup>»

Charles Du Bos termine sa lettre en sollicitant l'esprit de l'amitié chez Gide : « j'aime tant votre âme qu'au cours de ce Dialogue il m'a fallu si souvent et si fort vous tourmenter ne m'en veuillez pas trop, et permettez-moi de conclure sur le verset dont tous d'ailleurs, tant que nous sommes, avons besoin "Rien n'est impossible à Dieu".<sup>527</sup>»

André Lang<sup>528</sup> consacre un article à Gide paru en novembre 1929 intitulé "*Le moraliste*" dans lequel s'il accorde à Gide la qualité de moraliste il pense aussi que son influence littéraire est la plus importante : « Moraliste ? oui. On se trompe si l'on croit que je définis ainsi André Gide pour faire un mot. Quiconque tente, consciemment ou non, d'enseigner une morale est un moraliste. Qu'on estime la morale bonne ou mauvaise, c'est une autre affaire. Je crois, d'ailleurs, avec Jean Cassou, qui me le disait précisément à propos de Gide, que les moralistes commencent toujours par faire figure d'immoralistes ou de destructeurs. Voyez les plus grands : Montaigne, Voltaire, Rousseau... André Gide se défend officiellement d'avoir une influence morale. Il m'a montré ces lignes d'une étude de Philippe Soupault dans une revue anglaise : "L'influence morale de Gide est à peu près inexistante. Son influence critique est considérable".<sup>529</sup> » Cette appréciation apparaît très exacte pour André Lang. À ce propos Ramon Fernandez aussi écrivait déjà que Gide est parmi les écrivains contemporains celui dont l'influence est la plus forte et la plus durable : « Cette influence il l'a exercée par ses livres, par la *Nouvelle Revue française* ; son influence personnelle aussi a été considérable. Et l'on peut apparenter Gide à Barrès, à Renan, car il représente comme eux un mode de vie, une attitude intellectuelle. (...) Cette influence est double, esthétique et morale. Il est difficile de faire exactement la part des deux influences, car Gide est vivant et les deux sources s'interpénètrent. Toutefois, elles ne se confondent pas.<sup>530</sup> »

---

<sup>526</sup> DU BOS Charles, *Le Dialogue avec André Gide* op. cit., p. 333.

<sup>527</sup> Ibid. p. 356-357.

<sup>528</sup> André Lang est un journaliste et dramaturge français né le 12 janvier 1893 à Paris et mort le 4 octobre 1986 à Paris. Parmi ses œuvres on cite : *Le Responsable*, Paris, Albin Michel, 1921, *Fausta*, Paris, Albin Michel, 1922, *Tarakanova*, Paris, Gallimard, 1930 (avec la collaboration de René Lehmann), *Mes deux femmes*, Paris, Les Editions de France, 1931, *L'Affaire Plantin*, Paris, Plon, 1936.

<sup>529</sup> LANG André, *Au pays des hommes de Lettres, Les Annales, Noir sur Blanc*, novembre 1929. p. 142.

<sup>530</sup> Collectif, *André Gide et notre temps*, Bulletin de l'Union pour la vérité, avril-mai 1935, Paris, Presses Universitaires de France, p. 12.

Concernant l'influence esthétique d'André Gide, Ramon Fernandez trouve qu'elle a été plus précise que son influence morale : « Il a accompli la besogne du lettré par qui sont défendus les bons ouvrages, et repoussés les mauvais. Son influence comme critique, comme correcteur du goût est plus considérable que son influence comme romancier. Il a défendu avec une continuelle justesse de touche les bons principes, la tradition classique. On peut dire que sur le plan de la critique esthétique et littéraire, Gide est un auteur rassurant. <sup>531</sup> »

Par contre, du point de vue moral Fernandez trouve que l'influence de Gide est plus complexe, plus confuse : « De ce point de vue, Gide est un auteur inquiétant... Son influence est libératrice : il a voulu secouer le joug de la famille, le joug social. Son effort de libération allait dans le sens de la vie, celle-ci était considérée comme une valeur vers laquelle on tend, et non comme une valeur que l'on possède et dont on part. Gide n'a pas formulé de morale positive. Son travail dans le domaine moral, est analogue à la partie négative du travail de Descartes. Il a appris aux gens à se débarrasser d'une scolastique et ouvert la voie vers une vie féconde, large et indéterminée. <sup>532</sup> »

En 1930, Alibert écrit un document intitulé "*En marge d'André Gide*," dont lequel il développe sa critique sur l'ensemble de l'œuvre d'André Gide. Alibert écrit : « Toute l'œuvre d'André Gide s'avance d'un pas tantôt dérobé, tantôt délibéré, vers *Corydon*. Je n'assume point que *Corydon* soit le suprême aboutissement de sa pensée et de son œuvre ; je l'y vois au contraire, et presque dès le début, en filigrane et comme sous-jacent. <sup>533</sup> »

Alibert ne loue pas André Gide d'avoir pris position en publiant *Corydon* ; à ce propos il écrit : « Evidemment, ce n'est point une si mauvaise méthode que de se faire d'abord l'avocat du Diable (encore lui), et de pousser jusqu'à l'absurde et au contradictoire les intentions de qui l'on instruit bénévolement le procès. <sup>534</sup> »

Alibert souligne qu'André Gide, en défendant la pédérastie comme la seule forme sexuelle normale, cherchait à faire de l'exception une règle. Il développe son argument en notant : « Il est courant de dire que l'exception confirme la règle ; de quoi je serais immédiatement tenté de prendre le contre-pied, jusqu'à dire que c'est la règle qui confirme l'exception, sauf que j'en suis gardé à temps par la crainte d'aboutir à la même absurdité, qui serait de dresser au travers et au bout de n'importe quelle sorte de passions je ne sais quel fantôme de loi (je ne dis pas encore morale). <sup>535</sup> »

---

<sup>531</sup> Idem.

<sup>532</sup> Ibid. p. 13

<sup>533</sup> ALIBERT F. P ; *En marge d'André Gide*, 1930. Texte en ligne, <http://www.gidiana.net/alibert.htm>

<sup>534</sup> Idem.

<sup>535</sup> Idem.

Ramon Fernandez a écrit une étude détaillée d'André Gide, où il établit les relations qui existent selon lui entre le style et l'œuvre de l'écrivain. Fernandez considère *Corydon* comme « la pierre angulaire <sup>536</sup> » de l'œuvre gidienne ; pour lui « Gide est le premier grand écrivain qui ait « mis les pieds dans le plat, je veux dire ait traité franchement le problème de la pédérastie, non comme une question curieuse et scandaleuse, mais comme un problème humain, au même titre que les autres.[...] je m'étonne qu'après avoir tant reproché à Gide de n'aimer point s'engager, on lui reproche maintenant de s'engager enfin.<sup>537</sup>»

Dans son livre intitulé *André Gide* paru en 1931, Fernandez consacre le troisième chapitre intitulé "Les valeurs Gidiennes" à *Corydon*. Il insiste dans ce chapitre sur le rôle important que joua le "penchant naturel" de Gide dans la formation de sa pensée et de son œuvre.

Fernandez s'adresse aux critiques qui, du point de vue moral, considèrent *Corydon* comme un livre "scandaleux" et choquant en mentionnant : « Il s'est formé parmi nous, et principalement en France, une morale de la chair, une vertu de la chair, une noblesse de la chair, qui n'ont absolument rien à voir avec la morale, la vertu, la noblesse véritables, mais qui comportent des interdits, une distribution particulière du bien et du mal.<sup>538</sup>»

Fernandez se demande alors pourquoi un homme auquel les sentiments moraux ont fait défaut toute sa vie dans sa relation aux jeunes se met à éprouver envers l'inverti une indignation morale qu'il est heureux de rendre publique ?

A cette question il répond : « Car elle comble un vide que faute de mieux il recouvrait de sarcasmes ou d'affectation cynique. Il se venge sur l'inverti de toutes les vengeances que lui-même a méritées. Bien plus, comme il dénonce l'inverti au nom de la morale publique, il remplit ainsi, à peu de frais, ce devoir de citoyen que trahissent à tout coup ses adultères.<sup>539</sup>»

Selon Fernandez, un homme après avoir séduit et trompé autant de femmes qu'il a pu en serrer entre ses bras, au lieu de se blâmer et de s'indigner de soi-même, dénonce l'inverti, qui devient le bouc émissaire de la débauche universelle.

Fernandez critique également Charles Du Bos qui considère *Corydon* comme étant l'empreinte d'une "déspiritualisation" : « Les critiques qui ont vu dans la publication de *Corydon*, de la dernière partie de *Si le Grain ne meurt*, l'indice d'un fléchissement de sa « spiritualité », ne semblent pas avoir compris que c'est aux conséquences du penchant de Gide qu'ils doivent peut-être ce qui les a intéressés le plus vivement en lui ; et que si Gide n'avait point publié ces ouvrages, il se serait trahi lui-même. Mais par un mouvement très

---

<sup>536</sup> FERNANDEZ Ramon, *Gide ou le courage de s'engager*, textes réunis par Calude Martin, op. cit., p. 96.

<sup>537</sup> FERNANDEZ Ramon, *André Gide*, Paris, Corrêa, 1931. pp. 171, 172.

<sup>538</sup> Ibid. p. 173.

<sup>539</sup> Ibid. p.173, 174.

naturel, cherchant à se munir du plus grand nombre d'arguments, Gide notait les singularités de toute espèce que présentent l'homme et la nature ; de sorte que, déjà différent de l'opinion commune par sa pensée spontanée, ses préoccupations tendaient à accentuer cette différence.<sup>540</sup>»

En 1931, le soixantième anniversaire d'André Gide est l'occasion pour beaucoup d'écrivains étrangers de se pencher sur l'œuvre gidienne. Les échos du livre de François Porché ne s'étant pas encore tus, les attaques contre Gide continuent.

Le soixantième anniversaire d'André Gide est célébré avec ferveur dans plusieurs pays étrangers et fait couler beaucoup d'encre. Constatant que les soixante ans de Gide provoquent de telles réactions chez des écrivains étrangers, alors que « les soixante ans d'écrivains notoires tels que Maurras et Claudel, par exemple, jamais ne suscitèrent hors de France un pareil intérêt, il y a lieu, semble-t-il, de rechercher si la manifestation dont André Gide a été l'objet répond à l'influence réelle qu'il exerce sur son temps.<sup>541</sup>»

En 1931 la revue *Latinité* publie une enquête qu'elle a menée en 1929 et 1930 qui porte sur l'influence qu'a exercée l'œuvre de Gide sur les écrivains étrangers, et cherche à déterminer en quoi consiste le caractère universel de Gide.

La plupart des écrits des critiques étrangers vis-à-vis de Gide tournant autour de *Corydon*, je n'ai retenu de cette enquête que les écrivains qui se sont exprimés sur ce livre.

Lorenzo Gigli<sup>542</sup> est un écrivain italien qui a répondu au questionnaire de *Latinité* ; malgré son admiration de l'œuvre gidienne, il a toujours jugé erroné et nuisible l'apostolat de Gide pour la liberté de pensée de l'artiste et pense que les arguments introduits par Gide dans *Corydon* sont les plus malsaines et les plus funestes. À ce propos il écrit : « J'admire Gide, intellectuellement organisé, dialecticien lucide, styliste de grandes ressources ; mais son corydonisme me répugne[...] J'admire Gide, mais je n'admire pas le gidisme ; j'estime dangereuse l'influence de Gide sur certains champions de la nouvelle génération littéraire, dilettantes de l'équivoque et de la perversité, qui peuplent leurs livres de cyniques "immoralistes", de déracinés, d'épaves, représentés non pas avec l'humaine pitié de l'artiste véritable, mais seulement par une curiosité morbide du mal. Je vois en somme Gide comme le

---

<sup>540</sup> FERNANDEZ Ramon, *André Gide*, op. cit., p. 37.

<sup>541</sup> Enquête sur André Gide, *Latinité, Revue des pays d'occident*, janvier-avril 1931, tome VII. Mis en ligne : <http://www.gidiana.net/latin.htm>

<sup>542</sup> L'écrivain italien Lorenzo Gigli : directeur en ce moment là de *l'Illustrazione del Popolo de Turin*, critique littéraire depuis des années au grand et ancien journal *La Gazzetta del Popolo*, exégète passionné de l'œuvre de Gobineau dont il est, certes, le meilleur connaisseur en Italie, auteur enfin d'un livre fort apprécié sur le *Roman italien*. Source : *Latinité, Revue des pays d'occident*, janvier-avril 1931.



coryphée d'une mode qui passera ; je ne le vois pas comme chef d'école. On ne peut pas être un maître sans avoir une foi. <sup>543</sup> »

Le second écrivain italien à s'exprimer est Alberto Consiglio.<sup>544</sup> Il fait valoir que l'œuvre gidienne, en se basant sur *Corydon* comme exemple, intéresse l'humanité. Pour lui la fonction de Gide semble analogue à celle de Nietzsche : « Elle est particulièrement importante par le fait qu'elle n'agit pas dans une sphère spécialement philosophique, mais sur un plan humain et empirique, où l'esprit peut se servir des expériences les plus négligeables. Gide n'est pas le créateur d'un homme nouveau, mais le liquidateur de tout un monde, le préparateur d'une plate-forme sur laquelle s'élèveront les constructions futures. Fonction, naturellement, créatrice aussi : voire essentielle et fondamentale.<sup>545</sup> »

Corrado Pavolini qui représente la nouvelle génération italienne, curieuse des arts et des littératures étrangères, notamment de la littérature française, écrit : « Parfois artiste, jamais poète, Gide a donné une œuvre d'une signification polémique, mais non créatrice, qui intéresse par conséquent très médiocrement ceux qui croient en une fonction encore vivante de l'esprit méditerranéen et catholique dans le monde contemporain. <sup>546</sup> »

Toujours dans la revue *Latinité*, l'écrivain Camille Mauclair<sup>547</sup> issu d'une famille catholique lorraine attaque violemment Gide suite à la publication de *Corydon* et trouve qu'un livre comme *Corydon* suffit à "disqualifier" à jamais son auteur. Mauclair trouve scandaleux ce que Gide nous livre dans *Corydon*, et lui reproche d'étaler son homosexualité et sa vie privée dans une œuvre littéraire. Ce qui irrite particulièrement Mauclair, c'est que Gide ne s'est pas contenté de parler des pédérastes mais qu'il les privilégie et érige leur vie en méthode : « L'homosexualité avouée de M. Gide n'eût concerné que lui. Ce qu'on eût pu juger répugnant, monstrueux, fût demeuré clandestin, et la critique n'eût point eu à s'en occuper. Mais il en a fait une religion [...] On peut vraiment le définir par le titre d'un des ouvrages de feu Guillaume Apollinaire, autre porteur de bacilles intellectuels : " L'Enchanteur

---

<sup>543</sup> Enquête sur André Gide, *Latinité, Revue des pays d'occident*, janvier-avril 1931, tome VII. Mis en ligne : <http://www.gidiana.net/latin.htm>

<sup>544</sup> L'écrivain italien Alberto Consiglio appartient aussi au nombre de ceux qui sont à même de parler de la littérature française de la façon la plus subtile. Sur Gide, notamment, il a écrit, maintes fois, des pages d'analyse aiguë et sereine.

<sup>545</sup> Idem.

<sup>546</sup> Idem. p. 34.

<sup>547</sup> Laurent Séverin Faust, qui plus tard choisira le pseudonyme littéraire de Camille Mauclair, est né à Paris le 29 décembre 1872, d'une famille catholique lorraine, transplantée depuis longtemps dans la capitale ; même après s'être établi à Paris, ses parents restent en possession de modestes fonds de terre aux alentours de Phalsbourg et Saverne, à la frontière de l'Allemagne actuelle. Nous ne possédons pas d'autres détails à propos des origines de l'écrivain qui, suivant Gérard Jean-Aubry, remonteraient en réalité « à quelque plus lointain atavisme danois ». Mauclair s'éteint à Paris le 23 avril 1945.

pourrissant". Et l'apostolat de *Corydon* est encore moins grave que la sorte de malaise stérilisant que M. Gide a répandu partout. <sup>548</sup> »

François Porché dont on a déjà vu plusieurs fois que le livre, *L'amour qui n'ose pas dire son nom* a enflammé le débat autour de l'œuvre de Gide joue un rôle essentiel dans la rédaction de cette enquête de la revue. Il s'exprime une seconde fois sur *Corydon* sous le titre : " André Gide défenseur de l'occident" ? À ce propos il écrit : « En Occident, comme ailleurs, il y a deux grandes classes différentes d'esprits : d'une part, ceux qui, soucieux avant tout de préserver l'ordre établi (quand ils ne veulent pas nous ramener vers un ordre antérieur), se font un devoir d'accepter sans discussion tous les préjugés confondus dans la masse des traditions ; d'autre part, ceux qui prétendent réviser constamment la table des valeurs morales. Il est clair que Gide appartient à la seconde catégorie. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne lui soit pas arrivé de se tromper dans ses propres révisions jusqu'à déployer de grandes ressources dialectiques pour nous faire partager ses erreurs. Mais ce qu'il m'importe ici de noter, ce n'est point la rectitude, souvent en défaut, de ses jugements personnels, c'est son penchant à ne jamais admettre que quoi que ce soit au monde puisse échapper à ses enquêtes, c'est le ferme propos, la rage, si l'on veut, qu'il a de faire à toute chose son procès. <sup>549</sup> »

Porché conclut pourtant par la phrase suivante : « Ne soyons pas aveugles...L'individualisme irréductible d'André Gide, son indépendance intellectuelle sont des valeurs positives, considérables en Occident. <sup>550</sup> »

Toujours dans la revue *Latinité*, on trouve l'article intitulé "André Gide" écrit par Jean Tenant dans lequel ce dernier fait un bilan des critiques parues dans l'enquête. Et parmi elles figure une des critiques les plus violentes, celle d'Henri Massis. Gide a été frappé par Massis, sinon mortellement, du moins de façon cruelle et décisive. Et il n'a pu s'empêcher de marquer sa surprise et sa colère. Chaque fois qu'un critique s'attaque à Gide, les amis de Gide et Gide lui-même se réfèrent à Massis pour l'appréciation de ses jugements.

En quelques lignes, Massis fait tout un résumé de la critique anti-gidienne : « Ce mélange de moralisme et d'anarchie, de rigueur protestante et d'ivresse nietzschéenne, donne à l'œuvre où M. Gide se raconte *sur un ton modéré de confessionnal*, le plus étrange aspect. Sa direction naturelle, — celle que prend sa pensée quand elle s'abandonne à son penchant — et il n'arrive pas à se persuader que ce ne soit la meilleure, l'incline vers l'anarchie, vers cette force désagrégeante par quoi l'individu tend à se dissocier, à se risquer, à se jouer, à se perdre. Il ne la ramène vers l'ordre que par l'effort de la raison pour en faire œuvre d'art. Et c'est à cela

---

<sup>548</sup> Enquête sur André Gide, *Latinité*, *Revue des pays d'occident*, op. cit.,

<sup>549</sup> Idem.

<sup>550</sup> Ibid. p. 66.

que nous devons cet anarchisme guindé, contraint, ce puritanisme esthétique jeté sur un fond inavouable.<sup>551</sup> »

Notre parcours de la première période de la critique de *Corydon* s'achève. Nous constatons finalement que *Corydon*, par son choix d'une forme littéraire inhabituelle, le dialogue socratique, et son thème de la "pédérastie normale" parvient à créer un débat tant au niveau de la forme que du fond. La critique est donc loin d'être purement littéraire. Parmi les critiques il y a ceux qui attaquent la forme dialoguée, tantôt parce qu'on assiste toujours à un dialogue purement gidien, tantôt parce qu'on remarque que Gide se cache derrière *Corydon*. D'autres critiques saluent cette technique de dialogue ainsi que la mise en abîme qui permet à Gide de pouvoir exposer sa thèse librement.

Sur le fond de l'œuvre la plupart des critiques sont sévères. Les appréciations sont en majorité violentes et portent pour la plupart sur l'apologie de la pédérastie que fait Gide, voire sur le fait de vouloir rendre la pédérastie plus normale que l'hétérosexualité.

*Corydon* crée un grand malaise dans les années 20 et les années 30 et passe comme un livre scandaleux chez la majorité des critiques. André Gide est considéré comme apologiste des mœurs homosexuelles. Seuls ceux qui tolèrent l'homosexualité se prononcent pour *Corydon*, et louent l'audace de Gide d'avoir publié *Corydon*.

Bref, concernant l'attitude des critiques à l'égard du thème de *Corydon*, il y a une correspondance certaine avec leur attitude face à l'homosexualité en tant que telle. Dans les années vingt et les débuts des années trente les critiques ont donc globalement une attitude réprobatrice vis à vis de l'homosexualité et font de Gide un "perversificateur des jeunes".

---

<sup>551</sup> André Gide par Jean Tenant, in Revue *Latinité*, op. cit., p.71.

## **Chapitre 2 : Corydon en attente (1930- 1970)**



Avant de poursuivre l'évolution de la critique de *Corydon* dans la deuxième période, qui va des années 1950 jusqu'au début des années 1970, il est nécessaire de survoler les années trente et quarante et de mettre en évidence les événements qui ont ouvert la voie à différentes critiques plus modérées et à des réactions moins violentes contre *Corydon*.

Entre le début des années trente et celui des années cinquante, il y a peu de textes sur *Corydon*. Ceci est dû à plusieurs facteurs. La crise que traverse la France depuis la fin des Années Folles débouche, à cause notamment de la crise économique, sur une instabilité politique.

À la France des années 1930 se présentent plusieurs problèmes importants. La crise politique due à l'instabilité notoire des gouvernements de la Troisième République. La crise sociale due au choc de la Première Guerre mondiale qui a du mal à se résorber.

Ceci est aggravé par la crise sans précédent qui secoue les États-Unis à partir de 1929 et qui va s'étendre au monde entier dans les deux années qui suivent.

En France on assiste à la faillite de nombreuses entreprises, à la réduction de la consommation, à la crise de surproduction, à l'effondrement des monnaies et au développement du chômage.

Le poids des anciens combattants, la monstruosité encore proche de la guerre figent la société. Toutes ces tensions, aggravées par l'arrivée de la crise en France en 1931 font que les critiques s'intéressent moins aux questions morales et politiques soulevées par *Corydon*.

Les conséquences politiques de la guerre sont aussi considérables. La guerre de 1914 a redessiné la carte de l'Europe et a provoqué de profonds bouleversements sociaux dans la plupart des nations européennes. Avec la dissolution de l'Empire austro-hongrois, et dans l'Allemagne naissante de la République de Weimar en 1919 s'ouvre une nouvelle ère politique et sociale en Europe centrale.

En Allemagne, au lendemain de la guerre, le socialiste allemand Kurt Hiller, considéré comme étant le bras droit de Magnus Hirschfeld<sup>552</sup>, décrit les homosexuels comme une minorité qui mérite la protection des autorités. Hirschfeld va lui-même continuer à publier plusieurs ouvrages, tout en œuvrant inlassablement pour la suppression de l'article 175, du Code pénal allemand de 1871, qui présente une politique anti-homosexuelle

« Un acte sexuel contre nature entre des personnes de sexe masculin ou entre des êtres humains et des animaux est punissable d'emprisonnement ; la perte des droits civils peut aussi

---

<sup>552</sup> Magnus Hirschfeld, né le 14 mai 1868 à Kolberg, aujourd'hui Kołobrzeg, mort le 14 mai 1935 à Nice, fut un médecin allemand. Il était sexologue et fut un des pères fondateurs des mouvements de libération homosexuelle. Hirschfeld lutta contre la persécution des homosexuels en vertu du paragraphe 175 du code pénal allemand.

être imposée.<sup>553</sup> » Grâce à l'*Institut de Sexologie* dont Hirschfeld fut le fondateur et directeur général et grâce à sa *Ligue Mondiale* pour la réforme sexuelle, la dépénalisation de l'homosexualité devient une cause pour laquelle s'engagent des personnalités comme « Albert Einstein, Léon Tolstoï, Hermann Hesse, Rainer Maria Rilke, Stefan Zweig, Thomas Mann, Emile Zola, Richard von Krafft-Ebing, Sigmund Freud, ou Max Brod<sup>554</sup> » qui ont signé la pétition d' Hirschfeld demandant l'abolition de l'article 175 du code pénal allemand.

L'Allemagne s'affirme alors comme le centre de l'émancipation homosexuelle en Europe et comme l'unique pays qui dispose vraiment de structures communautaires dans lesquelles se regroupent des milliers de personnes se reconnaissant homosexuelles.

Hirschfeld, en osant dire que l'homosexualité est innée et doit être respectée, fait basculer l'homosexualité du statut de plaisir caché à celui de mode de vie en plein jour.

Face au mouvement d'émancipation de Hirschfeld en Allemagne, beaucoup de gens, choqués et scandalisés par la défaite allemande ( environ 1,7 millions de morts et 4 millions de blessés), ont commencé à chercher des explications à la déroute de l'armée du Kaiser.

L'affaire Eulenburg<sup>555</sup> était encore dans tous les esprits, et au côté des juifs, les homosexuels sont eux aussi rendus responsables du déshonneur du pays.

Le 30 janvier 1933, Hitler accède à la Chancellerie. L'Allemagne, qui, dans les années vingt, était le centre de la liberté homosexuelle, voit à partir de ce moment les lois anti-homosexuelles renforcées et devient le pays de la répression. Le régime nazi organise une persécution des homosexuels afin de les éliminer de la société. L'orientation homosexuelle est considérée comme un obstacle au bon développement de la population allemande. Des dizaines de milliers d'entre eux sont emprisonnés, et autant sont jetés dans les camps de concentration à l'issue de leur peine.

En revanche, dans le même temps une culture homosexuelle se constitue en France. C'est le modèle allemand des années 1920 qui a trouvé des suites en Angleterre et en France. Les relations entre l'identité homosexuelle et la littérature vont se renforcer. *Corydon* et *à la recherche du temps perdu* vont faire de Gide et de Proust l'exemple auquel les homosexuels vont se référer. Les deux écrivains français vont être alors considérés comme des militants de la cause homosexuelle. À l'opposé du modèle allemand « le modèle français est individualiste et la scène homosexuelle ne sert pas de base à la constitution de structures communautaires.

---

<sup>553</sup> Paragraphe 175, Code pénal allemand 1871.

<sup>554</sup> *Regards sur l'amour entre hommes*, op. cit., <http://www.lambdaeducation.ch/content/menus/histoire/antiquite.html>

<sup>555</sup> L'affaire Harden-Eulenburg ou affaire Eulenburg désigne le scandale qui secoua le deuxième Reich de 1907 à 1909 suite à une campagne de presse contre l'entourage homosexuel de l'empereur Guillaume II et les procès qui s'en suivirent. Cette affaire qui connut un vaste retentissement est considérée comme le scandale majeur qui ébranla l'empire allemand

La France qui ne condamne pas l'homosexualité est une destination privilégiée pour les homosexuels et les lesbiennes dans les années vingt et surtout trente, dans la mesure où le reflux répressif y est moins marqué.<sup>556</sup> »

Cela contribue à faire de la France une référence pour les homosexuels qui choisissent alors Paris comme capitale plutôt que Berlin. Cette condamnation de l'homosexualité en Allemagne conduit également Gide à approfondir sa connaissance de la culture anglaise, et fortifie son envie de visiter l'Angleterre. Pour Gide, pendant ces années de guerre, le charme de Cambridge était fort attirant. Le séjour de Gide à Cambridge contribue comme on le verra plus loin à l'achèvement de *Corydon* et à la décision de sa publication.

L'Entre-deux-guerres est considérée comme une phase de transition ; c'est malgré tout une période importante pour l'histoire de l'homosexualité en Europe. La visibilité homosexuelle s'accroît, selon Florence Tamagne, dans les bars et les bals à Berlin, Paris et New York.

L'acceptation de l'homosexualité est revendiquée par une partie de la jeunesse qui veut vivre et fuir l'image de la guerre.

En fait, l'esthétique guerrière elle-même s'appuie largement sur l'homoérotisme : « La guerre en rapprochant des hommes en situation de danger extrême, fut pourtant un terrain propice au développement d'amitiés homosexuelles.<sup>557</sup> » Le contexte de la guerre a favorisé le thème de l'amitié virile. Beaucoup d'homosexuels ont construit leur identité sur le culte de la masculinité, le refus de l'efféminement et le mythe de la communauté d'hommes inspiré de la Grèce antique. Cette amitié virile va s'exprimer également par l'exaltation du corps et la valorisation de la jeunesse qui vont pouvoir appuyer un idéal homoérotique. Le texte de Platon *Le Banquet* devient texte de référence de l'imagerie homosexuelle avec une mise en avant du culte de la virilité et du rejet de la femme.

En France, après la violence guerrière, la nécessité d'une abolition du statut patriarcal et des rapports de domination entre homme et femme, commence à voir le jour. La supériorité du père dans la structure familiale et la domination masculine sont remises en question. La guerre affirme l'échec du principe mâle comme organisateur de la société. L'homme a été écrasé et humilié. La jeunesse, réagissant contre cette situation, rejette le modèle patriarcal symbole de la guerre. Les homosexuels peuvent plus facilement revendiquer la validité de leur position.

---

<sup>556</sup> David Michels, compte rendu, de TAMAGNE Florence, *Histoire de l'homosexualité en Europe, Berlin, Londres, Paris, 1919-1939*. Le Seuil, 2000. Texte en ligne : <http://www.erudit.org/revue/as/2002/v26/n1/000723ar.pdf>

<sup>557</sup> TAMAGNE Florence, *Histoire de l'homosexualité en Europe, Berlin, Londres, Paris, 1919-1939*. Le Seuil, 2000. p. 35.



D'autre part la guerre offre une perspective inattendue aux lesbiennes. C'est à partir des années vingt que les lesbiennes ont formé un groupe cohérent. On voit s'accroître parallèlement la pensée féministe qui vise en particulier l'amélioration du statut des femmes dans la société. Rappelons que la première vague féministe, qui promouvait l'égalité des sexes eut lieu entre 1900 et 1914. Lors de cette première vague féministe ce sont des conférencières comme Nelly Roussel, grande figure de la libre pensée, qui incarnent le mouvement. Nelly Roussel est une des grandes figures révolutionnaires du début de ce siècle ; elle découvre le néomalthusianisme (politique de contrôle des naissances) auquel elle adhère sans restriction. Elle prend inlassablement parti pour la libre maternité et le droit à l'avortement. Certaines féministes s'inspireront de ses textes notamment à partir des années soixante-dix où les féministes de la deuxième vague reprendront ses arguments en faveur de la légalisation de l'avortement.

Florence Tamagne, dans son livre *Histoire de l'homosexualité en Europe*, offre une histoire savante et passionnante de l'homosexualité entre les deux guerres. À ce propos Tamagne souligne : « La période qui suit la Première Guerre mondiale se construit sur des valeurs opposées, des valeurs féminines : la paix, le plaisir, l'harmonie. (...) Néanmoins les hommes sont frappés par cette nouvelle liberté des femmes, qu'ils ressentent comme une défaite masculine et une atteinte à leur virilité. <sup>558</sup> »

En Angleterre, paraissent les premiers textes de Marguerite Radclyffe Hall qui est sans doute l'écrivaine lesbienne la plus célèbre de l'Entre-deux-guerres. La renommée de Radclyffe Hall s'accroît avec la publication de son roman le plus connu, *Le Puits de solitude*, paru en 1928, dans lequel elle se confond en partie avec son héroïne, Stephen Gordon. Ce roman qui provoque un scandale est interdit en Grande-Bretagne malgré le soutien de Virginia Woolf, mais il est traduit en français et connaît un grand succès aux États-Unis.

Radclyffe Hall se définit elle-même comme invertie, elle représente ainsi une position particulière de lesbienne très visible dans la société européenne de l'Entre-deux-guerres : la "Nouvelle Femme" c'est-à-dire la lesbienne masculine.

Le premier septembre 1939, l'Allemagne envahit la Pologne et l'Europe plonge dans la guerre. Avec l'entrée en guerre de l'U.R.S.S. et des États-Unis, le conflit devient ensuite mondial. Cette guerre la plus terrible de l'histoire de l'humanité va profondément transformer le monde et accentuer le bouleversement des valeurs morales qui avait déjà commencé après la première guerre.

---

<sup>558</sup> TAMAGNE Florence, *Histoire de l'homosexualité en Europe*, op. cit., p. 609.

Il est possible de distinguer deux grandes phases dans la guerre : de 1939 à 1942, la guerre-éclair menée par Hitler est victorieuse et l'Allemagne nazie occupe la plus grande partie du continent européen. L'Europe se trouve sous la botte nazie. La décision de liquider physiquement tous les juifs d'Europe a été prise par Hitler en août ou septembre 1941. Elle est confirmée, le 20 janvier 1942, lors de la conférence de Wannsee. On continue à envoyer les juifs avec les prisonniers homosexuels dans les camps de concentration en mettant en œuvre la technique de l'assassinat de masse et les méthodes industrielles pour le massacre organisé des juifs, des homosexuels, et des Tziganes.

Le développement de l'Allemagne nazie fait qu'une législation spécifique à l'homosexualité est mise en place. L'article 175 du Code pénal condamnait l'homosexualité avant même l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Les conditions de vie des homosexuels se détériorent néanmoins fortement à partir de 1933. L'homosexualité, considérée par le pouvoir nazi et la très grande majorité des médecins et psychiatres de l'époque comme une « dégénérescence pathologique héréditaire », entre dans le champ d'application d'une politique eugéniste.

En Alsace et en Moselle, annexées par l'Allemagne, l'article 175 est mis en application par les Nazis. Mais partout en France, une réelle visibilité homosexuelle existait avant la Seconde Guerre mondiale comme on l'a déjà vu. Des bars, des bals, des salons existaient à Paris et dans les grandes villes. On parlait de l'homosexualité avec une grande liberté.

A partir de 1943, l'Allemagne nazie connaît ses premières défaites. D'Afrique du Nord, les Alliés débarquent en Sicile (juillet 1943) ce qui provoque la chute de Mussolini qui est emprisonné. En septembre 1943, les Italiens signent un armistice. Commence la période de victoire des Alliés. Sur le front Est, les troupes soviétiques sont passées à l'offensive et arrivent à Berlin. Paris est libéré le 25 août. En décembre 1944, l'ensemble du territoire français est libéré.

Dès février 1945, les troupes Alliées sont sur le sol allemand. Le 30 avril Hitler se suicide et l'Allemagne capitule le 8 mai 1945. Mais pourtant, les homosexuels sont contraints de continuer à vivre dans la honte et le secret car la répression policière ne cesse pas. Au lendemain de la guerre, la nouvelle République fédérale allemande garde l'article 175 du code pénal.

En France, "l'amendement Mirguet" a introduit l'homosexualité dans la catégorie des "fléaux sociaux" et a notamment abouti à ce que les peines encourues pour outrage public à la pudeur soient augmentées dans le cas de rapports homosexuels. Il faudra attendre l'arrivée au pouvoir

de François Mitterrand et sa proposition de loi en décembre 1981 pour que les relations homosexuelles soient dépénalisées.

*Le comportement sexuel de l'homme* de Kinsey, paru aux États-Unis en 1948 et aussitôt traduit en France ouvre dans les pays occidentaux un débat longtemps interdit, celui de la liberté sexuelle. Kinsey fait scandale en disant que la moitié de la population pouvait être considérée comme n'étant pas exclusivement hétérosexuelle, que les comportements sexuels pouvaient être répartis de manière continue depuis l'hétérosexualité exclusive jusqu'à l'homosexualité exclusive, enfin que l'homosexualité exclusive concernait une population statistiquement appréciable. Élément d'ouverture dans le débat scientifique, ce rapport a vraisemblablement pesé sur les orientations à venir du mouvement homosexuel. Le caractère behavioriste de la méthode d'analyse de Kinsey a pu favoriser la théorisation de l'homosexualité comme un comportement et non comme le trait constitutif d'une identité.

Dans le domaine littéraire, la diffusion discrète du livre de Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, publié en 1949, renouvelle en profondeur la pensée féministe. Cet ouvrage a d'abord fait scandale avant de trouver un premier succès aux États-Unis. Simone de Beauvoir précède les générations militantes de son temps. Très vite cependant, des intellectuelles isolées manifestent leur adhésion. Romancières, essayistes, journalistes et universitaires forment les premiers groupes féministes, convaincues par le plaidoyer beauvoirien, comme Colette Audry, Célia Bertin, Françoise d'Eaubonne ou Geneviève Gennari.

Beauvoir commence son chapitre « La mère » par un plaidoyer en faveur de l'avortement libre, elle dénie toute existence à l'instinct maternel et finit par dévaloriser brutalement la fonction maternelle. Les chapitres sur « L'initiation sexuelle » et « La lesbienne » attirent tout autant les foudres d'une société encore très prude qui n'avait même pas encore envisagé l'éducation sexuelle. Ainsi la théorie de Beauvoir inspire la libération sexuelle.

De nos jours, *Le deuxième sexe* est une des références du discours féministe. L'intérêt majeur de ce livre résidait « non pas seulement ou principalement dans telle ou telle analyse, toujours discutable, de l'une ou l'autre forme de la "domination masculine" mais dans la mise en évidence de la structure qui liait ces différentes formes, dessinant ainsi la condition des femmes, condition relevant non pas de la biologie mais de la "construction sociale".<sup>559</sup> » Tel est le sens du fameux « On ne naît pas femme on le devient », même si manque dans le texte de Beauvoir son parallèle : « On ne naît pas homme on le devient », donnant lieu à ce que certaines théoriciennes devaient désigner par la suite comme "construction sociale de sexes"

---

<sup>559</sup> AUFFRET Séverine et COLLIN Françoise, *Le planning familial en perspective*, Actes du colloque des 14 et 15 décembre 2007, p. 10. Texte en ligne, <http://www.planningfamilial.net/assets/files/cedif/FLCPFActesUH07.pdf>

avant d'adopter le terme "genre" dérivé du "gender" américain. C'est le trajet de ces deux motifs, communs au féminisme et au plan.<sup>560</sup> »

La deuxième vague féministe fut celle de la différence. Cette vague féministe, qui se forme au cours des années 1950-1960, révèle une profonde mutation des mœurs et des représentations.

La pensée féministe considère que la tradition établit des inégalités fondées sur le sexe : l'objectif des féministes est la maîtrise de leur fécondité. Et la libre sexualité.

Dans ce contexte, les homosexuels vont s'attacher en France à la pensée gidienne qui d'une façon ou d'une autre offre une base pour défendre l'homosexualité. Pour Florence Tamagne, Gide s'est affirmé « comme le militant d'une homosexualité élitiste, aristocratique, intellectuelle.<sup>561</sup> » En publiant *Corydon* « Gide s'est retrouvé dans la position d'un porte-parole, d'un représentant des homosexuels français <sup>562</sup> » Cette position a eut pour conséquence : « une identification massive des homosexuels français à la pensée gidienne, qui était pourtant spécifique et difficilement applicable à la majorité d'entre eux. <sup>563</sup> »

Cette adhésion à la pensée de Gide va faire de lui une référence. Rejet des dogmatismes, refus des conformismes qui étouffent, recherche incessante de la vérité et défense de la liberté apparaissent ainsi comme les valeurs fondamentales de la pensée gidienne. La souffrance des guerres et de la crise d'une part, et le développement du discours homosexuel dans la littérature d'autre part font de l'homosexualité un thème central dans le débat moral et politique de l'après-guerre et donneront lieu à une critique plus modérée de *Corydon* qui s'attache de plus en plus au texte de *Corydon* et non plus seulement à ses idées morales.

Au fil des années beaucoup de circonstances vont être favorables à ce que l'œuvre gidienne suscite la critique. Ainsi au moment où Gide obtient le prix Nobel de littérature en 1947, Roger Martin Du Gard, dans son livre *Notes sur André Gide*, prend la défense de Gide contre les accusations qui ont été portées contre lui et qui le présentent comme un mauvais maître pour la jeunesse : « On a souvent reproché à Gide de dépraver et désorienter la jeunesse ; la grande influence qu'on est bien forcé de lui reconnaître est considérée par beaucoup comme néfaste. C'est l'ancienne accusation que l'on porte contre tous les émancipateurs de l'esprit. Il n'y a pas lieu de protester : il suffit de constater la valeur de ses vrais disciples...C'est sans

---

<sup>560</sup> Idem. AUFFRET Séverine cite Simone de Beauvoir

<sup>561</sup> TAMAGNE Florence, *Histoire de l'homosexualité en Europe*. op. cit., p 148.

<sup>562</sup> Ibid. p. 146.

<sup>563</sup> Ibid. p. 146.

doute par-là, autant et plus encore que par son œuvre littéraire, qu'il a bien mérité l'insigne honneur que vient de lui accorder la suède.<sup>564</sup> »

Le fait de prendre l'homosexualité comme thème littéraire est critiqué par François Mauriac, qui voit là une erreur de la part de Gide : « Tout ce qui était volontaire chez Gide, était mauvais. Il avait une note à lui que je comprenais, que j'entendais, mais il a voulu être un grand romancier, et il n'en était pas un. L'erreur littéraire de Gide, à mon avis, c'est d'avoir agité un drapeau sur l'homosexualité. L'homosexualité n'est pas une cause. C'est comme un bossu qui crierait "Vive les bosses" ; ça n'a pas de sens.<sup>565</sup> »

De même la première édition anglaise de *Corydon* en 1949 engendre quelques réactions à l'étranger. Basil Woon,<sup>566</sup> l'auteur journaliste américain loue le courage d'André Gide de défendre ce que le monde considère comme une faute : « J'ai lu *Corydon* dans l'édition originale française et je me rappelle que sa philosophie tragique, si étrangère à la mienne me laissait triste, mais hors d'haleine ; la solitude même de l'homme dans sa croyance avouée lui donnait une aura de grandeur pitoyable ; car beaucoup défendent leurs vertus, mais peu osent défendre ce que le monde considère comme leurs péchés. Et par ailleurs pour l'amateur de langage, *Corydon* est un véritable texte dans l'ancien art socratique du dialogue.<sup>567</sup> »

Basil Woon défend Walt Whitman et André Gide et trouve absurde d'attaquer *Corydon* du point de vue moral : « Les auteurs d'une telle intégrité sont rares. Walt Whitman en est un, André Gide en est un autre. Je les mets entre parenthèses parce qu'aucun n'a évité l'accusation que moralement, au sens où nous entendons la morale, ils étaient pervers. La perversion de Walt Whitman n'a pas diminué sa gloire d'être l'homme qui a chanté la saga américaine mieux que quiconque (...) De même André Gide, au crépuscule de sa vie en France, dont-il est le plus grand poète...est le plus grand parce qu'il refuse de céder à une opinion publique qui l'aurait amener à renier le dieu qu'il adore, sa foi dans la divinité de l'homme.<sup>568</sup> »

---

<sup>564</sup> MARTIN DU GARD Roger, *Notes sur André Gide, 1913-1951*, Paris, Gallimard, 1951, 155 pp. p.145.

<sup>565</sup> MAURIAC François, *Les Paroles restent*, Paris, Grasset, 1985. Texte mis en ligne : <http://www.alalettre.com/gide-œuvre-s-gide-vu-par-claudel-sartre-cocteau-mauriac-et-d-ormesson.php>

<sup>566</sup> WOON Basil, 28 Septembre 1893-4 juin 1974, auteur, dramaturge et journaliste américain.

<sup>567</sup> WOON Basil, Gide's *Corydon*, in English Edition, *San Francisco news*, January 23, 1950. "I read "*Corydon*" in its original french and I remember that its tragic philosophy, so foreign to my own, left me sad but breathless ; the very loneliness of the man in his avowed creed gave him a kina of pitiful grandeur ; for many are we to defend our virtues but we are few who dare defend what the world considers our sins. And, besides, "*Corydon*" is, for the epicure of language, a veritable text book in the ancient Socratic art of dialogue."

<sup>568</sup> Idem. "Writers with such integrity are rare. Walt Whitman was one, André Gide is another. I bracket them because neither evaded the accusation that morally, as we understand morals, they were perverted. The perversion of Walt Whitman has not diminished his glory as the man who sang the American song better than anyone has ever sung it ; America may have been his only misters but she was supreme among his loves. Similarly, André Gide, in the twilight of his life in France, her greatest poet, immortal while still breathing, is the

Par conséquent, Basil Woon ne voit pas dans *Corydon* un mot ou une phrase qui pourrait "contaminer" ou pervertir les jeunes.

Dans son article "Gide on Love and Life", Sykes Gerald explique l'importance de *Corydon* chez Gide : « Dans une préface écrite récemment pour cette première édition en anglais, il déclare : *Corydon* reste à mon avis le plus important de mes livres. Brièvement, sa double thèse, est que l'homosexualité n'est pas anormale ni contre-nature et que l'humanité a atteint ses moments les plus hauts lorsque l'homosexualité était tolérée.<sup>569</sup> »

A propos des données d'ordre biologiques abondantes dans *Corydon*, Sykes ajoute : « Pour étayer sa première proposition, Gide avance des données biologiques qui sont ensuite évaluées dans une annexe écrite par le docteur Frank Beach de Yale, qui est connu pour ses recherches en psychologie et en biologie. Le Docteur Beach soutient Gide d'une déclaration sans phrase : « Ceux qui disent que l'homosexualité est anormale et contre nature ont tort biologiquement.<sup>570</sup> »

Sykes conclut en considérant néanmoins *Corydon* comme une œuvre pratique : « *Corydon* est tendancieux plutôt que caractérisé par cet équilibre excellent qu'on trouve dans beaucoup d'autres écrits de Gide.<sup>571</sup> »

Bishop Morris écrit un article sur *Corydon* intitulé "Normal and Abnormal Confessions" pour lui aussi *Corydon* n'est qu'une défense de la pédérastie. Pour Bishop, Gide donne de nombreux exemples du comportement des insectes, oiseaux, animaux domestiques afin de prouver que l'amour des hommes pour les hommes est normal. Mais, Bishop souligne que les arguments scientifiques dont Gide se sert demandent pour leur critique, des compétences spéciales et des experts scientifiques.

Bishop conclut son article par un jugement sur *Corydon* : « Comme littérature, *Corydon* existe à peine. Comme pamphlet sociologique, il mérite beaucoup de gratitude, mais je ne peux pas croire qu'il ait eu un grand effet social, ni qu'il l'aura. Je doute que la proportion entre homosexualité et l'hétérosexualité en France ait augmenté depuis sa publication en 1924.

---

greater because he refuses to bow to a public opinion that would have him surrender the one god he worships, his faith in the divinity of man"

<sup>569</sup> SYKES Gerald. "Gide on Love and Life." *Capitol Times*, jan 1950. "In a preface recently written for this first edition in English he declares roundly : "*Corydon* remains in my opinion the most important of my books. Its double thesis, briefly, is that homosexuality is not abnormal or unnatural and that humanity has attained its highest moments when homosexuality as been tolerated."

<sup>570</sup> Idem. " In support of his first proposition Gide brings forward biological data that are later evaluated in an appendix by Dr. Frank Beach of Yale, who is known for his research in psychology and biology. Dr. Beach sustains Gide with the flat statement : " People who say that homosexual activities are biologically abnormal and unnatural are wrong "

<sup>571</sup> Idem. "*Corydon*" is "Slanted", rather than characterized by that excellent balance that is to be found in much of Gide's other writing."

*Corydon* a certainement aidé à apporter de la tolérance sociale et de la compréhension aux homosexuels.<sup>572</sup> »

De même la mort de Gide en 1951 sera bien sûr l'occasion de très nombreux éloges et commentaires sur son œuvre dans son ensemble et en particulier sur *Corydon* aux critiques. Suite à la mort de Gide, Paul Claudel écrit en février 1951 cette méchanceté: « La moralité publique y gagne beaucoup et la littérature n'y perd pas grand chose.<sup>573</sup> »

Jean-Paul Sartre aussi au moment de la mort de Gide écrit : « On le croyait sacré et embaumé : il meurt et l'on découvre combien il est resté vivant ; la gêne et le ressentiment qui transparaissent sous les couronnes mortuaires que l'on tresse de mauvaise grâce montrent qu'il déplaisait encore et qu'il déplaira longtemps : Il a su réaliser contre lui l'union des gens bien pensants de droite et de gauche et il suffit d'imaginer la joie de quelques augustes momies... pour connaître de quel poids, cet homme de quatre vingt ans qui n'écrivait plus guère pesait encore sur les lettres d'aujourd'hui.<sup>574</sup> »

En fait Sartre apprécie la clarté et la lucidité de la pensée de Gide et refuse de réduire *Corydon* à une affaire de mœurs. Il considère *Corydon* comme un manifeste : « Un témoignage dont la portée dépasse de loin le scandale qu'il y provoque.<sup>575</sup> »

Sartre souligne estime le courage et la prudence de Gide, rappelant sa réaction aux procès de Moscou, lorsque Gide revint à la charge avec *Retouches à mon retour de l'U.R.S.S.*, où il ne se contentait plus de faire-part d'observations, mais dressait un réquisitoire contre le stalinisme : « Que le peuple des travailleurs comprenne qu'il est dupé par les communistes, comme ceux-ci le sont aujourd'hui par Moscou.<sup>576</sup> » Le fait que Gide annonce publiquement qu'il s'est trompé fascine Sartre et à ce propos il écrit : « Courage et prudence : ce mélange bien dosé explique la tension intérieure de son œuvre. L'art de Gide veut établir un compromis entre le risque et la règle.<sup>577</sup> »

Sartre souligne que l'audace de Gide est prudente, même dans *Corydon*, et que cette audace devrait être "une règle" pour la direction de l'esprit, le fait de « retenir son jugement jusqu'à l'évidence et, lorsque la conviction est acquise, accepter de payer pour elle jusqu'au dernier

---

<sup>572</sup> BISHOP Morris. "Normal and Abnormal Confessions." *Saturday Review of Literature*, 28 jan 1950 : "As literature *Corydon*" hardly exists. As a sociological pamphlet, it deserves much commendation, but I cannot believe that it has had any great social effect, nor that it will have. I doubt if the proportion of homosexuality to heterosexuality in France has increased since its publication in 1924. "*Corydon*" has certainly helped to bring social tolerance and understanding to homosexuals."

<sup>573</sup> Cité par CHALMIN Pierre, D'Angot à Zola en passant par Houellebecq, un dictionnaire, La boîte à Giffles, *le Nouvel Observateur*, Hebdomadaire Paris, 09/15 SEPT 2010, p. 2-3. Texte en ligne : [http://www.l-editeur.fr/catalogue/dictionnaires/dictionnaire/12\\_nouvelobs.pdf](http://www.l-editeur.fr/catalogue/dictionnaires/dictionnaire/12_nouvelobs.pdf)

<sup>574</sup> SARTRE Jean Paul, Gide vivant, *Les Temps modernes*, mars 1951.

<sup>575</sup> Idem.

<sup>576</sup> GIDE André, *Journal*, op. cit., Journal du 8 mai 1937.

<sup>577</sup> SARTRE Jean Paul, *Gide vivant*, Paris, Gallimard 1964, p. 88.

sou.<sup>578</sup>» Il y aura chez Sartre, durablement, du respect pour l'authenticité de Gide, et plus généralement parce que « Toute la pensée française de ces trente dernières années, qu'elle le voulait ou non, quelles que fussent par ailleurs ses autres coordonnées, Marx, Hegel, Kierkegaard, devait se définir aussi par rapport à Gide.<sup>579</sup>» Enfin, Sartre considère la démarche rigoureuse de Gide comme une démarche engagée et authentique « (...) il nous appris ou réappris que tout pouvait être dit- c'est son audace – mais selon certaines règles du bien dire, c'est sa prudence.<sup>580</sup>»

André Gide a fait de sa vie une œuvre d'art. Même si son homosexualité constitue un frein à la lecture de son œuvre, pour lui elle est un élément essentiel de son œuvre. Sartre conclut dans ce contexte en considérant que « Gide est un exemple irremplaçable parce qu'il a choisi au contraire de devenir sa vérité.<sup>581</sup>»

Mauriac considère l'itinéraire gidien en citant l'exemple de *Corydon* comme un combat permanent : « Il y a un Spartacus dans Gide. Il a été le chef des esclaves révoltés au centre même de l'ordre romain. Mais l'héroïque Spartacus a été abattu, n'ayant résisté que deux années ; André Gide, lui, [...], jette *Corydon* à la figure des bourgeois, des pasteurs et des prêtres, se glorifie dans son *Journal* de plus d'exploits qu'il n'en a fallu à Oscar Wilde pour connaître la sombre gloire du hard labour - et en échange de tant de provocations, obtient le prix Nobel. [...] Voilà où Gide m'apparaît grand : ce n'est pas un penchant à l'exhibitionnisme sénile qui lui dicte, dans ses derniers « journaux », d'humiliants aveux ; mais il tenait à témoigner devant le monde qu'il avait commis ces mêmes actes pour lesquels d'autres hommes sont encore condamnés et déshonorés<sup>582</sup> »<sup>583</sup>

Gide a osé, sans détour, sans fiction, parler de sa vie sexuelle. Wilde, Krupp..., Eulenburg, déclare *Corydon*... « Tous ont nié ; tous nieront... On a le courage de ses opinions ; de ses mœurs, point. On accepte bien de souffrir, mais pas d'être déshonoré.<sup>584</sup> »

Quint souligne lui aussi que l'aveu de Gide a pourtant été considéré « comme une provocation, ou pis ! Comme le résultat d'une obsession. On n'a guère compris que ce que revendiquait Gide, c'était simplement le droit au naturel, but de sa vie. Ce que je souhaite, ajoute *Corydon*, c'est « Quelqu'un qui irait au devant de l'attaque ; qui, sans forfanterie, sans

---

<sup>578</sup> Idem. p. 87.

<sup>579</sup> Ibid. p. 86.

<sup>580</sup> Ibid. p. 88.

<sup>581</sup> Idem.

<sup>582</sup> Cela renvoie au procès de Renard et d'Oscar Wilde.

<sup>583</sup> MAURIAC François, « La victoire de Spartacus », *La table ronde*, avril 1951, p. 9-13. (cité par NEMER Monique, *Corydon Citoyen*, Gallimard 2006. p. 253.

<sup>584</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., pp. 19, 20.



bravade, supporterait la réprobation, l'insulte ; ou mieux, qui serait de valeur, de probité, de droiture si reconnues que la réprobation hésiterait d'abord...<sup>585</sup>»

Gide est allé plus loin que Proust. Pour Gide l'inversion non seulement n'est pas un vice, mais elle ne lui apparaît pas contre nature ; elle est, pour lui, aussi naturelle que le désir hétérosexuel. Ainsi Quint se pose la question suivante : L'inversion dont parle Gide serait-elle tout autre que celle qu'a décrite Proust ? Il répond que : « L'un présente des malheureux êtres obsédés ; l'autre quelques-uns des plus beaux types humains.<sup>586</sup>»

Et il voit qu'à notre époque, à Paris « si nous nous rendons dans un des lieux où se rencontrent habituellement les invertis, dans le promenoir de tel music-hall par exemple, ce sont les descriptions de Proust qui semblent les plus proches de la réalité : des êtres au regard inquiet se frôlent dans la demi-obscrité. Les regards se croisent et s'entre croisent. Tous les yeux paraissent briller et jeter des lueurs.<sup>587</sup>» C'est ce qui explique selon lui « la pénible et douloureuse impression qu'ils provoquent lorsqu'on les voit réunis. Il n'est pas possible de les négliger, car ils constituent probablement, dans notre société, l'immense majorité des invertis.<sup>588</sup> »

Léon Pierre Quint pense qu'en privilégiant les pédérastes et en ignorant les invertis, Gide n'est pas parvenu à convaincre son lecteur : « C'est parce que Gide n'a pas parlé d'eux (sinon incidemment dans une note) [...] Il est regrettable que Gide, après avoir parlé de la "bisexualité" de l'adolescent, — au lieu d'expliquer comment, malgré l'éducation de notre société, certains individus sont attirés par leur propre sexe, — ait fait immédiatement la critique de cette éducation hétérosexuelle, qu'il a opposée à celle de la Grèce antique. Il a trop rapidement transposé le problème du plan psychologique sur le plan social et moral..<sup>589</sup> »

Comme Gide l'explique, l'hétérosexualité domine notre société. Comment donc un adolescent peut-il échapper à l'influence si puissante de l'éducation, qui le ramène, par tous les moyens, vers le sexe opposé ? Comment est-il possible qu'il soit attiré par son propre sexe ? Léon Pierre Quint souligne que Gide n'a pas soulevé ce problème mystérieux et que c'est la grande "lacune" de son livre : « Freud, lui-même, avoue que la psychanalyse n'a pu présenter ici que des suggestions. Il pense que l'instinct sexuel, chez l'inverti, a subi une sorte d'arrêt dans son développement, est resté au stade primitif, où cet instinct, encore diffus, attire l'être vers lui-même ou vers son propre sexe. Si l'éducation hétérosexuelle n'a pas influencé l'instinct, c'est

---

<sup>585</sup> Idem. p. 20. Cité par QUINT Léon Pierre, *André Gide l'homme sa vie- son œuvre*. op. cit.,

<sup>586</sup> QUINT Léon Pierre, *André Gide, L'homme sa vie-son œuvre*, op.cit.

<sup>587</sup> Idem.

<sup>588</sup> Ibid, p. 165.

<sup>589</sup> Idem.

que l'individu n'a pas su, dans son inconscient, rompre avec son enfance ; il s'est trop attaché à elle, attachement dû lui-même, ajoute Freud, à l'amour trop tendre ou trop sévère de la mère pour son fils. Il est curieux de remarquer qu'une mère a joué effectivement dans l'enfance de Gide, comme dans celle de Proust, un rôle très important. <sup>590</sup> »

Certes Gide termine *Corydon* par une évocation de la Grèce. Mais l'inversion dans l'antiquité : « qui n'était due qu'au mépris où était tenue la femme, n'a plus de sens pour nous. La société contemporaine a libéré la femme de l'esclavage et tend à lui rendre sa personnalité. <sup>591</sup> »

Selon Léon Pierre Quint, ce que la Grèce peut nous enseigner par contre, c'est l'union de la chair et de l'esprit, ou plus exactement, l'élévation progressive de la passion vulgaire, l'élan dirigé et contenu que l'amour communique aux âmes, l'inspiration du cœur conduisant à la vertu, le désir fou à la sagesse, le délire à une sorte d'extase initiatique.

Pour Léon Pierre Quint, l'amour a été longtemps accablé par deux préjugés « le préjugé antique contre la femme ; le préjugé chrétien contre la chair. Dégagé de ces idées préconçues, l'amour serait enfin libre et le problème de l'inversion ne serait plus qu'un problème social. <sup>592</sup> »

Claude Martin affirme que « indépendamment du jugement que mérite ce petit livre, le courage de *Corydon* est à mettre au crédit de Gide, qui hasardait par cette publication la situation glorieuse où il avait atteint, en ces années qui suivirent la première Guerre mondiale. <sup>593</sup> »

Claude Martin estime qu'en publiant *Corydon* Gide avait "besoin" d'être enfin pris pour ce qu'il était, « d'ouvrir sur sa véritable nature les yeux de ceux qui n'avaient pas su lire *Saiül*, *l'Immoraliste*, *les Caves*... Mieux : s'il s'avouait, ce n'était pas en coupable, il n'acceptait pas d'avance la réprobation publique, *Corydon* et *Si le grain ne meurt* (il s'agit surtout ici, bien sûr, de la seconde partie, ce qui précède n'étant que *bagatelles du vestibule*) sont autant nés d'une exigence de sincérité que d'un besoin de se justifier, de donner droit de cité à la pédérastie. <sup>594</sup> »

Claude Martin pense que Proust « avait largement enfreint le tabou de l'amour qui n'ose pas dire son nom et avait déjà habitué le public à s'effaroucher moins et à oser

---

<sup>590</sup> Ibid. chapitre, IV. p. 164.

<sup>591</sup> Ibid. chapitre, IV, *Corydon*, p. 165.

<sup>592</sup> Ibid. chapitre, IV, p. 166. « A cette époque l'emprise puritaine l'amenait à des notations comme celle-ci : "Pourtant cette nuit je ne m'abandonnai pas complètement au plaisir ; mais, ne bénéficiant même pas ce matin de cette répulsion qui le suit, je doute si ce semblant de résistance n'était pas pire. » (Journal 1917.) Il semble qu'il ait cru, dans sa jeunesse, que chaque fois qu'il ne poussait pas le plaisir jusqu'à son achèvement, qu'il interrompait brusquement sa poursuite, il évitait ainsi le péché. »

<sup>593</sup> MARTIN Claude, *André Gide par lui-même*, Seuil, coll. Écrivains de toujours, 1963. p. 137.

<sup>594</sup> Ibid. p. 136.

considérer de sang-froid ce qu'il feignait d'ignorer, ou préférait ignorer d'abord.<sup>595</sup> » Mais, en se rappelant les premières pages de *Sodome et Gomorrhe* « et l'apparition grotesque et dégoûtante des "hommes-femmes" : il est certain que Proust avait décrit l'inversion comme une maladie, son caractère clandestin lui avait même paru un élément déterminant du plaisir recherché ; il en avait parlé, c'était beaucoup mais n'avait guère fait pour réduire les préjugés touchant l'inversion.<sup>596</sup> »

A l'occasion du centième anniversaire de la naissance d'André Gide en novembre 1969, Philippe Sollers écrit dans la *Quinzaine Littéraire* : « Il connaît la littérature du monde entier mais s'il s'intéresse à tout, il demeure toujours en centre de l'hémicycle, (sic) c'est un représentant parfait de sa classe. Vis-à-vis de Freud, c'est le même mouvement. En 1922, il dit qu'il fait du freudisme depuis dix ans, quinze ans, sans le savoir, et il conclut bizarrement : « "Il est grand temps de publier *Corydon*". Donc, très éveillé, intéressé, mais, tout de suite, c'est le refus, la fermeture, la fuite.<sup>597</sup> »

Dans son livre, *Les critiques de notre temps et Gide*, paru en 1971, Michel Raimond rassemble quelques critiques de grands écrivains sur l'œuvre gidienne. Parmi ces écrivains figure Pierre Henri Simon qui porte son jugement notamment sur *Corydon* et *Les Nourritures Terrestres*. Il pense que Gide montre à travers son œuvre son besoin de contredire, de balancer entre des antithèses : « Il s'agit — et Gide l'a fort bien expliqué lui-même — d'entretenir par cette perplexité, par cet état de dialogue "une intensification pathétique du sentiment de l'existence." Il s'agit d'échapper par conséquent à ce risque de dessèchement que tout formalisme moral ou religieux suspend sur l'âme que l'esprit ne visite plus. "Pour nombre d'âmes", écrit-il, "et que je crois des mieux trempées, le bonheur n'est point dans le confort et dans la quiétude, mais dans l'ardeur".<sup>598</sup> »

Henri Simon trouve que la première constante de la pensée de Gide est la recherche de l'ardeur ou de la "ferveur" selon l'expression gidienne : « Recherche qu'il poursuit à travers toutes les positions morales antinomiques et par l'épreuve loyale de l'une après l'autre. Car l'exigence de la ferveur va de pair avec celle de la sincérité, de la loyauté absolue envers soi-même, de l'"authenticité" — encore un mot habituel de son vocabulaire.<sup>599</sup> »

Henri Simon pense que Gide cultive ces valeurs, ferveur et sincérité, pour lui et pour ses lecteurs afin qu'ils choisissent librement l'orientation qui favorisera au mieux

---

<sup>595</sup> Idem.

<sup>596</sup> Idem.

<sup>597</sup> Le Centenaire de Gide, *La Quinzaine Littéraire*, N ° 82, du 1 au 15 novembre 1969, « Gide vu par Philippe Sollers ».

<sup>598</sup> RAIMOND Michel, *Les critiques de notre temps et Gide*, Paris, Garnier frères, 1971, p. 97.

<sup>599</sup> Idem.

l'épanouissement de leur nature, nous rappelant aussi cette formule gidienne des plus expressives : « Retrouver sa nature dans les fentes de sa culture.<sup>600</sup> » Ainsi, ce qu'il y a de fondamental chez Gide, et qu'il soutient par son expression de "pédéraste normal", c'est la volonté d'atteindre l'authentique, de respecter le jaillissement spontané de la vie et sous cet angle le penchant homosexuel serait un élément de pure nature.

La période qui entoure les années 1968 peut-être considérée comme symbole de la révolution sexuelle. Cette période est essentiellement marquée par l'émancipation sexuelle des femmes, l'affirmation de l'égalité des sexes et la reconnaissance de la sexualité non procréative et non conjugale. Mai 68 rend possible que ces débats tournent autour d'une révolution anti-patriarcale laquelle « promeut d'autres mœurs, une autre forme de jouissance, la déculpabilisation, la sortie de la crainte, l'accès au plaisir considéré non seulement comme un fait mais éventuellement comme une valeur.<sup>601</sup> »

Ce que l'on nomme révolution sexuelle recouvre des changements substantiels du comportement et des mœurs sexuels intervenus en occident à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Désormais, la parole et les actes se libèrent, on peut parler ouvertement des méthodes de contraception qui sont accessibles en France à partir de 1967, de l'avortement et de sa légalisation. Le naturisme se développe et l'éducation sexuelle fait son entrée dans les collèges.

Selon Séverine Auffret<sup>602</sup> « Cette révolution a légitimé la sexualité nomade, l'homosexualité, le transgenre, la sexualité de groupe, l'échangisme, les pratiques sexuelles dites perverses, librement consenties (tel le sado-masochisme), sans parler de l'autoérotisme et de la masturbation, plaisir sexuel innocent et rigoureusement improductif qui est aujourd'hui socialement déculpabilisé puisqu'on en parle partout.<sup>603</sup>»

Cette libéralisation des mœurs dans les années 1960 et 1970 porte en elle l'acceptation des sexualités minoritaires aux États-Unis. Ainsi la libération gay est intimement liée à celle de la femme hétérosexuelle. La date que les gays considèrent comme un tournant en la matière est celle des émeutes de Stonewall qui ont commencé le 22 juin 1969 et ont duré quelques jours. Il s'agit d'une série de manifestations spontanées et violentes qui ont eu lieu à New York, au Stonewall. Affrontant la police venue faire une descente, le 27 et le 28 juin 1969, dans un bar

---

<sup>600</sup> Ibid. p. 98.

<sup>601</sup> AUFFRET Séverine, *Le planning familial en perspective*, Actes du colloque des 14 et 15 Décembre 2007, p. 18. Texte en ligne : <http://www.planningfamilial.net/assets/files/cedif/FLCPFActesUH07.pdf>

<sup>602</sup> AUFFRET Séverine et COLLIN Françoise, *Le planning familial en perspective*, Actes du colloque des 14 et 15 décembre 2007. Texte en ligne, <http://www.planningfamilial.net/assets/files/cedif/FLCPFActesUH07.pdf>

<sup>603</sup> Ibid. p. 18.

gay de Greenwich Village les homosexuels new-yorkais ont, pour la première fois, défié le pouvoir politique, les autorités et la société en général.

Les années 60 et 70 marquent d'une certaine manière la fin du patriarcat, de la censure et l'avancée de l'égalité hommes-femmes dans les législations nationales. Une libération des mœurs s'affirme. Cette libération des mœurs va s'élargir dans la décennie 70 et 80. Les femmes et les hommes, lesbiennes et gays, réclament et obtiennent de nombreux droits précédemment réservés aux couples hétérosexuels. Le débat sur l'avortement en France devient incontournable. Le moment est arrivé où un thème resté tabou pendant des siècles apparaît inévitablement dans l'espace public. La légalisation de l'avortement se fait avec l'adoption de la loi Simone Veil le 17 janvier 1975. C'est aussi la fin de la censure littéraire. La littérature va porter autrement la question de l'identité sexuelle à travers les théories queer. Les *gender studies*, apparues aux États-unis pendant les années 70, vont profondément renouveler l'étude des rapports homme/femme en affirmant que la différence de sexe est une construction sociale. L'évolution des mentalités conditionne la présentation des personnages homosexuels au sein des différentes œuvres. Dans le chapitre suivant je parlerai de ce point en montrant comment cette évolution progressive des mentalités amène une lecture plus favorable de *Corydon* et accompagne l'évolution du ton de la critique de *Corydon*.

### **Chapitre 3 : Gide précurseur (1970 – 1980)**



La décennie 70 va connaître une expansion de la littérature homosexuelle, expansion directement liée à la visibilité croissante du mouvement homosexuel. C'est pourquoi les critiques adressées à *Corydon* vont prendre un ton plus modéré et s'armer d'une tendance analytique approfondie.

C'est la grande époque " révolutionnaire ", dans le sillage des mouvements de mai 1968, qui va voir se multiplier les ouvrages parmi lesquels ceux de Guy Hocquenghem *Le Désir homosexuel*, 1972. ; *La Dérive homosexuelle*, 1977. *un siècle d'images de l'homosexualité*, 1979.

Aux États-unis les émeutes de stonewall sont souvent considérées comme le premier exemple de lutte des gays et lesbiennes contre un système soutenu par les autorités. Elles représentent le moment symbolique marquant le début du mouvement des droits civiques pour les homosexuels, aux États-Unis et partout dans le monde. Un an plus tard, les militants gays de New York organisent une marche pour commémorer l'événement. Cette manifestation sera la première Gay Pride.

Suite à cette première manifestation, le mouvement homosexuel devient plus visible en France à partir de 1971. En mars 1971, les groupes homosexuels interrompent l'enregistrement d'une émission radiophonique à prétention psychologique, intitulée « Ce douloureux problème, l'homosexualité. » Cette attaque soutenue par les cris des homosexuels, marque leur révolte contre le discours normalisateur. Yves Roussel considère cette manifestation comme l'acte fondateur du mouvement homosexuel français : « La distinction entre mouvement français et mouvement américain est élégamment résumée par l'écart entre leurs mythes fondateurs respectifs. L'acte fondateur du mouvement gay américain est une révolte contre des vexations policières ; l'acte de naissance mythifié du mouvement homosexuel français est une action commando destinée à interrompre une émission radiophonique à prétention psychologique, intitulée « Ce douloureux problème, l'homosexualité.<sup>604</sup> »

Par la suite, le FHAR, Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire, est fondé en mars 1971. Son premier communiqué déclare : « Les homosexuels en ont marre d'être un "douloureux problème". Ils veulent faire éclater la famille patriarcale, base de cette société préoccupée de thérapeutique. Toubib, soigne-toi toi-même.<sup>605</sup> »

---

<sup>604</sup> ROUSSEL Yves, *Les Temps Modernes*, mai-juin 1995, Le mouvement homosexuel français face aux stratégies identitaires.

<sup>605</sup> Idem.



Au cours des débats dans le monde *anglo-saxon* surgit l'expression *Gender studies* pour qualifier un vaste domaine d'étude, de débat, de controverses portant sur la question du genre qui s'est développé à partir des années 1970 dans les universités américaines.

Les *Gender studies* ont profondément renouvelé l'étude des rapports homme-femme en affirmant que la différence de sexe est une construction sociale. Ces études partagent toutes l'idée que le sexe n'est pas un fait de nature brute ; c'est une construction culturelle qui peut être modifiée.

S'appuyant sur l'articulation entre nature et culture développée par l'anthropologue français Claude Lévi-Strauss, la sociologue britannique Anne Oakley dans *Sex*, renvoie « le sexe au biologique et le genre au culturel.<sup>606</sup> » Selon Oakley le "sexe" renvoie à la distinction biologique entre mâles et femelles, tandis que le "genre" renvoie à la distinction culturelle entre les rôles sociaux, les attributs psychologiques et les identités des hommes et des femmes. Le sexe est donc un donné invariant, le genre est contingent et peut être modifié par l'action politique.

Une fois le genre distingué du sexe, les chercheurs se concentrent sur les rapports entre hommes et femmes. Inspirées par l'exemple américain des *women's studies*, les féministes se lancent dans les sciences humaines – anthropologie, ethnologie, sociologie... sur les voies tracées par Simone de Beauvoir. Il s'agit donc de repenser les rapports *égalité-inégalité, ressemblance-différence*.

Ces travaux prennent en compte les deux "genres" et promeuvent leur égalité. Sur le plan politique les ouvertures de 1968 trouvent des prolongements. Le 25 juin 1977 est organisée à Paris la première manifestation homosexuelle indépendante, de la place de la République à la place des Fêtes, en réaction à l'appel d'Anita Bryant, « tuer un homosexuel pour l'amour du Christ. » Anita Bryant est une chanteuse américaine. Surtout connue pour avoir mené une campagne anti-homosexuelle à Miami dans les années 1970. Son organisation politique s'appelle d'ailleurs *Save Our Children* (Sauvons Nos Enfants). En Floride, elle obtient l'interdiction de l'adoption par des parents homosexuels. Les propos tenus lors de cette campagne ont provoqué cette première manifestation homosexuelle à Paris.

Cette décennie verra également la publication de la première enquête sociologique française de grande ampleur *sur l'homosexualité de l'homme* ( Michel Bon et Antoine d'Arc, 1974)<sup>607</sup>

---

<sup>606</sup> Points de repère : *Les sciences humaines et la santé*, Sciences humaines, article publié le 01/03/2005. Texte en ligne : [http://le-cercle-psy.scienceshumaines.com/points-de-repere--les-sciences-humaines-et-la-sante\\_sh\\_13795](http://le-cercle-psy.scienceshumaines.com/points-de-repere--les-sciences-humaines-et-la-sante_sh_13795)

<sup>607</sup> ROMMEL Mendès-Leité, Les recherches sur les homosexuels et les lesbiennes dans le domaine des sciences humaines et sociales en France, texte traduit de l'anglais, *The status of research on homosexuals and lesbians in*

suivie quelques années plus tard d'un sondage national organisé et publié par la revue *Arcadie* (n°304, 1979<sup>608</sup>)

C'est aussi la grande époque du féminisme qui donnera lieu à toute une série d'essais sur la question du genre et sur la condition des femmes. Ces essais auront une influence capitale sur les études concernant la sexualité, y compris sur celles consacrés aux gays et lesbiennes. Ainsi le féminisme se construira à partir d'un concept de genre qui permet d'adosser la dénaturalisation des rapports sociaux à des revendications politiques.

L'une des figures historiques des *Gender Studies* est française, il s'agit de l'écrivaine Monique Wittig dont le parcours intellectuel apparaît tout à fait illustratif des thèses de ce qui est aujourd'hui connu sous l'appellation de *French Theory*, et des rapports étroits entre littérature et transformation des mœurs.

Pendant les années 1970, Monique Wittig<sup>609</sup> se retrouve au cœur des mouvements féministes et lesbiens radicaux qui émergent en France. Elle fonde avec d'autres militantes des groupes tels que : *les Gouines rouges* le premier groupe lesbien qui se nomme en France *les Petites Marguerites*, et les *Féministes révolutionnaires*. Elle publie *Le Corps lesbien* en 1973, traduit en anglais en 1975 sous le titre *The Lesbian Body*, et en 1976, avec son amante Sande Zeig comme co-écrivain, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* (traduit en anglais en 1979 sous le titre *Lesbian Peoples : Material for a Dictionary*.)

Aux États-Unis, les études féministes pénètrent dans le monde académique à partir des années 1970. L'ensemble des champs du savoir sont ainsi progressivement envisagés sous l'angle de la critique féministe : *philosophie féministe*, *anthropologie féministe*, et *histoire des femmes*. À la fin des années 1970 et au début des années 1980, la critique féministe des sciences prend également son essor. Wittig déménage aux États-Unis en 1976, avec son amante Sande Zeig, là où l'ancrage institutionnel des *Gender studies* est le plus fort et où sont créés des départements de *Women's Studies* ou de *Feminists Studies* dont l'approche fait converger les départements de littérature avec ceux de sciences humaines. Depuis les années 1970 les *Gender Studies* se sont développées dans les universités américaines, et attirent les militantes et les écrivaines féministes vers les États-Unis.

---

*humanities and social sciences in France* (1970 - 1995). Texte mis en ligne : [http://semgai.free.fr/contenu/textes/RML/rML\\_A\\_la\\_franc.html](http://semgai.free.fr/contenu/textes/RML/rML_A_la_franc.html)

<sup>608</sup> Idem.

<sup>609</sup> WITTIG Monique (1935-2003) était une romancière et théoricienne féministe et lesbienne française, dont l'œuvre a beaucoup marqué le mouvement féministe et les théories de dépassement du genre. Son premier livre, *L'opoponax*, ouvrage continue sans chapitres ni paragraphes, recoit le prix Médicis en 1964. Il lie questions de style et problématique des genres. Le pouvoir de Marguerite Duras lui vaut de ne pouvoir être rejeté du champ littéraire.

C'est là que Wittig commence à écrire la plupart de ses essais théoriques. Pour rompre encore plus radicalement avec le patriarcat Monique Wittig prolonge la pensée, sur la rupture avec "la femme", de Simone de Beauvoir. Wittig pense que la seule façon d'échapper à ce rapport d'exploitation et à cette subordination idéologique est de rompre avec l'hétérosexualité. Devenir lesbienne est ainsi un acte politique d'émancipation vis-à-vis de "la-femme". Elle s'autoproclame "lesbienne radicale", formule qui désigne autant une préférence sexuelle qu'un choix politique. Elle dénonce le mythe de "la femme", met en cause l'hétérosexualité comme régime politique, base d'un contrat social auquel les lesbiennes refusent de se soumettre. Ses travaux vont conduire à son œuvre polémique la plus célèbre *La Pensée straight*, un recueil d'articles féministes paru d'abord en anglais en 1992, puis en 2001 en français. Je parlerai de ce recueil dans le chapitre suivant.

Ce que Wittig exprime c'est que dans le système hétérosexuel, la femme n'est définie que par rapport à l'homme. Les lesbiennes, étant en dehors de ce système, ne sont donc pas des femmes : « La femme n'a de sens que dans les systèmes de pensée et les systèmes économiques hétérosexuels. Les lesbiennes ne sont pas des femmes.<sup>610</sup> »

En écho à la démarche de Gide, Monique Wittig affirme que la seule vraie question est celle de la littérature : « Il n'y a pas de littérature féminine pour moi, ça n'existe pas. En littérature, je ne sépare pas les femmes des hommes. On est écrivain ou pas. On est dans un espace mental où le sexe n'est pas déterminant. Il s'agit de construire une idée de neutre <sup>611</sup> » La solution consiste donc à abroger la déclaration de sexe en parlant de genre, ce qui revient à dénaturiser le sexe. De même dans les deux derniers dialogues de *Corydon*, Gide tendait à naturaliser le sexe et à parler de la propre nature de chacun, de ce qu'il appelle la "seconde nature". Il affirmait que la conjonction des deux sexes n'est pas indispensable pour obtenir la volupté, et que l'homosexualité dans l'un et l'autre sexe est plus spontanée, plus naïve que l'hétérosexualité.

Il faut souligner que pendant les années 70, deux ouvrages-clés de la recherche historique française en relation avec la question homosexuelle verront également le jour : *Le pénis et la démoralisation de l'Occident*, de Jean-Paul Aron et Robert Kempf en 1978, et l'ouvrage philosophique *La volonté de savoir* publié en 1976 qui constitue le premier volume de *l'Histoire de la sexualité* de Michel Foucault. Avec son œuvre, *L'Archéologie du savoir* (1969) et *l'Histoire de la sexualité* (1976-1984), ce philosophe français devient une référence

---

<sup>610</sup> GAILLARD Catherine, Mouvement 804, artistes en résistance, *Solidarités*, n°48, 06/07/2004. p. 7.

<sup>611</sup> WITTIG Monique, *Le corps lesbien 1971*, Cité dans, *La déconstructuralisation de l'identité par le genre*, Bernard ANDRIEU, 2007.

majeure, fournissant des outils utilisés par les chercheuses américaines pour traiter de la question du genre et du sexe. Son travail sera largement évoqué et repris par les tenants de la théorie queer dont on parle plus loin.

Selon Yves Roussel : « Au cœur des luttes politiques de la décennie 70, l'ennemi désigné du mouvement français avait davantage le visage de la répression, de la normalisation, avec pour corollaire un objectif de contestation, que celui de l'exclusion avec pour corollaire une demande d'intégration. Ce constat amène à formuler l'hypothèse suivante : le mouvement homosexuel français n'a pas été véritablement une mobilisation contre l'exclusion des homosexuels de l'espace public ; il a été essentiellement une mobilisation contre l'assignation des homosexuels à une identité, dans le cadre d'un vaste système de normalisation.<sup>612</sup> »

C'est aussi la période où l'on commence à entendre parler de *la sortie du placard*, du *coming-out*. En France, le premier *coming-out* eut lieu le 10 janvier 1972, soit environ cinquante ans après *Corydon*, dans un entretien publié par le *Nouvel Observateur* intitulé *La Révolution des homosexuels*. Son auteur Guy Hocquenghem y parle à la première personne. Il publie une longue lettre dans le *Nouvel Observateur* dans laquelle il annonce publiquement qu'il est homosexuel. Il fut ainsi le premier homosexuel à afficher publiquement, c'est à dire politiquement son orientation sexuelle. C'est cette même année qu'il publie *Le désir homosexuel*, livre-manifeste de la révolution homosexuelle qu'on vient d'évoquer.

Ainsi les années 70 représentent les années de la révolte des gays et des lesbiennes, la prise de conscience communautaire et la recherche de l'identité. Cette prise de conscience va transformer les critères de lecture et de critique de *Corydon*. Peut-on dire qu'avec *Corydon* Gide inventa le *coming-out* quelques décennies avant que le mot ne manifeste la reconnaissance homosexuelle ? *Corydon*, reste le premier exemplaire littéraire du *coming-out*, un texte d'engagement que l'on peut situer au-delà du courage.

Dans son livre intitulé, *André Gide and the code of homotextuality*, Emily Apter, tout en suivant le développement de l'œuvre gidiennne, analyse les figures de l'homosexualité dans les textes de Gide ainsi que son style d'écriture. Elle s'intéresse aussi à la technique de la narration dans les œuvres gidiennes, qui selon elle donne autant d'espace à la voix narrative féministe qu'à la voix narrative homosexuelle, en prenant comme exemple *Geneviève* et *Corydon*, ce que l'on va tenter d'expliquer dans les lignes qui suivent. Apter commence par un commentaire de Roland Barthes lors d'une interview en 1975 : « On ne parle plus assez de

---

<sup>612</sup> ROUSSEL Yves, *Les Temps Modernes*, mai-juin 1995, Le mouvement homosexuel français face aux stratégies identitaires.

Gide.<sup>613</sup> » Ce commentaire apparaît dans *Le grain de la voix* de Roland Barthes publié en 1981, texte dans lequel Barthes fait une étude du modernisme de la théorie de Gide. Barthes loue *Paludes* pour sa modernité : « J'ai toujours gardé une grande sympathie pour Gide. Il y a au moins un grand livre, et un grand livre moderne de Gide : *Paludes* qui, sans aucun doute, devrait être réévalué par la modernité.<sup>614</sup> » Barthes invite aussi à une lecture critique du *Journal* de Gide : « Et le journal, que j'ai toujours beaucoup aimé (...) Adolescent, la lecture de l'œuvre de Gide a été très importante pour moi et, ce que j'aimais par-dessus tout, c'était son *Journal*. C'est un livre qui m'a toujours fasciné par sa structure discontinue, par son côté patchwork s'étendant sur plus de cinquante ans.<sup>615</sup> »

Emily Apter se réfère dans la majeure partie de son livre à Roland Barthes *Le grain de la voix* où Barthes montre la puissante influence de Gide sur le début de sa carrière. Elle est de ce fait amenée à citer *Corydon* à maintes reprises. Concernant l'apologie de l'homosexualité que Gide entreprend tout au long de *Corydon*, Apter la considère comme un acte héroïque afin de défendre les marginaux, les faibles et les opprimés de la société : « Que l'homosexuel fasse le sacrifice de son acceptation sociale (...) était comparable à un acte héroïque, un plaidoyer pour les parias de la société et les marginaux, un témoignage en faveur des droits des individus qui refusent de se conformer. Cependant, comme Walter Benjamin l'a indiqué, quoique Gide ait élevé sa cause en embrassant la situation critique de l'opprimé dans toutes ses manifestations, c'est la discrimination contre les homosexuels qui le concernait le plus.<sup>616</sup> »

Walter Benjamin avait en effet déjà souligné dans *André Gide et ses nouveaux adversaires*, qui fait partie de ses *Essais*, que « Si Gide, dans tout son œuvre, s'est tourné vers maintes formes de faiblesse, si dans son étude sur Dostoïevski, qui est à beaucoup d'égards un portrait de l'auteur par lui-même, il réserve une place centrale à la faiblesse comme "insatisfaction de la chair", "inquiétude", "anomalie" la seule à laquelle il revienne toujours et qui mérite un extrême intérêt est la faiblesse de l'homme pour l'homme.<sup>617</sup> »

---

<sup>613</sup> BARTHES Roland, *Le grain de la voix*, Paris, Ed. du Seuil. 1981, 352 Pp.

<sup>614</sup> Idem. p. 214.

<sup>615</sup> Idem. p. 305.

<sup>616</sup> APTER Emily, *André Gide and the code of homotextuality*, Saratoga, CA, ANMA Libri, 1987, 174 pp. (Apter cite ici Walter BENJAMIN *André Gide et ses nouveaux adversaires*, œuvres tome II). « The homosexual's sacrifice of social acceptance (the result of publicly avowing one's sexual preferences) was comparable to a heroic act, a plea for society's outcasts and marginals and a testimony to the rights of individuals who refuse to conform. However, as Walter Benjamin pointed out, though Gide elevated his cause by embracing the plight of the oppressed in all its manifestations, it was the discrimination against homosexuals which concerned him the most. »

<sup>617</sup> BENJAMIN Walter, *André Gide et ses nouveaux adversaires*, Essais, tome II, traduits de l'allemand et préfacé par Maurice de Gandillac.

Emily Apter fait une comparaison entre *Corydon* et *Si le grain ne meurt*. Pour elle les deux textes sont structurés autour d'un protocole qui décrit comment les amants doivent se comporter, les règles qui dominent l'objet du désir : « Les deux textes sont structurés autour d'un protocole identifiable décrétant la façon dont les amants doivent se comporter ; les maxims, les prières et, dans le cas de Barthes les définitions lexicales des poses érotiques peuvent être lues comme autant de règles régissant le traitement de l'objet du désir.<sup>618</sup> » Comme l'écrit Emily Apter les amants non satisfaits « renvoient dans leur préoccupation commune au dilemme du "comment écrire l'amour" relativement auquel tous deux balancent furieusement entre des affirmations intrépides et sans restrictions de leur désir homosexuel ( une façon de faire dont le prototype est *Corydon* avec son usage usé du dialogue socratique) et un « langage secret » furtif et hésitant, bien décrit dans la célèbre ouverture de *Si le grain ne meurt*. Là les origines de Gide en tant qu'écrivain sont rapportées à une scène de masturbation sous la table de la maison de son enfance, littéralement, une figure de « écrire en dessous de table.<sup>619</sup> »

Apter cite Roland Barthes, qui dans son *Fragments d'un discours amoureux* écrit qu'il y a deux affirmations de l'amour : « Tout d'abord, lorsque l'amoureux rencontre l'autre, il y a affirmation immédiate (psychologiquement: éblouissement, enthousiasme, exaltation, projection folle d'un avenir comblé: je suis dévoré par le désir, l'impulsion d'être heureux) : je dis oui à tout (en m'aveuglant.) Suit un long tunnel: mon premier oui est rongé de doutes, la valeur amoureuse est sans cesse menacée de dépréciation : c'est le moment de la passion triste, la montée du ressentiment et de l'oblation. De ce tunnel, cependant, je puis sortir ; je puis "surmonter", sans liquider ; ce que j'ai affirmé une première fois, je puis de nouveau l'affirmer, sans le répéter, car alors, ce que j'affirme, c'est l'affirmation, non sa contingence : j'affirme la première rencontre dans sa différence, je veux son retour, non sa répétition. Je dis à l'autre (ancien ou nouveau) : Re commençons.<sup>620</sup> »

---

<sup>618</sup> APTER Emily, *André Gide and the code of homotextuality*, op. cit., p. 82. « Both texts are structured around a discernible protocol decreeing how lovers should behave ; the maxims, entreaties and, in Barthes's case ; lexical definitions of erotic poses can be read as so many rules governing the treatment of the object of desire. »

<sup>619</sup> Ibid. p. 82. « Both in their common concern with the dilemma of how to "write love" oscillate furiously between daring, full-fledged affirmations of homosexual desire (a mode most typified by *Corydon* with its rather hackneyed use of Platonic dialogue) and a furtive, tentative, "secret language," best described in the famous opening of *Si le grain ne meurt*. Here Gide's origins as a writer were traced to a scene of masturbation under the dining room table of his childhood home-literally a figure of "writing under the table. »

<sup>620</sup> Ibid. p. 82. (Apter cite Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, p. 31.)

Selon Apter : « Appliqué au problème du codage du genre en relation avec la voix narrative, cet aspect, concentre l'attention sur l'identité idéologique d'une voix homosexuelle qui vient à la place de celle d'une lesbienne.<sup>621</sup> »

Apter souligne que Proust, après avoir reçu une copie de l'édition clandestine de *Corydon*, a confié son uranisme sans équivoque et a remarqué « ...l'heureuse adoption par Baudelaire d'une voix lesbiennes comme une preuve qu'il mérite bien selon elle de figurer dans la «Société des Tantes.<sup>622</sup> »

Apter explique que la position de Proust stigmatise l'uranisme, qu'elle est à l'opposée de celle de Gide dans *Corydon*, et que c'est cela qui aurait poussé Gide à créer *Geneviève*, comme complément lesbien à *Corydon*. Gide l'avouait à "la petite dame : « Je pense beaucoup à *Geneviève*... je voudrais faire dire à *Geneviève* des pensées extrêmes que je n'ai pas encore dites et auxquelles elle arrive à travers ses expériences... Si j'arrive à dire tout ce que je veux ça pourrait être, je vous assure, bien plus hardi que *Corydon*, un vrai livre de combat comme je n'en ai, en somme, pas encore écrit, un livre qui serait à la fois vivant et plein de théorie...<sup>623</sup> »

Mais Gide éprouve une difficulté pour écrire "un livre de combat" en commençant à composer *Geneviève*. Il avoue dans son *Journal* qu'il a trouvé maladroit d'écrire "fémininement", mais qu'il a obstinément persévéré parce qu'il croit à la liberté sexuelle : « Mais je n'éprouve aucune satisfaction à écrire fémininement, au courant de la plume, et tout ce que j'écris ainsi me déplaît. Je doute que ce style sans densité puisse avoir quelque valeur et crains parfois de m'aventurer dans une entreprise désespérante indigne de tout les autres projets, que je me reproche dès lors de délaissier pour elle.<sup>624</sup> »

Quoique la plainte soit ici d'ordre principalement stylistique, Gide a néanmoins refusé de permettre aux qualités stylistiques de son « programme normatif de prédominer.<sup>625</sup> »

---

<sup>621</sup> Ibid. p. 138. "Applied to the problem of gender-coding in relation to narrative voice, this thetic aspect focuses attention on the ideological identity of a homosexual voice that stands in for that of a lesbian."

<sup>622</sup> Ibid. p. 138. Apter cite ici GIDE André, *Journal, 1889-1939*, pp. 692, 694. « The model for such a substitution had perhaps been suggested to Gide by Proust, who, on receiving a copy of *Corydon*, had confided his unequivocal uranism and remarked on Baudelaire's successful adoption of a lesbian voice as proof that Baudelaire merited inclusion in the "*Société des Tantes*".

<sup>623</sup> Maria Van Rysselberghe, *Les cahiers de la Petite Dame*, notes pour l'histoire authentique d'André Gide, Volume 2, Paris, Gallimard, 1977. p. 171. Cité par Emily Apter, op. cit., p.138.

<sup>624</sup> GIDE André, *Journal 1889-1939*, op. cit., p. 977.

<sup>625</sup> APTER Emily, *André Gide and the code of homotextuality*, op. cit., p. 139. « As Albert W. Halsell, following Susan Suleiman's theory of the ideological novel has indicated, Gide's rhetorical strategies were consistently more refined. They included "des appels à l'autorité" du texte extradiégétique" (Molière's *Ecole des femmes*, *Jane Eyre*, *Clarissa Harlowe*, *Adam Bede*), the favoring in number and quality of female voices (Eveline, *Geneviève*) over male Voices (Robert), and the use of preterition and antithesis ("Robert was wonderful/brilliant/perfect, etc., but ... "). As an understated means of casting Robert's words and gestures in a negative light. »

Apter souligne à ce propos : « La dernière de ces techniques domine aussi en particulier ce qui pourrait être caractérisé comme le niveau mimétique du discours : le niveau auquel Gide comme mâle (plutôt que comme homosexuel) tente d'imiter directement la voix, les tonalités et les rythmes d'une narratrice féminine.<sup>626</sup> »

Pour Emily Apter « le fait de privilégier les valeurs féministes (bonnes) par rapport aux valeurs sexistes (mauvaises) dans *Geneviève*, comme dans *Corydon* de privilégier les valeurs homosexuelles par rapport aux attitudes anti-homosexuelles.<sup>627</sup> »

Dans ses *Propos secrets*, l'écrivain et historien français Roger Peyrefitte évoque Gide à plusieurs reprises. Peyrefitte s'est toujours proclamé pédéraste plutôt qu'homosexuel : « J'aime les agneaux, disait-il, pas les moutons.<sup>628</sup> » Il conçoit sa carrière littéraire comme un combat courageux et assidu en faveur de l'amour des garçons. A propos d'André Gide, Peyrefitte écrit : « Comme tout auteur sensible à la langue française, j'ai éprouvé une certaine admiration pour Gide. Je l'ai découvert assez tard, à la veille de mon retour d'Athènes. C'est mon amie Anne de Biéville qui, venue me voir, m'avait fait l'éloge de cet écrivain dont le protestantisme me refroidissait, même si ce que je savais depuis longtemps de ses goûts, eût dû me réchauffer.<sup>629</sup> »

Roger Peyrefitte prétendait qu'il possédait un des rarissimes exemplaires de l'édition de 1911 de *Corydon*. Selon lui il avait demandé à Gide une dédicace pour son exemplaire. Mais Gide lui aurait répondu en refusant : « Je regrette, je n'ai jamais dédicacé ce livre à personne.<sup>630</sup> » Afin d'expliquer ce refus, Peyrefitte rappelle que Gide n'avait pas non plus signé l'édition originale de *Corydon* : « Il est même amusant de constater que, par un surcroît de puritanisme, le mot de *Corydon* n'est pas imprimé en entier : on en a supprimé les voyelles pour ne donner que les consonnes, ce qui forme une espèce de sigle : C.R.D.N.<sup>631</sup> Mais les réimpressions avaient bien été signées au nom de leur auteur comme l'était celle que j'avais fait relier. Par conséquent, la dérobade était franchement ridicule. Mieux encore : lorsque, quelques mois après, à la suite du prix Nobel, on réimprima tous ses livres pour leur mettre la bande

---

<sup>626</sup> APTER Emily, *André Gide and the code of homotextuality*, op. cit., p.139. «The last of these techniques is also particularly prevalent on what might be characterized as the mimetic level of discourse : the level on which Gide as male (rather than homosexual) voice tries to imitate directly the tones and cadences of a female narrator. »

<sup>627</sup> Ibid. p.141. Citation : «« In *Geneviève*, the privileging of feminist values (right) over sexist values (wrong) is guaranteed (just as in *Corydon* homosexual values are privileged over antihomosexual attitudes) with the assistance of a dialogical model of apprentice ship.

<sup>628</sup> PEYREFITTE Roger, *Propos secrets 1*, Albin Michel, Paris, 1977, 348 pages. p. 188.

<sup>629</sup> PEYREFITTE Roger, *Propos secrets 2*, Albin Michel, Paris, 1980. pp. 230-253.

<sup>630</sup> Idem.

<sup>631</sup> Cryptage utilisé par Gide pour les échanges avec l'éditeur des épreuves de *Corydon*. «décidément, la typographie de ce titre l'enchanter, la symétrie des trois voyelles qui s'y inscrivent et qu'il supprime, O Y O, le ravit» note la Petite Dame au tout début de ses *Cahiers* (t. 1, p.7)



glorieuse, il interdit qu'elle fût mise à *Corydon* ; pourtant réimprimé dans le sillage suédois.<sup>632</sup> » Il semble que Gide n'a pas voulu que le *prix Nobel* soit lié à *Corydon*. Ce comportement qui paraît étrange à Roger Peyrefitte le pousse à noter que « Là encore, le pasteur et le petit garçon continuaient leurs mômeries.<sup>633</sup> »

Un motif de développement des travaux français sur l'homosexualité est l'apparition du sida au milieu des années 80. Ainsi, aux États-Unis puis en France, le sida va devenir « le cancer gay » bien qu'il se soit progressivement propagé dans des groupes plus larges.

En France, au début des années 80, les quartiers gays se constituent, des lieux de sociabilité se multiplient. Le gouvernement de François Mitterrand vient de dépénaliser l'homosexualité et avait annoncé dans sa campagne sa volonté de supprimer toutes les mentions homophobes contenues dans la loi française. L'alinéa de l'article 331 est abrogé par l'Assemblée Nationale le 27 juin 1982. L'homosexualité cesse d'être un délit et les actes homosexuels n'ont plus aucun caractère discriminant, juridiquement parlant. Les homosexuels s'approprient enfin à une amélioration de leur condition sociale.

Le 12 juin 1981, le Ministre de la santé annonce que l'homosexualité ne figure plus sur les listes des "maladies mentales". Mais alors que l'amélioration de la condition sociale des homosexuels commence, le sida va frapper de plein fouet cette progressive libération. Toute la presse s'empare de la propagation de cette maladie qui n'est plus uniquement traitée dans le registre médical, mais devient un véritable thème de société.

L'opinion publique a rapidement établi dans le sens commun l'idée que le sida était lié à la vie de « débauche » supposée aux homosexuels. Le sida apparaît alors comme une épidémie de la faute, de la honte. La perspective du sida comme fléau social va apparaître quand la maladie va dépasser les groupes à risque. Ainsi, le sida va remettre en cause le sens de l'identité individuelle et collective des homosexuels. Le fait de désigner les homosexuels comme des groupes "à risque" va accroître leur marginalité et multiplier les préjugés à l'égard des homosexuels.

Durant tout cette période *Corydon* fait de plus en plus l'objet d'études de la part des écrivains et des théoriciens. Parmi ceux qui ont apprécié l'engagement d'André Gide en écrivant et en publiant *Corydon*, on cite Daniel Moutote. En 1988, Moutote écrit « *Corydon* en 1918 », publié dans *BAAG*, n° 78-79. Il choisit ce titre parce que c'est en 1918 que le *Corydon* composé de quatre dialogues, est achevé. Il fait remarquer également que sur le plan de l'évolution littéraire, l'année 1918 est une année capitale, au cours de laquelle Gide tire une sorte de trait sur le passé et se sent une ardeur nouvelle pour entreprendre ce qu'il va faire.

---

<sup>632</sup> PEYREFITTE Roger, *Propos secrets*, op. cit., p. 188.

<sup>633</sup> Idem.

Daniel Moutote concentre son étude sur la genèse de la publication de *Corydon* et sur les raisons qui ont retardé la publication de ce livre dont l'écriture a commencé en 1910. Il mentionne tout d'abord les difficultés d'édition que *Corydon* a rencontrées et le fait que Gide avait en mémoire la rigueur de la loi anglaise au procès d'Oscar Wilde.

De là cette édition anonyme et sa relégation dans un tiroir. De même Gide ne voulait pas comme on l'a déjà vu attrister son épouse Madeleine : « la découverte d'une forme littéraire nouvelle, les difficultés d'édition, la crainte de « contrister [...] quelques personnes, de contrister une âme, en particulier, qui de tout temps me fut chère entre toutes.<sup>634</sup> » Dira-t-il en parlant de son épouse dans la préface de novembre 1922.

Après la genèse de *Corydon*, Moutote s'occupe de la structure de l'œuvre, qui permettra, selon lui, d'en apprécier le sens, l'originalité et la portée. A propos de cette nouvelle théorie de l'amour et de sa forme littéraire Moutote écrit : « *Corydon* prétend apporter une nouvelle théorie de l'amour. Il n'examine que le cas de l'homosexualité "normale", l'amour d'un aîné pour un adolescent, la pédérastie des mœurs grecques antiques. C'est pour Gide un moyen de poser le fondement de son message de rénovation des valeurs sur des bases antérieures au Christianisme : celles de la civilisation de la Grèce antique.<sup>635</sup> »

Moutote résume la doctrine de Gide dans *Corydon* et analyse l'idée essentielle de chaque dialogue. Selon lui « Gide propose en somme un bon usage de la pédérastie. Qu'a fait d'autre Platon dans *Le Banquet* ? Le désir est toujours hors la loi. La morale est de lui trouver un emploi dans la comédie sociale en tournant au bien ce qui, abusivement contraint, conduit à la folie, au suicide, au malheur.<sup>636</sup> »

Concernant la forme littéraire de *Corydon* Moutote souligne que Gide lui-même regrettera sa forme « ironique » en 1942, et que le mot « ironique » doit s'entendre en deux sens « D'abord au sens de l'ironie socratique, et ce qualificatif renvoie au sous-titre du livre de 1924 : *Quatre Dialogues socratiques*. L'œuvre se présente alors comme une interrogation philosophique sur une idée morale. Mais le mot renvoie surtout au qualificatif que Gide applique à ses œuvres antérieures dans la lettre à Beaunier de 1914 recopiée dans le *Journal* : « "[...] soties, récits, je n'ai jusqu'à présent écrit que des livres ironiques – ou critiques, si vous préférez [...]". De fait le texte de 1918 continue *C.R.D.N.* écrit en 1910-1911. C'est un livre dans une forme passée de l'art gidien.<sup>637</sup> »

---

<sup>634</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., Préface de l'édition 1922.

<sup>635</sup> MOUTOTE Daniel, *Corydon en 1918*, BAAG, n° 78-79, avril-juillet 1988. pp. 9-24.

<sup>636</sup> Idem.

<sup>637</sup> Idem. Moutote cite ici GIDE André, *Journal*, p. 437.

Quant à la forme de la mise en abîme, Moutote souligne qu'elle donne son caractère fictif à *Corydon*. Son argumentation est que : « La fameuse "Défense de la pédérastie" que l'interviewer reproche à *Corydon* est en fait confiée à un personnage "en abîme", qui ne sait que parler vainement d'un livre en projet qu'il n'est pas sûr de publier. En somme *Corydon* de Gide décrit les perplexités d'un médecin aux prises avec un livre impubliable et déjà difficilement soutenable. Livre sur un livre impossible. D'ailleurs l'interviewer, au terme du livre, s'en va comme il était venu, sans être du tout convaincu par la vaine éloquence de *Corydon*. Il n'est pas absurde alors de penser que Gide cherche à s'abriter derrière l'innocence du livre. <sup>638</sup> »

Moutote conclut sur ce point en affirmant qu'en publiant *Corydon* sous le titre anonyme de *C.R.D.N.* 1920, sans lieu d'édition ni nom d'auteur, Gide propose l'examen de l'idée de *Corydon*. Ainsi : « Il serait facile de démontrer que *Corydon* est l'examen d'un livre qui n'existe pas. <sup>639</sup> »

Selon Moutote le devoir de manifester est une rigueur gidienne, qui apparaît chez Gide dès sa première œuvre, et non pas seulement avec *Corydon* : « Par *Corydon*, Gide ne veut pas apitoyer sur une faiblesse, mais faire reconnaître en chacun la différence essentielle de sa nature, proclamer son droit à la différence, sa particularité la plus authentique. Il est rare qu'un moraliste, par une exigence aussi radicale, se montre, comme le souligne par ailleurs Charles Du Bos, infiniment respectueux de la sensibilité d'autrui : « Peut-être dans le dessein de renouveler la morale en la fondant sur les bases solides de la psychologie profonde ou en la poussant jusqu'au fantastique des questions taboues de la sexualité. <sup>640</sup> » Moutote insiste sur l'importance de la question de la reconnaissance de l'être chez André Gide : « Tout être a droit à être reconnu. C'est la grandeur de Gide d'avoir, en 1918, apporté son témoignage et sa caution à la cause d'une minorité souffrante, à la cause de l'être humain en peine, et en péril. <sup>641</sup> »

Tout le système de pensée de Gide dans *Corydon* repose sur le postulat que la pédérastie fait partie de la particularité la plus irréductible de l'être, ou selon Gide, de "la nature" de quelques-uns : « Ce petit livre "importantissime" se présente alors comme la manifestation première de la maturité engagée de Gide. Il proclame non seulement le droit des sensibilités brimées par la rigueur des lois et la réprobation des mœurs à "vivre en harmonie avec la

---

<sup>638</sup> Idem.

<sup>639</sup> MOUTOTE Daniel, « *Corydon* en 1918 », op. cit., pp. 9-24

<sup>640</sup> Idem.

<sup>641</sup> Idem.

nature", selon l'antique code moral de la Grèce, mais encore les droits les plus inaliénables de l'humanité que chacun porte inscrits dans son code génétique.<sup>642</sup> »

Concernant les rapports de l'œuvre littéraire gidienne avec la pédérastie, deux remarques s'imposent selon Moutote: « La première est que Gide, à la fin de sa vie, voudra rattacher son œuvre à ce secret maudit afin de la protéger contre toute tentative de récupération idéologique, en se faisant rejeter par les bien-pensants. Et qui prétendrait qu'il n'y a pas réussi avec le plus représentatif d'entre eux : Claudel ? La seconde tend à sauver la forme de ce livre que certains ont jugé mal fait. La cause n'est pas entendue. *Corydon* est un livre qui choisit ses lecteurs : il ne convainc que ceux qu'une secrète connivence a déjà persuadés, selon l'idée célèbre de Pascal que, dans le domaine de la spiritualité, on ne cherche que ce que l'on a déjà trouvé. Tel est le sens du pari d'André Gide sur la vie, dont toute son œuvre est l'enjeu : un pari sur la jeunesse. *Corydon* finalement, livre-manifestation, est au centre de la manifestation gidienne pour le rajeunissement des "valeurs" sur lesquelles nous vivons, comme une nostalgie d'adolescence.<sup>643</sup> »

L'article de Daniel Moutote : "Corydon en 1918" est la version écrite de son intervention au colloque qui se tient à Paris le 18 mars 1988 : *1918 dans l'itinéraire d'André Gide*, dont les actes paraissent dans le BAAG<sup>644</sup> en 1988. Ce colloque est aussi important par son sujet que par les écrivains qui y sont intervenus. On trouve parmi eux lesquels des critiques et des auteurs passionnés par l'œuvre gidienne tels que : Michel Drouin, Alain Goulet, Raymond Mahieu, Raimund Theis, Pierre Masson, Pierre Lachasse, Eric Marty, Peter Schnyder. Les discussions qui ont suivi les séances ont été très riches et m'ont permis de prendre connaissance de beaucoup de faits et d'éléments peu connus autour de la genèse de *Corydon*. Dans l'enfance de Gide, Michel Drouin fait allusion au fait que l'on parle toujours de la relation avec la mère, avec les femmes et les interdits qui ont été prononcés par des femmes et dont Gide a eu énormément de mal à se libérer. « On parle moins, et je crois que le professeur Delay lui-même n'y fait pas allusion dans ses ouvrages, des interdits prononcés par le père.<sup>645</sup> »

Il cite en particulier le chapitre III du grand ouvrage de Paul Gide *La Condition de la Femme dans l'Antiquité*, livre que, selon Drouin, André Gide connaissait dans la mesure où, entré plus tard en relation avec d'anciens collègues de son père, à travers l'Europe, il l'avait

---

<sup>642</sup> Idem.

<sup>643</sup> Idem.

<sup>644</sup> *Bulletin des amis d'André Gide* : Revue trimestrielle, fondée en 1968, publiée avec le concours du Centre National des Lettres, paraissant en janvier, avril, juillet et octobre. Directeurs : Claude Martin (1968-1985), Daniel Moutote (1985-1988), Daniel Durosay (1988-1991), Pierre MASSON (1991).

<sup>645</sup> DROUIN Michel et THEIS Raimund, *1918 dans l'itinéraire d'André Gide*, réédition du colloque de Paris, paru dans le BAAG, n° 78-79, avril-juillet 1988.

défendu. Drouin nous cite une partie du chapitre III, qu'avait écrit Paul Gide : « Un amour sans nom, ou plutôt un vice infâme, était honoré dans toute la Grèce comme une vertu. On en peut voir la preuve dans tous les philosophes grecs depuis Solon jusqu'à Plutarque. Il me répugne de citer les textes et de m'arrêter sur un sujet si odieux. Il faut le dire à la honte de la Grèce, la corruption était telle que les Romains, tout dégénérés qu'ils étaient eux-mêmes, en eurent horreur. Jamais même au plus bas degré de leur décadence ils n'arrivèrent à méconnaître à ce point les sentiments de la nature. S'ils s'abandonnèrent eux-mêmes au plus honteux des vices, ce ne fut pas avec l'assentiment et les louanges de leurs philosophes et de leurs législateurs. <sup>646</sup> »

J'ai déjà fait référence à cette partie du début du texte de Paul Gide comme témoin de l'ancienneté des références gidiennes sur le sujet de *Corydon*. Drouin la cite pour confirmer qu'André Gide connaissait certainement au moins un interdit de son père, ce qui montre à quel point il lui a fallu du courage « pour se libérer non seulement de l'emprise des femmes : de sa mère, de sa femme, de ses cousines germaines, mais également, je crois, très profondément et d'un point de vue psychanalytique, de l'interdit prononcé par le père. <sup>647</sup> » Michel Drouin nous indique un appendice à *Corydon*, qui figure au fond Doucet<sup>648</sup> et dans lequel Gide expose à Copeau qu'il aurait voulu écrire *Corydon* d'une autre façon : « J'expose à Copeau le nouveau plan de *Corydon* auquel j'ai songé le jour durant. Un *Corydon* tout différent, grave autant que l'eût pu souhaiter Paul Laurens, où parlant sans feinte, je me livre tout nu. C'eût été un dialogue avec un père. <sup>649</sup> »

Drouin souligne que ce point est très important, car ce "dialogue avec un père" est « le dialogue moderne, du "Contemporain capital", qui sait très bien que les tabous moraux les plus importants de notre siècle finissent en partie par évoluer et se résoudre au sein même de la structure familiale. <sup>650</sup> » Ce qui apparaît comme une réévaluation du dialogue au sein de la famille.

---

<sup>646</sup> GIDE Paul, *La Condition de la femme dans l'Antiquité*, 1867, réédité en 1885. chap. III, "Grèce", pp. 70-71 de l'édition de 1885 ; paru par le BAAG ; cité intégralement (avec les notes) dans *Les Flammes de Sodome*. Paul Gide était professeur de droit romain à la Faculté de droit de Paris ; Panthéon ;

<sup>647</sup> M. DROUIN Michel et THEIS Raimund, *1918 dans l'itinéraire d'André Gide*, op.cit.

<sup>648</sup> Jacques Doucet (1853-1929), collectionneur et mécène, s'est constitué en treize années, de 1916 à 1929, une bibliothèque littéraire d'exception, ayant présente à l'esprit, l'idée de transmettre à la postérité un outil de travail capital pour la connaissance de l'histoire littéraire de son temps. En véritable novateur, il ne se contente pas de collecter l'œuvre achevée, l'édition rare, mais il cherche à y joindre le manuscrit, une ou plusieurs lettres de l'auteur, les épreuves corrigées, tout élément qui permette d'en suivre la formation et l'élaboration. Pour reprendre l'expression de Blaise Cendrars, cette collection est le fruit d'une « relation manuscrite de Jacques Doucet » aux écrivains dont il s'est entouré, aussi divers qu'André Suarès, Pierre Reverdy, Max Jacob, Guillaume Apollinaire, Blaise Cendrars, Raymond Radiguet, André Breton, Louis Aragon, Robert Desnos et bien d'autres encore.

<sup>649</sup> Manuscrit γ 885, Bibliothèque Jacques Doucet, Paris.

<sup>650</sup> DROUIN Michel et THEIS Raimund, *1918 dans l'itinéraire d'André Gide*, op. cit.,

Mais Drouin suggère aussi que si Gide n'a pas écrit *Corydon* sous la forme d'un dialogue avec un père, ce n'est pas pour des raisons morales, mais pour des raisons esthétiques : « Or dans l'esprit de Gide, qui est avant tout un artiste, même quand il écrit *Corydon*, il s'agit de faire un livre beaucoup plus ironique et léger, c'est-à-dire parfaitement accordé à l'esthétique gidienne.<sup>651</sup> »

En 1991, Daniel Moutote publie un livre intitulé : *André Gide l'engagement 1926-1939*, où il aborde les différents types de l'engagement de Gide : un engagement d'ordre spirituel, un engagement social et un engagement politique.

Moutote parle de l'engagement gidien et rappelle que Ramon Fernandez a consacré un livre entier à cet engagement, *Gide ou le courage de s'engager*, publié par Claude Martin avec une préface de Pierre Masson en 1985. Ramon Fernandez y fait une étude sur les valeurs gidiennes, et commence par l'engagement de Gide dans *Corydon*.

Moutote souligne aussi que Cuverville aura été le seul lieu où cet engagement n'était pas admis, en s'appuyant en particulier sur la destruction des lettres de Gide qui exprime l'opposition de Madeleine à cet engagement : « L'holocauste des lettres de jeunesse n'a pas d'autre origine. C'est un refus de suivre la voie nouvelle où s'engage André Gide. En même temps qu'une libération du passé accordée pour ce nouveau départ.<sup>652</sup> »

Moutote considère qu'à ces raisons de fait, qui incitent à donner à *Corydon* le statut particulier d'engagement secret d'André Gide, s'ajoute une raison théorique plus importante. C'est que Gide semble avoir cherché dans la pédérastie le secret de sa nature, de son art, de ce goût à vivre qui est au fondement de ses valeurs : « Ce n'est pas par hasard qu'il a choisi un thème antérieur aux valeurs chrétiennes, cautionné par les mœurs, les lois, les philosophies et l'art de la Grèce classique. *Corydon*, c'est le secret de sa manifestation, beaucoup plus que la manifestation de son secret. C'est un objet de connaissance, non la loi d'une conduite. Le secret impossible d'une morale du créateur. Une façon de se mettre hors de pair et de renvoyer chacun à sa propre particularité, au postulat sur lequel rebâtir son système de valeurs.<sup>653</sup> »

Pour Moutote, Gide a mis au fond de toute son œuvre son caractère homosexuel comme son grand secret de vie : « Un secret qui est moins un sentiment qu'un écho physiologique de la présence d'autrui, le secret existentiel du fondement de la vie en société et qui précède tous les autres. C'est ce secret qui éclate tout au long du *Journal* dans les amours de Gide pour des

---

<sup>651</sup> Idem.

<sup>652</sup> MOUTOTE Daniel, *André Gide l'engagement 1926-1939*, Sedes, 1991. p. 8.

<sup>653</sup> Ibid. p. 9.

adolescents, émaillant son style, comme l'harmonique fondamental de sa vie.<sup>654</sup> »

Ramon Fernandez aussi développe ce point, il estime que l'hétérosexuel ne peut percevoir l'élan sexuel du pédéraste qu'au « moment où il retombe et se déforme en vice<sup>655</sup> » alors que le pédéraste garde la mémoire émerveillée de son exaltation.

Les critiques s'intéressent de plus en plus à l'analyse de la forme dialoguée, au style gidien : la mise en abîme, l'ironie et la structure discursive. Je cite comme exemple Christine Ligier qui dans *L'écriture d'André Gide* écrit un chapitre intitulé : "Discours de l'autre et discours du moi, l'ironie Gidienne dans *Si le grain ne meurt* et *Corydon*."

Christine Ligier choisit des textes qui ne se donnent pas ouvertement comme ironiques tels que *Si le grain ne meurt* et *Corydon*. Elle explique son choix d'un corpus paradoxal par son refus « de placer l'ironie gidienne sous le signe d'une figure rhétorique qui serait identifiable dans tel texte particulier de Gide, qualifié d'ironique par l'auteur lui-même, ou dans telle portion de texte dans laquelle la figure apparaît au même titre qu'une métaphore ou qu'une autre figure.<sup>656</sup> »

Elle souligne que *Corydon*, par le biais du dialogue socratique, utilise l'ironie pour introduire une perspective intimiste dans un discours apparemment scientifique : « Là, le jeu ironique est aussi fondé sur la structure énonciative du dialogue, mais fonctionne sur le lecteur d'une manière un peu différente. On suppose en effet que les mécanismes identificatoires à l'œuvre dans le dialogue socratique, puisque dès qu'il y a un texte donné à lire des mécanismes identificatoires sont à l'œuvre, sont ici sensiblement différents.<sup>657</sup> »

En effet une des spécificités de l'écriture gidienne est l'emploi incessant de l'ironie insaisissable, aussi difficile à définir théoriquement qu'à cerner dans la pratique de l'écriture : « L'ironie gidienne se démarque toujours de l'humour par la visée qu'elle soutient par rapport au monde extérieur et la notion de sérieux qui s'y rattache.<sup>658</sup> » Autrement dit, l'ironie ne constitue pas une fin en soi mais elle est plutôt une faculté « celle de pouvoir "vivre poétiquement", de considérer la réalité comme une possibilité, sans que l'adhésion à une loi intervienne.<sup>659</sup> » C'est donc d'un plaisir qu'il s'agit dans l'ironie, plaisir qui permet à Gide de dire et de contester les lois sociales ou morales.

---

<sup>654</sup> Ibid. p. 106.

<sup>655</sup> FERNANDEZ Ramon, *Gide ou le courage de s'engager*, Paris, Klincksieck, 1985. p. 60.

<sup>656</sup> LIGIER Christine, Discours de l'autre et discours du moi : l'ironie gidienne dans *Si le grain ne meurt* et *Corydon* in *Ecriture d'André Gide* GOULET Alain et MASSON Pierre, Colloque de Cerisy, 14-31 août 1996, Tome I, *Genèses et spécificités*, Tome II, *Méthodes et discours*, Éditions Lettres Modernes, 1998, 1999.

<sup>657</sup> Idem. p. 262.

<sup>658</sup> MULLER Audrey, Les soties d'André Gide, une comparaison dans l'unité, Thèse sous la direction de: M. SCHNYDER Peter. Soutenance : 25 juin 1999. Texte mis en ligne sur Gidiana :

[http://www.gidiana.net/RESUMES\\_UNIVERSITAIRES/Res\\_Muller.html](http://www.gidiana.net/RESUMES_UNIVERSITAIRES/Res_Muller.html)

<sup>659</sup> Idem.

Ainsi l'œuvre de *Corydon* porte avec elle une alternative ironique intertextuelle à *Si le grain ne meurt*. Le lecteur de *Si le grain ne meurt* attend un discours de culpabilité, mais Gide le surprend par un dialogue qui défend la pédérastie comme la relation sexuelle la plus normale : « *Corydon* se présente comme le pendant théorique de l'autobiographie. Il est la justification scientifique du discours intime de *Si le grain ne meurt*.<sup>660</sup> »

En adoptant ouvertement le dialogue socratique Gide met le lecteur en présence d'une forme déjà très codée : « Un narrateur sans identité interroge *Corydon* sur sa pédérastie. *Corydon* parle alors d'un projet de livre - *mise en abîme* très gidienne - qui défendrait la pédérastie, et dont il va exposer la thèse.<sup>661</sup> »

On remarque que la voix narratrice, qui est la voix de la morale, est prédominante au début des dialogues, mais s'affaiblit au fur et à mesure qu'avance le discours de *Corydon*. Et la voix de *Corydon*, qui est la voix de la défense de la pédérastie, envahit de plus en plus les dialogues.

Selon Christine Ligier, l'ironie constitue une part importante du système de la narration : « Tout le système énonciatif du texte est fondé sur un paradoxe : l'auteur, présent dans les préfaces en tant que voix, cède la parole à un narrateur tenant de la morale, qui, à son tour, rapporte, en même temps que son propre propos, le discours de *Corydon* qui doit écrire une "Défense de la pédérastie". La véritable première personne du texte est le *Je* du narrateur, mais il est coincé, pris entre les deux *Je* de l'auteur dans les préfaces et de *Corydon* dans les dialogues. La voix subversive de *Corydon* est ici à la fois mise à distance du point de vue énonciatif et projetée sur le devant de la scène, puisqu'il tient le rôle-titre, d'une part et, d'autre part, parce qu'il y est poussé par les deux autres voix du texte. D'où la position totalement ironique de *Corydon*.<sup>662</sup> »

A travers ce jeu des voix, qui fait semblant de laisser la prédominance à la voix de "la doxa", laquelle refuse d'entendre le discours de *Corydon*, le lecteur se trouve obligé de prendre en compte aussi la voix de *Corydon* et son argumentation.

Christine Ligier qui s'intéresse à la place du lecteur dans l'œuvre gidienne ajoute à ce propos : « Mais l'ironie du texte n'est pas seulement énonciative. Cette structure dialogique est doublée par un autre double discours, qui rend la position du lecteur extrêmement difficile. En effet, si le propos de *Corydon* se présente au départ comme un exposé scientifique ou philosophique, il va vite mêler à ces théories des discours affectifs concernant le vécu

---

<sup>660</sup> LIGIER Christine, « *Discours de l'autre et discours du moi*, op.cit. p. 262.

<sup>661</sup> Ibid. p. 262.

<sup>662</sup> Ibid. p. 263.



homosexuel de *Corydon*.<sup>663</sup> » Effectivement le narrateur nous a entraînés à ce moment sur un terrain intime.

Ce début de texte, cette intimité, redeviendra sensible au lecteur à la fin des dialogues.

On remarque qu'à la fin du texte *Corydon* abandonne la parole au moment où il semble l'avoir conquise ... et qu'il ne conclut pas. Il laisse ainsi son interlocuteur en suspens, et cède la place au lecteur : « C'est ce désir, profondément ironique, qui introduit dans tous les textes ce dialogisme si particulier du discours gidien, qui montre l'un et puis l'autre, ainsi que le dirait Montaigne, sans jamais nous rassurer d'une conclusion monologique.<sup>664</sup> »

Patrick Pollard est un professeur de littérature du XX<sup>ème</sup> siècle, spécialiste des *Gender studies* ainsi que de la biographie gidienne. En 1991, Patrick Pollard publie *André Gide homosexual moralist*, un livre qui offre une nouvelle perspective sur le travail d'André Gide, une reconstruction du climat moral et intellectuel en Europe au début du XX<sup>e</sup> siècle, et une contribution substantielle à l'histoire culturelle de l'homosexualité.

Dans le premier chapitre intitulé "The chronology of *Corydon*" il fait la genèse de *Corydon* depuis le moment où Gide a eu l'idée de constituer un dossier sur la pédérastie en 1895, jusqu'à la décision de publier *Corydon* pour le grand public en passant par la période des publications clandestines. Le deuxième chapitre, intitulé "Corydon a summary" est, comme le titre l'indique, un résumé de *Corydon*, lu par Pollard. Selon lui « *Corydon* est une production hybride en ce qu'elle est à mi-chemin entre un travail d'imagination et un travail de documentation factuelle. De plus l'auteur est absent de la scène et les dialogues sont conduits par deux personnes dont aucune n'est totalement identifiable. Le plan du livre semble avoir été à peu près décidé à l'avance. On peut néanmoins remarquer quelques changements importants que Gide introduit progressivement, particulièrement concernant l'ironie qu'il déploie.<sup>665</sup> »

Patrick Pollard résume ensuite les quatre dialogues et divise chaque dialogue en plusieurs sections, selon les idées avancées par Gide. Pour ceux qui prétendent que *Corydon* n'est pas une confession, Pollard note que la deuxième section du premier dialogue est la propre confession de *Corydon* : « La deuxième section est la confession de *Corydon* lui-même. Pour

---

<sup>663</sup> Idem.

<sup>664</sup> Ibid. p. 265.

<sup>665</sup> POLLARD Patrick, *André Gide homosexual moralist*, Yale university press, 1991. chapitre 2. p. 11. "Corydon is a hybrid production in that it stands midway between a work of imagination and one of documentary fact. What is more, the author is absent from the stage and the dialogues are conducted by two persons with neither of whom he can be totally identified. The outline of the book seems to have been decided fairly early on. We can nevertheless notice some important changes which Gide gradually introduced, especially in regard to the irony he deployed."

lui la "volupté" est séparée du "désir"; son expérience avec le jeune garçon Alexis lui a appris sur sa propre pédérastie; il sait qu'il n'a aucune faiblesse congénitale.<sup>666</sup> »

Concernant la décadence des grecs, Pollard pense que la troisième partie du troisième dialogue, portant sur l'art grec qui montrait des femmes voilées et des adolescents nus témoigne de l'importance de l'homosexualité au temps de la renaissance artistique « L'homosexualité prend de l'importance aux temps de renaissance artistique, mais pas dans les périodes de décadence. La glorification de la femme est le signe d'une période de décadence.<sup>667</sup> »

Il souligne entre autre que Corydon est en faveur du mariage et de la chasteté, et montre à travers quelques exemples littéraires que « Corydon ouvre une parenthèse pour montrer avec quelques exemples littéraires comment la chasteté et le respect peuvent être atteint au sein du mariage (...) Les pédérastes sont aussi capables de chasteté que les hétérosexuels.<sup>668</sup> »

Concernant le rôle de Corydon et de son interlocuteur il dit : « Le rôle de l'interlocuteur est d'agir comme un journaliste objectif et de donner la parole aux préjugés standards. Ceci est en soi pour Gide une tâche difficile à soutenir puisqu'on pourrait s'attendre à ce qu'une personne ayant de tels préjugés ne puisse pas enregistrer honnêtement les positions de Corydon. Mais l'attitude de l'interlocuteur change en même temps que les dialogues avancent.<sup>669</sup> » Ainsi Gide invite le lecteur à agir comme l'interlocuteur de Corydon, à être objectif, raisonnable et à suivre le dialogue sans préjugés. Selon Corydon, l'idée que l'homosexualité doit être autant respectée que l'hétérosexualité, l'amour pour une femme ne manque pas de respect que l'amour pour un garçon.

Enfin Pollard conclut en considérant les thèmes homosexuels propres aux œuvres de Gide. Il analyse la façon dont Gide a toujours essayé de résoudre les conflits entre nature et culture, l'hypocrisie et l'honnêteté, la corruption et le jugement moral, l'anomalie et la norme et enfin entre la liberté sexuelle et la contrainte religieuse.

Ainsi, l'articulation entre les notions de genre et de sexe dégagee depuis les années 1970 jusqu'aux débuts des années 90, les *gender studies*, *gay and lesbian studies* et autres *cultural*

---

<sup>666</sup> Idem. p.12. « The second section is Corydon's own confession. For him "volupté" is separate from désir ; his experience with the boy Alexis has taught him about his own pederasty; he knows that he has no inherited weakness. Thence the argument develops firstly again to the notion of naturalness, and secondly to an awareness of the necessary distinction between physiology (what is natural) and morality (what is permissible conduct)

<sup>667</sup> Ibid. p. 14. « Homosexuality is noticeable at times of artistic renaissance, but not at times of decadence. A sign of decadent times is the glorification of woman. »

<sup>668</sup> Ibid. p. 16. « *Corydon* opens a parenthesis to show with some literary examples how chastity and respect may be attained within marriage (...) Pederasts are as capable of chastity as heterosexuals. »

<sup>669</sup> Idem. p. 20. « The interlocutor's role is to act as an objective reporter and to give voice to standard prejudices. This is in itself a difficult task for Gide to handle since it might be expected that a person with such prejudices could not honestly record Corydon's views. But the interlocutor's attitude changes as the dialogues proceed. »

et *queer studies* ainsi que la théorie *queer*, qui proposent une nouvelle lecture des identités et des différences sexuelles, en analysant la "performativité" du genre, permettent de penser autrement la sexualité et révèlent une évolution du ton de la critique de *Corydon*.

Le genre, de moins en moins pensé par différence avec le sexe est la notion principale avec laquelle on parle dans les années 1990. Notamment pour ce qui concerne les études gays et lesbiennes, qui renouvellent le questionnement sur les sexualités dans ces années là. Il faut cependant attendre la seconde moitié des années 1990 pour que le terme et le concept de genre soient bien implantés en France. C'est ce que je vais présenter dans le chapitre suivant en en dégageant l'influence sur l'évolution de la critique de *Corydon*.

## **Chapitre 4 : Gide homophobe ? (1990-2010)**



La quatrième phase de l'évolution de la critique de *Corydon* commence avec les années 90, pendant lesquelles la liberté sexuelle s'affirme de plus en plus. Un changement de mœurs et de mentalité côtoie l'évolution accomplie par les théories sexuelles ; une évolution des théories qui ne tardera pas à passer dans le domaine de la pratique. L'homosexualité passe du code pénal au code civil, c'est la période de la revendication du mariage des homosexuels qui fait se souvenir de *Corydon* et oblige à repenser les normes et les coutumes. On remarquera comment cette évolution va jouer un rôle essentiel dans la transformation presque radicale de la réception de *Corydon* par la critique. Par ailleurs l'importance prise par les travaux réalisés aux États-Unis dans des départements où se mêlent étroitement études littéraires et études politiques et des sciences humaines, va contribuer à accroître la solidarité déclarée par Gide dans *Corydon*, entre littérature et prises de positions morales et politiques.

#### **a) Les *Cultural studies***

La décennie 90 voit se développer les mouvements *queer* et dans le même temps les études correspondant à toutes les sexualités qui diffèrent du modèle sexuel normatif. Ainsi elles prennent en compte aussi bien l'homosexualité que la bisexualité et le transsexualisme. À l'origine le terme *queer* est un terme anglais qui signifie simplement "bizarre", "étrange" ou "anormal" mais il est devenu à la fin du 19<sup>e</sup> siècle un terme avec des connotations sexuelles, utilisé souvent d'une façon péjorative. Dans les années 1920 et 1930, le mot a été adopté par certains homosexuels qui voulaient se démarquer de l'image efféminée dominante appliquée aux homosexuels.

Depuis le début des années 1990, "queer" dénote donc un courant intellectuel et scientifique postmoderne, anti-identitaire, qui interroge le sexe, le genre et la sexualité. La notion de genre, adoptée par à peu près la totalité des féministes, nourrit désormais les théories et les études portant sur le sexe, la sexualité et l'identité. Si la plupart des études gays et lesbiennes ont concentré leurs enquêtes sur la notion du naturel et du non naturel du comportement homosexuel, la théorie queer élargit son objectif jusqu'à englober tout type d'activité sexuelle ou l'identité tombe dans les catégories binaires soit "normative" soit "déviant".

En 1990 paraissent aux États-Unis deux livres majeurs : *Making Sex. Body And Gender From The Greeks To Freud*, par l'historien Thomas Laqueur, et *Gender Trouble : feminism and subversion of identity*, de Judith Butler. Après une décennie d'élaboration théorique, une identité *queer* commence à prendre consistance. La question homosexuelle va ainsi croiser les

questions rencontrées par toutes les autres minorités, sexuelles, raciales, sociales, culturelles, etc. Il s'agit donc d'un élargissement politique essentiel.

Cette théorie s'intéresse en particulier à la déconstruction des genres, inspirée par les théories de M. Foucault, J. Derrida, J. Kristeva, M. Wittig et à des conceptions comme celle de Judith Butler. Chez Butler par exemple, le genre distingué du sexe est une construction : le genre est une construction sociale et culturelle au service de la domination de l'homme sur la femme. Cette domination n'est pas admissible, donc il faut déconstruire le genre. Et pour déconstruire le "genre", les "gender-feminists" relativisent la notion de sexe et son influence dans la construction de la personnalité et l'identité de l'individu.

Cette théorie est donc développée contre "l'hétéronormativité" dominante, et promeut l'évolution d'une binarité masculin/féminin vers la possibilité d'une variété de genres. Ainsi, le projet principal des théories queer est d'explorer la contestation de la catégorisation des sexes et de la sexualité. Les théoriciennes, telles Judith Butler, Eve Kosofsky Sedgwick,<sup>670</sup> Adrienne Rich<sup>671</sup> et Diana Fuss<sup>672</sup> (toutes s'inspirent largement des travaux de Michel Foucault) affirment que les identités ne sont pas fixées et ne peuvent être classées et étiquetées. Ainsi les identités sont faites de plusieurs composants variés et tenter de les classer selon une seule caractéristique est erroné.

*Gender Trouble*, qui donne son titre à l'ouvrage de Judith Butler, est une critique de l'hétérosexualité obligatoire au sein du mouvement féministe. Publié en français en 2005, sous le titre *Trouble dans le genre*, cet ouvrage a marqué un tournant important. Ce "trouble" c'est en premier lieu le trouble introduit par les figures féministes et gays dans l'ordre masculin hétérosexuel. C'est aussi le "trouble du genre", l'imprécision de la notion, par

---

<sup>670</sup> Eve Kosofsky Sedgwick (Dayton, 2 mai 1950- New York, 12 avril 2009) est une universitaire et féministe des États-Unis, spécialisée dans les études gays, lesbiennes et queer. Parmi ses œuvres on cite : *Between Men : English Literature and Male Homosocial Desire*, 1985.; *Épistémologie du placard*, trad. et préface de Maxime Cervulle, Paris, Éditions Amsterdam, 2008. *A Dialogue on Love*, 2000. Et « Construire des significations queer », in *Les études gay et lesbiennes*, en 1998. Avec cette dernière œuvre elle a participé-et c'est sa seule apparition publique en France - à l'important colloque organisé par Didier Eribon en juin 1997 au Centre national d'art et de culture Georges-Pompidou à Paris (avec Monique Wittig, George Chauncey, Leo Bersani, Pierre Bourdieu, Nicole Brossard, Michael Lucey, etc.) Le texte de sa communication, « Construire des significations queer », traduit par Eribon, a été publié l'année suivante dans les actes du colloque, sous la direction de ce dernier, *Les études gays et lesbiennes* (éditions du Centre Georges Pompidou), ce qui constitua un moment inaugural dans l'introduction de la théorie queer en France.

<sup>671</sup> Adrienne Rich née le 16 mai 1929 à Baltimore dans le Maryland est une poétesse des États-Unis de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Dès 1951, elle publie son premier recueil de poèmes, *A Change of World*, qui reçoit le "Yale Younger Poets Prize". Déjà engagée pour des réformes sociales et contre le racisme, elle lit James Baldwin et Simone de Beauvoir et s'engage dans le féminisme. Depuis 1976, elle vit avec Michelle Cliff. L'un de ses essais les plus célèbres, *Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence*<sup>1</sup> (1980), expose sa théorie du "continuum lesbien".

<sup>672</sup> Diana Fuss est professeur agrégé d'anglais à l'Université Princeton. Elle est l'auteur de *Essentiellement Parlant*, Routledge, 1989 ; de *Inside/Out. Lesbian Theories, Gay Theories*, New York et Londres, Routledge en 1991, et *Identification Documents* (Routledge, 1995).

laquelle se défait également l'ordre du sens. Butler montre que le genre est la traduction culturelle de l'hétérosexualité obligatoire, qui est le fondement d'une identité normative. Le penser, pour Butler, c'est le déconstruire. Ainsi Butler invite à penser le trouble qui perturbe le genre pour définir une politique féministe qui saurait se passer du fondement d'une identité stable. Cet ouvrage de Butler est souvent considéré comme le texte fondateur de la théorie *Queer*.

Pour Judith Butler, si le sexe est tout autant culturel que le genre, ce dernier s'entend comme un discours performatif sur lequel on pourrait agir en apportant ainsi des modifications aux habitus imposés par la société. Désormais, les identités sont repensées en dehors des cadres normatifs.

Le second ouvrage remarquable au début des années 90, c'est la "théorie des deux sexes", proposée par Thomas Laqueur dans *La Fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, traduction française, en 1992, de son ouvrage *Making Sex. Body And Gender From The Greeks To Freud*, paru aux États-Unis en 1990.

Laqueur ouvre plusieurs questions d'ordre méthodologique. Cet ouvrage, avec ses deux modèles – celui du sexe unique et celui des deux sexes, est devenu en France une référence incontournable pour les travaux portant sur le sexe et le genre. Le livre est globalement construit selon un ordre chronologique d'Aristote à Freud. Ce qui permet à Laqueur de préciser et de clarifier cette double modélisation du sexe. Mais il avertit le lecteur, dès la préface française, que ces deux modèles ont en fait toujours coexisté et que la "fabrique du sexe" ne relève pas d'une pensée linéaire, comme en témoigne, entre autres exemples, l'émergence d'une version moderne du modèle "unisexe" chez Freud.

Le premier modèle est celui du "sexe unique". Jusqu'aux Lumières, la différence sexuelle est conçue comme un degré de réalisation plus ou moins parfait d'un seul et même sexe, celui du mâle. Hommes et femmes auraient les mêmes organes génitaux. Être femme signifie alors ne pas avoir eu la puissance de développer parfaitement ce sexe. Concrètement, cela suppose que les femmes auraient exactement les mêmes parties génitales que les hommes, mais qu'en raison d'un tempérament froid et humide, elles n'ont pas pu extérioriser ce sexe, qui est resté inversé à l'intérieur de leur corps. Cette conception de la différence sexuelle est qualifiée par Thomas Laqueur de modèle "unisexe." Quant au second modèle, c'est le celui de "deux sexes" : « On inventa deux sexes afin de pourvoir le genre d'un fondement nouveau.<sup>673</sup> »

Laqueur explique qu'à partir du 18<sup>e</sup> siècle s'opère un changement de modèle dominant, sans que pour autant l'ancien disparaisse. Selon Laqueur, les organes génitaux mâles et femelles

---

<sup>673</sup> LAQUEUR Thomas, *La Fabrique du sexe*, Paris, Gallimard, 1992, p. 171.



sont à lire comme de nature radicalement différente. Le changement de modèle ne correspondrait pas à des découvertes scientifiques conséquentes, mais à des contraintes à la fois épistémologiques et politiques. À ce propos Laqueur écrit : « Le fait qu'il fut un temps où le discours dominant voyait dans les corps mâles et femelles des versions hiérarchiquement, verticalement, ordonnées d'un seul et même sexe, puis un autre temps où l'on vit des opposés incommensurables, horizontalement ordonnés, ne saurait dépendre fût-ce d'une grande constellation de découvertes réelles et supposées.<sup>674</sup> »

En affirmant qu'il existe deux sexes morphologiquement et génétiquement différenciables, Thomas Laqueur, ne prétend pas que les découvertes scientifiques provoquent la ruine de l'ancien modèle unisexué. C'est au contraire la coexistence de deux systèmes biologiques qui caractériserait la période actuelle : « Le sexe unique, j'y insiste, ne dépérit point. En revanche, il se heurta à une solide solution de rechange : une biologie de l'incommensurabilité dans laquelle, entre hommes et femmes, la relation n'était pas intrinsèquement d'égalité ou d'inégalité, mais plutôt de différence, une relation qui demandait à être interprétée.<sup>675</sup> »

Ainsi la différence sexuelle n'est plus de degré de perfection métaphysique, mais d'espèce et paraît profondément ancrée dans la nature. Le sexe féminin n'est plus un « moindre mâle ». L'ouvrage et la thèse de Laqueur sont extrêmement séduisants dans la mesure où ils apportent une réponse claire, informée et lisible à l'histoire du sexe. D'après Laqueur : « Le sexe prit la place du genre en tant que catégorie fondatrice première.<sup>676</sup> »

Voici donc un cadre où l'on pourrait distinguer clairement le naturel du social. Thomas Laqueur démontre le caractère historiquement construit du sexe et de son articulation avec le genre. On passe du désintérêt pour le corps en général et de la reconnaissance d'un sexe unique à la différence biologique des sexes : « Au XVI<sup>e</sup> siècle comme dans l'Antiquité classique, il n'y avait [...] qu'un seul corps canonique et ce corps était mâle<sup>677</sup> » Apparue dans les années 70 aux États-Unis, la notion de genre a fini par s'imposer dans les études féministes en soulevant de nombreux enjeux de société. « La femme seule semble posséder "un genre" puisque la catégorie elle-même se définit comme l'aspect des rapports sociaux fondé sur une différence entre les sexes, où l'homme a toujours été la norme.<sup>678</sup> »

Une fois le sexe devenu tout aussi culturel que le genre, la sexualité devient aux yeux des chercheurs l'objet d'une nouvelle réflexion. Ce qui conduit Laqueur vers une analyse de la sexualité et de ses normes. La différence visible entre les sexes aurait fourni la clé d'entrée

---

<sup>674</sup> LAQUEUR Thomas, *La Fabrique du sexe*, op. cit., p. 24.

<sup>675</sup> Ibid. p. 176.

<sup>676</sup> Idem.

<sup>677</sup> Ibid. p.88.

<sup>678</sup> Ibid. p. 38, 39.

d'une pensée classificatoire sur le monde, fondée sur le binarisme. Cette affirmation de l'égalité entre les sexes et de l'autonomisation des individus, hommes ou femmes, va de pair avec le processus de déstructuration de la dernière phase de l'organisation patriarcale de la société. La différence de positions sociales des hommes et des femmes n'étant plus légitimée par la référence à Dieu, mais par la référence à la Nature. Elle serait la grande organisatrice de l'asymétrie sociale des sexes. On comprend du fait de cette référence à la nature plutôt qu'à Dieu l'affinité de cette théorie, en particulier en France, avec des positions laïques.

Si cette histoire montre l'intérêt grandissant pour le genre, le concept de genre n'a réellement commencé à se diffuser en France qu'au milieu des années 90. Cela modifie la position des questions antérieurement abordées dans les critiques de Gide. Par exemple le cas des lesbiennes, analysé au regard de la norme en tant que déviante ; peut être analysé sous l'angle du genre en tant que femmes.

Un autre événement caractérise cette période et renforce le rôle des *Gender Studies* : l'affaire Sokal. En 1994, Alan D. Sokal, professeur de physique à l'université de New York, soumet aux coéditeurs de la revue universitaire nord-américaine *Social text* un article intitulé, "Transgresser les frontières : vers une herméneutique transformatrice de la gravitation quantique"<sup>679</sup> qui fut publié en 1996 dans la revue *Social text*.

Il est surtout connu du grand public pour une controverse polémique qu'il a fait naître en 1996. Curieux de voir si la revue d'études culturelles postmoderne *Social text* publierait n'importe quel article qui « flatterait les préconceptions idéologiques des rédacteurs », Sokal a soumis l'article à la publication. Le rédacteur en chef de la revue *Social Text* accepte l'article de Sokal sans se douter qu'il s'agisse d'un canular. L'article connaît un retentissement imprévu, surtout suite aux révélations de son auteur : « J'ai offert aux éditeurs de *Social Text* l'occasion de démontrer leur rigueur intellectuelle. <sup>680</sup> » Ainsi Sokal révèle son canular quelque temps plus tard, dans la revue *Lingua franca*, et s'explique sur ses intentions. En effet, le premier objectif de cet article était de montrer qu'il est possible de publier dans certains domaines des sciences sociales, et en particulier ceux qui touchent aux idées et au vocabulaire du post-modernisme, à peu près n'importe quel document vide de tout sens mais utilisant un vocabulaire scientifique détourné.

L'autre objectif était de montrer que les pires absurdités peuvent être défendues en s'appuyant sur les penseurs postmodernes. À ce propos Alan Sokal dit : « Les résultats de ma petite

---

<sup>679</sup> Titre original *Transgressing the Boundaries : Toward a Transformative Hermeneutics of Quantum Gravity*, publié dans la revue *Social text*

<sup>680</sup> [http://www.physics.nyu.edu/faculty/sokal/lingua\\_franca\\_v4/lingua\\_franca\\_v4.html](http://www.physics.nyu.edu/faculty/sokal/lingua_franca_v4/lingua_franca_v4.html)

expérience démontrent au moins que certains secteurs en vogue de la gauche américaine académique ont été intellectuellement paresseux. Les éditeurs de *Social Text* ont aimé mon article, parce qu'ils ont aimé ses *conclusions* : que le contenu et la méthodologie de la science postmoderne prévoient un soutien intellectuel puissant pour le projet politique progressiste. Apparemment ils n'ont pas éprouvé le besoin d'analyser la qualité de la preuve, le bien-fondé des arguments, ou même la pertinence des arguments à la conclusion présumée.<sup>681</sup> »

En 1997, Alan Sokal avec Jean Bricmont publie la vérité dans l'ouvrage : *Impostures Intellectuelles*. L'ouvrage constitue une critique assez dure envers ce que les auteurs regroupent sous le nom de « philosophie postmoderne ». Ils visent en particulier des auteurs utilisant les concepts ou le vocabulaire des mathématiques ou de la physique, prétendant relever leurs erreurs et les invoquant pour dénoncer des pensées vides de sens, en commentant des extraits de livres de Jacques Lacan, Julia Kristeva, Bruno Latour, Gilles Deleuze, Luce Irigaray.

L'ouvrage de Sokal, qui est une attaque frontale de la démarche transdisciplinaire des *Cultural studies*, qui a suscité beaucoup de réactions. Il est traduit en anglais l'année suivante sous le titre *Fashionable Nonsense : Postmodern Intellectuals Abuse of Science*. Dans ce texte Alan Sokal cherche à montrer que les théoriciens sociologiques des sciences, appartenant au courant du "relativisme postmoderne", utilisent à tort et à travers des termes physiques lorsqu'ils argumentent sur les théories concernant leurs propres disciplines, et qu'ils font preuve d'une grande ignorance lorsqu'ils discutent de l'approfondissement des connaissances dans le champ même des sciences exactes.

Certains trouvent qu'avec l'affaire Sokal « la question de la légitimation des études culturelles a connu sa *reductio*<sup>682</sup> *ad absurdum*.<sup>683</sup> » Et le physicien Alan Sokal, dans son article de *Social Text*, entend jouer « au manipulateur portant le fer dans les champs des études scientifiques (science studies) et des études culturelles (cultural studies) là où celles-ci se trouvent endettées auprès de la déconstruction et de French theory.<sup>684</sup> »

D'autres estiment que l'Affaire Sokal « pose directement le problème des modalités de l'investigation sociologique dès lors qu'elle prend pour objet les pratiques et connaissances scientifiques.<sup>685</sup> »

---

<sup>681</sup> Idem.

<sup>682</sup> Réduction à l'absurde.

<sup>683</sup> BRANTLIGER Patrick et MEEÛS Elke, L'avenir des Cultural Studies en Amérique du Nord., In *Quaderni*. N° 47, Printemps 2002, p. 60.

<sup>684</sup> Idem.

<sup>685</sup> DUBOIS M, L'Affaire Sokal, études culturelles et sociologie relativiste des sciences, *Revue française de sociologie*, 1998, vol. 39, no2, pp. 391-418.

Les avancées dans le domaine des études du genre et des études culturelles sont suivies d'une certaine obligation de repenser les coutumes et les normes. *Corydon*, qui s'oppose aux normes dominantes de l'hétérosexualité, et à l'idée que les relations sexuelles sont organisées par une loi naturelle, est remis au jour aux yeux des critiques. L'essai de Sokal intéressera aussi les critiques féministes. Les critiques de *Corydon* portent alors autant sur la valeur du genre, des normes, que sur la forme de l'œuvre et l'intuition de Gide. Le débat reprend sous toutes les formes, tenant compte des nouvelles théories des *Gender studies*, ce qui rend le ton de la critique moins violent.

Dans la "Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir" Jacques Lacan cite *Corydon* : « Voici où s'éteint le courage de celui qui pour faire reconnaître son désir, encourut la dérision, voire risqua l'infortune, – où l'abandonne aussi l'intuition qui de son *Corydon* "fait plus qu'un tract"<sup>686</sup>, mais un étonnant aperçu de la théorie de la libido.<sup>687</sup> » Ce n'est pas le courage de Gide que Lacan loue, mais son intuition. En effet, Gide met le doigt selon Lacan sur l'inexistence du rapport sexuel et la primauté de la jouissance. « Il est même tout prêt de dire que c'est de son fait (la volupté) que le premier est impossible<sup>688</sup> » Si la jouissance est donc impérative, il n'y a en revanche pas de rencontre programmée avec l'autre sexe. Gide note aussi finement que cette rencontre ne se fait jamais que par raccroc. Ce qui va aussi dans le sens de ce qu'élabora Lacan.

Philippe Hellebois ajoute à ce propos : « Prenant indubitablement appui sur son propre cas, Gide le dépasse pourtant en faisant preuve d'une surprenante intuition non pas tant de l'inconscient, ce qui pour un écrivain n'est pas exceptionnel, mais du réel pulsionnel.<sup>689</sup> » En posant la question de sa particularité en œuvre, Gide invite chacun à vivre avec ses maux : « L'important n'est pas de guérir mais de vivre avec ses maux.<sup>690</sup> » À ce propos Philippe Hellebois ajoute : « Ce *Corydon*, sous lequel se reconnaît évidemment Gide lui-même, n'a pas fait d'analyse mais a néanmoins tiré quelque chose de son symptôme.<sup>691</sup> » Philippe Hellebois considère le deuxième dialogue de *Corydon* comme le dialogue le plus intéressant ; c'est là où Gide livre "son étonnant aperçu de la théorie de la libido". Aperçu qu'il illustre de considérations basées sur ce qu'il y a sans doute pour lui de plus réel, soit le règne animal : « Partant d'une théorie de l'amour proche de la Bruyère, "l'amour est une

---

<sup>686</sup> C'est ce que fait Monsieur François Porché de *Corydon*.

<sup>687</sup> LACAN Jacques, *Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir*, *Écrits*, Paris, Seuil, 1964. p. 763

<sup>688</sup> HELLEBOIS Philippe, *L'intuition d'André Gide*, 28/10/98.

[http://membres.multimania.fr/jlacan/ornicar/ornicardigital/Articles\\_d\\_Ornicar\\_digital/lintuition\\_dandre\\_gide\\_par\\_philippe\\_hellebois\\_281098.htm](http://membres.multimania.fr/jlacan/ornicar/ornicardigital/Articles_d_Ornicar_digital/lintuition_dandre_gide_par_philippe_hellebois_281098.htm)

<sup>689</sup> Idem.

<sup>690</sup> GIDE André, *Corydon*, Paris, Gallimard, 1925, p. 25.

<sup>691</sup> Idem.

invention tout humaine (et) dans la nature n'existe pas" il en arrive à considérer que "l'instinct universel de reproduction précipitant irrésistiblement un sexe vers l'autre... n'existe pas.<sup>692</sup> » Gide pense que la nature n'organise pas la rencontre sexuelle, donc l'homosexualité n'est pas une pratique contre nature mais seulement contre coutume. À ce propos Gide dit : « Je gage qu'avant vingt ans, les mots : contre nature, antiphysique, etc., ne pourront plus se faire prendre au sérieux. Je n'admets qu'une chose au monde pour ne pas être naturelle : c'est l'œuvre d'art. Tout le reste, bon gré, mal gré, rentre dans la nature et dès qu'on ne le regarde plus en moraliste, c'est en naturaliste qu'il convient de le considérer.<sup>693</sup> »

Dans son livre, *André Gide à corps défendu*, Sidonie Rivalin-Padiou cite *Corydon* à maintes reprises. Pour elle *Corydon* « encourt le risque d'être plus ennuyeux que persuasif, en convoquant tour à tour la médecine, la morale, la sociologie, la zoologie, la biologie ou encore l'histoire, mais le texte combat les détenteurs de la vérité - et de tout pouvoir - sur leur propre terrain, dénonçant au passage le caractère inadéquat de certains cadres de pensée. Il n'est nullement fortuit que Gide choisisse comme personnage éponyme celui du médecin, c'est-à-dire l'auxiliaire majeur, au XIXe siècle, de l'anathème jeté sur l'hérésie sexuelle.<sup>694</sup> » Concernant la forme de la mise en abîme dans *Corydon* et le rôle des personnages, Sidonie Rivalin-Padiou pense que les deux personnages forment une identité double et incarnent à leur tour deux figures de l'identité gidienne : « Gide-*Corydon* fait ici d'une pierre deux coups : il endosse, insidieusement, une double identité, celle de ces deux figures qui s'apparentent, dans son existence, à de véritables centres de gravité, à savoir le médecin et le pasteur, par rapport auxquels il ne cesse d'affirmer son hétérodoxie. Il se désolidarise du premier en s'efforçant de prouver le caractère controuvé de la *doxa* médicale, et du second en se livrant à une "profession de foi" pour le moins inattendue et sacrilège<sup>695</sup> »

Dans son livre *André Gide le messager* Pierre Lepape souligne à propos de *Corydon* : « D'abord, le livre n'est pas bon. La pensée de Gide, plus que bien d'autres, est inséparable de l'expression qui la façonne et de l'art qui en éclaire les différentes facettes. Privée du travail de l'artiste elle perd sa sève, s'étirole, se dessèche. *Corydon* est un devoir, une dissertation. *Corydon* est un acte ; rien n'est plus étranger à Gide que l'action.<sup>696</sup> »

De même la "petite Dame" citait différentes réactions des critiques : « J'ai l'impression, que *Corydon* a déçu presque tout le monde, parmi ceux qui ne furent point choqués par le sujet ;

---

<sup>692</sup> HELLEBOIS Philippe, *L'intuition d'André Gide*, op. cit., Hellebois cite ici André Gide, *Corydon*, p. 45 et p.48..

<sup>693</sup> GIDE André, *Corydon*, Paris, Gallimard, 1924, p. 30, 31.

<sup>694</sup> SIDONIE Rivalin-Padiou, *André Gide à corps défendu*, Paris, L'Harmattan, 2002. p. 160.

<sup>695</sup> Ibid. pp. 160,161.

<sup>696</sup> LEPAPE Pierre, *André Gide le messager*, Paris, Seuil, 1997. p. 355.

les uns le trouvent indigne de son talent, d'autres trop brutal, ou encore hasardeux dans ses conclusions ; même ses amis qui, individuellement, ne trouvaient rien de tout cela arrivent à penser ainsi par contagion ; ô mystère de l'opinion ! Je crois aussi que ceux qui partagent ses mœurs trouvent son cas trop personnel, trop particulier et se refusent à voir dans *Corydon* une défense assez générale de leur cause.<sup>697</sup> »

Pierre Lepape ajoute avec la lucidité que donne le recul des années : « Les lecteurs français de 1924 se passionnent pour la "littérature de mœurs", au parfum de scandale. C'est l'époque où *La Garçonne* de Victor Margueritte connaît un énorme succès, tout comme *Le Blé en herbe* de Colette dans un tourbillon d'idées et d'opinions aux figures mouvantes et aux couleurs violemment contrastées, s'affrontent des idéologies politiques, sociales, morales, religieuses et des modèles de comportement qui déchirent une société écartelée entre la tradition et la modernité. On ne fait silence sur rien ; pas un tabou qui ne soit enfreint, dans la gravité ou dans la provocation, dans la confidence ou dans la mondanité. Pas un, sauf celui de l'homosexualité, encore, sur laquelle chacun choisit de se taire, par gêne, par prudence, par horreur.<sup>698</sup> »

Ainsi, Pierre Lepape pense que *Corydon*, malgré la patience de Gide, est à son époque « venu mal et trop tôt.<sup>699</sup> » Chaque fois qu'une distinction lui est proposée ou accordée, c'est à *Corydon* qu'il pense : « Ce livre raté qui n'en reste pas moins pour lui le plus important : celui où il s'est risqué avec le plus d'imprudence et de courage, au point de manquer, pour une fois, du recul et de l'ironie qui permettent l'œuvre d'art; le seul livre plat qu'il ait jamais écrit parce qu'il s'y engageait sans balancer.<sup>700</sup> »

Au moment où il reçoit le prix Nobel, Gide a tenu à réaffirmer publiquement, solennellement qu'il ne désavouait rien de ce qu'il avait écrit : « J'aurais certainement tiré ma révérence au prix Nobel si, pour l'obtenir, il m'avait fallu rien renier.<sup>701</sup> » Le jury Nobel a au contraire salué son « intrépide amour de la vérité » Cela n'empêche pas Gide d'insister : « Si vraiment j'ai représenté quelque chose, je crois que c'est l'esprit de libre examen, d'indépendance et même d'insubordination, de protestation contre ce que le cœur et la raison se refusent à approuver<sup>702</sup> » écrit-il dans *Le Figaro*. Et dans la lettre qu'il envoie en Suède pour s'excuser de ne pouvoir venir recevoir son prix à cause de sa mauvaise santé (bien réelle), il précise

---

<sup>697</sup> VAN RYSELBERGHE Maria, *Les Cahiers de la Petite Dame, notes pour l'histoire authentique d'André Gide*, II, op. cit., 2 au 7 octobre 1924, p. 209- 210

<sup>698</sup> LEPAPE Pierre, *André Gide le messager*, Paris, Seuil, 1997. p. 355, 356.

<sup>699</sup> Ibid. p.498.

<sup>700</sup> Ibid. p. 498.

<sup>701</sup> LEPAPE Pierre, *André Gide le messager*, op. cit., p. 499, note n°5

<sup>702</sup> MARTIN Claude, *André Gide par lui-même*, op. cit., p. 176. Texte reproduit dans *Le Figaro* du 21 novembre 1947.

encore, avant un coup de chapeau à Valéry qui vient de mourir : « Longtemps j'ai cru parler dans le désert ; puis pour un très petit nombre ; mais vous me prouvez aujourd'hui que j'avais raison de croire à la vertu du petit nombre, et qu'il finit toujours, tôt ou tard, par l'emporter.<sup>703</sup> »

Dans *Le Désir à L'œuvre* paru en 2000, Lawrence R. Schehr aborde les figures de l'homosexualité dans l'œuvre gidienne, qui selon lui, se manifestent mieux dans l'essai *Corydon* et la sotie *Les Caves Vatican* qu'elles ne le font dans son unique roman *Les Faux-monnayeurs* avec le recul dont il dispose. Il souligne que pour Gide : « L'homosexualité ne pouvait se dire que sous forme de confession ou d'apologie — bref, du "non-roman" <sup>704</sup> » Ainsi, Lawrence R. Schehr envisage l'irruption des figures de l'homosexualité dans les textes de Gide « en considérant leur rapport au discours "scientifique" de *Corydon* ainsi qu'aux concepts gidiens de la "disponibilité" et de "l'acte gratuit"<sup>705</sup> »

Pour Schehr « L'acte d'écrire est acte de résistance : en écrivant on lutte contre les normes. Mais ce n'est qu'après de longues années que cet auteur pu s'en rendre compte : aussi y trouve-t-on une explication possible pour son avènement tardif à l'écriture de la fiction romanesque. Car jusqu'alors pour Gide, le seul moyen de raconter l'homosexualité a été la confession.<sup>706</sup> » C'est donc du "non-roman" selon Lawrence R. Schehr.

Lawrence R. Schehr souligne les particularités linguistiques de *Corydon* et pense que Gide utilise un vocabulaire spécifique qui revient à des moments stratégiques. Il cite comme exemple la question « Oseriez-vous prétendre ? » Schehr souligne que les deux verbes reflètent Wilde. « Pour Gide "oser" veut dire oser être soi même, être lui-même, c'est à dire, être pédéraste célébrant sa liberté, sa disponibilité, oser être différent d'autrui, différent de ce que les autres attendent de vous. Quant à "prétendre," il est vrai que c'est un soi-disant faux ami. Alors que "prétend" en anglais veut dire "feindre" prétendre, en français, n'a rien de feint.<sup>707</sup> » L'hypothèse de Schehr est que Gide a compris cette différence de sens, et qu'il a laissé le sens anglais contaminer le sens du français. Autrement dit : « Le mot prend le sens de "poser" : prétendre être sodomite, poser comme sodomite. Ce qu'il faut faire, ce qui est osé, est de laisser tomber la pose pour être sodomite.<sup>708</sup> » Ou bien « Wilde, en train de poser, est ce qu'il semble être. Pour Gide, pourtant, il s'agit de couper net, d'être soi-même, d'être sincère,

---

<sup>703</sup> En 1947, Gide accepte le Prix Nobel de Littérature, cependant ne pouvant se rendre à Stockholm, André Gide adresse à l'illustre assemblée un message lu par Gabriel Puaux lors de la cérémonie. Cité par Pierre Lepape, André Gide, le messenger, Paris, Seuil, 1997. p. 499, note n-6

<sup>704</sup> SCHEHR Lawrence, André Gide et les figures de l'homosexualité, dans NAOMI Ségal, *Le Désir à L'œuvre, André Gide à Cambridge 1918*, Éditions Rodopi, January 2000 p. 326

<sup>705</sup> Idem.

<sup>706</sup> Ibid. p. 331-332.

<sup>707</sup> Ibid. p. 339.

<sup>708</sup> Ibid. p. 339.

de laisser tomber les masques. Ce n'est pas qu'il prenne le mot "sodomite" au pied de la lettre. Mais chez lui, il faut devenir "pédéraste" ; il faut accepter cet amour noble qui pourrait exister chez soi. Ne plus rien prétendre : tout oser.<sup>709</sup> »

Lawrence Schehr souligne que ces deux mots se remarquent partout chez Gide, surtout dans *Corydon*. Il cite un autre exemple, celui du visiteur de Corydon qui s'étonne en apprenant que celui-ci pense publier une *Défense de la pédérastie* : « — Et vous osez publier cela ? — Non je n'oserai pas.<sup>710</sup> » Puis à la fin du premier dialogue on lit : « — Je prétends que loin d'être le seul naturel, l'acte de procréation [...] n'est, le plus souvent, qu'un raccroc<sup>711</sup> » Selon Schehr, si on comprend le mot *prétendre* dans son double sens français et anglais « la phrase devient d'autant plus significative que radicale. S'il y a ambiguïté, c'est parce que Gide a une stratégie complexe pour lier la narration à l'élucidation : si Corydon est porte-parole de l'auteur la plupart du temps, il faut dire aussi que le narrateur énonce les objections, les contradictions qui se trouvent toujours chez Gide lui-même.<sup>712</sup> » L'expression "Je prétends" en devient très ambiguë. Mais Gide en écrivant *Corydon* ne peut pas tout oser, et ne peut non plus cesser de prétendre, autrement dit : « Gide-Corydon essaie de convaincre Gide-narrateur, ou bien, Gide essaie de se convaincre lui-même.<sup>713</sup> »

Avec *Corydon* Gide tend à remplacer la nature dominante de l'hétérosexualité par une autre nature : « Et il crée cette deuxième nature en utilisant la logique et le langage pour faire éclater la première.<sup>714</sup> » On comprend facilement, selon Schehr, pourquoi l'interlocuteur de Corydon demande : « Prétendez-vous que l'hétérosexualité soit simple affaire de coutume ?<sup>715</sup> » Corydon répond par une négation : « Non point ! Mais nous jugeons selon la coutume en ne tenant pour naturel que l'hétérosexualité.<sup>716</sup> »

La coutume est donc tout comme la nature, hétérosexuelle, autrement dit : « Il n'y a pas moyen, semblerait-il, d'échapper au système de pensée qui promeut (...) l'hétérosexualité. Ce que la métaphysique deviendra pour Jacques Derrida un demi-siècle après, l'hétérosexualité l'est pour Gide dans *Corydon*.<sup>717</sup> »

---

<sup>709</sup> Ibid. p. 339-340.

<sup>710</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 19.

<sup>711</sup> Ibid. p. 32.

<sup>712</sup> SCHEHR Lawrence, *André Gide et les figures de l'homosexualité*, dans NAOMI Ségal, *Le Désir à L'œuvre, André Gide à Cambridge 1918*, op. cit., p. 340.

<sup>713</sup> Idem.

<sup>714</sup> Idem.

<sup>715</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 37.

<sup>716</sup> Ibid. p. 37.

<sup>717</sup> SCHEHR Lawrence, *André Gide et les figures de l'homosexualité*, dans NAOMI Ségal, *Le Désir à L'œuvre, André Gide à Cambridge 1918*, op. cit., p. 341.



D'autres critiques préfèrent parler de *Corydon* dans son rapport avec le séjour de Gide à Cambridge en 1918. Nous allons explorer leur point de vue dans le chapitre suivant qui insiste sur l'importance de ce séjour et son rôle dans la publication de *Corydon*.

#### **b) L'Angleterre et le ghetto Gidien :**

Gide avait toujours eu la volonté d'apprendre l'anglais et de le perfectionner. Il lisait les textes en anglais pour le plaisir de la découverte. De même, l'attrait de la littérature anglaise animait sa passion pour l'Angleterre. Notons aussi que c'est en Angleterre qu'il achèvera *Corydon*. En 1918, les cours que Marc doit suivre à Cambridge fourniront une autre raison pour cette évasion. Alain Goulet fait remarquer que dans les *Caves du Vatican* : « toutes les références anglaises sont attachées au personnage de Lafcadio, l'idéal de la disponibilité : Gide y a projeté sa soif de libération, d'aventure.<sup>718</sup> » Marc Allégret, n'a-t-il pas été l'image qui a inspiré le personnage de Lafcadio ? Notons que Gide appelle Marc, son "neveu", et que dans une lettre de Marc Allégret à Gide, Marc écrit : « Je suis Lafcadio qui m'agite, nom de Dieu<sup>719</sup> » Marc se réfère alors au *Caves des Vatican* où Faby avouait être pris par son "neveu". L'élan vers l'Angleterre exprime non seulement le refus de Gide de la contrainte familiale, mais surtout sa soif de libération, sa quête du plaisir charnel. Gide souligne à Schlumberger sa joie de partir avec Marc en Angleterre :

« Je vous disais donc que j'étais venu faire un séjour auprès de ma femme avant de partir pour l'Angleterre avec qui vous savez. J'imaginai déjà la petite maison anglaise où nous allions, pour la première fois, vivre ensemble, seuls. C'était si beau, si inespéré, et je partais pour ce voyage dans un tel état d'exaltation que je devais en être transfiguré, que mon bonheur devait éclater sur mon visage ... Hélas ... La veille de quitter Cuverville, le soir, après le repas, je vois encore comment ma pauvre chérie s'est approchée de moi, qui étais resté assis, et comment, se penchant vers moi, plongeant son regard dans le mien, elle m'a dit (...)

- Tu pars avec X ?

- Oui.<sup>720</sup> »

Ce récit est cité par plusieurs critiques afin d'insister à la fois sur la joie de Gide réalisant son rêve de partir avec Marc Allégret et sur son chagrin pour Madeleine.

---

<sup>718</sup> GOULET Alain, *Horizons anglais des fictions gidiennes*, p. 114, cité par Catharine Savage Brosman, dans *Le Désir à l'œuvre, André Gide à Cambridge 1918, 1998*, p. 55.

<sup>719</sup> GIDE André, *Journal, I, 1887-1925*, éd. établie, présentée et annotée par Éric Marty et Martine Sagaert, Paris, Gallimard, 1996. p.1676. Cité dans Catharine Savage Brosman, *L'évasion anglaise, dans Le désir à l'œuvre de Naomi Segal*, p. 55.

<sup>720</sup> SCHLUMBERGER Jean, *Madeleine et André Gide*, Paris, Gallimard, 1956, p. 188 et 189.

L'Angleterre est conçue en 1918 comme étant le "Ghetto"<sup>721</sup> Gidien : « La Grande-Bretagne offrait aussi l'image d'une société où l'homosexualité n'était pas le fait principalement d'une sous-classe, comme en Algérie, mais des collèges les plus renommés, d'hommes d'état connus, d'un cercle de gens instruits, artistes peut-être plus virils aux yeux de Gide que les maris ordinaires, si l'on en juge d'après Félix Douviers, français mais britannique d'élection.<sup>722</sup> » C'est une évocation de plaisirs « gréco-anglais<sup>723</sup> » qui tentait Gide : « L'attrait principal de Cambridge, la motivation sentimentale du séjour, fut l'occasion qu'elle offrait de passer l'été avec l'adolescent aimé, Marc Allégret. Dans l'amour de Gide pour Marc se mêlaient sexualité et pédagogie. En une double tentative de dépaysement émancipateur, l'aîné voulait définitivement larguer son propre passé, tout en éduquant à son exemple son jeune éphèbe.<sup>724</sup> »

Ainsi le départ de Gide avec Marc Allégret en 1918 est vu comme une évasion vers le "Ghetto", une lune de miel avec l'homme qu'il désire sexuellement et non pas avec Madeleine qu'il aime spirituellement. Cambridge est donc associé à un rapport « érotico-Pédago-spirituel<sup>725</sup> » souligne Naomi Segal.

Quant aux rapports des deux partenaires, Dominique Fernandez souligne d'après Pierre Billard<sup>726</sup> que Marc Allégret n'est nullement homosexuel ; il se prête à l'aventure, parce qu'il ne s'y sent pas engagé. « A peine libéré de l'oncle, il collectionnera les femmes, les liaisons, les mariages. Jamais il ne s'est donné complètement à Gide. Il s'est prêté à ses attouchements et trafics de mains, par curiosité, par jeu, mais ses goûts, ses intérêts sont ailleurs.<sup>727</sup> »

Pourtant Dominique Fernandez assure en même temps que Gide n'a pas détourné Marc de son penchant naturel : « respectueux de ce qu'il est, il le poussera lui-même vers les femmes et la

---

<sup>721</sup> Le mot ghetto désignait initialement le quartier réservé aux juifs où ils pouvaient vivre selon leurs lois et coutumes particulières au milieu de peuples étrangers. C'est dans la République de Venise, en 1516, que ce quartier a pour la première fois été appelé ghetto. Par extension, le terme s'est appliqué à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle à tout quartier dans lequel se concentre une minorité ethnique, culturelle ou religieuse, en général défavorisée. Au sens littéral du mot, il désigne un lieu où l'on enferme les gens contre leur gré, où ils sont obligés de rester. Le terme a alors une connotation péjorative de difficulté de vivre et de ségrégation sociale dans un environnement urbain généralement dégradé. Les homosexuels eux-mêmes appellent leur quartier de cette manière.

<sup>722</sup> BROSMAN Catharine Savage, *L'évasion anglaise*, op. cit., p. 52.

<sup>723</sup> STEEL David, "Gide à Cambridge, 1918", *BAAG*, n° 125, janvier 2000, pp. 11-74. © Texte mis en ligne sur Gidiana le 15 juillet 2000 : [http://www.gidiana.net/DOSSIERS\\_CRITIQUES/DOCUMENTS/Steel\\_Cambridge\\_2](http://www.gidiana.net/DOSSIERS_CRITIQUES/DOCUMENTS/Steel_Cambridge_2)

<sup>724</sup> STEEL David, dans SEGAL Naomi, *Le Désir à L'œuvre, André Gide à Cambridge 1918, 1998*, Editions Rodopi, January 2000. p. 18.

<sup>725</sup> SEGAL Naomi, *Le désir à l'œuvre, André Gide à Cambridge 1918, 1998*, op. cit., p. 30.

<sup>726</sup> Pierre Billard, cofondateur et responsable des pages culturelles du *Point*, est un historien du cinéma. Il a enseigné l'histoire du cinéma à l'Institut des sciences politiques et publié *L'Age classique du cinéma français* et *Le Mystère René Clair* (Plon, 1998) et une biographie de *Louis Malle* (Plon, 2003) ; il a écrit *André Gide et Marc Allégret, Le roman secret*, 30 mars 2006, Editeur Plon, Collection Tribune.

<sup>727</sup> FERNANDEZ Dominique, Un amour d'André Gide, *Le nouvel Observateur*, Semaine du 04/05/06.

paternité, quand il aura compris que telle était sa véritable orientation.<sup>728</sup> » A travers cette phrase Dominique Fernandez répond à ceux qui qualifiaient Gide de pervers des jeunes. Il entend prouver qu'aucun adulte ne peut "pervertir" un jeune : « Le jeune naît soit hétéro, soit homo, et aucune influence n'aura de prise sur son destin. Gide a brièvement utilisé Marc pour ses plaisirs, puis l'a lancé sur sa voie propre, soucieux, selon sa coutume, de l'aider à s'accomplir, à s'épanouir dans sa direction personnelle, fût-elle opposée à celle qu'il avait souhaitée. Le jeune homme se détournera vite des milieux littéraires pour devenir metteur en scène de cinéma, un art que Gide n'apprécie guère, le jugeant inférieur.<sup>729</sup> »

Naomi Segal, dans son livre *Le Désir à L'œuvre, André Gide à Cambridge 1918-1998*, s'intéresse comme le titre l'indique à ce que représentait cette année 1918 et ce voyage à Cambridge pour André Gide, voyage durant lequel Gide achève *Corydon* et prend la décision de le publier. Le livre comprend des différents articles de David Steel, Naomi Segal, Catharine Savage Brosman, Jean Marie Jadin,<sup>730</sup> Michael Lucey et Lawrence R. Schehr. David Steel souligne que le séjour "sexuel" de Gide à Cambridge se traduit par ses écritures "textuelles" ; il écrit à ce propos : « La publication successive de *Corydon*, de *si le Grain ne meurt*, des *Faux-monnayeurs*, c'est à dire respectivement du manifeste, de l'aveu autobiographique (...) et du traitement romanesque de l'homosexualité viendront éventuellement expliciter, au niveau textuel, le projet sexuel que constituait ce séjour anglais.<sup>731</sup> » David Steel souligne que Gide a une expérience de pédophilie, en Angleterre, avec un garçonnet de huit ans : « À Grantchester, en outre, Gide vécut au moins une expérience sexuelle auprès d'un jeune garçon anglais, incident qu'il confia à son *Journal*, puis, pour des raisons qu'on explore ici, censura. L'identification précise de ce garçonnet de huit ans confirme la pédophilie proprement dite de l'écrivain, déjoue le mythe que la libido de Gide ne s'orienta que vers les seuls adolescents.<sup>732</sup> »

Selon David Steel : « Le séjour de Cambridge a été imaginé, subrepticement organisé par Gide, avec Marc Allégret, au nom de l'amour et de l'émancipation. Ce qui ne signifie pas que Gide n'ait été pleinement conscient de la nature équivoque de l'entreprise.<sup>733</sup> » Il nous cite à ce propos le passage du *Journal* du 9 mai : « L'admirable sujet de roman que voici : - X. fait un immense effort d'ingéniosité, de combinaison, de duplicité, pour réussir une entreprise

---

<sup>728</sup> Idem.

<sup>729</sup> Idem.

<sup>730</sup> Jean-Marie Jadin est psychiatre, psychanalyste à Mulhouse. Parmi ses œuvres : *Côté divan Côté fauteuil* (2009), *La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan* (2009), *Toutes les folies ne sont que des messages* (2005), *Ecritures de l'inconscient* (2001), *l'inconscient structuré comme un langage* (2000)

<sup>731</sup> STEEL David, Gide à Cambridge, 1918, op. cit., p.38.

<sup>732</sup> STEEL David, Gide à Cambridge, 1918, op. cit., p. 18.

<sup>733</sup> Ibid. p.38.

qu'il sait répréhensible. Il y est poussé par son tempérament, qui a des exigences, puis par la morale qu'il s'est faite à cette fin de les satisfaire [...] il y dépense plus de résolution, d'énergie, de patience qu'il ne faudrait pour réussir le meilleur. Et quand enfin l'évènement est à ce point préparé qu'il n'y a plus qu'à laisser venir [...] il reconnaît alors qu'il n'a plus grand désir [...] tout bien considéré, X. persévérera, mais sans plus de désir, sans joie et plutôt par fidélité.<sup>734</sup> »

Catharine Savage<sup>735</sup> souligne que « Le séjour de Gide à Cambridge se place donc dans une tradition littéraire, parfois sexuelle, et l'Angleterre sera dès lors dans sa vie affective un lieu de passion et d'intellection.<sup>736</sup> » Dans *l'Évasion anglaise*, Catharine Savage utilise le mot évasion "au sens fort" de "fuir". Pour elle « c'est la seule façon de faire table rase.<sup>737</sup> »

Si pour David Steel le séjour de Gide à Cambridge est associé à la sexualité et à la pédérastie, pour Catharine Savage, ainsi que pour Jean Marie Jadin l'Angleterre est le pays du signifiant père.

Toujours dans *Le désir à l'œuvre*, Jean-Marie Jadin dans son chapitre intitulé "André Gide 13, 16, 18. Un Calcul du désir" associe l'Angleterre à cette quête du père de Gide, en s'appuyant sur sa relation hétérosexuelle avec Elisabeth : « Pas seulement parce qu'il y avait été avec Elie Allégret, mais parce que par hasard les lettres du mot "Angleterre" lui apportaient un signifiant de ce que Lacan a appelé le "Nom du père", une marque faisant référence au patronyme de "Gide". Patrick et Roman Wald Lasowski ont remarqué qu'"Acte gratuit" contient les initiales "A.G." d'André Gide – Gide signait souvent "A.G." ou "An.G". A et G et « Ang » sont omniprésents dans les écrits de Gide : il y a "Angèle", « Angaire » « Juste Agénor de Baraglioul », le château de « saint-Ange » et tout le thème de l'« ange » l'« agathe-onyx » de Thésée l'« agathe » des boutons de manchettes de Lafcadio, etc. L'« Angleterre » s'insère bien dans cette série littérale. Elle en devient le pays de la marque du père, le pays du signifiant père.<sup>738</sup> »

---

<sup>734</sup> GIDE André, *Journal, I, 1887-1925*, op. cit., 9 mai 1918, p. 652.

<sup>735</sup> BROSMAN Catharine Savage est née dans le Colorado. Elle y a passé une partie de sa jeunesse, avant d'aller vivre avec ses parents dans le Texas Outre-Pecos (Texas occidental). Elle a fait ses études à Rice University (Houston, Texas) et en France (Paris et Grenoble). Après avoir reçu son doctorat-ès-lettres en français, elle a enseigné brièvement en Floride et en Virginie, après quoi elle a été nommée à Tulane University (Nouvelle-Orléans), où elle était titulaire d'une chaire et où elle est maintenant professeur émérite. Pendant un semestre, elle a été professeur en visite à Sheffield (Angleterre), où on lui a accordé le titre de professeur honoraire. Elle habite actuellement à Houston (Texas). Elle a publié de nombreux articles et quelque dix-huit volumes concernant la littérature française, surtout le roman et notamment sur Gide, Martin du Gard, Sartre, Camus, et Jules Roy ; parmi ses volumes principaux, on peut mentionner *Visions of War in France : Fiction, Art, Ideology* (1999). [ source : Revue LISA, <http://lisa.revues.org/index484.html>

<sup>736</sup> BROSMAN Catharine Savage, *l'évasion anglaise*, op. cit., p. 49.

<sup>737</sup> Idem.

<sup>738</sup> Jean-Marie Jadin, *André Gide 13, 16, 18. Un Calcul du désir*. Dans Ségal Naomi, *Le Désir à l'œuvre, André Gide à Cambridge 1918, 1998*. Éditions Rodopi, 2000. p. 280.

En s'inspirant des exercices littéraires initiés par Jacques Lacan et mis en œuvre par le courant de déconstruction, Jean Marie Jadin insiste sur le double désir chez Gide : un « Désir d'Elisabeth<sup>739</sup> » et un désir d'être père : « Le voyage en Angleterre fut à la fois un appel muet au père motivé par la prière d'un père qui l'instaurait en tant que père, et une façon ironique d'y répondre par un défi qu'il soutenait dans une identification à la mère. Gide avait à sa disposition des signifiants du "Nom du père" d'une part et un désir de mère d'autre part. Les deux cohabitaient. Mais il n'y eut, semble-t-il, nulle rencontre entre les deux ordres de signifiants, nulle substitution, nulle "métaphore paternelle" où le "Nom du père" signifierait en lui-même le désir de la mère.<sup>740</sup> » Ainsi, Gide a poursuivi en Angleterre « sa triple carrière d'écrivain, de pédéraste et de père.<sup>741</sup> »

Naomi Segal écrit à ce propos que « Ce voyage se place également au milieu de deux tranches d'écriture: *La Symphonie pastorale* et *Si le grain ne meurt* furent tous les deux commencé avant et achevés après le séjour anglais. C'était aussi l'occasion de renouer des liens antérieurs avec maints écrivains et intellectuels britanniques et d'en forger d'autres.<sup>742</sup> »

Elle constate que Cambridge est à la jonction de plusieurs grand-routes gidiennes « Mais le carrefour suprême, c'est Gide lui-même. Car si cet auteur reprend de nos jours sa place au centre de la scène intellectuelle, non seulement en France mais aussi dans les pays anglophones sous la rubrique du féminisme et des études "gay" et "queer", si, de certains points de vue, on est venu à s'accorder avec sa déclaration selon laquelle *Corydon* est "le plus important de [ses] livres" c'est parce que ce qu'il appelle "la question sexuelle" mérite aujourd'hui encore, comme en 1931 lorsque Gide l'a noté, "d'inquiéter tous ceux qui s'intéressent à l'avenir"<sup>743</sup>»

Du point de vue des critiques de cette époque, le séjour de Gide à Cambridge qui se place donc dans une tradition à la fois littéraire et érotique, va marquer un pas décisif dans la vie et l'œuvre gidienne.

### c) *Gide's bent* :

Dans son livre *Gide's bent*, Michael Lucey éclaire les rapports entre l'homosexualité dépeinte par Gide et les positions politiques qu'il énonce. Il commence par souligner l'importance de *Corydon* et du *Retour de l'U.R.S.S.*, les deux œuvres, selon lui, les plus osées de Gide : « Il semble que *Corydon* et *Retour de l'U.R.S.S.* occupaient une place particulière dans le cœur

<sup>739</sup> Idem.

<sup>740</sup> Ibid. p. 281.

<sup>741</sup> Idem.

<sup>742</sup> SEGAL Naomi, *Le Désir à l'œuvre, André Gide à Cambridge 1918, 1998*, op. cit., p. 7.

<sup>743</sup> Idem.

de Gide (il relie les deux dans une entrée du journal de Novembre 1947), comme s'ils étaient en quelque sorte les deux livres où il avait pris le plus de risques, les deux livres qui ont le plus réussi à heurter. Et Gide semble considérer, comme l'un des succès majeurs de *Corydon*, sa puissance intacte de choquer.<sup>744</sup> »

Mais Michael Lucey part d'un point de vue nouveau et très singulier et très différent sur Gide. Il se demande comment un auteur homosexuel eut écrire un livre comme *Corydon* aussi visiblement homophobe et misogyne, et le déclarer comme étant son livre le plus important? Lucey propose alors une lecture de *Corydon* dans le fil de cette question.

Quant à l'ironie dans *Corydon*, Lucey pense que le concept d'ironie est invoqué pour sauver Gide, le sauver personnellement de la responsabilité de l'homophobie qui se répand dans les commentaires faits par les deux interlocuteurs dans le jeu de quatre entretiens (interviews) imaginaires qui composent l'ouvrage. Gide lui-même a remarqué avec regret la présence de l'ironie dans *Corydon*. Dans l'une de ses dernières réflexions sur son livre, il écrit : « Je fus sans doute mal avisé de traiter ironiquement de questions si graves où l'on ne voit d'ordinaire que matière à réprobation ou à plaisanterie. Si j'y revenais, on ne manquerait pas de penser que je suis obsédé par elles. Les gens préfèrent garder le silence sur ces choses, comme si elles ne jouaient qu'un rôle négligeable dans la société, et comme si le nombre de personnes qui sont tourmentées par ces questions était minime.<sup>745</sup> »

Lucey s'intéresse au mimétisme dans *Corydon*. Pour lui *Corydon* soulève la question de savoir s'il y a une relation entre la découverte d'une préférence homosexuelle et le phénomène du mimétisme. La forme même du dialogue est traditionnellement liée au problème philosophique du mimétisme. En outre, *Corydon* pousse les critiques à imiter ses gestes d'exclusion idéologique : « Le mimétisme en tant que concept pourrait appuyer une approche radicale de la sexualité s'il était utilisé comme un outil pour démontrer le caractère acquis de toutes les pratiques sexuelles, s'il était utilisé pour remettre en question tous les préjugés concernant le caractère pré-inscrit des scénarios sexuels qui tendent en fait à ignorer

---

<sup>744</sup> LUCEY Michael, *Gide's bent sexuality, politics, writing*, Oxford University press. 1995. p. 69. "It seems that *Corydon* and *Retour de l'U.R.S.S.* occupied a special place in Gide's heart (he links the two in a Journal entry from November 1947), as somehow his two riskiest books, the two books most successful at giving offence. And Gide seems to view as one of *Corydon's* major ongoing successes precisely its continuing power to shock."

<sup>745</sup> GIDE André, *Journal, 1939-1949*, op. cit., p.142. Cité par LUCEY Michael, *Gide's bent sexuality, politics, writing*, Oxford University press. 1995.. p. 69. "Gide himself remarks regretfully the presence of irony in *Corydon*, in another of his late reflections on the book : "Doubtless I was ill advised to treat ironically such serious questions, ones normally viewed as matter for reprobation or for jesting. If I went back to them, people would not fail to think I am obsessed by them. People prefer to keep silent about these things, as if they played but a negligible role in society, and as if negligible was the number of people tormented by such questions." (Journal, 1939-1949, 142).

le rôle de l'inscription et de la mémoire dans la façon dont nous nous produisons nous-mêmes et dont nous sommes produits comme êtres sexuels.<sup>746</sup> »

A propos de cette stratégie adaptative Michel Lucey pense que dans le premier dialogue où Corydon découvre sa nature, il existe un jeu de liaisons dans la narration entre les termes de l'identité, le mimétisme, la phobie et l'homosexualité. Selon lui « Ce premier dialogue est présenté comme un espace dans lequel Corydon, à travers une confession personnelle vivante, va gagner la sympathie, et regagner l'amitié de son interlocuteur hostile.<sup>747</sup> » Puis il cite le récit de Corydon qui prouve cette amitié « Au sortir du lycée où nous avons été des condisciples, longtemps une assez étroite amitié nous unit. Puis des années de voyage nous séparent, et lorsque je revins m'installer à Paris, la déplorable réputation que ses mœurs commençaient de lui valoir me retint de le fréquenter.<sup>748</sup> »

Il insiste sur le fait Corydon répond à Alexis d'une façon homophobe typique, provoquant Alexis au suicide par un autre processus mimétique<sup>749</sup>. Alexis dans sa lettre à Corydon écrit : « Tu ne m'as pas compris, ou ce qui est bien pis, tu m'as compris et tu me méprises ; je vois que je deviens pour toi un objet d'horreur ; je le deviens du même coup pour moi-même. Si je ne puis rien changer à ma monstrueuse nature, je puis du moins la supprimer...<sup>750</sup> » Une fois qu'Alexis a absorbé l'homophobie de Corydon, Corydon en est alors "libéré" : « en souvenir de cette victime, j'ai souhaité guérir d'autres victimes.<sup>751</sup> »

Quant aux motifs qui ont poussé l'ancien ami de Corydon à lui rendre visite, Lucey pense qu'il avait apparemment décidé de renouer avec son ami, parce que "l'uranisme" devenait un

---

<sup>746</sup> LUCEY Michael, *Gide's bent sexuality, politics, writing*, op. cit., pp. 70,71. Lucey cite Corydon.

15. "Mimesis as a concept might serve a radical approach to sexuality well, if used as a tool to demonstrate the learned nature of all sexual practices, if used to open to question any assumptions of pre-scripted sexual scenarios- assumptions that tend, in fact, to ignore the role of scripted and memory in the way we produce ourselves and are produced as sexual beings."

<sup>747</sup> Ibid. p. 75. "That first dialogue is presented as a space in which *Corydon*, through a moving personal confession, is to win the sympathy, to win back the friendship."

<sup>748</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 15.

<sup>749</sup> LUCEY Michael, *Gide's bent sexuality, politics, writing*, op. cit, pp. 76-77. "The similarities between Corydon listening to his fiancée's brother and the narrator/ interlocutor listening to Corydon seen harder and harder to ignore (...) especially as *Corydon* initially responds to Alexis in typical homophobic fashion, provoking the younger man to suicide through another mimetic process. Alexis writes to *Corydon* in his suicide note : "You haven't understood me-or, what is worse, you have, and you feel contempt for me ; I see that I am becoming an object of disgust to you-as I am for myself for that very reason. If I can't change my awful nature, at least I can get rid of it" once Alexis has absorbed *Corydon's* homophobia, *Corydon* is then "freed" of it : "in memory of this victim, I want to cure other victims". Thus, *Corydon* becomes a doctor of souls, champion of the pederast, and *Corydon* becomes an elaborate game of transference, with homophobia and homosexual desire passed around through some odd circuitry, the one replacing the other as if they shared some deep congruency. The narrator/interlocutor seems then almost inevitably to be only a shuffle away from becoming a container of that homosexual desire from elsewhere, as the flow of mimesis moves his phobia on to someone else.."

<sup>750</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., pp. 26, 27.

<sup>751</sup> Ibid. p. 28.

sujet discuté dans tous les cafés parisiens. Il fait allusion au procès "scandaleux" de Renard : « Un scandaleux procès remis sur le tapis une fois encore l'irritante question de l'uranisme. Dans les salons et les cafés, huit jours durant, on ne parla plus de rien d'autre. Las d'entendre à ce sujet s'exclamer ou théoriser au hasard les ignorants, les butés et les sots, je souhaitai d'éclairer mon jugement et, ne reconnaissant qu'à la raison, non point au seul tempérament, le droit de condamner ou d'absoudre, je résolus d'aller interviewer Corydon.<sup>752</sup> »

Pour Lucey « Si l'on cherche une l'obsession centrale dans *Corydon* on peut choisir de la trouver non pas dans les diverses apologies de la pédérastie mais dans sa fascination subliminale pour le contrôle misogyne de la sexualité féminine, cette même fascination dont nous avons également trouvé des traces dans *Si le grain ne meurt*, dans la construction fantasmée de la sexualité de Mme Gide et les efforts visant à négocier la question de savoir si l'homosexualité du fils commence ou non avec celle de la mère.<sup>753</sup> »

Par exemple, à un certain point des discussions qui composent *Corydon*, Corydon développe le thème qu'en général on donne des mâles à la dépense sexuelle et la variation génétique (catagenesis) alors que les femelles sont données à la conservation sexuelle, la protection génétique (anagénèse). Lucey ajoute : Comme preuve de cette caractéristique, il remarque : Mais en général la femelle, immédiatement après la fécondation, reste au repos."Les femelles ne sont pas naturellement vouées à une dispersion excessive, elles ne sont pas toujours aux aguets." Son auditeur saisit l'occasion pour une interjection typiquement sarcastique : Je vois que vous parlez des animaux.<sup>754</sup> »

Selon Lucey, il n'y a pas de modestie apparente chez la femme moderne, dont les comportements sexuels dépassent apparemment les « limites naturelles ». Pour lui « Maintenant, ce qui rend ces banales interjections, intéressantes c'est la façon dont elles forment un contexte pour ce qui est peut-être la note plus importante de *Corydon*, une note qui porte sur l'appétit sexuel inconvenant et illimité de la femelle de la mante religieuse, un insecte qui, en réalité, pourrait sembler contredire d'une façon ou d'une autre toute

---

<sup>752</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 15.

<sup>753</sup> LUCEY Michael, *Gide's bent sexuality, politics, writing*, op. cit., p. 81, 82. "If one were looking for a central obsession in *Corydon*, one might choose to find it not in the various apologies for pederasty but in its subliminal fascination with the misogynistic control of female sexuality, that same fascination of which we also found traces in *Si le grain ne meurt*, in the fantasmatic construction of Mme Gide's sexuality and the effort to negotiate the question of whether or not the son's homosexuality begins in the mother's.

<sup>754</sup> Idem. "As evidence of this trait, he observes, "But usually the female, immediately after fertilization, remains at rest. " Females are not naturally given to excessive dissemination ; they are not constantly on the prowl. His listener takes the opportunity for a typically snide interjection : "I see you are speaking of animals"



l'orientation de l'argumentation de Corydon.<sup>755</sup> » Lucey insiste pour citer et traduire cette note "étrange" dans son intégralité :

« Il est remarquable que, précisément chez cette espèce (*mantis religiosa*) et malgré le petit nombre de mâles, chaque femelle est prête à en faire une consommation déréglée ; elle continue à s'offrir au coït et reste appétissante au mâle même après la fécondation; Fabre raconte avoir vu l'une d'elles accueillir puis dévorer successivement sept époux. L'instinct sexuel, que nous voyons ici impérieux et précis, aussitôt dépasse le but. Je fus tout naturellement amené à me demander si, chez ces espèces où le nombre des mâles est proportionnellement inférieur, où, partant, l'instinct est plus précis, et où par conséquent il ne reste plus de matière inemployée, dont puisse jouer la force catagénétique, de "matière à variation", - si ce n'est pas, dès lors, en faveur du sexe féminin que se manifeste le dimorphisme - autrement dit : si les mâles de ces espèces, ne sont pas d'aspect *moins* brillant que les femelles? — Or c'est précisément ce que nous pouvons constater chez *la mantis religiosa*, dont le mâle "nain, fluet, sobre et mesquin" (j'emprunte à Fabre ces épithètes) ne peut prétendre à cette "pose spectrale" durant, laquelle la femelle déploie l'étrange beauté de ses larges ailes diaphanes et liserées de vert, Fabre ne fait du reste pas la moindre remarque sur ce singulier renversement des attributs qui corrobore ici ma théorie. Ces considérations que je relègue en note, — parce qu'elles s'écartent quelque peu de la ligne de cet écrit — où je crains bien qu'elles ne passent inaperçues, me paraissent présenter le plus grand intérêt. La joie que j'éprouvai lorsque, ayant poussé jusqu'au bout une théorie si neuve et, je l'avoue, si hasardée, je vis l'exemple la confirmant venir, pour ainsi dire, à ma rencontre - cette joie n'est comparable qu'à celle du chercheur de trésors d'Edgar Poe lorsqu'en creusant le sol il découvre la cassette pleine de bijoux exactement à cette place où ses déductions l'avaient persuadé qu'elle devait être. — Je publierai peut-être quelque jour d'autres remarques à ce sujet.<sup>756</sup> »

Lucey prend l'exemple de la Mante religieuse cité en note dans *Corydon*. pour lui les excès de luxe sont signes d'affichage et de présentation et sont habituellement accordés à l'homme, dans la nature, mais dans le cas de la mante cette beauté en excès est accordée à la femelle. L'exemple que donne Corydon est donc un cas spécial dans la nature Il semble que la mante religieuse soit une véritable invertie de la nature, les femelles s'arrogeant le privilège

---

<sup>755</sup> LUCEY Michael, *Gide's bent sexuality, politics, writing*, op. cit., p. 83. "Now what makes these banal interjections interesting is the way in which they form a context for what is perhaps the most astonishing footnote in *Corydon*, a footnote concerned with the unseemly and unbounded sexual appetite of the female praying mantis, an insect that might actually seem somehow to contradict the whole trend of *Corydon's* argument. I cite this bizarre note in its entirety

<sup>756</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 76, 77. Michael Lucey insiste pour citer la note tout entière de *Corydon*, qui lui paraît très importante.

masculin de beaux corps, excès de l'exhibition, et même de la taille, comme une entraînéeuse, pendant que les mâles deviennent des mâles (faux-bourdon) efféminés. Ils ne sont pas seulement efféminés, mais en fait, ils font le travail de la femme. La note n'est pas tout à fait claire sur ce point, mais l'argument serait probablement celui-ci : la femelle de la mante religieuse est tellement captivée par sa somptueuse exhibition qu'elle n'a aucun temps d'accumuler, dans son corps, les éléments nutritifs nécessaires pour permettre la gestation du jeune, ainsi elle mange le mâle qui l'insémine et ingère ainsi les substances nutritives nécessaires à une reproduction réussie de l'espèce.<sup>757</sup> »

Pour Lucey le comportement sexuel de la mante religieuse est un comportement de cannibalisme, le mâle, comme tout animal, s'approchant d'une mante, se fait parfois dévorer pendant ou après la copulation. Lucey pense que ce comportement étrange est peut-être de la nymphomanie pulsionnelle.<sup>758</sup> À ce propos Michael Lucey, citant Stephen Jay Gould<sup>759</sup>, écrit : « Une grande partie du comportement des insectes est « câblée », si différente de la flexibilité de nos propres actions (et une des principales raisons pour lesquelles les modèles sociobiologiques tirés des fourmis fonctionnent si mal pour les humains). Les mouvements copulatoires sont contrôlés par les nerfs dans le dernier ganglion abdominal (près de l'extrémité arrière). Puisque ce serait incompatible avec le fonctionnement normal (et inconvenant aussi) pour les hommes d'effectuer ces mouvements copulatoires continuellement, ils sont supprimés par les centres inhibiteurs situés dans le ganglion sous-œsophagien (près de la tête). Quand une femelle mange la tête de son compagnon, elle ingère le ganglion sous-œsophagien, et il ne reste rien pour interdire le mouvement de copulation. Ce qui reste du mâle opère désormais comme une machine à reproduire sans arrêt.<sup>760</sup> »

---

<sup>757</sup> LUCEY Michael, *Gide's bent sexuality, politics, writing*, op. cit., p. 84. Citation originale : « In the case of the mantis, those excessive, Luxurious, catagenetic signs of display usually accorded in Nature to the male, the true repository of that beauty that is excess, here fall to the female. The praying mantis, it would appear, is a true inverti (e) within nature, the females arrogating the male privilege of beautiful bodies, excessive display, even size, as if in drag, while the males become effeminate drones. They are not only effeminate-in fact they do the female's work. The footnote is not entirely clear on this point, but the argument would probably go something like this : the female praying mantis is so taken by luxurious display that it has no time to accumulate within its body the nutrients necessary to allow for gestation of the young, therefore it eats the male which impregnates it and thereby ingests the necessary nutrients for successful reproduction of the species. »

<sup>758</sup> Idem. p. 84. Citation originale « Perhaps this odd behavior is instinctual nymphomania. The female praying mantis is so carefully "hard wired" for pleasure, some assert, that she carefully eats those parts of the male's nervous system that inhibit maximal sexual performance. »

<sup>759</sup> Stephen Jay Gould (10 septembre 1941- 20 mai 2002) est un paléontologiste américain, professeur de géologie et d'histoire des sciences à l'Université Harvard, qui a beaucoup œuvré à la diffusion de la théorie de l'évolution en biologie et à l'histoire des sciences depuis Darwin. Ses propres travaux de recherche l'ont conduit à formuler la théorie des équilibres ponctués, selon laquelle les transitions évolutives entre les espèces au cours de l'évolution se font brutalement et non graduellement.

<sup>760</sup> LUCEY Michael, *Gide's bent sexuality, politics, writing*, op. cit., p. 84. « Much of insect behavior is "hard wired," so unlike the flexibility of our own actions (and a primary reason why sociobiological models for ants work so poorly for humans). Copulatory movements are controlled by nerves in the last abdominal ganglion (near the back end).

Ce cannibalisme sexuel ne se trouve pas uniquement chez la mante religieuse qui dévore parfois le mâle durant l'accouplement, particulièrement lorsqu'elle est affamée, mais aussi chez les femelles d'araignées, certaines espèces dévorant leurs partenaires mâles lors de l'accouplement, en particulier la veuve noire.

L'exemple de la mante révèle selon Lucey deux éléments qui méritent d'être soulignés :

« Deux éléments de la combinaison qui doivent être éclairés ici sont le désir dans *Corydon* d'éluder la sexualité féminine, et le désir, ce faisant, de justifier en quelque sorte de rattacher le sexe mâle à une sexualité libérée sans limites. L'exemple de la mante religieuse semble fournir une base pulsionnelle pour une sexualité féminine agressive, dévorante, et donc ne représente guère un matériau approprié pour l'argument en question. Cet exemple montre également ces insectes mâles comme asservis à un désir strictement hétérosexuel qui les propulse impérieusement vers la mort. Ainsi, l'histoire ultérieure du développement sexuel au sein de la chaîne de la vie peut être écrite comme l'émancipation du mâle de cette phase instinctuelle qu'il vaut mieux laisser aux insectes..<sup>761</sup> »

D'après Darwin, l'union sexuelle ne se ferait pas au hasard, la nature exige des animaux qu'ils suivent leurs instincts et le mâle de la mante religieuse est poussé par l'instinct vers la femelle, malgré son usage unique par celle-ci. En opposition à la théorie de *Corydon* le comportement animal irrationnel n'est pas une mesure pour déterminer ce qui est un comportement moralement acceptable pour l'homme rationnel. Le comportement sexuel de la mante religieuse qui dévore le mâle, fait partie de son cycle de vie et de reproduction, ce qui n'a rien à voir avec l'être humain. Le cannibalisme n'est pas une pratique alimentaire mais une pratique rituelle.

Dans le cas des comportements homosexuels entre les animaux, selon Luiz Sérgio Solimeo<sup>762</sup> il n'y a aucun "instinct homosexuel" chez les animaux. « N'importe quelle personne qui s'est engagée dans l'observation animale la plus élémentaire est forcée de conclure que

---

Since it would be inconsistent with normal function (and unseemly as well) for males to perform these Copulatory motions continually, they are suppressed by inhibitory centers located in the subesophageal ganglion (near the head). When a female eats her mate's head, she ingests the subesophageal ganglion, and nothing remains to inhibit copulatory movement. What remains of the male now operates as a non-stop mating machine. (Gould, 48)

<sup>761</sup> Ibid. p. 84, 85. "Two elements of the combination that need to be highlighted here are the desire in *Corydon* successfully to fence in female sexuality, and the desire, in so doing, somehow to justify an association of the male sex with an unbounded liberational sexuality. The mantis example would appear to show an instinctual basis for an aggressive, devouring female sexuality, and so would hardly seem suitable material for the argument in question. It also shows these male insects as enslaved to a strictly heterosexual desire that imperiously propels them forward to death. Thus, the subsequent history of sexual development within the chain of life can be written as the male's enfranchisement from this instinctual phase, best left to the insects."

<sup>762</sup> Luiz Sérgio Solimeo a rejoint la société brésilienne pour la défense de la tradition, de la famille et de la propriété (TFP) en 1959. En tant que chercheur et auteur, il se spécialise dans la philosophie et la théologie et a édité plusieurs travaux.

"homosexualité animale," "filicide" et "cannibalisme" sont des exceptions au comportement animal normal. Par conséquent, ils ne peuvent pas être appelés des instincts animaux. Ces exceptions observables au comportement animal normal proviennent de facteurs au-delà de leurs instincts.<sup>763</sup> »

D'autres animaux s'engagent dans un comportement apparemment homosexuel parce qu'ils n'arrivent pas à identifier correctement l'autre sexe. D'autres travaux scientifiques montrent que les animaux "homosexuels" n'existent pas. Selon le scientifique Simon LeVay ce sont des actes isolés : « Bien que le comportement homosexuel soit très répandu dans le monde animal, il semble très rare que des animaux aient une prédisposition individuelle à long terme à se livrer à un tel comportement à l'exclusion des activités hétérosexuelles. Ainsi, une orientation homosexuelle, si on peut parler d'une telle chose chez les animaux, semble être une rareté.<sup>764</sup> »

Ces aspects "homosexuels" qui apparaissent dans le comportement de certains animaux ne proviendraient donc pas de l'instinct, qui fait partie de la nature animale. À ce propos le professeur Antonio Pardo, professeur de bio-éthique à l'université de Navarre explique dans *Le mythe de l'homosexualité animale* : « A proprement parler, l'homosexualité n'existe pas chez les animaux... Pour des raisons de survie, l'instinct reproducteur chez les animaux est toujours orienté vers un individu du sexe opposé. Par conséquent un animal ne peut jamais être homosexuel en tant que tel. Néanmoins, l'interaction d'autres instincts (en particulier celui de domination ) peut avoir comme conséquence un comportement qui semble être homosexuel. Un tel comportement ne peut pas être considéré comme équivalent à une homosexualité animale. Tout ce qu'il signifie c'est que le comportement sexuel animal englobe des aspects qui dépassent de la reproduction.<sup>765</sup> »

---

<sup>763</sup> PARDO Antonio, "Aspectos médicos de la homosexualidad," *Nuestro Tiempo*, Jul.-Aug. 1995. *Le mythe de l'homosexualité animale*, Traduit par Luiz Sérgio Solimeo. "Anyone engaged in the most elementary animal observation is forced to conclude that animal "homosexuality," "filicide" and "cannibalism" are exceptions to normal animal behavior. Consequently, they cannot be called animal instincts. These observable exceptions to normal animal behavior result from factors beyond their instincts."

<sup>764</sup> LeVay, *Queer Science, The Use and Abuse of Research into Homosexuality*, Cambridge, Mass, MIT Press, 1996. p. 207. "Although homosexual behavior is very common in the animal world, it seems to be very uncommon that individual animals have a long-lasting predisposition to engage in such behavior to the exclusion of heterosexual activities. Thus, a homosexual orientation, if one can speak of such thing in animals, seems to be a rarity."

<sup>765</sup> PARDO Antonio, "Aspectos médicos de la homosexualidad," *Le mythe de l'homosexualité animale*, Traduit par Luiz Sérgio Solimeo, op. cit., pp. 82-89. « Properly speaking, homosexuality does not exist among animals.... For reasons of survival, the reproductive instinct among animals is always directed towards an individual of the opposite sex. Therefore, an animal can never be homosexual as such. Nevertheless, the interaction of other instincts (particularly dominance) can result in behavior that appears to be homosexual. Such behavior cannot be equated with an animal homosexuality. All it means is that animal sexual behavior encompasses aspects beyond that of reproduction. »

D'ailleurs, la ressemblance entre l'homme et l'animal dans certains comportements vitaux, ne signifie pas que l'homme est un animal. Selon Antonio Pardo ce qui différencie l'homme de l'animal, c'est la rationalité. Ainsi, l'homme ne se caractérise pas par ce qu'il a en commun avec les animaux, mais par ce qui le différencie d'eux. Cette différenciation serait fondamentale, et non accidentelle. L'homme est un animal raisonnable. C'est la rationalité de l'homme qui fait de la nature humaine une nature unique et fondamentalement distincte de la nature des animaux. Le fait de considérer l'homme, strictement, comme un animal, c'est selon Antonio Pardo, nier sa rationalité, de même, considérer les animaux comme s'ils étaient des humains, c'est leur attribuer une rationalité inexistante.

Dans son livre *Pederasty and Pedagogy*, Naomi Segal a montré les rapports intimes qui existent chez Gide entre la représentation de l'homosexualité (la pédérastie) et les scènes d'apprentissage (la pédagogie). Naomi Segal commence par indiquer que Corydon « Cherchant la différence entre la santé et l'anormalité, il oppose le désir homosexuel naturel dans les corps des hommes en bonne santé, avec la honte.<sup>766</sup> »

Naomi Segal souligne qu' « Il y a un certain nombre de hoquet dans la logique de Corydon. D'abord, il croit par erreur que la femelle en chaleur a ses règles. Deuxièmement, il s'arqueboute sur son argument concernant la frustration du mâle superflu de vaches essayant de monter d'autres vaches - une première occurrence de son utilisation idiosyncrasique du lesbianisme à la fois pour amplifier et contredire ses arguments sur la masculinité. (...) Ensuite il décide que les animaux des deux sexes sont motivés par le plaisir plus que par la reproduction. Pour conserver un lambeau de consistance, il aurait dû ajouter une parenthèse : les deux sexes veulent le plaisir d'orgasme tout simplement.<sup>767</sup> »

#### **d) La French Theory :**

La parution du livre de François Cusset, *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis en 2003*, a donné une encore plus grande visibilité en France aux *Cultural Studies*. Selon François Cusset, de remarquables intellectuels comme Foucault, Deleuze, Derrida et autres penseurs des années 1970 ont trouvé un meilleur

---

<sup>766</sup> SEGAL Naomi, *Pederasty and Pedagogy*, Clarendon Press, 1998. p. 202. "Seeking the difference between health and abnormality he contrasts the naturalness homosexual desire in the bodies of healthy men with the shameful"

<sup>767</sup> Ibid. p.204. "Corydon makes a number of logical hiccups. First, he mistakenly believes that the female on heat is menstruating. Second, he buttresses his argument about the frustration of the redundant male examples of cows trying to mount other cows-a first instance of his idiosyncratic use of Lesbianism both when it amplifies and when contradicts his points about masculinity. Then he decide that animals of both sexes are motivated by pleasure rather than reproduction though, in order to retain a shred of consistency, he has to add a parenthesis : both sexes want the pleasure of orgasm ; quite simply.

accueil aux États-Unis qu'en France à partir des années 1980 : ce sont les campus américains qui ont profité de l'incroyable fermentation intellectuelle présente dans leurs travaux, pour diverses raisons, et en particulier, la structure du milieu universitaire américain. Ces travaux d'origine française ont donné un socle théorique aux *Cultural Studies* en Amérique.

La *French Theory* nomme retrospectivement ces travaux qui ont contribué à partir des années 80 à l'apparition des *Cultural studies*, et des *Gender studies*. Le livre de Cusset en 2003 permet d'appréhender en retour les conséquences de ces travaux sur la pensée d'origine.

À ce propos Catherine Lejeune écrit : « En effet les *Cultural Studies* ont contribué à revitaliser les études ethniques, les études post-coloniales ou encore les plus récentes *Subaltern Studies*. Il faut mettre ce renouvellement des problématiques identitaires à leur crédit, ce que ne fait pas l'auteur.<sup>768</sup> »

Cusset a consacré son précédent ouvrage, *Queer Critics la littérature française déshabillée par ses homos-lecteurs*, publié en 2002, à une lecture queer des grands auteurs romanesques français. Parmi ces auteurs figurent en premier lieu André Gide et Marcel Proust. Selon Cusset, *Corydon* se lit comme un amour du même plutôt que comme manifeste des droits homosexuels. De même, il trouve dans les scènes d'attouchements avec des jeunes tunisiens, dans l'œuvre autobiographique gidienne, du *Journal à si le grain ne meurt*, un sentiment de culpabilité qui règne, un désir d'oublier ce qui s'est passé avec ces adolescents. À ce propos Cusset ajoute : « Il suffit de se pencher sur les ressorts homos de son œuvre de fiction, pour mieux comprendre les aspects de diffusion, de frôlement, d'écart et de trouble identitaire de l'homoérotisme gidien, autrement dit, faut-il vraiment le préciser, son caractère intrinsèquement *queer*.<sup>769</sup> »

"Homoérotisme", c'est ainsi que François Cusset nomme le désir de Gide, né du frôlement avec des adolescents sans passer à l'acte sexuel. Notons que ce terme a une origine psychanalytique avant de désigner un désir diffus pour une personne de son sexe. Ferenczi en créant ce terme en 1911 définit par-là un stade intermédiaire entre l'auto-érotisme et l'hétérosexualité comme on a déjà expliqué dans le chapitre *Gide bi ?* Ce terme sert à caractériser l'homosexualité comme symptôme névrotique et non pas comme une perversion au sens freudien.

Selon Cusset « tout dans le texte de Gide, contribue à placer à distance (une distance voluptueuse bien plus que respectueuse) ces jeux de garçons pourtant poussés jusqu'à leur

---

<sup>768</sup> ROSSIGNOL Marie-Jeanne et GUERLAIN Pierre, Table ronde « *Autour du livre de François Cusset, French Theory et des Cultural Studies* » 19 novembre, 2004. Intervention de Catherine LEJEUNE, p. 5.

<sup>769</sup> CUSSET François, *Queer Critics, la littérature française déshabillée par ses homo-lecteurs*, PUF, 2002, p. 156.

terme.<sup>770</sup> » Il rappelle entre autre, l'exemple du plaisir du voyeur, quand il jouit à distance de voir la danse de séduction d'Ali dans *si le grain ne meurt*. Quant à la distance par les procédés stylistiques, Cusset donne l'exemple de la scène de Gide avec Mohamed : « Comment nommerai-je alors mes transports à serrer dans mes bras nus ce parfait petit corps sauvage, ardent, lascif et ténébreux ?...<sup>771</sup> » Selon Cusset « les points de suspension eux-mêmes jouent un rôle équivalent, ainsi lorsque Gide choisit de se taire au moment décisif du récit : le vêtement tomba, il rejeta au loin sa veste, et se dressa nu comme un dieu...<sup>772</sup> » Cusset donne maints exemples pour montrer que finalement la sexualité gidienne se définit par ses distances, ses jeux de caresse, de frôlement.

Dans *Corydon* Gide nous proposerait une théorie de l'homosexualité proche de la nature qui remet en cause « l'infaillibilité de l'instinct pour expliquer les apparentes dérives de l'attraction et de la dépense sexuelles.<sup>773</sup> » Cela pousse Serge Meitinger<sup>774</sup> à penser que l'un des principaux intérêts intellectuels de *Corydon* est « qu'il échappe entièrement (pas seulement par sa date) au préjugé psychanalytique qui tente de penser la genèse de l'homosexualité en termes de "papa maman et moi" et qui la donne pour acquise en raison d'une dramaturgie familiale singulière.<sup>775</sup> » Selon Serge Meitinger le rôle alloué au narrateur, celui qui dit "je" « n'est pas non plus indifférent à la tonalité d'ensemble.<sup>776</sup> » En effet, ce dernier est porteur des préjugés les plus ordinaires vis-à-vis de la pédérastie. Il tient, avec la grande majorité que les homosexuels sont nécessairement dépravés.

À la fin l'interlocuteur de *Corydon*, plutôt que de protester encore contre « un *Corydon* littéralement emballé par ses thèses, il préfère s'enfuir en silence, à court d'arguments et sans doute excédé par cette défense et illustration de la pédérastie qui est en train de tourner à l'éloge !<sup>777</sup> »

Pour Serge Meitinger, le paradoxe argumenté par *Corydon* est que « loin d'être contre nature, le penchant homosexuel serait un élément de pure nature, appelé à être ensuite éventuellement raffiné et intégré aux artifices propres à l'exigence civilisatrice.<sup>778</sup> »

---

<sup>770</sup> Idem.

<sup>771</sup> GIDE André, *Journal 1939-1949*, op.cit, p. 593-594.

<sup>772</sup> CUSSET François, *Queer Critics, la littérature française déshabillée par ses homo-lecteurs* op.cit, p. 158.

<sup>773</sup> Idem.

<sup>774</sup> MEITINGER Serge, né en 1951, est agrégé, docteur d'État, professeur de langue et de littérature françaises, modernes et contemporaines à l'université de La Réunion. Il a des nombreux travaux sur la poésie française moderne, de Baudelaire à nos jours (spécialiste de Tristan Corbière et de Mallarmé), sur la littérature et la poésie francophones.

<sup>775</sup> MEITINGER Serge, André Gide : *Corydon*, *Revue d'art et de littérature, musique*, Librairie du gay savoir, Patrick Cintas, lundi, 14 avril 2008. Mis en ligne, <http://www.lechasseurabstrait.com/revue/Andre-Gide-Corydon>.

<sup>776</sup> Idem.

<sup>777</sup> Idem.

<sup>778</sup> Idem.

Cette vision de l'homosexualité, si fortement idéalisée, correspond sans doute à la tolérance idéologique de la Grèce ancienne envers la pédérastie « non à la réalité des relations homosexuelles dans ce même contexte. Car *Corydon* s'exalte à l'idée que l'échange viril entre amant et aimé pût demeurer platonique ou qu'il exclût, du moins, la sodomie, préservant ainsi la virilité du plus jeune. Il veut voir dans cette sublimation du désir, portant à l'abnégation, au courage et à la maîtrise de soi, l'une des clefs du miracle grec, faisant directement découler de ce type de compagnonnage la noblesse des figures tragiques et la vertu féminine, cette dernière ne pouvant souffrir d'affront de la part de garçons ainsi conquis et chaperonnés ! De la sorte, la pédérastie devient le plus fidèle garant de la chasteté des filles, des femmes et même des jeunes hommes concernés.<sup>779</sup> »

Gide souligne abondamment la condamnation sociale, morale et religieuse de l'homosexualité, qui pour lui, n'est ni dangereuse ni contagieuse. Dans ce contexte Serge Meitinger conclut en soulignant : « l'homme ne peut se diminuer par cette pratique, plutôt accroître ses chances et diversifier ses rapports au monde et aux autres. L'homosexualité est en mesure d'ajouter à l'être individuel et d'en multiplier positivement l'expérience et l'espérance. À la société et à l'État car rien n'interdit, en raison de cette attirance, de tenir un rôle social, d'exercer citoyenneté, métier et fonction, de respecter et de promouvoir, de faire respecter les grandes valeurs qui maintiennent la machine sociale en bon état de marche. L'homosexualité n'est contraire ni à l'altruisme ni au dévouement ni au civisme pas même au patriotisme. C'est d'ailleurs plutôt la société — de moins en moins l'État, sous nos latitudes — qui tente d'entraver la liberté du citoyen homosexuel, de compromettre sa santé et de blackbouler sa joie de vivre !<sup>780</sup> »

En 2005, Diana-Adriana Lefter<sup>781</sup> fait une analyse du concept de beauté corporelle, tel qu'il est illustré dans quelques œuvres gidiennes. Pour elle, ce qui distingue la conception gidienne de la beauté, c'est que presque toujours l'adjectif beau est réservé au corps masculin, tandis que le corps féminin est à peine observé et décrit : « Il est à remarquer une préférence évidente des personnages gidiens pour le corps de l'homme : voilée chez André Walter pour qui la femme est un substitut de la sœur, réprimée chez Michel qui voit dans Marceline une mère protectrice, pleinement exprimée chez Corydon, dans un éloge direct de

---

<sup>779</sup> Idem.

<sup>780</sup> MEITINGER Serge, André Gide : *Corydon*, *Revue d'art et de littérature, musique*, op. cit.,

<sup>781</sup> LEFTER Diana-Adriana, née le 3 février 1976. Elle enseigne la littérature française des XVIIIe et XIXe siècles à l'Université de Pitesti, Roumanie. Elle prépare, à l'Université de Bucarest, une thèse sur la mythologie classique dans l'œuvre d'André Gide. Ses recherches des dernières années sont centrées principalement sur l'œuvre de Gide. Mentionnons *Le Regard*. *Le Langage*. *Le Corps*. Les pratiques corporelles dans les récits d'André Gide (1999), paru dans le volume *Journées de la Francophonie*, Iasi ; *Le mythe d'Œdipe chez André Gide* (2005), paru dans la revue *Coulisses*, Presses Universitaires de Franche-Comté.



l'homosexualité. C'est que tous ces personnages sont dominés par leur côté Narcisse et ils voient par conséquent dans le corps de l'homme d'à côté leur double qui est à connaître. Ensuite, ce sera la prise de conscience du propre corps et des désirs de la chair.<sup>782</sup> »

Dans *Corydon*, Gide n'arrête jamais de scruter le corps féminin, sinon pour remarquer, à l'instar de Darwin et de Stevenson, que la beauté des hommes dépasse, surtout pour les peuples sauvages, celle des femmes. Comme chez les animaux, le mâle possède en effet très souvent des ornements dont la femelle est dépourvue et qui souvent n'apparaissent qu'au moment de la reproduction sous la forme de "parure de noces", plus ou moins richement colorée. Les parades nuptiales sont presque toujours le fait du mâle seul et seraient des manœuvres destinées à séduire la femelle. « Le mâle a l'air en effet de faire souvent montre de ses ornements : le Paon étale les plumes de sa queue, le Chardonneret devant sa femelle tourne la tête d'un côté et d'autre, mettant ainsi en évidence l'éclat du disque écarlate qui encercle son bec ; de même lorsqu'il se livre à des exercices variés, il a l'air de vouloir faire admirer sa grâce ou son habileté. Les femelles seraient sensibles à ces ornements et à ces démonstrations et elles accorderaient leur préférence au mâle le plus beau par sa livrée ou au plus habile chanteur ou à celui qui exécuterait le mieux certaines parades. Il en résulterait une véritable sélection d'origine sexuelle.<sup>783</sup> »

#### e) *Corydon Citoyen* :

On doit ce sous titre à Monique Nemer, qui en 2006 a consacré un livre entier à *Corydon* intitulé *Corydon citoyen*. Monique Nemer trouve que l'« acte que représente *Corydon* excède en signification son contenu explicite.<sup>784</sup> » Monique Nemer retrace une histoire, « Celle d'une singulière confrontation entre la particularité et la norme, l'intime et le social, l'individuel et le collectif, sur un sujet également singulier : la sexualité - en l'occurrence, l'homosexualité. Confrontation assumée par un écrivain, donc provoquant le langage et la littérature. Mais interpellant aussi la Cité, ses chantages inavoués — tolérance contre silence, ses veuleries intellectuelles — n'"en" parlons pas, cela n'existera plus..., ses confortables partitions entre le privé et le public — partant, nulle considération de ce qui "ne nous regarde pas"<sup>785</sup> » laissant les sujets à leur déréliction.

---

<sup>782</sup> LEFTER Diana-Adriana, La beauté, concept évolutif et constitutif de la pensée gidienne, Universitatea din Pitești, 2005.

<sup>783</sup> REY Pierre, *La Sexualité, la vie sexuelle des animaux*.

<http://www.megapsy.com/Mental/Sexualite/016.htm>

<sup>784</sup> NEMER Monique, *Corydon Citoyen, essai sur André Gide et l'homosexualité*, Paris, Gallimard, 2006. p.11

<sup>785</sup> Ibid. p. 11, 12.

Selon Monique Nemer tout l'enjeu de *Corydon* est « la réfutation de ce *pré-jugé*, au terme d'une démonstration conduite "en naturaliste, en moraliste, en sociologue, en historien."<sup>786</sup> » Elle analyse l'effet de ce « Je » dans la célèbre phrase de Gide « Les pédérastes dont je suis » : « Un "Je" se confronte directement à ce qui était tenu pour indicible, ou éludé dans d'elliptiques périphrases, le constitue en objet passible de définitions personnellement assumées, s'empare du champ de parole qui le concerne. Plus de "Sont nommés tel ou tel ceux qui ... ", plus de discours de surplomb, d'extériorité. Ce "les pédérastes; dont je suis" est un formidable coup de boutoir dans des conventions langagières dont, on l'a vu à propos du procès Wilde, les enjeux vont bien plus loin qu'une réserve de bon ton.<sup>787</sup> »

En effet, André Gide dit n'avoir jamais entretenu de relations sexuelles avec aucun de ses amis. Dans une lettre écrite à Eugène Rouart en 1894 Gide affirme « Aucune de mes amitiés jusqu'à présent n'a été mêlée d'aucun charme ou trouble sensuel. [...] Et ce qui était vrai hier est encore vrai aujourd'hui ; il importe d'affirmer cela pour que l'amitié n'en soit pas compromise, et qu'on ne sente pas en elle un principe de perdition.<sup>788</sup> »

Monique Nemer remarque que la sexualité de Gide est immergée dans le silence : « Avec ses partenaires, dans l'immense majorité des cas, aucun échange verbal, sinon réduit au plus élémentaire. Il faut bien sûr se méfier des fausses symétries : le choix que fait Gide de jeunes garçons d'autres mondes que le sien est antérieur à son échec sexuel avec Madeleine.<sup>789</sup> »

Monique Nemer reproche à Gide, d'abord de défendre uniquement les pédérastes et d'abandonner les invertis, ensuite concernant les argumentations zoologiques dans *Corydon*. Pour elle, il est vrai que « les raisonnements de Gide, tirés de l'observation de "la grande doris blanche" et autres chiens, chiennes ou rossignols, sont aujourd'hui légèrement déconcertants, Pour relever davantage des argumentations naturalistes en vogue à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que de nos actuels modes d'analyse.<sup>790</sup> »

En parlant de *Corydon* Nemer dit : « Ce livre est, dans le très concerté jeu de miroir qu'il instaure avec *Si le grain ne meurt*, le premier *coming-out* de la part d'un écrivain de la stature de Gide, et que la méconnaissance dont il fait l'objet est une formidable injustice à l'égard de celui qui a dû tant batailler pour "être franc sans paraître cynique" et qui, pour cela, essuya tant de coups.<sup>791</sup> »

---

<sup>786</sup> Ibid. p. 56.

<sup>787</sup> Ibid. p. 26.

<sup>788</sup> *André Gide-Eugène Rouart, correspondance*, Volume 1, 1893 à 1901, Par David H. Walker, Presses universitaires de Lyon, 2006. Gide écrit ces phrases comme réponse à la proposition d'une relation sexuelle de la part de son ami Rouart.

<sup>789</sup> NEMER Monique, *Corydon Citoyen, essai sur André Gide et l'homosexualité*, op. cit., p. 151.

<sup>790</sup> Ibid. p. 32.

<sup>791</sup> Ibid. p.32.

Cette prise de conscience faisait également peur à Roger Martin du Gard qui écrit : « Ce secret souci d'une mission à accomplir; de longue date, ayant prévu la possibilité d'un scandale public, d'un procès en police correctionnelle, il s'est considéré comme une victime expiatoire prédestinée, l'homme qui doit payer de son repos, de son bonheur, le progrès de l'humanité, l'élargissement des idées vers une plus grande liberté de vie sexuelle : le Christ de l'homosexualité, le rédempteur.<sup>792</sup> »

Selon Monique Nemer : « Gide n'apprécie guère qu'on lui conteste d'avoir, le premier, pris pied en territoire inexploré. Martin du Gard avait sans doute vu juste en disant qu'il se voulait "le Christ de l'homosexualité". Et voilà que c'est Proust qu'on traite de "Messie du petit peuple des invertis."<sup>793</sup> »

Pour Gide, Wilde a rusé, Proust a nié. Gide écrit dans son *Journal* en 1921 : « J'ai lu les dernières pages de Proust (numéro de décembre de *La N.R.F.*) avec, d'abord, un saut d'indignation. Connaissant ce qu'il pense, ce qu'il est, il m'est difficile de voir là autre chose qu'une feinte, qu'un désir de se protéger, qu'un camouflage [...] Bref, la lâcheté générale aidant, je ne connais aucun récit qui, plus que la *Sodome* de Proust, soit capable d'enfoncer l'opinion dans l'erreur.<sup>794</sup> »

Selon Monique Nemer Gide est depuis *Corydon* un martyr ; elle rappelle la citation de Mauriac « La grandeur de Wilde, celle de Verlaine, il savait bien que c'est d'avoir payé dès ici-bas jusqu'à la dernière obole. Je crois qu'à certains moments Gide s'est voulu martyr. Un soir, il y a bien des années, il m'a parlé avec nostalgie de la prison où Gustave Hervé expiait ses opinions antimilitaristes.<sup>795</sup> » Cela n'empêche pas qu'« On en veut à Gide de s'être mis dans un assez mauvais cas par plusieurs erreurs, tactiques ou plus gravement idéologiques. Cette manière de garder *Corydon* dans le "genre" des anciens traités, qui autorise tous les discours d'évitement – ce que ne permettra justement pas *Si le grain ne meurt*. Sa partition des invertis en "normaux" et "anormaux" puisque "l'homosexualité, tout de même que l'hétérosexualité, a ses dégénérés, ses viciés et ses malades"<sup>796</sup>, ce qui vaut à Gide, dans *Inversions*, un article très mitigé [...].<sup>797</sup> »

Nemer conclut : « Dans ce début de XXe siècle, en France et s'agissant des homosexuels, il y a bien une sorte de "pacte social" mais il est fondé sur un non-dit : qu'ils taisent et masquent

---

<sup>792</sup> MARTIN DU GARD Roger, *Notes sur André Gide, 1913-1951*, op.cit. p. 296.

<sup>793</sup> NEMER Monique, *Corydon Citoyen, essai sur André Gide et l'homosexualité*, op. cit., p. 190

<sup>794</sup> GIDE André, *Journal*, op. cit., journal de 1921, p. 705.

<sup>795</sup> MAURIAC François, *La victoire de Spartacus*, op. cit., Cité par Monique Nemer, *Corydon Citoyen*, Gallimard 2006. p.266.

<sup>796</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 30.

<sup>797</sup> NEMER Monique, *Corydon Citoyen, essai sur André Gide et l'homosexualité*, op. cit., chapitre II, page 71.

leur "particularité" et l'on fera, également sans en rien dire, comme si la citoyenneté leur était ouverte. Au prix d'un double mensonge.<sup>798</sup> »

Le livre de Monique Nemer constate donc comme d'autres que Gide est le premier écrivain européen à faire un *coming-out* en publiant *Corydon* en 1924 avant que l'expression ne soit inventée. Mais elle s'intéresse d'abord aux conditions de la prise de parole de Gide. Elle étudie ensuite celui qu'on appelle alors le "contemporain capital" et qui décide de mettre cette notoriété au service d'une cause : le "droit de cité" pour l'homosexualité et de citoyenneté pour l'homosexuel. Nemer situe donc les enjeux de la prise de parole gidienne sur l'homosexualité, non au seul plan de l'histoire littéraire mais à celui, plus large, de l'histoire des mentalités. On constate une évolution des mentalités qui rend de plus en plus acceptable les vies homosexuelles. Grâce à *Corydon*, aux écritures des écrivains militants, aux études *queer* et aux *culturel studies*, l'homosexualité connaît aujourd'hui une plus grande liberté que dans le passé. La censure explicite est abolie, les artistes sont libres de s'exprimer, ce qui laisse supposer que notre société évolue vers une plus grande tolérance.

---

<sup>798</sup> Ibid., chapitre VII, p. 252.



**Conclusion : l'effet *Corydon***



Après avoir suivi l'évolution de la critique de *Corydon* depuis 1924 jusqu'à nos jours, nous remarquons que les prises de positions varient selon l'époque et selon les changements des mœurs qui l'accompagnent. Dès la publication de *Corydon* jusqu'à la fin des années 30, la plupart des critiques s'acharnèrent contre *Corydon*. C'est la période de réprobation plus ou moins forte, à fondement moral et politique. En défendant plus particulièrement la pédérastie, Gide représentait, aux yeux de François Porché, un « perversificateur des jeunes ». Alors que l'accusation de désorienter la jeunesse paraît à Roger Martin du Gard comme « l'ancienne accusation que l'on porte contre tous les émancipateurs de l'esprit.<sup>799</sup> » Certains critiquent le ton militant de Gide, d'autres encore reprochent à Gide la structure dialogique du texte qui lui permettait de se cacher derrière *Corydon* et son médecin au lieu de prendre la parole en son nom. Et finalement, ceux qui ne cherchaient dans ce livre ni scandale, ni l'appui militant d'une théorie, sont un peu déçus de la forme et du style "médiocre".

Des bouleversements idéologiques, sociaux, et des valeurs morales, vont amener à une nouvelle réception de *Corydon* et à d'autres appréciations de Gide. Les critiques vont s'intéresser à l'aspect littéraire, à l'argumentation, à l'énonciation.

Pendant les années cinquante et soixante, on trouve des critiques qui défendent *Corydon* soit par tolérance à l'égard de l'homosexualité, soit parce qu'ils apprécient le livre du point de vue humain et des droits universels de citoyenneté de l'homosexuel. D'autres valorisent l'audace et admirent le courage de Gide de s'engager à titre personnel, tels Sartre, Ramon Fernandez et l'écrivain américain Basil Woon. Mais même chez des critiques sévères l'admiration pour le courage de Gide et le défenseur des droits humains peut percer.

Quant à ceux qui critiquent Gide ouvertement et sans concession, on trouve d'abord ceux qui s'attaquent à la forme littéraire que Gide adopte pour *Corydon*, estiment le livre « scandaleux », « dégoûtant » et refusent cette normalisation de la pédérastie. certains pensent que Gide transforme *Corydon* en manifeste pour le rajeunissement des « valeurs sur lesquelles nous vivons », ce qui ne serait selon eux qu'une nostalgie d'adolescence.<sup>800</sup> »

Depuis les années 1970 jusqu'aux débuts des années 90, plusieurs facteurs permettent de comprendre l'évolution de la réception de *Corydon* comme liée à l'émergence de la différence entre genre et sexe, et à la théorie *queer*. Les mouvements *queer* se développent à partir de la décennie 90 et prennent en compte l'homosexualité, la bisexualité et le transsexualisme. La théorie *queer* s'origine en partie d'une lecture américaine de textes initialement venus de France. Pour ce qui nous concerne une lecture des philosophes, parmi lesquels Foucault

---

<sup>799</sup> *Les Prix Nobel en 1947*, p. 90.

<sup>800</sup> MOUTOTE Daniel Moutote, « *Corydon en 1918* », op. Cit. pp. 9-24



occupe une place essentielle, ainsi qu'une lecture renouvelée et très souvent en traduction d'écrivains comme Proust et Gide. Cela se produit pour la première fois avec *Sodome et Gomorrhe* de Proust, avec *Corydon* et aussi avec l'autobiographie gidienne *Si le grain ne meurt*. En associant la subjectivité à la pédérastie, ces textes peuvent être considérés comme des modèles de l'écriture autobiographique *queer*. Il en résulte que ces théories proposent une nouvelle lecture des identités et des différences sexuelles et vont de pair avec une modification de la réception de *Corydon*.

En fait la libération sexuelle dans la société européenne permet la diversification et la multiplication des évocations de l'homosexualité dans les écrits contemporains.

Après *Corydon* l'homosexualité sera de plus en plus présente dans la littérature française : en 1928 paraît *Le Livre Blanc* de Jean Cocteau où le poète évoque sa douloureuse éducation sentimentale et sexuelle, ses premières tendances homosexuelles, son combat pour essayer de rentrer dans la "normalité", puis l'acceptation de sa différence.

*Le Condamné à Mort*, un poème de Jean Genet paraît en 1942. Alors qu'il est interné à la prison de Fresnes pour vol, il écrit *Le Condamné à mort*, qu'il dédie à un jeune assassin, Maurice Pilorge, guillotiné le 17 mars 1939 à Saint-Brieuc, personnage qui le fascine et qui sera l'objet des phantasmes décrits dans le poème. Genet y développe les thèmes de l'amour entre prisonniers, de la fascination pour le beau voyou et de l'homosexualité. Genet reprend ce thème et met en parallèle ses années de prison dans les romans *Miracle de la Rose* 1946, *Notre-Dame-des-Fleurs* 1951, *Querelle de Brest* 1947.

Après avoir reçu le Prix Médicis pour son roman *l'Opoponax* en 1964, Monique Wittig publie en 1969 *Les Guérillères*, un roman qui décrit la vie et les rites d'une communauté entièrement composée de femmes, vivant entre elles et partageant une sexualité lesbienne. La deuxième moitié du roman raconte la lutte armée de ces femmes. Ce roman a été traduit en anglais, pour paraître aux États-Unis en 1971. En 1973 paraît *Le Corps lesbien* par lequel Wittig veut montrer que seul le mouvement des femmes a été capable, dans un contexte en rupture totale avec la culture mâle, de faire naître des textes lesbiens, textes écrits par des femmes uniquement pour des femmes insoucieuses de l'approbation masculine. En 1976 paraît *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* de Wittig, puis en 1992 *La Pensée straight*. L'homosexualité devient une fabrique à laquelle les écrivains contribuent, et la sexualité fait partie explicitement des conditions d'écriture. Se développent des formes d'écriture subjectives, qui parlent de questions spécifiques. Les apparitions multiples de personnages homosexuels vont ouvrir la question de l'existence d'une littérature homosexuelle, gay ou lesbienne.

L'écrivaine et féministe américaine Gertrude Stein qui passa la majeure partie de sa vie en France publie en 1933 son *L'Autobiographie d'Alice B. Toklas*. Posant ainsi la question de la place de son amante dans son écriture.

Adrienne Monnier l'écrivain et poétesse française ouvre une librairie "*La Maison des Amis des Livres*", à la rue de l'Odéon, à Paris. Elle considère que son activité de libraire ne s'arrête pas à la location ou à la vente d'un livre. Il faut y ajouter l'animation du lieu. Elle organise des séances de lecture publique, des réunions intimes, amicales ou de véritables spectacles autour de Jules Romain, Cocteau, Samuel Butler, James Joyce, Francis Jammes etc.

En 1978 Dominique Fernandez publie *L'Étoile Rose* qui présente la confession d'un homosexuel puis *Dans la main de l'ange* en 1982 ; présenté sous la forme d'un long monologue, l'ouvrage constitue la biographie fictive du cinéaste italien Pier Paolo Pasolini. En mettant l'accent sur les engagements contradictoires, la pente sceptique, et l'homosexualité perverse de Pasolini, Dominique Fernandez a provoqué la colère de plusieurs des amis, disciples et admirateurs de l'auteur de *Théorème*.

Les succès rencontrés par les écrivains gays et les écrivaines lesbiennes à cette époque contribue à son tour à créer une culture gay qui va se ressourcer dans les œuvres classiques. *Corydon* a déclenché des critiques et des débats infinis dans le milieu littéraire, et porte ses fruits sur l'évolution des mœurs. Avec *Corydon* et son rejet des normes de l'hétérosexualité, voire sa vocation à naturaliser l'homosexualité, on va voir émerger progressivement de nouvelles questions discordantes notamment pour une société à domination hétérosexuelle. Le débat n'est plus seulement discriminatif, mais ces thèmes heurtent de front les idéaux religieux ou civiques qui assurent à la famille un fondement naturel.

Parmi la grande diversité de mises en cause de la famille depuis le siècle des Lumières, il faut noter que le cri de Gide « Familles, je vous hais ! Foyers clos ; portes refermées ; possessions jalouses du bonheur.<sup>801</sup> » va être entendu avec une particulière netteté.

C'est un texte littéraire qui assure à ce cri contre la famille cet écho considérable, devançant ainsi les récentes théories des *Gender studies*. Les familles constituent, selon Gide, un obstacle à la liberté du plaisir et à l'accomplissement subjectif. Gide n'avait certainement pas prévu les conséquences lointaines et paradoxales de cette déclaration, et s'étonnerait certainement des débats actuels autour du mariage homosexuel et de l'homoparentalité.

Les homosexuels réclament aujourd'hui non seulement leur droit à vivre en couple, mais aussi l'accès au mariage afin d'obtenir une véritable égalité de statut par rapport aux hétérosexuels.

---

<sup>801</sup> GIDE André, *Les Nourritures Terrestres*, op. cit., livre IV, chapitre 1

Le mariage homosexuel « serait donc le cheval de Troie de l'homoparentalité.<sup>802</sup> »

A 74 ans, Jacques Derrida évoque pour *Le Monde* son œuvre, son itinéraire et la trace qu'il pense avoir laissée. Cette interview est publiée dans *Le Monde* du 19 août 2004, quelques jours après sa mort. En expliquant la valeur religieuse du mariage Derrida évoque son désir de supprimer le concept de mariage des pays laïques et demande qu'en lui substitue une union civile : « Si j'étais législateur, je proposerais tout simplement la disparition du mot et du concept de "mariage" dans un code civil et laïque. Le "mariage", valeur religieuse, sacrée, hétérosexuelle avec vœu de procréation, de fidélité éternelle, etc. (...) En supprimant le mot et le concept de "mariage", cette équivoque ou cette hypocrisie religieuse et sacrée, qui n'a aucune place dans une constitution laïque, on les remplacerait par une "union civile" contractuelle, une sorte de PACS généralisé, amélioré, raffiné, souple et ajusté entre des partenaires de sexe ou de nombre non imposé.<sup>803</sup> »

Les réflexions sur le thème du mariage homosexuel amènent donc nécessairement à repenser la relation nature-culture que Gide envisage dans *Corydon*. Gide propose que là où on dit "contre-nature" le mot "contre-coutume" soit retenu et dans ce sens il cite Pascal : « J'ai grand-peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature.<sup>804</sup> » Par cette citation Gide affirme déjà à son époque par la bouche de Corydon que la coutume, la culture et les règles de la société dominant tellement notre vie et contrôlent tellement notre comportement qu'ils sont devenus une « seconde nature ». Si je cite les effets de la libération sexuelle sur le plan social, c'est parce je pense qu'il y a un vrai rapport d'influence entre cette liberté sexuelle et *Corydon*. La création littéraire donne les mots, la langue, les personnages une sorte de remaniement qui permettent des liens sociaux. Gide a donc ouvert la question, il anticipe son temps et ouvre à la possibilité d'études diversifiées de cette question.

En même temps qu'à cette évolution sociale, on assiste depuis quelques années à « un usage plus direct de la liberté d'expression, de la parole et de l'écriture. Les écrivains et les artistes mettent en relief les transformations subjectives de leur temps et surmontent les censures et les inhibitions. La contribution littéraire de Gide et des écrivains qui l'ont précédé ou bien qui l'ont suivi prend part à ce que la société occidentale vit aujourd'hui de liberté sexuelle et de changement de mœurs et de valeurs. Gide disait à propos de *Corydon* « je savais que j'avais

---

<sup>802</sup> LEROY Charlotte, *La question du mariage homosexuel*, Mémoire de master, Année universitaire 2004-2005, Lille 2, université du droit et de la santé, Faculté des sciences juridiques, politiques et sociales. p. 11.

<sup>803</sup> DERRIDA Jacques, Je suis en guerre contre moi-même, Propos recueillis par Jean Birbaum, *Le Monde*, article paru dans l'édition du 19 août 2004.

<sup>804</sup> Idem. p. 36. Gide cite Pascal.

raison ; mais je ne savais pas à quel point. »<sup>805</sup> Alain Goulet souligne que *Corydon* est la preuve par excellence de la modernité de Gide : « sa modernité tient d'abord à un individualisme qui sait se perdre de vue pour « manifester », jusqu'au martyre s'il le fallait, pour son *Corydon*.<sup>806</sup> »

Nous remarquons qu'à la fin de *Corydon*, le narrateur ne s'avoue jamais vraiment convaincu par les arguments de *Corydon*, mais la fin du dialogue est ambiguë et peut laisser penser que ses préjugés et certitudes ont été ébranlés : « Après qu'il eut fini, il demeura quelque temps dans l'attente d'une protestation de ma part. Mais, sans rien ajouter qu'un adieu, je pris mon chapeau et sortis, bien assuré qu'à de certaines affirmations un bon silence répond mieux que tout ce qu'on peut trouver à dire.<sup>807</sup> »

Gide a toujours cherché à faire réfléchir le lecteur en l'obligeant à remettre en question les valeurs admises et les idées reçues. De son cri contre la famille jusqu'à son engagement temporaire en faveur de la révolution soviétique, en passant par la dénonciation de l'exploitation coloniale au Congo, son œuvre témoigne d'engagements successifs mais qui n'ont jamais cessé. Dans ses écrits Gide s'est dressé contre les préjugés de son temps mais son influence est moins redevable à ses engagements politiques qu'à son art.

Gide note dans son *Journal* : « Toute notre vie s'emploie à tracer de nous-mêmes un ineffaçable portrait. Le terrible, c'est qu'on ne le sait pas ; on ne songe pas à se faire beau. On y songe en parlant de soi ; on se flatte ; mais notre terrible portrait, plus tard, ne nous flattera pas. On raconte sa vie et l'on se ment ; mais notre vie ne mentira pas ; elle racontera notre âme, qui se présentera devant dieu dans sa posture habituelle.<sup>808</sup> » Gide qui a le mensonge « en horreur » a décodé son homosexualité en la transformant en écriture, la mettant à portée d'être lue par ses publics. Autrement dit, la sexualité de Gide a participé à la réalisation de son œuvre, il y verse, mais avec style sa vie privée et son intimité. Pour lui l'artiste doit « non pas raconter sa vie telle qu'il l'a vécue mais la vivre telle qu'il la racontera.<sup>809</sup> »

Convaincu que l'identité se construit, Gide a choisi de se dire et de se construire à travers *Corydon*. En créant son porte-parole, Corydon, l'autofiction apparaît comme un détournement fictif de l'autobiographie. Gide a créé un personnage reflet de lui-même : Corydon, un médecin qui expose les thèses de Gide et ose se présenter comme "pédéraste normal"

---

<sup>805</sup> GIDE André, *Journal II*, janvier 1946. p. 1017.

<sup>806</sup> GOULET Alain, Inquiéter tel est mon rôle, *le Magazine Littéraire*, mars 2009, N°484. P. 74.

<sup>807</sup> GIDE André, *Corydon*, op. cit., p. 128.

<sup>808</sup> GIDE André, *Journal*, 1889-1939. op. cit, p.29.

<sup>809</sup> Idem. p.29.

*Corydon* est donc une quête de soi et de la vérité. Comme on l'a déjà indiqué à travers *Corydon* Gide voulait se libérer, se créer, se construire soi-même et libérer les homosexuels des préjugés et des déterminants familiaux.

Gide travaillait à produire une image de soi à l'intérieur de son œuvre. Chez lui la vie et l'écriture ne se séparent pas. Il existe pour écrire, et a fait de l'écriture l'œuvre de sa vie.

« Ainsi derrière le moraliste homosexuel entreprenant de se justifier, se cache l'artiste homosexuel.<sup>810</sup> » Parce qu'il a choisi de devenir sa vérité, il est un exemple irremplaçable, pour Pierre Lepape qui salue en lui « Cette manière audacieuse de vivre son œuvre et ses idées, de verser sa vie dans son écriture.<sup>811</sup> »

La vie de Gide semble lui fournir la matière de son œuvre. Le sentiment de ne pas être comme les autres l'oblige à l'identification permanente, à la reproduction de miroir en miroir par la forme de la mise en abîme qui pousse à l'extrême ses personnages influencés par la haine, la révolte, l'amour et la crise morale. Gide est toujours à la recherche de l'identité ; sans se découvrir il en sauvegarde pleinement la multiplicité.

---

<sup>810</sup> MOROT Edouard, Comptes rendus, sur Patrick Pollard, *Ecriture et homosexualité, André Gide homosexuel moraliste*. Newhaven, Yale University Press, 199, p. 106, 107.

<sup>811</sup> LEPAPE Pierre, Gide les plus modernes des classiques, *Le magazine littéraire*, N° 484 mars 2009.p. 68.

## **Annexe**

### **Les trois préfaces de *Corydon***



## Préface

### De l'édition définitive (1924)

Mes amis me répètent que ce petit livre est de nature à me faire le plus grand tort. Je ne pense pas qu'il puisse me ravir aucune chose à quoi je tiens; ou mieux: je ne crois pas tenir beaucoup à rien de ce qu'il m'enlèvera: applaudissements, décorations, honneurs, entrées dans les salons à la mode, je ne les ai jamais recherchés. Je ne tiens qu'à l'estime de quelques rares esprits, qui, je l'espère, comprendront que je ne l'ai jamais mieux méritée qu'en écrivant ce livre et qu'en osant aujourd'hui le publier. Cette estime, je souhaite de ne pas la perdre; mais certainement, je préfère la perdre plutôt que de la devoir à un mensonge, ou à quelque malentendu.

Je n'ai jamais cherché de plaire au public; mais je tiens excessivement à l'opinion de quelques-uns; c'est affaire de sentiment et rien ne peut contre cela. Ce que l'on a pris parfois pour une certaine timidité de pensée, n'était le plus souvent que la crainte de contrister ces quelques personnes; de contrister une âme, en particulier, qui de tout temps me fut chère entre toutes<sup>812</sup>. Qui dira de combien d'arrêts, de réticences et de détours est responsable la sympathie, la tendresse? - Pour ce qui est des simples retards, je ne puis les tenir pour regrettables, estimant que les artistes de notre temps pèchent le plus souvent par grand défaut de patience. Ce que l'on nous sert aujourd'hui eût souvent gagné à mûrir<sup>813</sup>. Telle pensée qui d'abord nous occupe et nous paraît éblouissante, n'attend que demain pour flétrir. C'est pourquoi j'ai longtemps attendu pour écrire ce livre, et, l'ayant écrit, pour l'imprimer. Je voulais être sûr que ce que j'avançais dans *Corydon*, et qui me paraissait évident, je n'allais pas avoir bientôt à m'en dédire. Mais non: ma pensée n'a fait ici que s'affermir, et ce que je reproche à présent à mon livre, c'est sa réserve et sa timidité. Depuis plus de dix ans qu'il est écrit exemples, arguments nouveaux, témoignages, sont venus corroborer mes théories. Ce que je pensais avant la guerre, je le pense plus fort aujourd'hui. L'indignation que *Corydon* pourra provoquer, ne m'empêchera pas de croire que les choses que je dis ici doivent être dites. Non que j'estime que tout ce que l'on pense doit être dit, et dit n'importe quand - mais bien ceci précisément, et qu'il faut le dire aujourd'hui.

---

<sup>812</sup> Madeleine.

<sup>813</sup> Cf. « Je tiens que le défaut des œuvres d'aujourd'hui vient de ce qu'elles naissent avant terme, et que l'artiste ne se donne plus le temps de les porter » (lettre dédicatoire à Jacques Copeau, En marge des *Caves du Vatican*, T. I de l'édition de la Pléiade, 2009, p. 1195-1196).



Certains amis, à qui d'abord j'avais soumis ce livre, estiment que je m'y occupe trop des questions d'histoire naturelle — encore que je n'aie point tort, sans doute, de leur accorder tant d'importance ; mais, disent-ils, ces questions fatigueront et rebuteront, les lecteurs.  
— Eh parbleu ! c'est bien ce que j'espère. Je n'écris pas pour amuser et prétends décevoir dès le seuil ceux. qui chercheront ici du plaisir de l'art, de l'esprit ou quoi que ce soit d'autre enfin que l'expression la plus simple d'une pensée très sérieuse.

Encore ceci

Je ne crois nullement que le dernier mot de la sagesse soit de s'abandonner à la nature, et de laisser libre cours aux instincts ; mais je crois qu'avant de chercher à réduire et domestiquer ceux-ci, il importe de les bien comprendre — car nombre des disharmonies dont nous avons à souffrir ne sont qu'apparentes et dues uniquement à des erreurs d'interprétation.

Nov. 1922

## Préface

### De la seconde édition (1920)

Je me décide après huit ans d'attente à réimprimer ce petit livre. Il parut en 1911, tiré à douze exemplaires<sup>814</sup>, lesquels furent remisés dans un tiroir — d'où ils ne sont pas encore sortis. Le *Corydon* ne comprenait alors que les deux premiers dialogues, et le premier tiers du troisième. Le reste du livre n'était qu'ébauché. Des amis me dissuadaient d'achever de l'écrire. «Les amis, dit Ibsen, sont dangereux non point tant par ce qu'ils vous font faire, que par ce qu'ils vous empêchent de faire. » Les considérations que j'exposais dans ce petit livre me paraissaient pourtant des plus importantes et je tenais pour nécessaire de les présenter. Mais j'étais d'autre part très soucieux du bien public, et prêt à celer ma pensée dès que je croyais qu'elle pût troubler le bon ordre. C'est bien aussi pourquoi, plutôt que par prudence personnelle, je serrai *Corydon* dans un tiroir et l'y étouffai si longtemps. Ces derniers mois néanmoins je me persuadai que ce petit livre, pour subversif qu'il fût en apparence, ne combattait après tout que le mensonge, et que rien n'est plus malsain au contraire, pour l'individu et pour la société, que le mensonge accrédité. Ce que j'en dis ici, après tout, pensais-je, ne fait point que tout cela soit. Cela est. Je tâche d'expliquer ce qui est. Et puisque l'on ne veut point, à l'ordinaire, admettre que cela est, j'examine, je tâche d'examiner, s'il est vraiment aussi déplorable qu'on le dit - que cela soit.

---

<sup>814</sup> En réalité Arnold Naville signale que *C.R.D.N.* a été tiré en 1911 à 21 exemplaires (plus I), sur papier Hollande.

**Préface**  
**De la traduction Américaine**  
**(1950)**

Un interviewer suédois vint à Neuchâtel où j'achevais de me remettre d'une crise cardiaque. D'ordinaire je ne me prête pas aux interviews; mais je venais de recevoir le prix Nobel ; ce Journaliste était correspondant du *X* ... de Stockholm ; Je ne pouvais décemment l'éconduire au surplus. Il était charmant et, de la conversation que j'eus avec lui, je garde un excellent souvenir. Avant de me quitter il me demanda s'il n'était aucun de mes livres que je regrettais d'avoir écrit ? Faisait-il allusion à mon *Retour de l'U.R.S.S.* ? Je le regardais ; et comme en me posant sa question il s'efforçait de sourire avec finesse, je pensai qu'il s'agissait plutôt de *Corydon*. Je répondis, sans aucun sourire, que j'aurais certainement renoncé au prix Nobel plutôt que de désavouer n'importe lequel de mes écrits. Aucun titre pourtant n'avait été prononcé; mais lorsque l'interviewer me demanda, sitôt ensuite, quel était celui de mes livres que je considérais comme le plus important, c'est sans hésitation aucune que je nommai *Corydon*. Je le priai toutefois de ne point faire état de cette déclaration, laquelle risquait de paraître paradoxale (Je n'aime pas les paradoxes) et de prendre un air de défi fort désobligeant pour les amis que je pouvais avoir en Suède : l'on m'avait accordé le prix Nobel *malgré* ce livre; sans l'ignorer, celui déjà devait me suffire; il y aurait discourtoise arrogance de ma part à venir rappeler trop haut ce que certains s'efforçaient peut-être d'oublier.

Mais que *Corydon* soit le plus important de mes livres, c'est ce dont je reste convaincu; et convaincu de même qu'un jour viendra où l'on s'apercevra de son importance. Je compte un peu sur l'Amérique pour le sortir de dessous le boisseau où on l'a maintenu en France; où je l'avais moi-même placé, précautionneusement et par crainte d'un scandale inutile. On a dit que le désir du scandale m'avait poussé à l'écrire; tout au contraire, le scandale que ce livre pouvait provoquer, j'ai tout fait pour atténuer ; et déjà dans sa forme même: si j'avais à le récrire aujourd'hui, ce serait sur un ton bien plus affirmatif et sans plus aucune ironie; d'une part parce que ma voix a pris plus d'assurance, et parce que j'ai pu me rendre compte que j'avais raison bien plus que je n'osais croire d'abord. Et je ne le publiai d'abord que « sous le manteau », je veux dire : à un nombre restreint d'exemplaires, hors commerce ; et même l'édition vulgaire que j'en donnai plus tard sortit doucement, sans réclame ni battage, sans envoi aux Journalistes et chroniqueurs. Je savais que le livre pouvait attendre. Son heure, en

France du moins, n'est pas encore venue. Elle l'est peut-être en Amérique ? La publication et diffusion du rapport Kinsey<sup>815</sup> me permet de le supposer, de l'espérer.

Je ne me dissimule pas l'insuffisance et les imperfections de ce livre. Mais tel qu'il est peut être ( et je ne puis le récrire) je me tiendrai pour satisfait s'il contribue à dénoncer le camouflage de mensonge, de convention et d'hypocrisie qui obscurcit encore le plus harcelant problème humain. *Dia voluptas*, disait Lucrèce, *dux vitae*<sup>816</sup>.

André Gide, *mars 1949*.

---

<sup>815</sup> Ce volumineux rapport sur Le Comportement sexuel de l'homme, publié par Alfred Kinsey en 1948 (Philadelphie, W. B. Saunders ; traduit la même année en français aux éditions de Pavois), établissait notamment que 37% des adultes males avaient eu au moins une expérience homosexuelle.

<sup>816</sup> Lucrèce, De la nature des choses, II, 172 : « la divine volupté » « guide de la vie ».



## **BIBLIOGRAPHIE**



### **Œuvres d'André Gide ( éditions originales)**

*Le Traité du Narcisse*, Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1891.

*La Tentative amoureuse*, Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1893.

*Paludes*, Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1895.

*Le Prométhée mal enchaîné*, Paris, Mercure de France, 1899.

*L'Immoraliste*, Paris, Mercure de France, 1902.

*Prétextes, réflexions sur quelques points de littérature et de morale*, Paris, Mercure de France, 1903.

*La Porte étroite*, Paris, Mercure de France, 1909.

*Nouveaux Prétextes, réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*, Paris, Mercure de France, 1911.

*Les Caves du Vatican*, Paris, Nouvelle Revue Française, 1914. 2 vol.

*La Symphonie pastorale*, Paris, Gallimard, 1919.

*Si le grain ne meurt*, Brügge, Sainte-Catherine, 1920-21. 2 vol.

*Corydon*, Paris, Gallimard, 1924.

*Incidences*, Paris, Gallimard, 1924.

*Les Faux-Monnayeurs*, Paris, Gallimard, 1925.

*Le Journal des Faux-Monnayeurs*, Paris, Eos, 1926.

*Geneviève*, Paris, Gallimard, 1936.

*Retour de l'U.R.S.S.*, Paris, Gallimard, 1936.

*Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S.* – Paris, Gallimard, 1937.

*Thésée*, Paris, Gallimard, 1946.

*Et nunc manet in te*, Neuchâtel, Richard Heyd, 1947.

*Ainsi soit-il ou les jeux sont faits*, Paris, Gallimard, 1952.

*Journal, I, 1887-1925*, éd. établie, présentée et annotée par Éric Marty et Martine Sagaert, Paris, Gallimard, 1996.

*Journal, II, 1926-1950*, éd. établie, présentée et annotée par Martine Sagaert, Paris, Gallimard, 1997

GIDE André, *Romans et récits*, Tome 1, Œuvres romanesques et théâtrales, Dirigé par MASSON Pierre, Gallimard Bibliothèque de la Pléiade, 2009.

GIDE André, *Romans et récits*, Tome 2, Œuvres lyriques et dramatiques, Dirigé par MASSON Pierre, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2009.



## Correspondance

*André Gide - Claudel Paul, Correspondance, 1899-1926*, N.R.F. Gallimard 1949.

*André Gide- Dorothy Bussy, Correspondance*, Cahiers André Gide 9, Gallimard, 1979.

*André Gide- Dorothy Bussy, Correspondance*, Cahiers André Gide 10, Gallimard, 1981.

*André Gide- Dorothy Bussy, Correspondance*, Cahiers André Gide 11, Gallimard, 1982

*André Gide –Jammes, Correspondance*, in *André Gide- Claudel Paul, Correspondance, 1899-1926*, N.R.F. Gallimard 1949.

*André Gide– Rouart, Correspondance*, I. Par André Gide, Eugène Rouart, et David H. Walker, Presses universitaire de Lyon, septembre 1894.

*André Gide- Schlumberger, Correspondance*, Paris, Gallimard, 1993.

*André Gide-Paul Valéry, Correspondance, 1890-1942*, Paris, Gallimard, 1973.

*André Gide- Marc Allégret, Correspondance 1917-1949*, Edition établie par Pierre Masson et Jean Claude, Paris, Editions Gallimard, collection des Cahiers André Gide, novembre 2005.

*André Gide-François Mauriac 1912-1950, Correspondance*, in, Cahiers André Gide 2, Paris, Gallimard, 1971.

## Ouvrages critiques :

### A

AHLSTEDT Eva, *André Gide et le débat sur l'homosexualité*, Göteborg, Acta universitatis Gothoburgensis, 1994.

ALIBERT. F. P, *En Marge D'André Gide, Paris, 1930. Texte en ligne*, <http://www.gidiana.net/alibert.htm>

APTER Emily, *André Gide and the code of homotextuality*, Saratoga, CA, ANMA Library, 1987.

### B

BAGEMIHL Bruce, *Biological Exuberance, Animal Homosexuality and Natural Diversity* New York, St. Martin's Press 1999.

BENJAMIN Walter, *Essais*, tome II, 1935-1940, *André Gide et ses nouveaux adversaires*, traduits de l'allemand et préfacé par Maurice de Gandillac, in *Lettres de Paris*, 1936.

BISHOP Morris, *Normal and abnormal confessions*, *Review of literature* 28, january 1950.

BROSMAN Catharine Savage, *L'évasion anglaise*, in *Le Désir à L'œuvre, André Gide à Cambridge 1918-1998*, Éditions Rodopi, janvier 2000.

## C

COUROUVE Claude, *Les Vicissitudes de Corydon*, Folio 2235, février 1991, texte en ligne, [http://www.gidiana.net/DOSSIERS\\_CRITIQUES/CRIT\\_CORYDON/Courrouve\\_Corydon3.html](http://www.gidiana.net/DOSSIERS_CRITIQUES/CRIT_CORYDON/Courrouve_Corydon3.html)

CUSSET François, *Queer Critics, la littérature française déshabillée par ses homo-lecteurs*, PUF, 2002.

CUSSET François, *French Theory, Foucault, Derrida, Deleuze, & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, éd. La Découverte, Paris, 2003.

## D

DELAY Jean, *La jeunesse d'André Gide*, tome I, Gallimard 1956.

DELAY Jean, *La jeunesse d'André Gide*, tome II, Gallimard 1957.

DU BOS Charles, *Le Dialogue avec André Gide*, 1929, à Paris, au Sans pareil, 17 rue Froidevaux.

DUBOIS M, *L'Affaire Sokal, études culturelles et sociologie relativiste des sciences*, Revue française de sociologie, 1998, vol. 39, n°2.

DURAND André, *André Gide*, 1869-1951, Texte en ligne, [www.comptoirlitteraire.com/docs/147-gide.doc](http://www.comptoirlitteraire.com/docs/147-gide.doc)

## E

ELLMANN Richard, *Oscar Wilde*, 1984, traduit de l'anglais par Marie Tadié et Philippe Delamare, Paris, Gallimard, 1994.

## F

FERNANDEZ Ramon, *André Gide*, Paris, Corrêa, 1931.

FERNANDEZ Ramon, *Gide ou le courage de s'engager*, Paris, Klincksieck, 1985.

FEVRY Sébastien, *La mise en abyme filmique, essai de typologie*, Liège, CEFAL, 2000.

FREUD Sigmund, *Totem et Tabou*, Bibliothèque, Collection Payot, 1913.

FREUD Sigmund, *L'Homme aux rats*, Journal d'une analyse, 1909.

FORSTER E.M, *Corydon in Corydon*, Sunday times, 10 October 1971.

FORSTER E.M, *The critical heritage*, edited by Philip Gardner, London and Boston, 1973.

## G

GAUTIER Gérard, *Christ et Dieu dans l'œuvre d'André Gide*, Texte mis en ligne, <http://www.theolib.com/gide.html>

GAVILLET, Marcel, *Étude sur la morale d'André Gide*, Lausanne, Éd. du Revenandray, 1977.

GENOVA Pamela Antonia, *André Gide dans le labyrinthe de la mythotextualité*, imprimé aux États-Unis, West Lafayette, Purdue University Press, 1995.

GIDE Catherine, *Entretiens 2002-2003*, Paris, Gallimard, 2009.

GIDE Paul, *La Condition de la femme dans l'Antiquité*, 1867, réédité en 1885.

GOULET Alain, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Lettres Modernes, 1986.

GOULET Alain, Horizons anglais des fictions gidiennes, in Patrick Pollard, *André Gide et l'Angleterre*, Actes du colloque de Londres, 1985.

## J

JADIN Jean-Marie, *André Gide et sa perversion*, Paris, édition Arcanes, 1995.

## K

KHAYYAM Omar Khayyâm. *Roubaiyat*, traduction d'Armand Robin, Paris, Seuil, 1958.

KISNEY Alfred, *Le Comportement sexuel de l'homme*, Pavois, Paris, 1948.

## L

LAQUEUR Thomas, *La Fabrique du sexe*, Paris, Gallimard, 1992.

LEFTER Diana-Adriana, *La beauté, concept évolutif et constitutif de la pensée gidienne*, Universitatea din Pitești, 2005.

LEJEUNE Philippe, *Gide et l'autobiographie in André Gide 4, Méthodes de lecture*, Paris, Minard, 1974.

LEPAPE Pierre, *André Gide le messenger*, Paris, Seuil, 1997.

LEVay, *Queer Science, The Use and Abuse of Research into Homosexuality*, Cambridge, Mass, MIT Press, 1996.

LOEWEL Pierre, *Si le grain ne meurt par André Gide*, L'Avenir, 8 décembre 1926.

LUCEY Michael, *Gide's bent sexuality, politics, writing*, Oxford University press. 1995.

LUCRÈCE, *De la nature des choses*, traduction complète en vers français avec une préface et des sommaires d'André LEFÈVRE, Paris, société d'éditions littéraires, 1899.

## M

MAHFOUZ Naguib, *La Trilogie du Caire, traduite par Philippe Vigreux*, livre de Poche, Collection la pochothèque, Paris, 2007.

MAINGUENEAU Dominique, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Dunod, 1990.

MARTIN Claude, *La maturité d'André Gide, de Paludes à L'immoraliste*, Paris, Klincksieck, 1977.

MARTIN Claude, *André Gide par lui-même*, Paris, Seuil, coll. Écrivains de toujours, 1963.

MARTIN DU GARD Roger, *Notes sur André Gide, 1913-1951*, Paris, Gallimard, 1951.

MASSON Pierre, *Les lettres brûlées ou Le chef-d'œuvre inconnu d'André Gide*, BAAG, n° 78-79, avril-juillet 1988.

MASSON Pierre, et Jean CLAUDE, *André Gide et l'écriture de soi*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002.

MAURIAC François, *Les Paroles restent*, Paris, Grasset, 1985.

MERCIER CAMPICHE Marianne, *Retouches au portrait d'André Gide jeune*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1994.

MONTAIGNE Michel, *Essais*, édition établie par Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien Simonin, Paris, Gallimard, Collection de la Pléiade 2007.

MOUTOTE Daniel, *André Gide l'engagement 1926-1939*, Paris, Sedes 1991.

MOUTOTE Daniel, « *Corydon en 1918* », Paris, BAAG, n° 78-79, avril-juillet 1988.

## N

NAZIER François, *L'Anti-Corydon, Essai sur l'inversion sexuelle*, Paris, édition du siècle, 1924.

NEMER Monique, *Corydon Citoyen, essai sur André Gide et l'homosexualité*, Paris, Gallimard NRF, 2006.

## P

PARDO Antonio, *Aspectos médicos de la homosexualidad*, Nuestro Tiempo, Jul-Aug. 1995.

Le mythe de l'homosexualité animale, Traduit par Luiz Sérgio Solimeo.

PEYREFITTE Roger, *Propos secrets 1*, Albin Michel, Paris, 1977.

PEYREFITTE Roger, *Propos secrets 2*, Albin Michel, Paris, 1980.

POLLARD Patrick, *André Gide, Homosexual Moralist*, New Haven, Londres, Yale University Press, 1991.

PORCHÉ François, *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*, Paris, Grasset, 1927.

## Q

QUINT Léon Pierre, *André Gide, L'homme sa vie-son œuvre. Entretiens avec Gide et ses contemporains*, Paris, Stock, 1952.

## R

RAIMOND Michel, *Les critiques de notre temps et Gide*, Paris, Garnier frères, 1971.

ROUYEYRE André, *Le Reclus et le Retors, Gourmont et Gide*, Paris, Grès, 1927.

## S

SCHLUMBERGER Jean, *Madeleine et André Gide*, Paris, Gallimard, 1956.

SCHLUMBERGER Jean, *Notes sur la vie littéraire*, présentées et annotées par Pascal Mercier, Paris, Gallimard, 1999.

- SCHNYDER Peter, *André Gide et la tentation de la critique*, Paris, Intertextes, 1988.
- SEGAL Naomi, *Le Désir à L'œuvre, André Gide à Cambridge 1918, 1998*, Éditions Rodopi, Paris, janvier 2000.
- SEGAL Naomi, *Pederasty and Pedagogy*, Oxford, Clarendon Press, 1998.
- SIDONIE Rivalin-Padiou, *André Gide à corps défendu*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- SIMON Pierre-Henri, *André Gide et Dieu*, Librairie Armand Colin, 1951.
- SULEIMAN Susan, *Authoritarian Fictions, The Ideological Novel as a Literary Genre*, New York, Columbia University Press, 1983.
- SYKES Gerald, *Gide on Love and Life*, Capitol times, Paris, January 1950.

## T

- TAMAGNE Florence, *Histoire de l'homosexualité en Europe*, Berlin, Londres, Paris, 1919-1939. Paris, Seuil, 2000.
- TONNET- LACROIX Éliane, *Après-guerre et sensibilités littéraires (1919-1924)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991.

## V

- Van Rysselberghe Maria, *Les Cahiers de la Petite Dame, notes pour l'histoire authentique d'André Gide*, I, 1918- 1928, Paris, Gallimard, 1973.
- Van Rysselberghe Maria, *Les Cahiers de la Petite Dame, notes pour l'histoire authentique d'André Gide*, II, 1929- 1937, Paris, Gallimard, 1974.
- Van Rysselberghe, Maria, *Les Cahiers de la Petite Dame, notes pour l'histoire authentique d'André Gide*, III, 1937-1945, Paris, Gallimard, 1975.
- Van Rysselberghe, Maria, *Les Cahiers de la Petite Dame, notes pour l'histoire authentique d'André Gide*. IV, 1945-1951, Paris, Gallimard, 1977.

## W

- WERBER Bernard, *Le père de nos pères*, Paris, Livre de Poche, 2000.
- WILD Oscar, *Le Portrait de Dorian Gray*, Paris, Gallimard, coll. folio, 1992.
- WITTIG Monique, *Le corps lesbien*, Paris, éditions de minuit, 1973.
- WITTMANN Jean-Michel, *Si le grain ne meurt d'André Gide*, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2005.
- WOLFMAN Yaffa, *Engagement et écriture chez André Gide*, Paris, Librairie A-G Nizet, 1996.
- WOON Basil, *Gide's Corydon*, in English Edition, San Francisco news, january 23, 1950.

## Actes de Colloques :

AUFFRET Séverine et COLLIN Françoise, *Le planning familial en perspective*, Actes du colloque des 14 et 15 décembre 2007. Texte en ligne,

<http://www.planningfamilial.net/assets/files/cedif/FLCPFActesUH07.pdf>

DROUIN Michel et THEIS Raimund, *1918 dans l'itinéraire d'André Gide*, réédition du colloque de Paris, paru dans le BAAG, n° 78-79, avril-juillet 1988.

GOULET Alain et MASSON Pierre, *L'écriture d'André Gide*, Colloque de Cerisy, 14-31 août 1996, Tome I, *Genèses et spécificités*, Tome II, *Méthodes et discours*, Éditions Lettres Modernes, 1998, 1999.

GOULET Alain, *André Gide, Corydon, Si le grain ne meurt, les Faux-Monnayeurs, regards intertextuels*, Actes du colloque international organisé par, L'Association des Amis d'André Gide, les 12, 13, 14 janvier 1984 à Paris, textes réunis par Claude Martin

MASSON Pierre, *Les lettres brûlées ou Le chef-d'œuvre inconnu d'André Gide*, Colloque BAAG, n° 78-79, avril-juillet, Paris, 1988. Texte mis en ligne sur Gidiana le 15 décembre 1999.

[http://www.gidiana.net/DOSSIERS\\_CRITIQUES/COLLOQUE\\_1988/Masson\\_1\\_brulees.html](http://www.gidiana.net/DOSSIERS_CRITIQUES/COLLOQUE_1988/Masson_1_brulees.html)

POLLARD Patrick, Actes de colloques, dans *Corydon, Si le grain ne meurt, les Faux-Monnayeurs, regards intertextuels*, textes réunis par Claude Martin.

MASSON Pierre, « Genèse de *Si le grain ne meurt* ou la réécriture de soi » in *André Gide et écriture de soi : actes du colloque organisé à Paris les 2 et 3 mars 2001 par l'Association des Amis d'André Gide*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002, pp. 241-257

ROBERT Kopp et SCNYDER Peter, *André Gide et la tentation de la modernité*, actes du colloque de Mulhouse, 25-27 octobre 2001, Gallimard, Les Cahiers de la NRF, 2002.

ROSSIGNOL Marie-Jeanne et GUERLAIN Pierre, Journée, *Autour du livre de François Cusset, French Theory et des Cultural Studies*, 19 novembre 2004.

<http://transatlantica.revues.org/579>

LEROY Charlotte, *La question du mariage homosexuel*, Mémoire de master, Année universitaire 2004-2005, Lille 2, université du droit et de la santé, Faculté des sciences juridiques, politiques et sociales.

### **Ouvrages Collectifs**

- Collectif, *Les débuts littéraires d'André Walter à l'Immoraliste*, Cahiers André Gide – 1969.
- Collectif, *André Gide et notre temps*, Bulletin de l'Union pour la vérité, Réédition Gallimard, 1935.
- Collectif, *André Gide*, Catalogue de l'exposition du centenaire, Bibliothèque Nationale, 1970.
- Collectif, *Présence d'André Gide*, Catalogue de l'exposition de la Bibliothèque Royale de Belgique, 1970.
- Collectif, *Le centenaire*, Cahiers André Gide, Gallimard, 1972.

### **Articles et Revues :**

- BAZALGETTE Léon, *Europe*, n° 20, 15 août 1924, pp. 490-4. Texte en ligne, [http://www.gidiana.net/Comptes\\_rendus/Presse\\_Corydon/CR\\_Bazalgette\\_Corydon.html](http://www.gidiana.net/Comptes_rendus/Presse_Corydon/CR_Bazalgette_Corydon.html)
- BRANTLIGER Patrick et Meeùs Elke, L'avenir des Cultural Studies en Amérique du Nord. In, *Quaderni*. N. 47, Printemps 2002.
- CARDON Patrick et UZANNE Octave, Enquête l'homosexualité en littérature, *Les Marges*, N°19, mars-avril 1926.
- CHASSE Bernard, Lecture d'un brouillon de lettre à André Gide, *Études françaises*, vol. 30, n° 2, 1994. Texte en ligne, <http://www.erudit.org/revue/ETUDFR/1994/v30/n2/035944ar.pdf>
- DERRIDA Jacques, Je suis en guerre contre moi-même, Propos recueillis par Jean Birnbaum, *Le Monde*, article paru dans l'édition du 19 août 2004.
- DUTEURTRE Benoît, Noce gay pour petits-bourgeois, Le mariage homo est un non-sens, l'ultime lubie d'une minorité en manque de cause, *Libération*, le 2 juin 2004.
- ENDEWELD Marc, *L'homosexualité passée au crible du «Monde des Religions, Le Monde des Religions*, n°36, numéro double juillet-août.
- FARNOUX- REYNAUD Lucien, Corydon et sa muse, *Le Crapouillot*, avril 1928.
- FERNANDEZ Dominique, Un amour d'André Gide, *Le nouvel Observateur*, Semaine du 04/05/06.
- FERRÉ Jean-Luc, Une œuvre foisonnante, in Dossier *Les clés* n 428, du 15 au 21 février 2001.
- GAILLARD Catherine, Mouvement 804, artistes en résistance, *Solidarités*, n°48, 06/07/2004.
- GOULET Alain, Inquiéter tel est mon rôle, *le Magazine Littéraire*, mars 2009.

GRENIER J.-C. Note sur l'ambivalence des sentiments d'après Freud, *le Disque vert*, 2ème année, 3ème Série, N°1. 1924.

<http://homepage.mac.com/emmapeel/disquevert/freud/grenier.html>

GUERIN Danielle, Oscar Wilde, *Bulletin Bimestriel de la Société*, Paris, Numéro 4, août/septembre 2006.

HERY Nicolas, Université d'été du PS, timide "oui" de Lionel Jospin au mariage des couples du même sexe, *Têtu*, lundi 28 août 2006. Mis en ligne : [http://lezzone.over-blog.com/ext/http://www.tetu.com/rubrique/infos/infos\\_detail.php?id\\_news=10063](http://lezzone.over-blog.com/ext/http://www.tetu.com/rubrique/infos/infos_detail.php?id_news=10063)

JOSPIN Lionel, "Mariage homosexuel, un problème d'institutions", *Le Journal du dimanche*, 16 mai 2004.

KAUFMAN Jean-Claude, Devenir soi, ça se construit, *L'Express* du 23/02/2004, propos recueillis par Jacqueline Remy. Texte en ligne :

[http://www.lexpress.fr/actualite/societe/devenir-soi-ca-se-construit\\_490648.html](http://www.lexpress.fr/actualite/societe/devenir-soi-ca-se-construit_490648.html)

LANDRY Lionel, De L'Uranisme, *La Gazette médicale du Centre*, 15 décembre 1924.

LANG André, Au pays des hommes de Lettres, *Les Annales, Noir sur Blanc*, novembre 1929.

LESTRADE Didier, Interview, Le professeur Patrick Yeni au «Rapport», *Têtu*, n° 113, juillet-août 2006.

LEGENDRE Pierre, Le Crime du caporal Lortie, *Archives de sciences sociales des religions* Comptes rendus de Mohammed Hocine Benkheira, 24 octobre 2005. Mis en ligne :

<http://assr.revues.org/615>

LIÈVRE Pierre, André Gide, *Le Divan*, juillet -août 1927.

MARTIN Claude, André Gide et la fonction de la littérature, *La Revue des lettres modernes*, 1972

MAURIAC François, La victoire de Spartacus, in Souvenir d'André Gide, *La table ronde*, avril 1951 Numéro 40 - avril 1951.

MAURIAC Pierre, Parmi les ténèbres de la sexualité, *Gazette Médicale de France*, supplément littéraire, 15 septembre 1928.

MEITINGER Serge, André Gide : Corydon, *Revue d'art et de littérature, musique*, Librairie du gay savoir, Patrick Cintas, lundi, 14 avril 2008. Mis en ligne,

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/Andre-Gide-Corydon>

NOGUEZ Dominique, Les nourritures terrestres, *La Revue des lettres modernes*, 1971.

PERREAU Bruno, Faut-il brûler Legendre ? *Vacarme*, n°25, 2003.

REJA Marcel, "La Révolte des hannetons." *Mercur de France*, 1 mars 1928.



ROUSSEL Yves, *Les Temps Modernes*, mai-juin 1995, Le mouvement homosexuel français face aux stratégies identitaires.

SPIRE Antoine, Entretien avec Pierre Legendre : "Nous assistons à une escalade de l'obscurantisme", *Le Monde*, 23 octobre 2001. <http://sauv.free.fr/archives2/0,9187,3230--236120,00.html>

SARKOZY Nicolas, *Lettre à Luc Ferry*, le 23 juin 2006. Publiée par Julien Bordier, avec Reuters, sous le titre Mariage Gay : Sarkozy lance une réflexion, *L'Express* du 23 juin 2006. Mis en ligne : [http://www.lexpress.fr/actualite/societe/sarkozy-lance-une-reflexion\\_458933.html](http://www.lexpress.fr/actualite/societe/sarkozy-lance-une-reflexion_458933.html)

SARTRE Jean Paul, Gide vivant, *Les Temps modernes*, mars 1951.

SOUDAY Paul, *Le Temps*, 4 février 1926.

STEEL David, Gide et Freud, *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-février 1977, n°1.

THIBAUDET Albert, Une Lettre de France, *The London Mercury*, 1927.

Hommage à André Gide, Études-Souvenirs-Témoignages, *Capitole*, collection «Les Contemporains», Paris, 1928. Mis en ligne : <http://www.gidiana.net/Capitoleindex.htm#top>

Enquête sur André Gide, *Latinité, Revue des pays d'occident, janvier-avril 1931, tome VII*. Mis en ligne : <http://www.gidiana.net/latin.htm>

Hommage à André Gide, *Nouvelle revue Française*, Gallimard, Novembre 1951.

Le Centenaire de Gide, *La Quinzaine Littéraire*, N° 82, Du 1 au 15 novembre 1969.

Études gidiennes, *La revue des lettres modernes*, 1970.

Gide "le plus moderne des classiques", *Magazine Littéraire*, dossier coordonné par J.-C. Perrier et François Aubel, mars 2009.

### **Le Dossier de presse de Corydon, 1924.**

Disponible à partir de ce lien : <http://www.gidiana.net/Corydon.htm>

GERMAIN André, Les Essais : *Incidences, Corydon*, par André Gide, *La Revue européenne*, août 1924. Repris dans le *BAAG*, n° 47, juillet 1980, pp. 421-4

RICHARD Élie, *Images de Paris*, août 1924. Repris dans le *BAAG*, n° 46, avril 1980.

LE SIDANER Louis, *La Revue de l'Université*, 15 août 1924, n° 74-75, p. 63.

POULET Robert, *Sélection*, 15 août-15 septembre 1924, n° 58, pp. 249-51.

ARLAND Marcel, *Les Feuilles libres*, septembre-octobre 1924, n° 46, pp. 237-9.

DE GOURMONT Jean, *Mercure de France*, 1er octobre 1924. Repris dans le *BAAG*, n° 55, janvier 1982.

DE GOURMONT Jean, *Mercure de France*, mars, 1927. texte mis en ligne :  
[http://www.gidiana.net/Comptes\\_rendus/Presse\\_SGM/CR\\_Gourmont\\_SGM.html](http://www.gidiana.net/Comptes_rendus/Presse_SGM/CR_Gourmont_SGM.html)  
DESSON André, et André Harlaire, *Accords*, octobre-novembre 1924, n° 46, pp. 236-7.  
LIAUSU Jean-Pierre, *Illusions*, 6 novembre 1924, n° 55, pp. 414-6.  
D'AUTRY Georges, *Inversions*, 15 décembre 1924, n° 47, pp. 420-1.  
PETIT Georges, *La Revue nouvelle*, 15 décembre 1924, n° 46, p. 240.  
LANDRY Lionel, De L'Uranisme, *La Gazette médicale du Centre*, 15 décembre 1924, n° 53, pp. 123-7.  
DR VINCHON Jean, *Le Progrès médical*, 10 janvier 1925, n° 47, pp. 416-9.  
BAUER Gérard, *Les Marges*, mars-avril 1926.  
Bishop Morris, *The Saturday Review of Literature*, 28 janvier 1950, n° 55, pp. 406-8.

### Textes en ligne

Article Larousse, *André Gide*.

<http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Gide/121373#401892>

HELLEBOIS Philippe, *L'intuition d'André Gide*, 28/10/98.

[http://membres.multimania.fr/jlaccan/ornicar/ornicardigital/Articles\\_d\\_Ornicar\\_digital/lintuition\\_dandre\\_gide\\_par\\_philippe\\_hellebois\\_281098.htm](http://membres.multimania.fr/jlaccan/ornicar/ornicardigital/Articles_d_Ornicar_digital/lintuition_dandre_gide_par_philippe_hellebois_281098.htm)

RAYMOND Michel & CEZILLY Frank, *L'homosexualité chez les animaux*.

[http://www.evolutionhumaine.fr/michel/publis/pdf/raymond\\_2009\\_animaux\\_homo.pdf](http://www.evolutionhumaine.fr/michel/publis/pdf/raymond_2009_animaux_homo.pdf)

REY Pierre, *La Sexualité, la vie sexuelle des animaux*.

<http://www.megapsy.com/Mental/Sexualite/016.htm>

VAN DEN ABEELE Andries, *André Gide*, Bruges et les Presses Sainte Catherine, 1890-

1900. [http://www.andre-gide.fr/pdf/142\\_Van\\_Den\\_Abeele.pdf](http://www.andre-gide.fr/pdf/142_Van_Den_Abeele.pdf)

STEEL David, « Gide à Cambridge, 1918 », *BAAG*, n° 125, janvier 2000, pp. 11-74. © Texte mis en ligne sur Gidiana le 15 juillet 2000 :

[http://www.gidiana.net/DOSSIERS\\_CRITIQUES/DOCUMENTS/Steel\\_Cambridge\\_2](http://www.gidiana.net/DOSSIERS_CRITIQUES/DOCUMENTS/Steel_Cambridge_2)

WILD Oscar, Biographie. Source, Données encyclopédiques, copyright © 2001 Hachette Multimédia. [http://www.onelittleangel.com/sagesse/citations/oscar\\_wilde.asp](http://www.onelittleangel.com/sagesse/citations/oscar_wilde.asp)

COSTAS Coralía, *Interdépendances : autobiographie et fiction*, Acta Fabula, Été 2005

(Volume 6 numéro 2), <http://www.fabula.org/revue/document905.php>

JMJ de Cologne : vers une génération Benoît XVI ? Débat avec Henri Tincq, journaliste au "Monde", spécialiste du catholicisme *Le MONDE* de 16 août 2005.

[http://www.lemonde.fr/europe/chat/2005/08/12/jmj-de-cologne-vers-une-generation-benoit-xvi\\_679743\\_3214.html](http://www.lemonde.fr/europe/chat/2005/08/12/jmj-de-cologne-vers-une-generation-benoit-xvi_679743_3214.html)

DELY Carole, *Gide vu par Mauriac le chrétien*, Textes recueillis et édités par Carole Dely, Article publié en ligne , 2008/01. [http://www.sens-public.org/article.php3?id\\_article=499](http://www.sens-public.org/article.php3?id_article=499)

### **Dictionnaires**

*Dictionnaire de l'homophobie*, art. "Mariage", Paris, PUF, 2003.

*Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Sous la direction de Didier Eribon, avec Arnaud Lerch. Paris, Larousse, 2003.

### **Documents sonores de Gide**

André Gide, *Entretiens avec Jean Amrouche*, 2 disques-compacts + 1 livret, Radio-France, Paris et INA, Bry-sur-Marne, Les grandes heures INA-Radio-France, 1996.

André Gide, *La Symphonie pastorale*, présenté par Martine Sagaert, lu par Catherine Ribeiro, réalisation : GaÛtan de Courrèges, 2 musi-cassettes, Audivis, Audilivre, 1991.

André Gide : *La Symphonie pastorale*, lu par Jean Topart. Livret de Guillaume Leclère, 2 disques-compacts + 1 livret (8 p.), Vincennes, Frémeaux et associés, 2005.

### **Documents vidéo**

ALLÉGRET Marc, *Avec André Gide*. Un film de Marc Allégret (1951), une vidéocassette et un livret, Arte Vidéo, La Sept Vidéo, 1996.

BREDIN Jean-Denis [de l'Académie française] et PRÉVOST Jean-Pierre, *André Gide*, film, série "un siècle d'écrivains" sous la direction de Bernard Rapp, édition : France télévision 2 / 3 ; production : Synchronie ; cassette vidéo diffusée par France 3 vidéo (45 min env.), 1996.

GIDE Catherine, *André Gide : Un petit air de famille*, film de Jean-Pierre Prévost (2006).

LANG Jack, « 100 minutes pour convaincre », *France 2*, 8 avril 2004 [transcrit par Cl. C.].

